L'ÂGE D'OR ET LE DÉCLIN DE LA CIVILISATION ISLAMIQUE

La Dimension Islamique

Tome 3

SE Al-Djazairi

Traduction AbdelHakim Boutrif

L'ÂGE D'OR ET LE DÉCLIN
DE
CIVILISATION ISLAMIQUE



Tome 3
La dimension islamique

SE Al-Djazairi

Traduction Abdel Hakim Boutrif

Livres MSBN
SE Al-Djazairi : *L'âge d'or et le déclin de la civilisation islamique*, Volume 3 : La dimension islamique ; Publié par MSBN Books ; édition 2020

ISBN : 9781976785771

Site web: msbnbooks.co.uk
E-mail: info@msbnbooks.co.uk

Conception et illustration : N. Kern

L'auteur, SE Al-Djazairi, a enseigné et fait des recherches à l'Université de Constantine en Algérie. Il a également enseigné au Département de géographie de l'Université de Manchester et a travaillé comme assistant de recherche à l'UMIST (Manchester) dans le domaine de l'histoire des sciences.
Il a publié des articles sur la dégradation de l'environnement et la désertification, la politique et le changement en Afrique du Nord, ainsi que les problèmes de développement économique et social. Il a également contribué à des entrées historiques dans diverses encyclopédies.

Œuvres récemment publiées du même auteur :
L'Islam en Chine (3 vols)
La destruction de l'environnement dans/du monde musulman
Notre civilisation (5 vols)
L'Occident, l'Islam, la barbarie et la civilisation

Table des Matières

La Maison de l’Islam en ruines

Et certains de ceux qui l’ont vu et ont ressenti ce qu’ils ont ressenti

À la fin de l’été 1260, le général chrétien mongol Kitbuqa envoya le dirigeant ayyoubide Al-Nasir et d’autres dirigeants ayyoubides, désormais ses prisonniers, à Hulagu, le général mongol en chef, à Tabriz. Sur le chemin, alors qu’il traversait Damas, Al-Nasir fut immensément attristé lorsqu’il vit les ruines d’Alep, pleurant, incapable de retenir son chagrin. (Source : J. Curtin : *Les Mongols* ; p. 268)

Après que Timur ait vaincu le Sultan Ottoman Bayazid à la bataille d’Angora, en 1402, lui (Timur) et la chrétienté occidentale étaient en liesse. Bayazid, fait prisonnier après la bataille, fut mis en cage. L’épouse serbe de Bayazid, dont la main avait été le prix de l’autonomie serbe treize ans auparavant, tomba au pouvoir de Timur, qui obligea la Sultane à verser son vin en présence de son mari, qui n’était plus « le foudroyant » de l’Islam. Ce traitement honteux fut aggravé par le fait que lui, Bayazid, pouvait voir Timur détruire le royaume ottoman en Asie d’un bout à l’autre. Alors qu’on l’emmenait à Konia, puis à Samarkand, « son esprit céda » et il mourut d’apoplexie à Ekshehir. (Sources : E. Pears : Les Turcs ottomans ; p. 682. W. Miller : Les États Balkaniques ; *The Cambridge Medieval History,* Vol IV ; pp. 552-93 ; p. 562. HA Gibbons : *La Fondation de l’Empire Ottoman,* page 256.)

Lorsqu’il fut fait prisonnier par les Français, après dix-huit ans de combat, Hajj Ahmed, aujourd’hui très vieux, en mauvaise santé, ayant perdu armée, richesse, pouvoir et royaume, fut d’abord emmené à Constantine où il vit son palais vide et en ruine ; Constantine elle-même, sa capitale, avait été réduite en ruines par l’artillerie et les missiles français, et les combats rue après rue et maison après maison ; puis il fut transporté à Alger, où il mourut empoisonné (en 1850). (Sources : A. Temimi : Le Beylik de Constantine ; p. 205. M. Morsy : *Afrique du Nord* ; p. 137)

L'émir Abd Al-Kader avait pour objectif de faire de Tagdemt non seulement un lieu de force, mais un siège d'apprentissage ; créer une bibliothèque et fonder un collège. Écrivant plus tard après sa défaite face aux Français en 1848, il déclara avec une grande tristesse :
« Mais [pour utiliser sa propre expression] Dieu n'a pas fait ainsi. Les livres que j'avais apportés de tous les coins de l'Orient pour cette institution furent emportés lorsque le fils du roi de France s'empara de ma Smala (camp de tentes mobile) ; et à mes autres malheurs s'ajoutait celui de pouvoir marquer les traces de la colonne française, à son retour à Médée, par les feuilles déchirées et éparses des livres qu'il m'avait coûté tant de temps et de peine à rassembler. » (CH Churchill : *La vie d'Abd Al-Kader,* p. 127.)

La Dimension Islamique

L'Islam a eu deux réalisations majeures dans les pays qui l'ont adopté. Premièrement, nous l'avons vu dans notre livre sur l'histoire. L'Islam a uni les fidèles dans leur résistance aux croisés au Moyen Âge. Cela les a unis au début des temps modernes en résistant au pouvoir de l'époque, à l'Église catholique et à ses deux principales puissances, l'Espagne et le Portugal. Plus récemment, l'Islam a uni les peuples dans la guerre anticoloniale, plus particulièrement en Algérie et en Libye. Seul l'Islam pouvait unir les divers peuples combattant les croisés (Turcs, Kurdes, Arabes…) ; ou ceux qui combattaient les Espagnols et les Portugais (Arabes, Andalous, Turcs, Berbères…), ou ceux qui combattaient les puissances coloniales (Arabes, Berbères, Kurdes, Turcs…). Les Libyens seuls à combattre les Italiens étaient issus de tant de tribus, et seulement L'Islam les a unis dans leur combat commun. En fin de compte, c'est ce lien islamique commun qui a permis aux musulmans de survivre à ces assauts qui ont brisé des empires, tels que Byzance, qui ont conduit à l'extinction de divers autochtones, en particulier des dizaines de millions d'Indiens dans les Amériques, et ont provoqué certains des plus grands désastres des tragédies humaines telles que la traite intercontinentale des esclaves.
L'impact islamique a également été très efficace en protégeant les musulmans de ce qui a également contribué à détruire de nombreuses autres cultures, la consommation d'alcool, plus particulièrement qui a causé des ravages parmi les aborigènes et autres autochtones, et en protégeant la société musulmane d'autres maux également provoqués par les envahisseurs.

En ce qui concerne notre sujet, la réussite islamique a été de fournir, comme nous l'avons déjà vu en grande partie, la source des réalisations dans les sciences et dans d'autres aspects de la civilisation. Rappelons, quoique brièvement, comment l'étude de l'astronomie était nécessaire en Islam à des fins religieuses.[1] Une relation similaire entre la foi et les besoins religieux pratiques a également été observée dans d'autres sciences telles que les mathématiques, l'ingénierie, l'agriculture et la géographie.

---

[1]David King : *Instruments astronomiques islamiques*, Londres : Variorum, 1987. David King : *L'astronomie au service de l'Islam*, Aldershot (Royaume-Uni) : Variorum, 1993.
Aussi, l'intéressant article de G. Anawati : Science ; dans *L'histoire de l'Islam à Cambridge ;* en deux volumes ; édité par PM Holt; AXE Lambton ; B. Lewis ; vol 2 (Cambridge University Press ; 1970), pp. 741-7

Le Coran et les paroles du Prophète (Saluts et Bénédictions d'Allah sur lui), pour être plus détaillés, ont également eu un impact crucial sur la recherche de la connaissance, le Prophète, par exemple, appelant à plusieurs reprises les musulmans à rechercher la connaissance. La principale institution de l'Islam, la mosquée, faisait office d'institution d'enseignement, voire de recherche, d'observatoire, et possédait également une bibliothèque, qui bénéficiait souvent des legs d'ouvrages, notamment scientifiques, de leurs auteurs.
L'impact direct de l'Islam sur l'essor de la civilisation islamique est également évident dans leur essor (de la foi et de la civilisation) simultané (après le 7ème siècle) et leur déclin simultané (au 13ème, suite à la destruction de la quasi-totalité de l'État Islamique).

Cette relation entre la foi islamique et l'essor de la science et de la civilisation, bien que clairement évidente, ne trouve aucune place dans les écrits et l'enseignement de presque tous les historiens occidentaux, ni dans ceux de nombreux non-Occidentaux, y compris musulmans, aux tendances laïques ou antireligieuses. L'Islam, au contraire, est considéré et décrit comme un obstacle, voire un ennemi, à la science, à la civilisation et à l'apprentissage. Même certains des rares historiens occidentaux qui ont une certaine admiration pour la civilisation islamique décrivent l'Islam comme étant antagoniste à la science et au progrès. L'opinion générale est que la civilisation islamique s'est développée grâce à ses emprunts aux Grecs, puis a chuté en raison de l'impact croissant de la foi. La soi-disant « orthodoxie » (Islam Sunnite), les Turcs et les autres musulmans non arabes (Berbères), sont considérés comme les pires agents d'un tel déclin.

Telles sont les questions examinées dans ce volume. Dans son premier chapitre, il examine l'argument selon lequel la foi, en général, et l'Islam, en particulier, sont assimilés à des éléments hostiles à la science et au progrès. La seconde examine le rôle supposé de l'Islam dans l'effondrement de la civilisation islamique. Le troisième et dernier chapitre conclut que si l'Islam n'est pas jugé responsable du déclin de la civilisation islamique et de la condition lamentable de la société islamique aujourd'hui, comme le soutient cet ouvrage, quelles étaient alors les véritables causes du déclin et de cet état lamentable ?

Chapitre Un

Sources du Problème

La raison pour laquelle les religions, l'Islam en particulier, sont considérées comme des obstacles à la science et à la civilisation, même si dans le cas de l'Islam toutes les preuves historiques montrent le contraire, peut être attribuée à trois éléments centraux sur lesquels se concentre ce premier chapitre :

- Le conflit traditionnel entre le Christianisme occidental et la science, concept qui a été étendu à toutes les autres confessions, y compris l'Islam.
- L'hostilité traditionnelle envers l'Islam.
- La nécessité de maintenir une perception dénigrante de la civilisation islamique à des fins idéologiques.

1. L'expérience chrétienne occidentale généralisée à tous

Dans la Chrétienté occidentale, au Moyen Âge, l'Église était en mesure de dicter la plupart des politiques intérieures et étrangères. À l'étranger, c'est l'Église qui, par exemple, a lancé les croisades (1095-1291) et qui a dirigé les efforts et les politiques visant à saper l'Islam.[2] Au niveau national, l'Église exerçait un immense pouvoir spirituel sur le peuple. Elle hérita de vastes domaines fonciers et devint extrêmement riche grâce à la vente de reliques. De plus, ceux qui mouraient sans léguer une partie de leurs biens à l'Église, mouraient sans confession ni sacrements et perdaient la sépulture chrétienne.[3] L'intérêt personnel était souvent un motif de générosité envers l'Église, même si, comme le souligne Hay, c'était principalement la piété qui était la cause de la dotation des laïcs.[4] Durant cette même période médiévale, l'Église dominait également la vie intellectuelle et culturelle. L'éducation médiévale, la musique, l'art et l'architecture étaient motivés, imprégnés ou canalisés vers des fins religieuses, et la branche

---

[2] Voir par exemple : W. Heyd : *History* ; Vol II ; op cit.
[3] JW Draper : *Une histoire du développement intellectuel de l'Europe* ; op cit; p. 377.
[4] D. Hay : *The Medieval Centuries* (Methuen and Co., Londres, 1964), pp. 45-7

d'apprentissage la plus appréciée, la « Reine des sciences, » comme on l'appelait, était la théologie, l'étude des doctrines concernant Dieu.[5] L'éducation occidentale était presque l'apanage exclusif du clergé. Comme le souligne Devons : Grosseteste était évêque de Lincoln ; son disciple, Roger Bacon, était le « Dr Mirabilis » franciscain d'Oxford et de Paris, le célèbre Albertus Magnus était le « Dr Universalis » de Cologne, provincial de l'Ordre dominicain allemand et évêque de Ratisbonne ; Le disciple d'Albertus, Witelo, était un dominicain silésien à la cour papale de Viterbe ; Jean de Peckham était archevêque de Cantorbéry ; Théodoric de Freiberg, leader dominicain des prédicateurs allemands ; et il en était de même pour tous les dirigeants de la Chrétienté occidentale jusqu'à il n'y a pas si longtemps (historiquement parlant).[6] Naturellement, les principaux centres de culture, comme le note Haskins, étaient les monastères, « des îles dans un océan d'ignorance et de barbarie qui sauvaient le savoir de l'extinction en Europe occidentale à une époque où aucune autre force n'œuvrait fortement à cette fin.[7] » Les papes ont également parrainé l'apprentissage et les manifestations de la culture tout au long de cette période et, plus important encore, le premier renouveau de l'apprentissage dans la Chrétienté occidentale fut dû à Gerbert d'Aurillac, devenu ensuite le pape Sylvestre (999-1003).[8] L'effort de traduction des sciences musulmanes du 12e siècle fut également mené principalement sous le patronage de personnalités religieuses, Raymond de Sauvetat, archevêque de Tolède (1126-1151), et son contemporain Michel, évêque de Tarazona.[9]

Bien que l'Église ait préservé la cohésion et l'unité de la société occidentale et sauvé le savoir de l'extinction, son histoire médiévale est parsemée d'épisodes sombres. Certains de ces épisodes sombres et de l'histoire se rapportent principalement à la question à l'étude ici : Comment l'Église catholique a réprimé la liberté intellectuelle et comment elle a supprimé le savoir « hérétique, » et comment cet antagonisme entre l'Église et le savoir a été généralisé pour inclure toutes les autres civilisations, y compris l'Islamique. Cela rend nécessaire d'aborder une partie de cette sombre histoire de l'Église. Il n'est cependant pas dans la tradition musulmane d'écrire ou de commenter l'histoire de l'Église ou du Christianisme. Cet auteur ne va pas briser cette

---

[5] D J. Geanakoplos : *Western médiéval ;* op cit; p. 307

[6] S. Devons : L'optique à travers les yeux des hommes d'Église médiévaux ; dans *Science et technologie dans la société médiévale* : Pamela O Long Edition : *Annals of the New York Academy of Sciences*, vol 441 (New York, 1985), pp. 205-24 ; à la p. 206.

[7] CH Haskins : *La Renaissance du XIIe siècle* (Harvard University Press, 1927), pp. 32-4.

[8] R. Allen : Gerbert Pape Sylvestre II ; *The English Historical Review* : (Année 1892) ; pp. 625-68.

[9] J. Puig : La philosophie arabe dans l'Espagne chrétienne ; dans *L'introduction de la philosophie arabe en Europe* ; éd. CE Butterworth et BA Kessel (Brill ; Leiden ; 1994), pp. 7-30 ; à la p. 11.

tradition, et il n'en a ni la compétence, ni la volonté, ni l'intérêt pour le faire. Ceux qui s'intéressent au côté le plus sombre de l'histoire de l'Église (et il est en effet assez sombre) doivent consulter d'autres sources. Ainsi, par pure nécessité d'argumenter, cet auteur traitera de certaines questions et exemples liés au sujet spécifique en discussion ici, à savoir l'antagonisme de la foi envers l'apprentissage, puis passera à autre chose.

L'attitude de l'Église à l'égard de « l'hérésie » et ses efforts pour la supprimer pendant la période médiévale sont illustrés ici à travers quelques exemples. En 1134, Pierre de Brueys fut brûlé dans le Languedoc (France) pour avoir nié le baptême des enfants, le culte de la croix et la transsubstantiation. Henri le Diacre, disciple de Pierre, avait également été éliminé.[10] L'année 1210 voit la condamnation posthume de deux hérétiques académiques, David de Dinant (fl seconde moitié du siècle) et Amalric de Bena (mort 1206-7), tous deux savants ; Amalric était professeur de théologie à Paris.[11] En 1212, l'évêque Henri de Strasbourg brûla en un jour quatre-vingts « hérétiques, » dont la plupart étaient des Vaudois.[12] En Champagne, les forçats à brûler une fois étaient si nombreux qu'il fallait des enclos faits de pieux et remplis de paille.[13] Devant l'archevêque de Reims et dix-sept autres prélats, cent quatre-vingt-trois « hérétiques, » ainsi que leur pasteur, furent brûlés vifs.[14] En Angleterre, le théologien d'Oxford Ockham a été cité à comparaître devant la cour papale pour hérésie, mais sans attendre le verdict, lui et Michel de Cesena (chef de l'Ordre franciscain, également accusé) ont décidé de fuir vers la cour allemande de Louis. IV.[15] Au début du 13e siècle, dans le sud de la France, « l'hérésie » albigeoise fut réprimée par une armée dirigée par des prélats français ; des évêques, qui en étaient les généraux, et un archidiacre qui en était l'ingénieur ; L'abbé Arnold, légat du pape, était également présent.[16] Là, dans le sud (de la France), ces « hérétiques » furent brûlés vifs par milliers.[17] Un siècle plus tard, au 14e siècle, Victor le Clerc dans son Discours sur l'état des lettres en France, dit que, « comme brûler les livres interdits ne suffisait pas, il fut décidé qu'en prévision du feu de l'enfer, il fallait brûler les auteurs et leurs disciples.[18] » Ainsi, en 1308, fut brûlé Dolcino de Navarre, qui

---

[10] JW Draper : *Une histoire ;* op cit; Vol II ; p. 60.
[11] ML Colish : *Fondements médiévaux de la tradition intellectuelle occidentale 400-1400 ;* (Presse universitaire de Yale ; 1997), p. 246.
[12] W. Durant : *L'ère de la foi,* op cit ; Chapitre 28 ; p. 784.
[13] JW Draper : *Une histoire ;* op cit; Vol II ; p. 75.
[14] Ibid.
[15] ML Colish : *Fondations médiévales ;* op cit ; p. 311.
[16] JW Draper : *Une histoire ;* op cit; p. 62.
[17] Voir JW Draper : *Histoire du conflit entre religion et sciences* (Henry King & co ; Londres ; 1875).
[18] V le Clerc (1789-1865) dans *Discours sur l'état des lettres en France au XIVe siècle* (HL 24, 7-9, 1862).

prêchait « le bien à la communauté » ; en 1315 les Cathares d'Autriche ; en 1319, ceux de Marseille ; en 1325, à Girone ; Durand de Valdac, Bourgeois de cette ville ; en 1327, à Florence, le poète Cecco d'Ascoli, et à Ascoli même, Dominique Savi, auteur d'ouvrages et de prédications qui lui valurent dix mille disciples…. « » Pourquoi les hommes qui croient au pouvoir ont-ils donné l'exemple de châtiments barbares, qui font honte à la justice elle-même » demande Le Clerc ?[19] »

Il est inutile de s'attarder sur d'autres méfaits commis par l'Église ou au nom de celle-ci, qui se sont poursuivis jusqu'au 17e siècle et qui ont été examinés dans de nombreux ouvrages.[20]

À une époque où l'apprentissage de l'Islam était le fruit d'esprits indépendants, comprenant un nombre considérable d'érudits d'autres confessions, ailleurs, comme le note Draper :

« Un parti chrétien affirmait que toute connaissance se trouve dans les Écritures et dans les traditions de l'Église ; que, dans la révélation écrite, Dieu avait non seulement donné un critère de vérité, mais nous avait fourni tout ce qu'Il voulait que nous sachions. Les Écritures contiennent donc la somme, la fin de toute connaissance. Le clergé, avec l'empereur à ses côtés, ne supporterait aucune compétition intellectuelle….[21] »

Ainsi, lorsque Gerbert (pape Sylvestre II, 999-1003), après avoir visité l'Espagne musulmane, emporta au nord des Pyrénées le système des chiffres arabes, ses mathématiques furent considérées comme une « magie sarrasine dangereuse.[22] » Dans l'Occident chrétien, explique Lacroix, depuis l'époque de Plotin et Porphyre (Antiquité grecque) jusqu'à celle de Cardan et Paracelse (Renaissance du 15e siècle), aucun homme éminent ne pouvait aider au progrès de la science ni faire de grande découverte scientifique sans être réputé magicien, ni stigmatisé comme :

« Un sorcier, appellation fatale qui, attachée au nom d'une noble victime de son amour de la science, troublait son repos, interrompait souvent ses travaux, et mettait parfois en péril sa liberté et sa vie.[23] »

---

[19] Victor le Clerc, dans G. Sarton : *Introduction* ; Tome III ; op cit; p. 22-4.

[20] Tel que: DM Traboulay : *Colomb et les Maisons* ; op cit; préface ; par exemple HC Lea : *Une histoire de l'Inquisition en Espagne ;* 4 vols (The Mac Millan Company, New York, 1907). JW Draper : *Une histoire ;* op cit. R. Garaudy : *Comment l'homme est devenu humain* (Éditions JA, 1978).

[21] JW Draper : *Histoire du conflit ;* op cit.

[22] Guillaume de Malmesbury, L'Histoire des rois d'Angleterre, trad. Révérend John Sharpe (Londres, 1815), p. 199); dans Louise Cochrane : *Adélard de Bath* (British Museum Press, 1994), p. 43.

[23] P. Lacroix : *Science et littérature au Moyen Âge* (Frederick Ungar Publishing Co, New York, 1964), p. 204.

Ceux qui en furent victimes constituèrent au fond toute la base des savants de la Chrétienté occidentale : Raymond Lulle, Albert Magnus, Roger Bacon, Vincent de Beauvais, et bien d'autres, qui, après avoir composé un grand nombre d'ouvrages remarquables, ne purent échapper aux soupçons et la persécution.[24]

Cette image d'une agence persécutant l'apprentissage était renforcée par une impression générale « d'attitude statique, » qui n'encourageait guère l'esprit d'innovation. Ceci est capturé dans la dédicace par Daniel de Morley de sa *Philosophia* à Jean d'Oxford, évêque de Norwich de 1175 à 1200 :

« Quand, il y a quelque temps, je suis parti étudier, je me suis arrêté un moment à Paris. Là, je voyais des ânes plutôt que des hommes occuper les chaises et faire semblant d'être très importants. Ils avaient devant eux des pupitres qui se soulevaient sous le poids de deux ou trois volumes immobiles, peignant le droit romain en lettres d'or. Des stylets de plomb à la main, ils inséraient çà et là des astérisques et des obélises d'un air grave et respectueux. Mais parce qu'ils ne savaient rien, ils ne valaient pas mieux que des statues de marbre : par leur seul silence, ils voulaient paraître sages et dès qu'ils essayaient de dire quelque chose, je les trouvais complètement incapables d'exprimer un mot. Quand j'ai découvert qu'il en était ainsi, je n'ai pas voulu être infecté par une pétrification semblable... Mais quand j'ai appris que la doctrine des Arabes, entièrement consacrée au quadrivium, était à la mode à Tolède à cette époque, je m'y suis dépêché le plus vite possible... Il (le lecteur) ne doit pas mépriser les opinions simples et claires des Arabes, mais il doit constater que les philosophes latins font tout à fait inutilement du lourd sur ces sujets, et, par leur ignorance, ont voilé les produits de leur imagination dans un langage obscur, de sorte que leurs hésitations sur ce sujet puissent être recouvertes d'un voile d'inintelligibilité.[25] »

Cependant, comme le souligne Bucaille, la période médiévale fut « une époque de stagnation, » mais la science n'était pas gênée par la Révélation judéo-chrétienne elle-même, mais plutôt par ceux qui prétendaient en être les serviteurs.[26] Développant cela, il dit :

---

[24] Ibid.

[25] Daniel de Morley, Philosophie, éd. G. Maurach, pp. 101-1 204-55 ; dans C. Burnett : *L'introduction de l'apprentissage de l'arabe en Angleterre ;* Les conférences Panizzi, 1996 (The British Library, Londres, 1997), pp. 61-2

[26] M. Bucaille : *La Bible, le Coran et la Science*, traduit du français par AD Panell et l'auteur ; 7e éd. (Seghers ; Paris ; 1993), pp. 125-6.

« La relation entre les religions et la science n'a pas toujours été la même selon le lieu et la période. C'est un fait qu'il n'existe aucun écrit appartenant à une religion monothéiste qui condamne la science. Dans la pratique, cependant, il faut admettre que les scientifiques ont eu de grandes difficultés avec les autorités religieuses de certaines croyances. Pendant de nombreux siècles, dans le monde chrétien, le développement scientifique s'est heurté à l'opposition des autorités en question, de leur propre initiative et sans référence aux Écritures authentiques. Nous connaissons déjà les mesures prises contre ceux qui cherchaient à élargir la science, mesures qui ont souvent poussé les scientifiques à s'exiler pour éviter d'être brûlés vifs, à moins qu'ils ne se rétractent, ne changent d'attitude et ne demandent pardon. Le cas de Galilée est toujours cité dans ce contexte : il fut jugé pour avoir repris les découvertes faites par Copernic sur la rotation de la Terre. Galilée a été condamné à cause d'une interprétation erronée de la Bible, puisqu'aucun passage de l'Écriture ne pouvait raisonnablement être retenu contre lui.[27] »

Lorsque finalement le pouvoir de l'Église commença à diminuer, en particulier à la fin du 16e et au 17e siècle, cet ordre de persécution s'est inversé.[28] Alors commença le processus que nous connaissons aujourd'hui : l'élite savante, au moins en théorie (et dans certains endroits ou occasions, comme pendant la Révolution française de 1789 à 1794, la population aussi, physiquement et férocement), persécutait la religion. Après la « Renaissance, » explique Bucaille, la réaction naturelle des scientifiques fut de « se venger de leurs anciens ennemis.[29] » Ce conflit s'est intensifié dans le sillage de la théorie darwinienne de l'évolution, de la science freudienne et d'autres manifestations du 20e siècle. Aujourd'hui, la science et la religion, si elles se rencontrent dans le domaine occidental, ne le font que sur le terrain du conflit : quiconque parle de Dieu dans les milieux scientifiques « se démarque.[30] » Kung note même que, lorsqu'on lui a demandé s'il croyait en l'existence de Dieu, un lauréat du prix Nobel a répondu : « Bien sûr que non, je suis un scientifique.[31] » Bien que, il faut le dire, les élites d'inspiration chrétienne, et pas seulement les universitaires, se soient récemment réorganisées au sein de chaque institution occidentale et contrôlent de vastes influences d'opinion et de décision. Au sein de l'enseignement supérieur, et en particulier dans les départements d'histoire, une fraternité très

---

[27] Ibid.
[28] D. Gerhard: *Vieil Europe* (Academic Press; New York; 1981), p. 104.
[29] M. Bucaille : *La Bible, le Coran,* op cit, p. 126.
[30] Ibid.
[31] H. Kung : Dieu existe-t-il ? New York : Doubleday, 1980 ; pp. xxiii, cité dans Wan Mohd Nor wan Daud : *The Concept of Knowledge in Islam* (Mansell, Londres et New York, 1989), p. 22.

puissante a entrepris de blanchir, polir et réécrire l'histoire de l'Église, et a connu un énorme succès : les crimes de l'Église sont à peine entendus ou évoqués, et encore moins écrits sur ces jours.

L'assimilation de la foi à l'hostilité à l'égard de la science est généralisée à toutes les confessions ; Ainsi, les crimes de l'Église à travers les siècles (brièvement résumés ci-dessus) sont également imputés à l'Islam, non pas parce qu'il en existe des preuves, mais simplement en tant que religion, qu'elle devrait partager avec sa sœur : le Christianisme. Toutes les religions sont également criminelles selon le lobby haineux de la religion, qui est aussi puissant que le lobby pro-église, que ce soit dans les arts, le cinéma, les médias, l'éducation, l'enseignement supérieur, l'édition, etc.
Alors que le lobby pro-chrétien parvient à peaufiner son héritage, le côté musulman ne dispose guère d'individus dotés d'assez d'intelligence pour articuler l'argument islamique. Ajoutez ensuite la situation désastreuse des sociétés musulmanes d'aujourd'hui : arriérées, corrompues, chaotiques et incapables d'inventer ou de publier quoi que ce soit de valable, et ajoutez-y les attentats occasionnels, et vous avez là toutes les preuves que l'Islam, en effet, n'est pas seulement l'ennemi de la civilisation, de la culture et du progrès, mais c'est l'obscurité elle-même.

Cependant, quand on connaît l'histoire et qu'on a un minimum d'intellect, on sait que l'association de la religion avec l'inimitié envers la science et le progrès n'a jamais été le cas dans l'Islam. Peu importe si l'Islam n'a jamais été une religion qui excellait à brûler les autres et que ses Imams et Mollahs profitaient de la vue de la multitude en feu, nous notons également avec Derry et Williams comment :
« L'Islam, contrairement au catholicisme médiéval, n'a rien fait pour étouffer l'esprit de recherche scientifique... et ainsi, de Bassora à Cordoue, de grandes universités ont vu le jour des siècles avant le premier *studium generale* de la chrétienté, avec leurs immenses bibliothèques et un savoir-faire musulman à la hauteur de son érudition.[32] »
Et comme le soutient Kettani :

[32] TK Derry et TI Williams : *Une brève histoire de la technologie* (Oxford à Clarendon Press, 1960), pp. 28-9.

« Prétendre que toutes les expériences religieuses sont identiques et projeter l'expérience occidentale sur le monde musulman résulte d'une grave ignorance des réalités historiques.[33] »
En effet, comme le souligne Norwich, contrairement au Christianisme, l'Islam n'a jamais fait de distinction entre savoir sacré et profane .[34] Durant l'âge des ténèbres, Norwich poursuit, lorsque l'Église de Rome :
« Suivant le terrible exemple du pape Grégoire le Grand, redoutant et même activement décourageant les études laïques, les bons musulmans se souvenaient que le Prophète lui-même avait enjoint à ses fidèles de poursuivre la connaissance toute leur vie, « même si cette quête les conduisait en Chine, » car « celui qui voyage à la recherche de connaissances suit le chemin d'Allah vers le Paradis.[35] »
Sadar explique que le conflit apparent entre science et religion, et leur séparation en « compartiments étanches, » est une création typiquement occidentale, le résultat des hostilités entre ceux qui prétendaient être les gardiens du christianisme et ceux qui contestaient leur pouvoir.[36] « Faire un saut inductif à partir de ce qui était une expérience particulièrement européenne et la généraliser à un conflit global entre science et religion n'est pas seulement eurocentrique, mais aussi une piètre érudition, » insiste-t-il.[37] De telles expériences historiques sont étrangères aux civilisations non européennes telles que celles de la Chine et de l'Islam, « où la raison et la révélation, la science et la religion sont les deux faces d'une même médaille.[38] »

La science musulmane s'est en effet développée en réponse aux exigences de la foi. Cela a été amplement démontré dans les chapitres précédents et, comme le note Millas Vallicrosa, l'impulsion à l'adoration a incité l'érudit musulman à examiner de plus près « les merveilles que le Seigneur a mises sous nos yeux. » Un de ces érudits, Al-Battani, par exemple,[39] dit au début de son *Zij al-Sabi :*

---

[33] A Kettani : « La science et la technologie dans l'Islam, le système de valeurs sous-jacent », dans Z. Sardar éd., *The Touch of Midas ; Science, valeurs et environnement dans l'Islam et l'Occident* (Manchester University Press, 1984), pp. 66-90 ; à la p. 66.
[34] JJ Norwich : *Le Royaume du Soleil* ; Longman ; 1970 ; p. 103.
[35] Ibid.
[36] M. H Sadar : Science et Islam : y a-t-il un conflit ? Dans *La touche de Midas ;* p. 15-25 ; p. 15.
[37] Ibid.
[38] Ibid.
[39] JM Millas Vallicrosa : Contributions arabes et hébraïques à la culture espagnole ; dans *Cahiers d'histoire mondiale* ; tome 6 ; (1960) ; pp. 100-1 732-51, que pp. 736.

« La science des corps stellaires est d'une immense utilité car elle permet de connaître la longueur de l'année, les mois, les différentes époques et les saisons ; l'allongement et le raccourcissement du jour et de la nuit, les positions du soleil et de la lune ainsi que leurs éclipses, et les courses des planètes dans leurs mouvements directs et rétrogrades, les altérations de leurs formes et la disposition de leurs sphères. Ceci, affirme-t-il, conduit les gens qui réfléchissent profondément et avec persévérance, à la preuve de l'Unicité de Dieu et à la compréhension de Sa Majesté, à Son Immense Sagesse, à Sa Puissance Infinie et à la compréhension de l'excellence de Son œuvre.[40] »

De même, Al-Urdi soutient que :

« L'utilité de l'astronomie est immense pour ceux qui contemplent les merveilles stellaires et les mouvements des corps célestes, et pour l'esprit réfléchi, il y a dans ces matières des circonstances remarquables et des preuves solides concernant l'existence de Dieu. L'astronomie, ajoute-t-il, conduit à la science de la théologie et témoigne de la Magnificence de Dieu.[41] »

Heinen observe également comment Al-Khazini a publié dans le *Kitab Mizan al-Hikma* un remarquable mémorandum sur l'enracinement de la science dans une justice globale.[42] Millas Vallicrosa commente en outre que les écrivains musulmans ont introduit leurs travaux sur l'astronomie, la botanique et les diverses sciences naturelles imprégnés d'une ferveur religieuse chaleureuse et d'une gratitude débordante envers « le Créateur, » indiquant clairement que c'était ce sentiment d'adoration et d'admiration, induit par les œuvres miraculeuses du Seigneur, qui les a soutenus à travailler pendant que d'autres dormaient, » et ils remercient le Seigneur de leur avoir permis d'atteindre leur objectif.[43]

Ce lien intime entre Islam, foi et savoir reste soit ignoré, soit rejeté, soit les deux. Bucaille remarque ainsi :

« L'association entre le Coran et la science est *a priori* une surprise, d'autant qu'elle va être une association d'harmonie et non de discorde. La confrontation entre un livre religieux et les idées laïques proclamées par la science est peut-être, aux yeux de beaucoup de gens aujourd'hui, une

---

[40] Al-Battani dans A. Sayili : *L'Observatoire de l'Islam* ; op cit; p. 15.

[41] Muayyad al-Din al-Urdi : *Kitab al-Hay'a*, ms., Konya, Bibliothèque Yusuf Aga, n° 6829, p. 1b, dans A. Cyril, *L'Observatoire en Islam* ; op cit, p. 17.

[42] AM Heinen : Religion et science dans l'Islam ; dans *Encyclopédie de l'histoire des sciences*, (Editeur : H. Selin ;) op cit ; pp. 100-1 861-4 ; à la p. 864.

[43] JM Millas Vallicrosa : Contributions arabes et hébraïques ; op cit; aux pp. 736 et 737.

sorte de paradoxe. La majorité des scientifiques d'aujourd'hui, à un petit nombre d'exceptions bien sûr, sont en effet enfermés dans des théories matérialistes, et n'ont qu'indifférence ou mépris pour les questions religieuses qu'ils considèrent souvent comme fondées sur la légende. En Occident, d'ailleurs, lorsqu'on parle de science et de religion, on mentionne volontiers le Judaïsme et le Christianisme parmi les religions évoquées, mais on ne pense presque jamais à l'Islam. Tant de faux jugements basés sur des idées inexactes ont en effet été portés à son sujet, qu'il est aujourd'hui très difficile de se faire une idée exacte de la réalité de l'Islam.[44] »

Tout cela amène à se demander pourquoi existe-t-il de telles idées fausses sur l'Islam ? Nous mettons de côté l'image désastreuse des sociétés islamiques d'aujourd'hui, ainsi que l'analphabétisme et la violence de ses élites, y compris ses intellectuels, et leur illusion. Nous fouillons dans l'histoire pour découvrir ce qui façonne la vision occidentale de l'Islam.

2. L'opinion vieille de dix siècles

Au Moyen Âge

Selon la tradition chrétienne, les musulmans pratiquent le polythéisme et vénèrent des statues et des représentations du Prophète.[45] Dans les épopées de Guillaume,[46] les musulmans, en plus d'être hideux, traîtres, lâches, arrogants et prêts à sacrifier leurs fils aînés, adorent les dieux : Muhammad, Cahu, Appolyon et Tervagant, qui sont tous des idoles terrestres.[47] Foulque de Chartres, qui participa à la première croisade (après 1095) et vécut à Jérusalem pendant plus d'un quart de siècle, affirme que dans le Dôme du Rocher, les musulmans « priaient une idole faite au nom de Mahumet.[48] » Païens et musulmans ne faisaient qu'un dans l'*Ars Fidei Catholicoe*

---

[44] M. Bucaille : *La Bible, Le Coran ;* op cit; p. 121.
[45] C. Pellat, 'L'idée de Dieu chez les «Sarrasins» des chansons de geste', *Studia Islamica*, 22, (1965), pp. 5-24.
[46] *Guillaume d'Orange ; Quatre épopées du XIIe siècle ;* tr., John Ferrante (New York; 1974), pp.63-139.
[47] Dans Jo Ann Hoeppner Moran Cruz : Attitudes populaires à l'égard de l'islam dans l'Europe médiévale ; dans *Vues occidentales de l'Islam dans l'Europe médiévale et moderne ;* éd., par DR Blanks et M. Frassetto (St. Martin's Press ; New York ; 1999), pp. 55-82 ; à la p. 58.
[48] Fulcheri Carnotensis... dans BZ Kedar : *Crusade and Mission* (Princeton University Press; 1984), à la p. 89.

d'Alanus de Insulis (vers 1128), où il possède une section « *contra paganos seu Mohometanos,*[49] » tandis que Jacques de Vitry écrivait : « Chaque fois que les disciples de Muhammad possèdent le Temple de Salomon, ils installent sa statue dans le Temple et ne permettent à aucun chrétien d'y entrer.[50] »

Pour l'historien anglais médiéval Mathew Paris :

« Une sorte d'éclair infernal, qui pourtant descendait du ciel, avait brusquement incendié et détruit le temple de Muhammad ainsi que sa statue ; et qu'encore une seconde explosion semblable à la première, avait réduit ledit temple en petits morceaux ; et qu'un troisième avait, comme nous le croyions, jeté les ruines dans un abîme de la terre. Après cela, dit-il, ce feu, qui brûlait avec une chaleur dévorante, bien qu'il ne produisît pas une lumière vive, se glissa sous la terre, comme le feu de l'enfer, consumant même les rochers sur son passage, et ne pouvait même pas encore être éteint. Et ainsi toute la ville de La Mecque et tout le pays à proximité furent consumés par un feu inextinguible.[51] »

Tancrède (un chef de croisade) a été entendu en 1099 déclarer qu'il avait trouvé une idole en argent du Prophète dans le Temple du « Seigneur, » une fable qui était le résultat d'un malentendu et d'une mauvaise traduction du chroniqueur Fulcher de Chartres, mais comme souligne Munro, repris par les chercheurs d'aujourd'hui.[52] Lorsque l'empereur byzantin Manuel I Comnène (1143-1180) chercha à expliquer qu'il était inexact d'assimiler l'Islam à l'idolâtrie, il se retrouva mêlé à une controverse avec la hiérarchie ecclésiastique.[53] Même des personnalités éminentes, comme le professeur bolonais de droit civil Azo (1150-1230), ont écrit un commentaire sur le Code de Justinien qui affirme que « les païens, c'est-à-dire les Sarrasins, adorent d'innombrables dieux, déesses et même démons.[54] »

Toutes ces représentations sont en contradiction avec la vérité, sachant que le premier acte de l'Islam fut de détruire les idoles.

---

[49] JW Sweetman : *Théologie islamique et chrétienne* (Lutterworth Press ; Londres ; 1955), Vol I ; Partie II ., p. 66.

[50] DC Munro : L'attitude occidentale envers l'Islam pendant la période des Croisades ; *Spéculum* Vol 6 No 4, pp. 329-43 ; pp. 100-1 331-2

[51] L'histoire anglaise de Matthew Paris, vol III, p. 231 dans J. Dahmus : *Sept historiens médiévaux* (Nelson-Hall, Chicago, 1982), p. 172.

[52] DC Munro : Le western ; op cit; pp. 100-1 331-2

[53] GL Hanson : Manuel Ier Comnène et le « Dieu de Mahomet » Une étude sur la politique ecclésiastique byzantine ; dans JV Tolan éd., *Medieval Christian Perceptions of Islam* (Routledge ; Londres ; 1996), pp. 101-116. 55-8

[54] Azo : Summa Aurea, ou Cod.1.11 ; Lyon ; 1557 ; colonne 7a ; dans BZ Kedar : *Croisade et Mission* ; op cit; p. 88.

Les musulmans, tout comme leur foi, souffrent des mêmes représentations hostiles. Les épopées associées à Aymeri de Narbonne et à son fils Guillaume d'Orange (écrites vers 1200, mais légendaires du siècle précédent), décrivent les musulmans comme des adorateurs d'idoles et les décrivent comme de méchantes créatures.[55] Eux, les musulmans, sont les auteurs de tous les maux, « haïssant Dieu et recherchant activement Satan ; ils mangent leurs prisonniers, trahissent leurs serments et vendent leurs propres femmes.[56] » Selon le missionnaire dominicain Riccoldo da Montecroce, qui se trouvait à Bagdad en 1291, les musulmans sont confus, mensongers, irrationnels, violents et obscurs.[57] Marco Polo dans ses Voyages (1298)[58] est très tolérant envers les Mongols, plein d'admiration même pour eux et pour Hulagu qui avait détruit le Califat, et fait également l'éloge des idolâtres, principalement bouddhistes et hindous.[59] Quant aux musulmans, il décrit avec plaisir le renversement du Calife en 1258 à Bagdad par Hulagu, et les qualifie de « traîtres, enclins à de grands péchés et « de chiens inaptes à dominer les chrétiens.[60] » Quant à leur foi, c'est la « la doctrine maudite des Sarrasins [est que] tout péché est considéré comme un acte licite, même le meurtre de tout homme qui n'est pas de leur croyance.[61] »

Les musulmans sont également considérés comme sexuellement pervers. Dans *Le Couronnement de Louis,* on lit que les gens étaient attirés vers l'Islam par les plaisirs de la boisson et la gratification sexuelle.[62] Guilbert (de Nogent) (mort vers 1124-30), décrit ainsi les musulmans :

« . . Plus ils s'abandonnaient de toutes manières, comme autorisés par le ciel lui-même, à toutes sortes d'excès dans ces vices permis, plus ils en cachaient la méchanceté, en louant la grâce de Dieu, qui accordait, dans Son indulgence, ces temps libres. Toute la sévérité du christianisme fut condamnée et livrée aux injures publiques ; les enseignements d'honnêteté et de vertu qui avaient été édictés par les Évangéles étaient accusés d'être durs, d'être cruels ; et au contraire ceux que la vache avait apportés étaient appelés enseignements de générosité et étaient reconnus comme les seuls en accord avec la liberté instituée par Dieu Lui-même. … Mais comme ils ne mettaient aucune restriction à l'indulgence des sens, on les vit bientôt se livrer à des vices que

[55] *Aymeri de Narbonne, Chant des gestes* ; éd. Louis Demaison (Paris ; 1887), 2 vol.
[56] Dans Jo Ann Hoeppner Moran Cruz : Attitudes populaires ; op cit; p. 100-1 56-7
[57] Dans Z. Sardar ; MW. Davies : *Imagination déformée* (Grey Seal Books ; Londres, 1990), p. 38.
[58] *Les voyages de Marco Polo ;* tr., R. Latham (New York; 1958).
[59] Dans Jo Ann Hoeppner Moran Cruz : Attitudes populaires à l'égard de l'Islam ; op cit; p. 67.
[60] Ibid.
[61] Idem ; p. 68.
[62] E. Langlois : *Le Couronnement de Louis* ; 2ème rév ; Paris; 1966 ; dans Jo Ann Hoeppner Moran Cruz : Attitudes populaires envers l'Islam ; op cit; p. 58.

même les animaux ignorants ignorent entièrement et qu'il n'est même pas décent de mentionner…[63] »

La sodomie est largement associée aux musulmans,[64] et la vision associée du musulman est celle d'une figure extrême, excessive en zèle, en cruauté et en sensualité, une image qui perdure depuis des siècles.[65] Adémar de Chabannes, moine français (989-1034), décrit les musulmans :

« Brûlants de concupiscence et sans pudeur, les hommes couchent avec les hommes, les femmes avec les femmes… et les hommes s'accouplent avec les animaux.[66] »

Daniel souligne comment la chrétienté occidentale utilise ces identifications pour expliquer le grand attrait de l'Islam, un attrait qui n'est dû à rien d'autre :

« Qu'à sa corruption des âmes, offrant aux gens des plaisirs sensuels que le christianisme n'aurait jamais envisagé d'aborder. Depuis ses débuts, le christianisme, remarque Daniel, avait souligné la valeur de la continence sexuelle totale d'une manière qui était étrangère à l'Islam.[67] »

Le but dominant des polémiques chrétiennes était d'obscurcir l'image du Prophète par des distorsions et des mensonges. Vincent de Beauvais dans son *Speculum Historiale* dépeint Muhammad comme un habile en magie.[68] Hidlebert de Lémans (mort en 1133), archevêque de Tours (France), décrit le Prophète essayant de prouver sa mission divine aux yeux du peuple par le miracle apparent qu'« un taureau terrifiant, secrètement apprivoisé et dressé, s'agenouille devant lui à sa demande.[69] »

Southern explique comment une image négative fictive de Muhammad s'est développée en Europe à cette époque et « a été élaborée et exagérée en fonction des attentes quant à la façon dont un tel ennemi de la chrétienté pourrait se comporter.[70] » Ainsi, lorsque Guilbert de Nogent parlait du Prophète dans sa *Gesta Dei per Francos*,[71] il a peut-être « déformé son nom et l'a fait avancer de quelques siècles dans le temps, » et n'a pas pu séparer le fait de la fiction, mais il a néanmoins conclu que « il est prudent de parler du mal de quelqu'un dont la malignité dépasse

---

[63] DC Munro : Ouest ; op cit; p. 334.
[64] N. Daniel : *La barrière culturelle* (Edinburgh University Press, 1975), p. 166.
[65] John Sweetman : *L'obsession orientale* (Cambridge University Press, 1987), p. 6.
[66] G. Duby : Le Chevalier, la Dame et le Prêtre ; Trans B. Bray ; Chicago; 1983 ; 100-157-120 ; dans M. Frassetto : L'image du Sarrasin comme hérétique dans les sermons d'Adémar de Chabannes ; dans *Western Views of Islam* (Blanks-Frassetto éd.); op cit; pp. à la p. 89.
[67] N. Daniel : *Les Arabes et l'Europe médiévale* ; op cit; p. 230.
[68] Vincent de Beauvauis : *Spéculum historique*, *Bibliotheca Mundi* (Douai, 1624), vol. 3, Lib. XXIII.
[69] H. Prutz : *Culturgeschte der Kreuzzuge* (Berlin, 1883), p. 81.
[70] RW Southern : vues occidentales ; dans John Sweetman : *L'obsession orientale* ; op cit; p. 6.
[71] *Gesta Dei Per Francos*, vol.1, caput 3 dans Patrologia Latina, éd. JP Migne (Paris, 1853), Vol 156 ; col. 689.

tout ce qui peut être dit en mal.[72] » Davenport note également comment la rhétorique hostile cherchait à entacher le caractère moral du Prophète.[73]

Tout comme le Messager, le message, le Coran, a également fait face aux assauts des polémistes chrétiens. De nombreux commentateurs, note Frassetto, ont inclus dans leurs ouvrages des récits calomnieux sur la vie de Muhammad et des dénonciations véhémentes du Coran et de l'Islam.[74] Selon Guilbert de Nogent, il s'agissait d'un livre de droit apparu par un faux miracle sur les cornes d'une vache (ou d'un taureau ou d'un bœuf).[75] Le Coran, selon l'un des soi-disant martyrs de Cordoue, Eulogio (qui fut exécuté pour avoir insulté le Prophète en 859, à Cordoue), a pour Marie les pires pensées. Eulogio dit : « Il ne dira rien de l'horrible sacrilège concernant Marie (dans le texte).[76] » Ce qui, bien entendu, peut être facilement réfuté par n'importe quelle lecture du texte du Coran, de la Sourate 3, en particulier. Le verset 42, par exemple, dit :
« (Rappelle-toi) quand les Anges dirent : « Ô Marie, certes Allah t'a élue et purifiée ; et Il t'a élue au-dessus des femmes des mondes. »

De tels récits médiévaux, selon Sweetman, montrent à quel point l'ignorance de l'Islam persistait et à quel point les idées fausses à son sujet étaient profondes.[77] Très souvent, ajoute Daniel, l'Islam a subi des récits mensongers qui étaient « des déclarations délibérées, malveillantes, absurdes, basées sur de la pure fantaisie.[78] » C. Meredith Jones conclut qu'il n'y avait pas de meilleure explication à ces fausses déclarations qu'un fanatisme flagrant.[79]
Cependant, tout au long de l'histoire, le fait prédominant a été que la véracité importait très peu tant que la rhétorique justifiait l'action sur le terrain ; il s'agit d'attaques militaires contre les musulmans et de leurs massacres. Tolan explique comment l'association de l'Islam au paganisme a justifié les croisades comme une vengeance contre « de tels païens.[80] » Ainsi, lors de

---

[72] Dans RW Southern : *Vues occidentales de l'Islam au Moyen Âge* (Harvard University Press, 1978) ; p. 31.
[73] J Davenport : *An Apology for Mohammed and the Coran* (J. Davy and Sons ; Londres ; 1869), p. 14.
[74] M. Frassetto : L'image du Sarrasin comme hérétique dans les sermons d'Ademar de Chabannes ; dans *Western Views of Islam* (Blanks-Frassetto éd.); op cit; pages 83 à 96 ; à la p. 84.
[75] Dans N. Daniel : *Les Arabes,* op cit, p. 233.
[76] Idem ; p. 41.
[77] JW Sweetman : *Islam et théologie chrétienne ;* op cit; p. 63.
[78] N. Daniel : *Les Arabes* ; op cit; p. 232.
[79] C. Meredith Jones : Le Sarrasin Conventionnel du Chant du Geste, *Spéculum* ; 17 ; 1942 ; pp. 201-25.
[80] JV Tolan : Les musulmans comme idolâtres païens dans les Chroniques des premières croisades ; dans *Western Views of Islam* (Blanks-Frassetto éd.); op cit; pp. 100-197-117 ; à la p. 105.

la première croisade (lancée en 1095), selon l'apologiste chrétien Tudebodus, le crucifix, confronté à une idole de Muhammad, se mit à saigner miraculeusement.[81] Ici, l'idole Machomet combat le Christ sur le crucifix, et le crucifix gagne.[82] L'Amiravissus (apparemment le dirigeant musulman de Jérusalem) déplore par la suite la chute imminente de la ville (1099) et invoque à deux reprises « Machomet et d'autres dieux.[83] » L'affrontement entre l'armée de Dieu et l'armée païenne, comme entre le crucifix et l'idole de « Machomet, » ne peut avoir qu'une seule issue : la victoire chrétienne. Thèmes essentiels de l'histoire chrétienne : le pèlerinage, le martyre et la lutte contre l'idolâtrie, se conjuguant pour former une puissante apologie de la croisade.[84]

La « Renaissance » (15e - 17e siècles)

Schwoebel soutient que les conceptions des croisades sur l'Islam au Moyen Âge ont été transmises et perpétuées même « après que les grandes lignes de la vision médiévale du monde se soient effondrées.[85] » Daniel souligne que les Européens ont hérité de leurs pères médiévaux un corpus d'idées vaste et persistant sur l'Islam[86] ; les mêmes récits sur l'Islam « revenaient de manière monotone, et même les voyageurs qui se sentaient obligés de décrire la doctrine musulmane avec l'autorité de leur expérience, ne faisaient pourtant que répéter des déclarations qui avaient été, ou auraient pu être, tirées directement des récits médiévaux.[87] » La représentation tragique de l'Orient à cette époque, par exemple, reproduisait les stéréotypes habituels : « la cruauté imbécile des dirigeants ; le pouvoir des Imams et la crédulité précipitée des musulmans.[88] »

Le petit changement qui s'est produit par rapport à la période médiévale est que le démon musulman est désormais le Turc ottoman. Le Turc est devenu pour la plupart des Français, selon Rouillard, le symbole de la cruauté et de la lascivité.[89] En Angleterre, l'attitude des publicistes,

---

[81] Petrus Tudebodus : Histoire ; Paris; 1977 ; dans JV Tolan : *Musulmans* ; p. 105.
[82] Ibid.
[83] Ibid.
[84] JV Tolan : Les musulmans comme idolâtres païens ; op cit; p. 105.
[85] R. Schwoebel : *L'Ombre du Croissant : L'image Renaissance du Turc* (Nieuwkoop ; 1967), p. 147.
[86] N. Daniel : *Islam, Europe et Empire* (University Press, Édimbourg, 1966), Préface : xiii :
[87] Idem ; p. 23-4.
[88] Comme dans la pièce *Roxelane* ; 1643 ; dans P.Martino : *l'Orient dans la Littérature Française aux 17em et 18em Siecles* (Librairie Hachette ; Paris ; 1906), p. 193.
[89] CD Rouillard : *Le Turc dans l'Histoire de France*, *Pensée et Littérature ; 1520-1660* (Paris ; 1941), pp. 641-5.

du clergé et des hommes d'état à son égard différait très peu des attitudes littéraires et populaires.[90] Lorsque la nouvelle parvint en Angleterre en 1565 selon laquelle le siège ottoman de Malte avait été levé, une forme d'action de grâce fut ordonnée par l'archevêque de Cantorbéry et devait être lue dans toutes les églises tous les dimanches, mercredis et vendredis.[91] Cette commande particulière de prestations concerne :
« Nos ennemis jurés et les plus mortels, les Turcs, les infidèles et les mécréants… qui, par toute leur tyrannie et leur cruauté, s'efforcent d'extirper non seulement la vraie religion, mais aussi le nom même et la mémoire du Christ, notre seul sauveur et de tout le christianisme.[92] »

Et tout comme à l'époque médiévale, une telle hostilité s'est construite sur des distorsions. Les fausses déclarations délibérées de la part des écrivains médiévaux qui avaient accès à des informations précises ont été un problème persistant dans l'historiographie des rencontres pré-modernes entre l'Europe et l'Islam, note Blanks.[93] La technique du rejet est difficilement irréprochable, observe Daniel.[94] « Le filtre dogmatique, » ajoute-t-il, « excluait toute idée islamique, sauf déformation pour « prouver un argument chrétien.[95] » Vitkus développe ceci :
« L'image moderne de l'Islam, vue à travers les yeux des Occidentaux, a été radicalement transformée par le temps, la distance et la médiation culturelle et n'a plus grand-chose à voir avec la religion et la culture qu'elle prétend décrire. En fait, la représentation de l'Islam dans l'Europe médiévale et de la Renaissance est parfois presque à l'opposé de son prétendu original. Par un processus de mauvaise interprétation et de diabolisation, l'iconoclasme devient idolâtrie, la civilisation devient barbarie, le monothéisme devient polythéisme païen, et ainsi de suite. Et pourtant, ces stéréotypes tordus sont, dans un sens, réels. Ils sont réels parce que, pour la grande majorité des Européens du Moyen Âge et des premiers temps, ils constituaient le seul moyen disponible pour comprendre (ou peut-être devrions-nous dire mal comprendre) l'Islam. Ces représentations sont également « réelles » dans le sens où toute représentation de ce type a un

---

[90] FL Baumer : L'Angleterre, les Turcs et le Corps Commun de la Chrétienté ; dans JS Geary : *Castillo Inexpugnable de la Fee* d'Arredondo : Propagande anti-islamique à l'époque de Charles V ; dans JV Tolan éd., *Medieval Christian Perceptions of Islam* (Routledge ; Londres ; 1996), pp. 291-311 ; p. 292.
[91] SC Chew : *Le croissant et la rose* (Oxford University Press ; 1937), p. 443.
[92] *Une forme courte de remerciement à Dieu* … éd., par WK Clay (Cambridge ; 1847), pp. 532-3.
[93] DR Blanks : Vues occidentales de l'Islam dans la période prémoderne : une brève histoire des approches passées ; dans *Perceptions occidentales* (éd. Blanks-Frassetto); pages 11 à 53 ; p. 22.
[94] N. Daniel : *La barrière culturelle* ; op cit; p. 165-6.
[95] Idem ; p. 166.

impact matériel et idéologique en tant que phénomène historique : c'est un mode de perception qui façonne la façon dont les gens pensent et donc agissent.[96] »

Les voyages des envoyés européens dans les pays musulmans n'ont guère modifié les représentations déformées. Gunny se concentre sur Herbert, l'attaché de l'ambassade britannique en Perse.[97] L'une des affirmations d'Herbert était la suivante :
« Certains hommes gardent un cadenas au sommet de la tête grâce auquel Muhammad pourra les distinguer des chrétiens le jour du jugement dernier et par lequel il les élèvera au Paradis.[98] »
Herbert déclare également que c'est de ses parents que le Prophète : « aspirait la connaissance des deux religions. » De toute évidence, Herbert n'était pas conscient du fait que le Prophète était orphelin.[99] Herbert ajoute que tous les musulmans invoquent le Prophète quatre fois par jour et attendent patiemment sa venue.[100] Bien entendu, rien de tout cela n'est exact dans l'Islam.

Une grande partie de ce qui était imputé à l'Islam est en effet née dans l'imagination des écrivains européens.[101] Chew note les écrits absurdes sur le Coran, qui semblent inclure des histoires de bêtes saluant Muhammad et de la lune descendant du ciel pour lui rendre visite.[102] Le Coran ne contient pas de telles histoires.
« L'actualité de ces fables et d'autres [Chew explique] montre que les écrivains hostiles prenaient rarement la peine de se familiariser avec le texte latin ; et s'ils le faisaient, leurs préjugés les rendaient aveugles à la beauté et à la grandeur qui autrement auraient sûrement brillé, quoique obscurément, à travers le rendu indigne de l'original.[103] »

Un thème habituel des polémiques occidentales restait la « perversion sexuelle » musulmane ; les excès sexuels et la répression sexuelle ont été soulignés dans les récits occidentaux. La notion d'« un désir voilé et caché qui se fait passer pour la vertu et la chasteté est typiquement une caractéristique de la femme islamique dans les textes d'Europe occidentale.[104] » La femme

---

[96] DJ Vitkus : Orientalisme moderne : représentations de l'Islam dans l'Europe des XVI e et XVII e siècles ; Dans *Perceptions occidentales* (Banks-Frassetto éd.); op cit; p. 207-30. p. 207.
[97] A. Gunny : *Images de l'Islam dans l'écriture du XVIIIe siècle* (Grey Seal, Londres, 1996), p. 11.
[98] Ibid.
[99] Ibid.
[100] Ibid.
[101] N. Daniel : *Islam, Europe* ; op cit; p. 23.
[102] Burton : L'anatomie de la mélancolie ; III ; iv ; i.3 ; dans SC Chew : *Le Croissant* ; op cit; p. 438.
[103] SC Chew : *Le Croissant* ; p. 438.
[104] DJ Vitkus : Orientalisme moderne ; op cit. p. 223.

musulmane vertueuse se convertit souvent au christianisme « sauvée » par l'amour d'un bon chrétien.[105] La perversité sexuelle est considérée comme intrinsèque aux enseignements de l'Islam.[106]

Le 18ème siècle

Tout comme dans les périodes précédentes, les « perversions sexuelles » musulmanes occupent à nouveau la première place. Dans ses *Mémoires,*[107] Prévost soutient que les Turcs, les Maures et les Corsaires n'ont pas seulement une existence obscure et une obsession du pillage, mais expriment aussi des plaisirs sexuels et de la cruauté, et tout cela à la fois.[108] Venture, pour sa part,[109] affirme catégoriquement qu'il n'existe pas d'« hommes ou de femmes délicats » parmi les musulmans.[110]

La dépravation sexuelle mais aussi l'usage de l'épée, contrairement au christianisme, « religion de l'amour, » « expliquent l'avancée de l'islam. » L'Islam, selon Tillotson, « est connu pour avoir été implanté par la force au début, et pour avoir été maintenu dans le monde par les mêmes moyens violents.[111] » Dans *Les Ruines*, Volney annonce que « Muhammad a réussi à bâtir un empire politique et théologique aux dépens de ceux des vicaires de Moïse et de Jésus » ; ou, dans la scène où il a un Imam parlant de « la loi de Muhammad » :

« Dieu a établi Muhammad comme Son ministre sur terre ; Il lui a livré le monde pour soumettre au sabre ceux qui refusent de croire en Sa Loi.[112] »

Volney dénonce « l'apôtre d'un Dieu miséricordieux, qui ne prêche que le meurtre et le carnage, » l'esprit d'intolérance et d'exclusivité qui « choque toute notion de justice » ; et que le christianisme « est peut-être irrationnel, mais il est doux et compatissant.[113] »

---

105 D. Metlitzki : *La Question de l'Arabie* ; op cit; pp. 177 et suiv.
106 Z.Sardar ; MW. Davies : *Imagination déformée* ; op cit ; p. 41.
107 A. Prévost : *Mémoires Pour Servir à l'Histoire de Malte* (Paris ; 1741).
108 A. Prévost : Mémoires ; op cit; dans A. Gunny : *Images ;* op cit *;* p. 170.
109 J. Michel Venture de Paradis : *Mémoires sur la Barbarie en général* (Paris ; 1983).
110 Manuscrit. BN, Fonds français 6430, commentaire f.76 à f.162. Dans. A. Gunny : *Images ;* op cit; p. 193.
111 Tillotson : Travaux ; JE; p. 148 ; dans DA Pailin : *Attitudes* ; p. 103.
112 Volney : Les ruines ; dans Z. Sardar ; MW. Davies : *Imagination déformée* ; op cit ; p. 46-7.
113 Ibid.

Au 18e siècle, les esprits prétendument éclairés, sans exception, affirmaient encore des faits sur l'Islam qui contredisent la réalité. Alexander Ross, dans son *Pansebeia*, datant de la dernière décennie du 17e siècle, insiste sur le fait que les musulmans adorent le soleil et la lune,[114] ce qui n'est évidemment pas le cas.

Herbelot à *la Bibliothèque Orientale,*[115] affirme que lorsque les musulmans « se réfèrent à la Trinité, ils acceptent facilement que la première personne, le père, est l'essence de Dieu, la deuxième personne, le Fils, est la sagesse et que la troisième, le Saint-Esprit, est la vie.[116] » C'est tout à fait faux, car l'une des principales lignes de démarcation entre l'Islam et le Christianisme est cette question de Trinité, car dans l'Islam l'Unicité de Dieu est absolue et Muhammad et Jésus ne sont que des Prophètes. Dans le même esprit, Herbelot soutient également que « les musulmans croient que la plupart des fous sont des saints et qu'une certaine sagesse réside dans la folie.[117] »

Boulanger écrit en 1766[118] que tout s'est passé le dixième jour de Muharram pour les Perses : les inondations, le jour même où le Coran fut envoyé du ciel, et Hussein, le fils d'Ali, fut tué à Kerbala par les partisans d'Omar.[119] Tout cela, bien sûr, n'a aucun véritable fondement historique, car Hussein n'a pas non plus été tué par Omar ou ses partisans, mais a été tué pendant le règne des Omeyyades (qui a commencé en 661, tandis qu'Omar est mort en 644) et, plus important encore, le Coran n'a pas été révélé en un seul jour mais par étapes au cours de la vie du Prophète à La Mecque et à Médine.

En conclusion sur ces représentations déformées de l'Islam par les chrétiens, Pailin observe : « À quelques exceptions près, l'Islam est examiné afin de montrer qu'il est inférieur au christianisme et qu'il ne présente aucune menace plausible pour les diverses preuves de la vérité de la révélation chrétienne. Les apologistes chrétiens ne cherchent pas à établir et à énoncer la vérité sur la foi et la pratique musulmanes. Ils utilisent ou abusent de l'Islam pour étayer leurs propres convictions sur la perfection du Christianisme et pour exhorter leurs coreligionnaires à une meilleure pratique de leur foi.[120] »

---

114 A. Ross : *Pansebeia, ou une vision de toutes les religions du monde ;* Londres; 6e éd., (1696); pp. 100-1 118 et suiv. ; dans DA Pailin : *Attitudes* ; op cit; p. 82.
115 B. Herbelot : *Bibliothèque Orientale* (Paris ; 1697), (La Haye ; 1777).
116 Dans A. Gunny : *Images ;* op cit; p. 52.
117 Ibid.
118 NA Boulanger : *L'Antiquité révélée par ses usages* (Amsterdam ; 1766).
119 Idem ; p. 99.
120 DA Pailin : *Attitudes* ; op cit; p. 104.

Du 19e siècle à nos jours (2018)

Les voyageurs et les écrivains sur le monde musulman donnent en grande majorité la même image de la foi et des adeptes qu'auparavant. Lane,[121] par exemple, bien que prétendant que ses jugements « étaient sans émotion et infaillibles, hautement spécialisés et englobaient tout, » comme il le dit lui-même : « Ce que j'ai principalement visé dans cet ouvrage, c'est l'exactitude, » trouvait néanmoins les Orientaux : « Indolents, superstitieux,[122] sensuellement plutôt qu'indulgent et religieusement fanatique.[123] »

Chateaubriand, dès qu'il atteint les côtes de Palestine, constate :

« L'Arabe, dérivant le long de la côte, suit d'un oeil avide le vaisseau qui passe à l'horizon ; il attend un cadavre sorti d'une épave pour le piller.[124] »

A Constantinople, il ne voit plus de musulmans arpenter les rues, mais « un troupeau entre les griffes de la double autorité de l'Imam et du Janissaire. [125] »

Le Croissant et la Croix d'Eliot Warburton fut une œuvre très populaire et fut édité dix-huit fois, la dernière en 1888. Warburton décrit fondamentalement l'Égyptien comme « un sensualiste et un esclave… Il doit seulement être sujet dans le plus vil de tous les royaumes. » Les femmes ont « toute la fadeur des enfants sans leur innocence ni leur fraîcheur pétillante. Leur beauté, voluptueuse et sans âme, ne fait appel qu'aux sens. » Quant au mâle :

« Le musulman achète sa femme comme il achète son cheval ; il rit de l'idée d'honneur et d'amour.[126] »

L'Islam lui-même, comme avant, n'est qu'une hérésie. J.D Bate (1836-1923), qui a servi comme missionnaire en Inde (1865-1897), et qui a également rédigé de nombreux articles dans le Missionary Herald et le Baptist Magazine, a vu :

---

[121] EW Lane : *Mœurs et coutumes des Égyptiens modernes* (Londres ; 1836).
[122] Dans N. Daniel : *Islam,* op cit ; p. 52.
[123] EW Lane dans R. Kabbani : *Les mythes européens de l'Orient* (Mc Millan ; 1986), pp. 38-9.
[124] Chateaubriand : Itinéraire ; dans D. Brahimi : *Arabes des Lumières et Bédouins Romantiques* (Le Sycomore ; Paris ; 1982), p. 131.
[125] Chateaubriand : *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1969) ; pp. 941-2.
[126] E. Warburton : *Le Croissant et la Croix* (New York ; Wiley et Putnam ; 1845), I ; p. 65 f.

« Le mérite de la fondation de l'Islam revient uniquement à Muhammad… ses particularités distinctives lui appartiennent toutes. Lui seul est responsable de ses fautes et lui seul a droit à tout le mérite, quel qu'il soit, d'en être l'unique fondateur.[127] »
Montgomery Watt change d'une manière ou d'une autre et dit que, bien qu'il soit divin, le Coran contient des erreurs :
« Ce que les autres croyants en Dieu espéreraient, c'est que les musulmans trouvent un moyen de maintenir la vérité générale du Coran, mais sans nier que dans certains points secondaires il y ait de légères erreurs…[128] »

Comme par le passé, les musulmans sont considérés comme sexuellement pervers. Ainsi, E.A Freeman, juge :
« L'Occident est progressiste, monogame et chrétien, l'Orient est stationnaire, arbitraire, polygame et mahométan.[129] »
C'est également le point soulevé par J.D Bate, qui dit que :
« L'Islam a réussi en corrompant ses adeptes. Des hommes s'étaient même convertis à l'Islam pour assouvir leur « appétit brutal de plaisir sexuel…[130] »
Burton va encore plus loin, projetant toutes les formes imaginables de perversion sexuelle sur l'Orient, annonçant à ses contemporains que tout ce qu'ils ne pouvaient trouver dans leurs maisons victoriennes, ils le trouveraient en Orient, et que tout ce qui n'était pas permis en Angleterre l'était en Égypte où les femmes sont habituées à être traitées comme des biens.[131]

Le fait d'être sexuellement pervers n'empêche apparemment pas la société islamique d'asservir les femmes. Aux yeux des Occidentaux du 19e siècle, les femmes islamiques ne sont perçues que « en termes de sujétion, d'esclavage et de concubinage.[132] » Les hommes orientaux sont donc :
« Des ravisseurs cruels qui tiennent les femmes dans leur emprise avare, qui les utilisent comme biens meublés, comme marchandises commerciales, avec peu de respect pour elles en tant qu'êtres humains.[133] »

---

[127] JD Bate : *Les revendications d'Ismaël* (Londres ; W. Allen ; 1884), p. 43.
[128] WM Watt : *Rencontres chrétiennes musulmanes* (Routledge ; Londres ; 1991), p. 137.
[129] EA Freeman : *L'histoire et les conquêtes des Sarrasins* (Oxford : John Henry et James Parker ; 1856 ; Londres Mc Millan 1876), 3 e éd., pp ; i.4.
[130] JD Bate : *Les revendications d'Ismaël* ; op cit; p. 285 ; 253.
[131] Dans Z. Sardar ; MW Davies : *Imagination déformée ;* op cit; p. 100-1 51-2
[132] Dans N. Daniel : *L'Islam et l'Occident* ; op cit : p. 314.
[133] R. Kabbani : *Les mythes européens de l'Orient* (Mc Millan ; 1986), p. 78.

Dans les écrits et les peintures du mouvement romantique français, la femme devient pour le musulman fanatisé et brutal un objet de guerre et de piraterie ; le musulman rôdait sur elle et la ravageait.[134] D'innombrables récits, poèmes et fictions, parlent également de femmes enrobées dans des sacs et jetées vivantes dans les eaux tumultueuses des rivières,[135] et de femmes assassinées sur le coup par leur mari pour avoir levé leur voile à la vue d'un autre homme.[136]
La « barbarie » de l'homme oriental contraste bien entendu avec le comportement « civilisé » de l'homme occidental. L'un d'eux ligotait les femmes et les vendait aux enchères d'esclaves ; l'autre les vénérait et les plaçait sur des socles.[137] Ainsi, l'écrivain français Dumas écrit :
« La femme dans notre vie est une épouse, une sœur, une amie, dans la leur (les musulmans) elle est une esclave, la plus malheureuse de toutes les esclaves. Sa vie est celle d'une prisonnière, nul autre que son maître ne s'approche d'elle. Plus elle est attirante, plus elle est malheureuse, car alors, sa vie est suspendue à un fil, elle lève son voile et sa tête tombe.[138] »
La sympathie occidentale pour la « pitoyable victime féminine de l'homme musulman » se reflète dans les peintures. Kabbani passe en revue un certain nombre de ces peintures.[139]

La même représentation du « traitement barbare des musulmans envers les femmes » contrastant avec la sympathie occidentale se retrouve aujourd'hui. Il est inutile de reproduire l'intense barrage médiatique sur l'oppression islamique de la femme, tout comme il est inutile de s'attarder sur la situation tragi-comique dans laquelle les dictatures meurtrières du monde musulman sont accueillies dans le monde « du libre et du bien » comme dès que des femmes légèrement vêtues remplissent les écrans de leurs chaînes de télévision. Il y a cette dichotomie remarquable, selon laquelle l'image d'un policier turc aspergeant une femme est un signe de la brutalité turque et de la répression de la liberté,[140] d'où l'image montrée dans le monde entier, tandis que les forces de sécurité égyptiennes tirant à coups de feu sur les têtes d'innombrables femmes manifestant pacifiquement ne faisaient pratiquement pas la une des journaux.[141] Le premier, le Turc, est l'expression bestiale de l'Islamisme, le second, le foudroyeur de têtes des femmes égyptiennes, est l'ami civilisé de l'Occident.

[134] C. Grossir : *Islam ;* op cit; p. 99 avant.
[135] J. Mérimée : la Double Méprise ; dans C. Grossir : *Islam* ; op cit; p. 102.
[136] V. Hugo : *Les Orientaux* ; op cit; *Et Voile* ; p. 625.
[137] R. Kabbani : *Les mythes de l'Europe* ; op cit; p. 78.
[138] A. Dumas : *Quinze Jours au Sinaï* (Plan de La Tour ; 1979), p. 7.
[139] R. Kabbani : *Les mythes de l'Europe* ; op cit; p. 78-9.
[140] Juin 2013. Amnesty International : Parc Gezi : *Déni brutal du droit de réunion pacifique en Turquie* ; Londres, 2013.
[141] Août-septembre 2013.

Bien sûr, nous associons quotidiennement l'Islam à la violence et à la terreur, un barrage si dense que lors d'une heure des questions assez récente sur la BBC, un invité a judicieusement noté que, lorsqu'on demande aujourd'hui aux enfants du Royaume-Uni ce qu'est un musulman, la réponse de tous était : un terroriste.[142]

Les attaques contre l'Islam, insiste Daniel, sont « très éloignées de la réalité et très éloignées de tout contact avec l'Islam.[143] » Bucaille a également conclu que les déclarations erronées faites sur l'Islam en Occident sont le résultat d'un dénigrement systématique.[144] Van Ess, quant à lui, a souligné à plusieurs reprises les clichés anti-islamiques, profondément ancrés dans le subconscient et qui sont unanimement approuvés.[145] Il est donc tout à fait normal que ces clichés anti-islamiques se transposent directement dans la manière de traiter la civilisation islamique.

3. Racines et traditions du déni

Dans une intervention assez récente, le Prince Charles a évoqué « l'ignorance » de la dette de la culture occidentale envers le Monde Islamique, un échec, souligne-t-il, « qui découle du carcan de l'histoire dont nous avons hérité.[146] Nous avons eu tendance à considérer l'Islam comme l'ennemi de l'Occident, comme une culture, une société et un système de croyance étrangers, » conclut-il, « nous avons eu tendance à ignorer ou à effacer sa grande pertinence pour notre propre histoire.[147] »

Glubb va un peu plus loin :

« Si la connaissance de l'histoire de la période du 7e au 12e siècle est essentielle à la compréhension du développement de l'Europe, pourquoi, peut-on se demander, n'a-t-elle jamais été enseignée [questionne-t-il ?, avant de donner sa propre explication] :

---

[142] Heure des questions de la BBC 1 ; début 2003, vu par cet auteur.
[143] N. Daniel : *Les Arabes ;* op cit; p. 232.
[144] M Bucaille : *La Bible,* op cit ; p. 1.
[145] J. Van Ess : Perspectives islamiques ; dans H. Kung et al. *Le christianisme et les religions du monde* (Doubleday ; Londres, 1986), p. 6.
[146] SAR le Prince de Galles : *l'Islam et l'Occident* (Oxford Centre for Islamic Studies, Oxford, 1993).
[147] Ibid.

Tout au long de ces cinq cents ans, la Chrétienté a vécu dans la peur constante de la conquête musulmane. Du 12e au 15e siècle, l'Islam et la Chrétienté étaient en équilibre égal. L'Occident dépassait et dépassait progressivement les pays musulmans au pouvoir. Mais tout au long de la Renaissance en Europe, la peur des musulmans était encore forte et l'hostilité, politique et commerciale autant que religieuse, était intense. C'est sans aucun doute en raison de ces facteurs que la dette de la Chrétienté occidentale envers la civilisation arabe a été systématiquement minimisée, voire complètement niée.[148] »

Vitkus note également :

« La diabolisation de l'Orient islamique est une tradition longue et profondément enracinée en Occident, qui s'étend sur plusieurs siècles, du début de la période médiévale jusqu'à la fin du 20e siècle. Il rappelle la représentation ancienne des empires orientaux et des hordes d'invasion antérieures à l'Islam, notamment les Assyriens et les Perses du monde antique. Les stéréotypes classiques et bibliques qui se sont établis dans la conscience collective occidentale ont été encore plus aiguisés et solidifiés plus tard par l'expérience historique de la « Guerre Sainte (lire Jihad, il n'y a pas de « guerre sainte » en Islam. Jihad veut dire effort NdT) » qui a commencé avec la montée de l'Islam, s'est poursuivie pendant la période des croisades et a duré pendant la Seconde Guerre mondiale et enduré pendant la reconquista espagnole et l'impérialisme ottoman.[149] »

Selon Scott, cette hostilité signifie qu'aucun sujet n'a été traité avec autant de négligence et d'injustice flagrante que la culture islamique :

« Son histoire a été écrite dans la majorité des cas par les ennemis implacables de ceux qui l'ont fondé et promu. La haine théologique a apporté son aide puissante aux préjugés raciaux et à l'envie née d'une infériorité consciente de nier ou de minimiser ses réalisations.[150] »

L'hostilité envers l'Islam ayant un impact sur l'histoire de la civilisation islamique a également été notée par Daniel,[151] Sardar et Davies,[152] Southern[153] et Smith.[154] Et comme bien d'autres choses, les origines remontent au Moyen Âge.

Tout au long du Moyen Âge, Tolan explique :

[148] J. Glubb : *Une brève histoire* ; op cit; p. 289.
[149] DJ Vitkus : Orientalisme moderne ; op cit; p. 208-9.
[150] SP Scott : *Histoire ;* Vol II ; op cit; p. 595.
[151] N. Daniel : *Les Arabes ;* op cit.
[152] Z.Sardar ; MW. Davies : *Imagination déformée* ; op cit.
[153] Dans RW Southern : *vues occidentales ;* op cit.
[154] RB Smith : *Mohammed and Mohammedanism* (Londres ; Smith, Elder & co ; Londres ; 1876).

« À la fois en tant que religion rivale et en tant que civilisation rivale, l'Islam a connu un immense succès. C'était donc attrayant, intriguant et effrayant. L'attrait du savoir musulman, de la culture musulmane et de la sophistication musulmane était extrêmement fort… Mais plus les chrétiens étaient attirés par l'Islam, plus les autres ressentaient le besoin de le condamner, car c'était cet attrait, plus que la puissance des armées musulmanes, qui était la plus menaçante pour la Chrétienté.[155] »

Blanks et Frassetto développent ceci :

« Au Moyen Âge, la civilisation islamique était très en avance sur sa rivale chrétienne, offrant des avancées alléchantes dans les domaines de l'architecture, du droit, de la littérature, de la philosophie et, bien sûr, dans la plupart des domaines de l'activité culturelle. C'est donc à partir d'une position de faiblesse militaire et peut-être, plus important encore, culturelle que l'Europe chrétienne a développé des images négatives, dont certaines survivent jusqu'à nos jours. Cette hostilité était en partie le résultat d'un conflit politique et militaire persistant, mais elle résultait également d'un sentiment occidental d'infériorité culturelle.

Ainsi, le besoin occidental de construire une image du musulman, de l'autre, était un double processus qui a fini par dominer le discours prémoderne sur l'Islam.

D'une part, cela créait une image du Sarrasin, du Maure ou du Turc totalement étrangère et totalement maléfique. Dans la littérature tant populaire que savante, les musulmans étaient décrits comme des païens lâches, fourbes, lubriques et indulgents qui adoraient des idoles et une trinité de faux dieux. D'un autre côté, la création d'un stéréotype aussi manifestement faux a permis aux chrétiens occidentaux de se définir eux-mêmes. En effet, le musulman est devenu, dans un certain sens, un négatif photographique de la perception de soi d'une image chrétienne idéale, une image qui dépeint les Européens comme des croyants courageux et vertueux en l'unique vrai Dieu et en l'unique vraie foi. En dégradant l'image de leurs rivaux, les chrétiens occidentaux renforçaient leur propre image et essayaient de renforcer leur confiance en eux face à un ennemi plus puissant et plus sophistiqué sur le plan culturel.[156] »

Daniel note également qu'à une époque de rencontres, où de nombreuses conversions à l'Islam avaient lieu, la présentation chrétienne détaillée de l'Islam « devait être ce qu'elle était, dans le but peut-être de dissuader les chrétiens qui pourraient être curieux à ce sujet. [157] » Ainsi, cela a permis « de protéger l'esprit des chrétiens contre l'apostasie et a donné au Christianisme le

---

[155] JV Tolan éd : *Médiéval ;* op cit *;* pp. XIX-XX.
[156] DR Blanks-M. Frassetto : Introduction ; dans *Perceptions occidentales* (Blanks-Frassetto éd.); op cit; p. 3.
[157] N. Daniel : *La barrière culturelle,* op cit ; p. 158.

respect de lui-même dans ses relations avec une civilisation qui, à bien des égards, lui est supérieure. [158] » L'image qui s'est créée de l'Islam était que « les chrétiens combattaient les forces des ténèbres, ce qui était nécessaire pour compenser le sentiment d'infériorité de la chrétienté occidentale. [159] »

Tout ce qui arrivait du pays de l'ennemi musulman était considéré avec crainte. Savage observe à quel point les administrateurs ecclésiastiques et universitaires étaient tout à fait conscients que l'apprentissage musulman perturbait le programme de l'université médiévale et le modèle de pensée qui y était enseigné.[160] Chaque fois qu'un penseur médiéval semblait endoctriné par l'amour du savoir et de la liberté mentale, dit Owen, « ce phénomène rare était immédiatement attribué à une action diabolique et à une conversion secrète à l'Islamisme.[161] » Cela est évident dans l'attitude envers les premiers transmetteurs des sciences musulmanes en Occident, comme Gerbert. Gerbert d'Aurillac (futur pape Silvestre II) (mort en 1003) fut à l'origine du renouveau de la science en Occident chrétien, notamment en astronomie et en mathématiques, avec notamment l'introduction en Europe des chiffres arabes.[162] Cependant, les compétences et les connaissances de Gerbert étaient si avancées par rapport à son époque que la science, qu'il avait apprise indirectement de l'Espagne musulmane, rencontra un accueil hostile.[163] Les rumeurs abondaient selon lesquelles « alors qu'il était parmi les infidèles (les musulmans) en Espagne, le futur pontife aurait « troqué son âme à satan, à condition qu'il en fasse le vicaire du Christ sur terre.[164] »

« Lorsque nous considérons la vie de Gerbert [Allen souligne], nous ne pouvons guère nous étonner que, à une époque non scientifique, se développe peu après sa mort, sinon de son vivant, la croyance selon laquelle il devait être doté d'un pouvoir surnaturel. Et quand on sut qu'il avait étudié en Espagne, pays où toutes les formes de magie étaient censées sévir, pays d'astrologie et

[158] N. Daniel : *Islam et Occident* (Édimbourg 1960) ; p. 270.
[159] MW Watt : L'influence de l'Islam dans *la revue des études islamiques,* Vol 41 ; p. 154
[160] HL Savage : Jérusalem et le Caire du XIVe siècle à travers les yeux occidentaux, dans *The Arab Heritage,* NA Faris Edition (Princeton University Press, 1944), pp. 199-220 ; à la p. 199.
[161] J. Owen : *Les Sceptiques de la Renaissance italienne* ; (Swan Sonnenschein & Co.Ltd ; Londres ; 1908) ; p. 69.
[162] JM Millas Vallicrosa : « Traductions des ouvrages scientifiques orientaux jusqu'à la fin du XIIIe siècle », dans *L'évolution de la science,* éd. GS Metraux et F. Crouzet, New York, 1963, pp 128-67, à la p. 143 ;
SC McCluskey : *Astronomie et cultures au début de l'Europe médiévale ;* (Presse universitaire de Cambridge ; 1998) ; p. 175 ff.
[163] ML Colish : *Fondements médiévaux de la tradition intellectuelle occidentale 400-1400* (Yale University Press ; 1997), p. 164.
[164] JW Draper : *Une histoire* ; op cit, Vol 2. p. 7.

de nécromancie, pays aussi de païens et de magie noire, une nouvelle source d'horreurs s'ouvrirait à l'imagination, et les hommes commenceraient naturellement à attacher à son nom des histoires qu'ils avaient entendues sur l'apparition du mal et sur le succès obtenu au prix de l'âme.[165] »

À partir de ce point, la légende grandissait rapidement, et chaque conteur « ajoutant tout incident surnaturel qu'il avait recueilli au cours de ses pérégrinations, elle atteindrait exactement une forme telle que celle que nous trouvons dans la légende complète de Gerbert » comme le raconte William de Malmesbury, l'historien anglais (b.ca 1080-95 d.ca 1143).[166] Nous devrions nous attendre à y trouver, dit Allen, premièrement, une version plus ou moins historique des débuts de Gerbert, toutes ses réalisations mises en haut relief, avec une introduction soignée du voyage en Espagne ; puis une masse de légendes, puisées à toutes les sources communes à l'Europe ; et, enfin, « une fin terrible, comme un avertissement aux chrétiens d'éviter les arts impies.[167] » La légende est racontée en quelque sorte par William comme suit :

« Gerbert, poussé soit par l'ambition, soit par la lassitude du règne monastique, s'enfuit de Fleury, où il a été élevé, et se rendit en Espagne pour étudier auprès des professeurs « sarrasins. » Il y apprit l'arithmétique, l'astronomie, la musique, la géométrie, mais aussi l'augure, la nécromancie et la magie en général. Or son maître possédait un livre de magie *(totius artis conscius),* qu'il refusait de vendre malgré les offres et les supplications de Gerbert. Gerbert se servit donc de la fille du magicien, tombée amoureuse de lui, pour enivrer le vieillard et lui voler son livre sous son oreiller. Il s'enfuit alors à toute vitesse. Son maître, se réveillant et trouvant son livre parti, devina aux étoiles la direction que le voleur avait prise, et le suivit en toute hâte. Mais Gerbert devinait aussi que le magicien était sur sa trace ; Pour s'échapper, il se cacha sous un pont de bois et, s'accrochant aux poutres entre l'air et l'eau, il échappa aux recherches du vieillard. Puis, attendant l'occasion, il s'enfuit vers la mer. Voyant que son maître était de nouveau sur ses traces, il fit appel au diable et lui jura fidélité perpétuelle, à condition qu'il le porterait en sécurité sur la mer. Et c'était ainsi.[168] »

Ici, Guillaume de Malmesbury insiste :

« Certains pourraient penser que ce n'est qu'une fiction vulgaire, parce que le peuple attaque souvent la réputation des savants, accusant de traiter avec le diable quiconque excelle dans son

---

[165] R. Allen : Gerbert, le pape Sylvestre II ; dans *La revue historique anglaise* ; VII ; 1892 ; pages 625 à 667 ; p. 663

[166] Guillaume de Malmesbury : *Actes des rois d'Angleterre* ; (1887) ; ceux; 167 ; 168

[167] R. Allen : Gerbert, le pape Sylvestre II ; op cit; p. 663

[168] Idem ; p. 664

art. Mais je suis convaincu de son impiété par la pensée de sa mort inouïe. Car pourquoi, sur son lit de mort, comme nous le raconterons plus loin, aurait-il fait découper son propre corps, s'il n'avait pas eu conscience de quelque crime sans précédent ? C'est pour cela que, dans un vieux livre qui m'est tombé entre les mains, où sont écrits tous les noms des papes, avec les années de leurs règnes, j'ai vu ces mots *Sylvestre, qui et Gerberius, annos quatuor, mensem unum, dies decem, hic turpiter vitam suom. Finivit* (Sylvestre, qui est Gerberius, quatre ans, un mois et dix jours, a honteusement perdu la vie ici. Fini).[169] »
La fin effrayante de Gerbert et son repentir tardif, souligne Allen, visaient à rendre l'histoire « chrétienne et à montrer une bonne morale.[170] »

Près d'un siècle après Gerbert, Constantin l'Africain (mort vers 1087), qui devint plus tard moine au monastère de Monte Casino, apporta à Salerne les connaissances médicales de Tunisie.[171] Ses traductions de la tradition médicale tunisienne ont permis à Salerne de devenir la première institution d'enseignement supérieur spécialisée dans les études médicales.[172] Depuis Salerne, cet apprentissage s'est étendu à d'autres régions de l'Occident chrétien pour y conduire à la création des premières universités : Montpellier, Padoue, Paris, Bologne, et les suivantes.[173] Cependant, comme nous l'avons déjà noté, cela s'est produit « à une époque où l'Islam était profondément détesté dans la chrétienté. » Ainsi, sous les pressions cléricales exercées sur lui, Constantin dut supprimer le nom des auteurs musulmans dont il produisait des versions latines.[174] Ce n'est pas que Constantin ait cherché à plagier les œuvres islamiques, comme l'accusent presque tous les historiens des sciences, mais il y a été contraint. Selon Sudhoff, les Sarrasins étaient en Sicile depuis six générations et :
« Les colonies sarrasines ne manquant pas dans le sud de l'Italie, on est forcé de conclure que la médecine arabe était interdite, voire taboue, à Salerne et dans le reste de l'Italie. Pour ces raisons, Constantin a gardé secrets les noms des véritables auteurs de ses œuvres principales, le *Pantegni* et le plus bref *Viatique* (recueils médicaux consultatifs pour les voyageurs), et les a publiés sous la protection de son propre nom, une sorte de bouclier littéraire offert par sa confrérie dans

---

[169] Guillaume de Malmesbury : *Actes des rois d'Angleterre* : R. Allen : Gerbert, Pape Sylvestre II ; p. 664
[170] R. Allen : Gerbert, le pape Sylvestre II ; op cit; p. 664
[171] Sur Constantine, voir : C. Burnett et D. Jacquart : *Constantine the African* (Brill, 1994).
[172] Voir : M. Mc Vaugh, « Constantine the African », *Dictionary of Scientific Biography* , 3 : pp. 393-5.
[173] LM Sa'di : Réflexion sur la médecine arabe à Salerne et Montpellier ; dans *Annales d'histoire médicale* ; Vol V ; p. 215-25.
[174] D. Campbell : *Médecine arabe,* op cit ; p. 123-4.

l'ordre des Frères du Mont-Cassin. Les véritables auteurs de ces ouvrages étaient Hali Abbas et Ibn Al-Dschazzar (Al-Djazzar.)[175] »

L'attitude prudente de Constantin était partagée même par les traducteurs du 12e siècle, hommes dont les traductions devaient servir de fondement au savoir occidental. Comme l'observe Daniel, dans aucun cas la dépendance à l'égard des sources ou des écrivains islamiques n'a stimulé chez un écrivain latin « une pensée bienveillante ou tolérante » à l'égard de l'Islam ou de sa culture.[176] Comme le note Montgomery, les « enseignants arabes » étaient d'abord considérés, à quelques exceptions près, comme faisant partie des « modernes, » Al-Farabi, Ibn Al-Haytham, Al-Kindi, Al-Khwarizmi, Al-Razi et Thabit Ibn Qurrah étaient tous considérés comme de véritables *auctorits,* des professeurs de « raison, » des exemples d'un mode de pensée dont l'Europe médiévale avait désespérément besoin.[177] Pourtant, cela signifiait en réalité que la philosophie naturelle arabe restait, en un certain sens, exemptée de la culture islamique.[178] Les traducteurs latins appréciaient cette culture à certains égards, mais « s'en désintéressaient largement, sauf lorsqu'ils étaient chargés d'écrire des ouvrages sur ses principes religieux.[179] » Leur travail, tel qu'ils le concevaient, consistait à générer et à fournir des textes, à transférer un ensemble de connaissances sous forme écrite et à combler ainsi une grande lacune dans l'apprentissage du latin.[180] Assez souvent, ils étaient susceptibles de transmettre d'anciennes traditions d'animosité envers l'Islam, comme la croyance astrologique selon laquelle depuis que les musulmans :
« Considérant le vendredi comme sacré et vivant donc sous l'influence de Mars et de Vénus, ils étaient enclins à des qualités guerrières, avares et érotiques.[181] »

L'antagonisme envers l'Islam et les attitudes prudentes des premiers érudits occidentaux sont faciles à comprendre si l'on considère le contexte plus large de l'époque. Dans les années 1140 (époque où de nombreuses traductions de l'arabe avaient lieu dans l'Occident chrétien), un conflit sanglant, vieux de plusieurs décennies déjà, faisait rage sur tous les fronts, impliquant

---

[175] K. Sudhoff : *Essais sur l'histoire de la médecine ;* (New York ; 1926) ; p. 238.
[176] N. Daniel : *Le Culturel ;* op cit *;* p. 171.
[177] SL Montgomery : *La science en traduction* ; (Les Presses de l'Université de Chicago ; 2000) ; p. 165.
[178] Ibid.
[179] L'un des principaux exemples ici serait les œuvres d'Hermann de Carinthie et de Robert de Ketton commandées par Pierre le Vénérable, qui comprenaient le Coran (d'Alverny 1982, 429) à Montgomery ; p. 165.
[180] SL Montgomery : *La science en traduction* ; op cit; p. 165.
[181] Ibid.

l'Occident et l'Islam. La soi-disant reconquista battait son plein en Espagne et les croisades faisaient rage à l'Est. Le champ de bataille s'étendait de la Palestine à l'Océan Atlantique (Lisbonne fut prise aux musulmans en 1147 après un terrible siège et ses conséquences).[182] Les croisés de l'Est venaient de perdre Édesse au profit des musulmans (en 1144) et assiégeaient désormais Damas.[183] Au même moment, les Normands lançaient des assauts dévastateurs contre les villes côtières d'Afrique du Nord.[184]

Ce vaste conflit avec l'Islam impliquait et reposait sur l'élément crucial consistant à assombrir l'image de l'Islam, comme nous l'avons vu dans le titre précédent. Mais il y avait aussi, dans l'Occident chrétien, la peur de l'ennemi intérieur. La peur de « l'hérésie » islamique était telle, note Durant, que « l'Église considérait les hérétiques comme des traîtres qui sapaient l'unité de la chrétienté dans son gigantesque conflit avec l'Islam.[185] » Dans le sud de la France, l'influence islamique était très forte et l'Église se sentait menacée. Cette région avait développé une hostilité « malsaine » envers les images, une aversion pour les prêtres et « un doute secret quant à l'origine divine et au soutien de l'Église chrétienne.[186] » Le résultat de cette campagne fut la croisade des Albigeois (sud de la France) du début du 13e siècle. Cette féroce croisade fit des milliers de victimes.[187] Par la suite, au moment de la suppression de l'Ordre des Templiers en 1318, la politique des Templiers de bonnes relations avec les musulmans dans les dernières étapes de leur histoire allait constituer leur chute.[188] De sombres rumeurs avaient commencé à circuler dans toute l'Europe selon lesquelles ces derniers, à l'avant- garde du christianisme, « s'étaient non seulement révélés traîtres à leur bannière, mais étaient en réalité devenus musulmans.[189] » On les accusa d'avoir été expulsés de Terre Sainte (après la prise d'Acre par les musulmans en 1291) et de s'être répandus dans toute l'Europe pour répandre furtivement leurs « effrayantes hérésies » et « jouir des richesses qu'ils avaient acquises » dans le service qu'ils avaient trahi.[190] Sous ces prétextes, tous les Templiers de France furent arrêtés simultanément à l'aube du même jour, le 13 octobre 1307, tant les mesures étaient bien planifiées.

---

[182] J. Read : *Les Maures en Espagne ;* op cit ; p. 161.
[183] S. Runciman : *Une histoire* ; op cit; p. 235.
[184] H. Wieruszowski : Le royaume normand de Sicile et les croisades ; en *politique et culture dans l'Espagne et l'Italie médiévales* ; éd., H. Wieruszowski; Édition de Contes et Littérature (Rome; 1971), p. 26 et suiv.
[185] W. Durant : *L'ère de la foi,* op cit ; p. 777.
[186] Idem ; p. 769.
[187] F. Guizot : *Histoire de France* ; (Londres ; 1872) ; 8 volumes ; JE; p. 507 ; RS Briffault : *Les Troubadours* ; tr., du français par auteur ; édité par LF Koons ; La presse universitaire de l'Indiana ; Bloomington ; 1965 ; p. 140.
[188] M. Barber : *Le Procès des Templiers* ; (Cambridge ; 1978) ; p. 255.
[189] JW Draper : *Histoire du développement intellectuel de l'Europe ;* (George Bell et fils ; Londres ; 1875) ; tome 2 ; p. 90.
[190] Ibid.

« Pendant de nombreuses soirées agréables du mois de mai suivant, » cent treize Templiers furent, lentement et successivement, brûlés sur des bûchers.[191]

La peur médiévale d'une « infection islamique » devait constituer la graine de toute appréciation occidentale ultérieure des influences culturelles islamiques, chaque période ou courant de pensée successif renforçant l'hostilité à de telles influences.

À la fin du Moyen Âge, le mouvement humaniste manifestait une aversion particulière pour la tendance islamique.[192] L'appel de Dante aux esprits chrétiens pour qu'ils se débarrassent de leur dépendance « malsaine et impie » à l'égard de la science musulmane a déclenché une tendance qui est rapidement devenue particulièrement évidente parmi les premiers humanistes italiens reconnus, Pétrarque, en particulier, dont l'aversion pour tout ce qui a une influence sur la culture musulmane est évidente.[193] Dans une lettre à l'un de ses éminents collègues, il dit entre autres choses :

« Avant de terminer, un mot, je vous en prie, pour que tous vos Arabes ne soient pas compris dans les conseils que vous me donnez ; Je déteste cette race, tout ça… Quant aux Arabes, vous savez quel genre de médecins ils sont. Je connais leurs poètes, rien de plus lent, rien de plus mou, rien de plus ennuyeux, rien d'aussi immoral que leur travail…. Et vous, hommes de lettres, je ne comprends pas par quelle sorte d'aberration de jugement vous donnez à de tels gens tant d'éloges, à mon avis les moins mérités.[194] »

Le mouvement humaniste de Pétrarque cherchait à ressusciter le savoir grec et à le nettoyer de ses ajouts médiévaux (islamiques) ; « l'amour de la Grèce et de Rome nourri par la haine de l'Islam.[195] » Son hostilité envers la science et l'arabisme était « comparable à la forme d'antisémitisme moderne associant la judéité au radicalisme, » selon Sarton.[196] Pour Pétrarque, les musulmans représentaient l'Asie dangereuse et étrangère, si vilipendée par les Grecs de

[191] Idem ; p. 92.
[192] C. Singer : *Brève histoire des idées scientifiques jusqu'en 1900* (Oxford University Press, 1959), p. 196.
[193] R. Lemay : Les traducteurs du XIIe siècle : enjeux littéraires soulevés et impact créé ; dans Philosophes médiévaux ; *Dictionnaire de biographie littéraire* ; Vol 115 ; Edité par J. Hackett ; Un livre profane sur Bruccoli Clark ; Détroit ; 367 à 389, à la p. 376.
[194] Traduction française donnée par le Dr P. Mabile dans un opuscula intitulé Pétrarque et les médecins, deuxième lettre à Jean de Dondi ; Colère; 1870 ; 40 pp. (*Extraits des Annales de la Société Lippeene de Maine et Loire* ; vol XII ; pp. 35-6) dans M. Rodinson : Sur un passage de Pétrarque concernant la littérature arabe ; dans *Bulletin d'études arabes* ; tome 11 ; 1951 ; p. 76-7 ; à la p. 77.
[195] G. Sarton : *L'appréciation de la science ancienne et médiévale pendant la Renaissance (1450-1600)* (University of Pennsylvania Press, 1955), p. 44.
[196] G. Sarton : *Introduction ;* tome III ; op cit; p. 508 ; et P. 178.

l'Antiquité, et ils représentaient la barbarie elle-même ; l'Occident chrétien, en revanche, représente « le bastion de la civilisation, du courage viril et de la décence.[197] » Pétrarque affirme la supériorité des Européens sur les « musulmans arriérés » dans un verset qui contraste avec l'esprit guerrier nord-européen des gens qui vivent dans une terre « qui gît toujours dans la glace et figé dans les neiges, tout éloigné de la trajectoire du soleil à la douceur » des peuples musulmans :

« Turcs, Arabes, Chaldéens… un peuple nu, lâche et paresseux qui ne saisit jamais l'acier mais endure tous les coups du vent.[198] »

Pétrarque, comme l'observe Bisaha, réduit ainsi les formidables empires musulmans à une image de « chasseurs et cueilleurs désorganisés et non civilisés qui comptent sur le tir à l'arc parce qu'ils manquent de compétences et de courage pour se battre au corps à corps.[199] » Pour lui, les musulmans sont « les mêmes Sarrasins sauvages que les Romains ont rencontrés un millénaire plus tôt, et non une civilisation avancée dotée de vastes réseaux commerciaux, de grandes armées, de grandes villes et d'un savoir étendu. [200] »

Finalement, la campagne des humanistes médicaux contre les écrivains médiévaux et islamiques a conduit au remplacement d'Ibn Sina par des traductions latines du texte grec de Galien. [201]A la fin du 14e siècle, le Florentin Niccolo Falcucci, dans ses *sermons médicinaux*, proclamait l'infaillibilité de Galien.[202] À la fin des années 1300, toute reconnaissance ouverte des vastes contributions islamiques à la science latine avait été largement réduite à une petite poignée de noms et de textes, et la tendance historique à favoriser les Grecs est claire et indéniable.[203] Là où Adélard de Bath (fl. 1109-1120) avait proclamé la nécessité « d'apprendre des maîtres arabes par la voie de la raison, » Leonardo Bruni, écrivant trois siècles plus tard, au milieu des années 1400, parlait pour son époque en disant que depuis près d'un millénaire, « personne… n'est en possession du grec et pourtant nous convenons que toute connaissance vient de cette source.[204] » De telles comparaisons suffisent « à suggérer le degré de suppression qui a eu lieu, » note Montgomery.[205]

---

[197] N. Bisaha : « Nouveau barbare » ou digne adversaire ? Constructions humanistes des Turcs ottomans dans l'Italie du XVe siècle ; dans *Perceptions occidentales* (éd. Blanks-Frassetto); op cit; pages 185 à 205 ; p. 189.
[198] *les poèmes lyriques de Pétrarque ;* éd., et tr., RM Durling ; (Cambridge ; 1976) ; p. 76-7.
[199] N. Bisaha : « Nouveau barbare ; » op cit; p. 189.
[200] Ibid.
[201] D. Campbell : *Médecine arabe* , op cit ; p. 192.
[202] G. Sarton : *L'appréciation de l'ancien* ; op cit. p. 20
[203] SL Montgomery : *La science en traduction* ; op cit; p. 175.
[204] Ross et McLaughlin 1949, p. 619 ; dans SL Montgomery : Science en traduction ; p. 175.
[205] SL Montgomery : *La science en traduction* ; op cit; 175.

Peu à peu, jusqu'à la Haute Renaissance (autour du 16e siècle), les choses que l'Europe médiévale tardive trouvait les plus intéressantes et les plus utiles, comme l'astronomie, les mathématiques, la mécanique, la cosmologie, la philosophie en particulier, furent finalement attribuées aux Grecs, et en général, ce n'est qu'en astrologie, en « alchimie » et, dans une mesure significative, en médecine, que la contribution musulmane a été reconnue.[206] Dans la plupart des domaines, Montgomery dit :

« Tout un cosmos de sources arabes a été refondu, siècle par siècle, jusqu'à être réduit à quelques orbites visibles autour des soleils étincelants d'Aristote, d'Euclide, de Ptolémée, de Platon, de Galien et d'Archimède.[207] »

Les symboles de la culture islamique ont également été confrontés à une hostilité persistante. L'utilisation du papier a suscité l'hostilité, non seulement en raison de son prix plus élevé et de sa fragilité par rapport au parchemin, qui avait été utilisé pour la fabrication de livres, mais surtout parce qu'il a été introduit par les musulmans et les juifs.[208] Un fanatisme, comme le note Hunter, a poussé le monde chrétien à condamner, voire à détruire, tout ce qui évoquait la civilisation musulmane,[209] même si les scribes européens savaient sans doute que la substance nouvellement introduite, le papier, finirait par remplacer leur précieux parchemin.[210] Les changeurs de monnaie des 13e et 14e siècles étaient également sommés de ne pas utiliser les chiffres arabes dans leurs transactions et de s'en tenir aux méthodes des anciens.[211] Ces chiffres étaient considérés comme faisant partie intégrante de l'écriture arabe, alors que les chiffres romains étaient indissociables de l'écriture latine.[212] L'arabe lui-même était considéré par Dante comme la langue appropriée pour l'Enfer.[213] Le féroce Cerbère, gardien des « portes de l'Enfer », n'a-t-il pas crié son avertissement en arabe : « Bab as-saitan ! Bab as-saitan ! (Porte du diable ! Porte du diable !).[214] » L'hostilité s'étendait également à d'autres symboles, qui portaient des marques de compétences islamiques et « qui suggéraient à la fois une hérésie.[215] » Un autre symbole de la

---

[206] Idem ; p. 178.
[207] Idem ; p. 178-9.
[208] D. Hunter : *Fabrication du papier* ; (Livres Pléiades ; Londres ; 1947) ; p. 60.
[209] Idem ; p. 60-1.
[210] Idem ; p. 61. A. Blum : *De l'origine du papier* ; tr., du français par H. Miller Lydenberg ; (New York ; 1934).
[211] DJ Struik : L'interdiction de l'utilisation des chiffres arabes à Florence : *Archives internationales de l'histoire des sciences* Vol 21, pp. 291-4 ; à la p. 294.
[212] G. Sarton : *Introduction ;* op cit; tome III ; p. 127.
[213] R. Lemay : Traducteurs du XIIe siècle ; op cit; p. 376.
[214] Ibid.
[215] SP Scott : *Histoire ;* Vol II ; op cit; p. 576.

foi islamique, la baignade, a également été interdit et des mesures ont été adoptées à cet effet.[216] L'Inquisition a poursuivi et persécuté toute personne propre et soignée au motif qu'elle pouvait être musulmane et qu'elle effectuait régulièrement ses « ablutions. [217] »

Au milieu du 15e siècle, les Turcs ottomans étaient devenus les principaux ennemis de l'Occident et objets par conséquent à une haine et à des représentations féroces. Après la prise de Constantinople en 1453, la Chrétienté occidentale était inondée d'histoires d'« atrocités turques, » de massacres et de viols massifs, et les Occidentaux ont en tout cas accepté ces rumeurs. Les humanistes n'ont pas manqué l'occasion de vendre dans leurs récits et leurs lettres des histoires sinistres de viols sur le maître-autel de Sainte-Sophie.[218] Bien que de tels récits n'expriment guère la réalité, les humanistes, comme la plupart des Occidentaux, croyaient même aux rapports les plus sensationnels sur la violence et la sauvagerie qui leur parvenaient.[219] Les Turcs étaient désormais « les nouveaux barbares » et beaucoup les considéraient comme des ennemis de la haute culture.[220] Leur identification à la barbarie était nourrie et intensifiée par leurs succès militaires. Vitkus note comment :
« Bon nombre des images de l'Islam produites par la culture européenne au début de la période moderne sont des solutions imaginaires à de réelles inquiétudes concernant la richesse et la puissance islamiques. Le complexe d'infériorité de l'Occident chrétien, né du traumatisme des premières conquêtes du Califat, a été renouvelé et renforcé par l'émergence d'une nouvelle puissance islamique, les Turcs ottomans, qui ont réalisé en 1453 ce que les armées omeyyades n'avaient pas réussi à accomplir en 669-674, la prise de Constantinople. Une série d'invasions et de victoires ottomanes suivirent, notamment Athènes en 1459, Otrante en 1480, Rhodes en 1522, Budapest en 1526 et en 1529 lorsque les Turcs avancèrent et faillirent prendre Vienne, Chypre en 1571 et la Crète en 1669.[221] »

---

[216] HC Lea : *Une histoire de l'Inquisition d'Espagne*, 4 vols ; (La société Mac Millan, New York, 1907) ; tome 3 ; p. 336.
[217] TB Irving : Dates, noms et lieux : La fin de l'Espagne islamique ; dans *Revue de l'histoire maghrébine ;* Nos 61-62 ; (1991) ; pp. 100-1 77-93. p. 81.
[218] Voir, par exemple, la description par Enée Silvius Piccolomini du viol massif de tous les segments de la société ainsi que des deux sexes dans sa lettre à Leonardo Benvoglienti ; éd. coqueluche; La Caduta ; tome 2 ; p. 100-1 62-4
[219] N. Bisaha : « Nouveau barbare ; » op cit; p. 192.
[220] R. Schwoebel : *L'Ombre du Croissant : L'image Renaissance du Turc* (Nieuwkoop ; 1967), p. 164.
[221] DJ Vitkus : Orientalisme moderne ; op cit; p. 210.

Au milieu d'une peur exacerbée, l'hostilité à l'égard de l'enseignement islamique ne pouvait que s'intensifier, et la Grèce, aujourd'hui disparue, ne pouvait que s'élever en gloire. Les livres médicaux de Champier, à l'exception du *Miroir des Apothicaires et des Pharmaciens*, écrit en latin, en 1513, furent ainsi consacrés aux commentaires et controverses galéniques, et à la défense du grec contre la médecine musulmane.[222] Champier insiste sur la façon dont les apothicaires commettent couramment des erreurs dans plusieurs médicaments contrairement à l'intention des Grecs sur la base du « méchant enseignement erroné des Arabes.[223] » Les tentatives de Champier étaient de réconcilier Platon avec Aristote, Galien avec Hippocrate, et de réconcilier tous les Grecs contre « les barbares arabes.[224] » Jacobus Sylvius, dans Introduction à l'anatomie (1515), a déclaré que « si l'œil voyait lors de la dissection quelque chose qui ne concordait pas avec ce que Galen a rapporté, l'œil devait être trompé.[225] » Les médecins de formation classique parvinrent à se persuader que les textes grecs étaient « immuables et pratiquement infaillibles, et que ceux qui voulaient progresser devaient soit le contourner, soit lancer un assaut frontal.[226] » Cette force d'hostilité suggère cependant seulement que les influences islamiques étaient très fortes, imprégnant à la fois la science et la philosophie.[227] Les écrits des érudits islamiques constituent une grande partie de la base intellectuelle, même si celle-ci n'est souvent pas reconnue.[228]

Avant le 17e siècle, comme l'explique Blanks, les attaques moqueuses des auteurs occidentaux étaient nées d'un complexe d'infériorité tenace à l'égard de la civilisation musulmane ; au cours de ce siècle (le 17e), cependant, les États Musulmans ont cessé d'être une menace politique (militairement), et l'Occident a commencé à développer de nouvelles visions laïques qui démystifient la religion et diminuent la menace de l'Islam en tant qu'idéologie rivale.[229] Or, les attitudes moqueuses ne proviennent pas d'un complexe d'infériorité mais d'un sentiment eurocentrique de supériorité culturelle.[230] Outre la croyance évidente selon laquelle la civilisation occidentale était la norme pour les autres cultures, comme l'observent Sardar et Davies, les

[222] G. Sarton : *L'appréciation de l'ancien* ; op cit; p. 23
[223] CJM Whitty : L'impact de la médecine islamique ; op cit; p. 50.
[224] G. Sarton : *L'appréciation de l'ancien* ; op cit. p. 23
[225] CJM Whitty : L'impact de la médecine islamique ; op cit; p. 50.
[226] Ibid.
[227] G. Sarton : *Introduction ;* tome III ; op cit; p. 509.
[228] CJM Whitty : L'impact de la médecine islamique ; op cit; p. 50.
[229] DR Blanks : Vues occidentales de l'Islam dans la période prémoderne : une brève histoire des approches passées ; dans *Perceptions occidentales* (éd. Blanks-Frassetto); pages 11 à 53 ; p. 14.
[230] Ibid.

orientalistes croyaient également que « la tradition biblique était la norme pour tout monothéisme.[231] » Ainsi, ils n'ont pas cherché à comprendre l'Islam, mais « à le dominer et à le ridiculiser, à en abuser et à démontrer son infériorité, » et comme ils (Sardar et Davies) l'insistent :

« Une fois violé, l'envelopper (l'Islam) dans la civilisation occidentale et faire des musulmans un peuple gentil, docile et soumis, une extension de l'Occident.[232] »

Des études systématiques sur l'Orient ont donc été menées, non par empathie pour l'Islam, mais, comme le dit Kabbani, pour « concevoir et gouverner. [233] » Ainsi, Sir William Jones (1746-1794), serviteur de la Compagnie des Indes orientales, inaugure les études orientalistes afin de « faire mieux connaître à l'Europe les peuples sur lesquels elle exercerait son contrôle.[234] » William Bedwell (1561-1632), qui joua un rôle crucial dans la création de la chaire d'études orientales à Cambridge, visait entre autres à « élargir les frontières de l'Église et à propager la religion chrétienne à ceux qui sont désormais assis dans les ténèbres.[235] »

Bien entendu, cela s'inscrivait parfaitement dans la nouvelle ère de l'impérialisme et de l'activité missionnaire des 18e et 19e siècles. À la veille de l'aventure coloniale occidentale, le 18e siècle voit se développer une vaste littérature qui, comme le notent Sardar et Davies, présente les musulmans comme :

« Simples conservateurs de la science grecque, à laquelle ils n'ajoutaient rien eux-mêmes, ces sources littéraires étaient donc facilement disponibles, comme le soutenait Vico, pour passer le flambeau de la civilisation directement de la Grèce à l'Europe, tandis que la civilisation musulmane restait non réchauffée, même par les braises.[236] »

Hitti explique comment les études arabes ont été conditionnées par l'activité et l'intérêt missionnaires ainsi que par la politique mondiale ; comment de telles études ont été menées soit pour convertir les musulmans, soit pour « promouvoir les intérêts impérialistes. » Dans ce « chauvinisme occidental, le zèle religieux et la pure ignorance ont joué leur rôle, » la société islamique a été peinte en noir et son caractère inférieur a été exagérément souligné.[237] Ce qui nous amène au point suivant.

[231] Z. Sardar et MW Davies : *Imagination déformée* ; op cit; p. 41.
[232] Ibid.
[233] R. Kabbani : *Les mythes de l'Europe* ; op cit; p. 138.
[234] Idem *;* p. 43.
[235] Cité par JD Latham dans Z. Sardar et MW Davies : *Distorted Imagination* ; op cit ; p. 42.
[236] Z. Sardar et MW Davies : *Imagination déformée ;* op cit ; p. 47.
[237] PK Hitti : L'Amérique et l'héritage arabe ; dans *L'héritage arabe,* op cit ; 1-24 ; aux pp. 100 à 19 et

La colonisation et les « peuples arriérés »

Menocal observe comment :
« La relative rareté des richesses matérielles, l'infériorité culturelle perçue et l'impuissance démontrable du monde arabe à l'époque où l'érudition médiévale moderne délimitait soigneusement ses paramètres n'auraient guère pu suggérer ou encourager une vision radicalement différente des relations entre l'Orient et l'Occident. Les visions contemporaines générées par les positions relatives des deux cultures, l'une éclipsant et dominant, littéralement façonnant l'autre, n'auraient pu éviter d'être des facteurs dans l'élaboration d'une image du monde arabe.[238] »
De même, dans l'histoire des mathématiques, souligne Joseph, l'écriture occidentale transmet délibérément les connaissances scientifiques des Grecs à une période de l'âge des ténèbres, puis à une redécouverte du savoir grec menant à la Renaissance, mettant complètement de côté l'apport des peuples colonisés, afin de maintenir l'image de leur infériorité et de faciliter leur asservissement et leur domination.[239]

Alors que l'offensive coloniale occidentale s'intensifiait au 19e et au début du 20e siècle, les musulmans, passés de simples transmetteurs du savoir grec, ont été identifiés dans la plupart des représentations occidentales avec les barbares et les primitifs. Doughty, par exemple, dit :
« Les sémites sont noirs et blancs et pas seulement en vision, avec leur ameublement intérieur ; noir et blanc non seulement en clarté, mais en apposition. Leurs pensées vivent plus facilement parmi les extrêmes. Ils habitent les superlatifs par choix... Ce sont des gens limités et bornés dont l'intellect inerte est incurieusement en jachère... Ils ne montrent aucun désir de grande industrie, aucune organisation de l'esprit ou du corps nulle part. Ils n'inventent aucun système de philosophie ou de mythologies.[240] »
Le Français Renan insiste :

---

[238] MR Menocal : *Le rôle arabe ;* op cit; p. 8.
[239] GG Joseph: *The Crest of the Peacock* (Penguin Books; 1991), à la p. 4.
[240] CM Doughty : *Le désert d'Arabie,* 2 vols (Londres J. Cape ; 1936). Publié pour la première fois en 1888 par Cambridge University Press ; Vol 2 ; p. 22.

« C'est l'esprit aryen qui a tout créé : la vie politique, l'art, la littérature, etc., « les peuples sémitiques n'en ont rien, à part un peu de poésie... En ces matières, « nous sommes entièrement grecs. » Même les sciences dites arabes étaient une continuation des sciences grecques….
L'esprit sémitique a produit le monothéisme, et le Christianisme et l'Islam ont conquis le monde, mais il ne peut produire rien d'autre, pas de mythes, donc pas de littérature ni d'art supérieur, à cause de la terrible simplicité de l'esprit sémitique, fermant le cerveau humain à toute idée subtile, à tout sentiment fin, à toute recherche rationnelle, pour la confronter à une tautologie éternelle : Dieu est Dieu.[241] »

La principale cause de l'infériorité de la culture islamique a été identifiée comme étant la foi elle-même : l'Islam. Ainsi, Muir, gouverneur de la province du Nord-Ouest de l'Inde, affirme : « Quand, encore une fois, nous comparons l'Islam au Christianisme, et d'abord dans ses aspects laïques, on est immédiatement frappé par la différence entre les deux dans la vertu d'adaptation aux besoins et aux aspirations de l'humanité. L'Islam impose un code, dur, rapide et impératif dans les moindres détails, qui, aussi bien qu'il ait pu convenir à l'Arabie il y a treize siècles, est tout à fait inadapté aux exigences variables d'autres époques et d'autres lieux. Pourtant, cela lie la société pieds et poings liés ; il ne peut y avoir de mouvement ascendant, ni même de tentative d'ascension.
Le code chrétien est tout à fait différent. Il énonce des principes et non des détails. S'il y a une exception, c'est-à-dire en ce qui concerne le mariage et le divorce, elle est expressément fondée sur les lois de la nature. « Celui qui les créa au commencement, dit Jésus, les fit mâle et femelle ; ... ce que Dieu a donc uni, que l'homme ne le sépare pas. Les fondements de la morale chrétienne ne sont pas moins immuables que ceux du Coran, mais ils sont infiniment plus larges et peuvent être bâtis de manière appropriée pour toutes les générations. Ses lois sont susceptibles d'être appliquées aux habitudes, à la pensée et aux institutions de tous les temps, et ses doctrines s'harmonisent avec chaque pas vers la liberté, la connaissance et la philanthropie ; en fait, nous pouvons dire qu'elles contiennent elles-mêmes la force plastique qui amène ces résultats.[242] »

Pour Chateaubriand, le Coran, qu'il appelle « Le Livre de Muhammad », est la source même de la maladie :

---

[241] E. Renan : De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation » dans les *Œuvres complètes* (Paris, Calmann-Levy, 1947), Vol II ; p. 333.
[242] W. Muir : *Mahomet and Islam* (Londres ; 1895) ; pp. 100-1 246-7

« Il n'existe aucun principe de civilisation, rien qui élève les esprits et les âmes. Ce livre ne prêche ni l'hostilité à la tyrannie ni l'amour de la liberté.[243] »
Pour Warburton, à propos de l'Égyptien :
« Sa loyauté est servile ; son courage est la férocité ; sa religion, la superstition ; son amour, sensuel ; son abstinence, pharisienne ; sa démission, un fatalisme ignoble.[244] »

La société musulmane avait donc grand besoin de mesures correctives occidentales. Warburton insiste sur le fait que la Grande-Bretagne pourrait bien avoir la responsabilité d'entrer dans cette partie du monde :
« Pour revendiquer la croix où son sang le meilleur et le plus courageux a été versé il y a six cents ans, pour apporter civilisation et moralité à ces peuples dégénérés.[245] »
Pour l'Américain GW Curtis, les gens qu'il a rencontrés en Syrie l'impressionnent ainsi :
« D'apparence repoussante, la lie des courses aux ordures. Ils ont l'air mesquins et traîtres et n'opposeraient qu'une faible résistance à la détermination et aux compétences occidentales.[246] »
Pour Hegel, l'Islam signifiait :
« Le culte d'un seul, objet absolu d'attraction et de dévotion. Mais la dévotion de l'Islam envers l'Un était beaucoup trop abstraite, trop excessive ; en fait, cela excluait tout intérêt pour le monde humain. C'est pourquoi l'humeur musulmane a basculé comme un pendule du zèle fanatique au désespoir, d'un extrême à l'autre. En raison de ces extrêmes, la civilisation islamique était autodestructrice et sur le point de s'effacer de l'histoire. L'Islam n'avait désormais plus rien à offrir que le fanatisme, la jouissance sexuelle et le despotisme. Le destin de l'Europe consistait à engloutir l'antithèse de l'Islam dans une nouvelle thèse qui lui serait propre.[247] »

Afin de « civiliser la société islamique, » les puissances occidentales ont dû ramener les musulmans à leurs racines préislamiques. La colonisation du Maroc par la France en 1912 en est une illustration. Des décennies avant la colonisation française, une vaste littérature décrivait «

[243] Chateaubriand, Itinéraire... p. 908, dans C. Grossir : *L'Islam des romantiques* ; (Maisonneuve; Larose; Paris, 1984) ; p. 56.
[244] E. Warburton : *Le Croissant et la Croix* (New York ; Wiley et Putnam ; 1845), I ; p. 76.
[245] Ibid. p. 242.
[246] GW Curtis : *Les Howadji en Syrie* (New York ; Harper ; 1852), p. 132.
[247] Hegel dans Z. Sardar-MW Davies : *Imagination déformée ;* op cit ; p. 59.

l'influence retardatrice de l'Islam » sur le Maroc.[248] Pour l'historien français Moulieras, les Marocains sont « des fanatiques intolérants, tout comme leurs coreligionnaires ; traîtres et incapables de former un gouvernement stable en raison de leur hostilité à l'autorité.[249] L'autorité, si elle existe parmi eux, « est du despotisme, parce que c'est une théocratie, le Sultan étant à la fois empereur et pape. [250] »

La revue française *Bulletin* a retracé de nombreuses histoires dans les années 1890 sur la violence au Maroc, prouvant que, véritablement, « les Maures n'étaient pas civilisés et avaient besoin des conseils de la France.[251] » Le journaliste Robert de Caix profite de toutes les occasions pour montrer le Maroc « habité par des barbares avides de viols et de pillages.[252] » De Caix a soutenu avec force que « le moment était venu pour la France de rétablir l'ordre dans le Maghreb occidental.[253] » La France devait apporter l'ordre et la civilisation, les Marocains ayant échoué en raison de leur attachement à l'Islam.[254] C'est l'Islam « qui interdit la science et qui est la source du retard, du fanatisme, du chaos et du fatalisme.[255] » Il était donc du devoir de la France de ramener la civilisation qui manquait à ces régions dans leur histoire islamique.[256]

« La vision assez spécifique et bien articulée du monde arabe et musulman, » observe Menocal, « développée et affinée à travers ce qui était alors une expérience coloniale étendue et cumulative, était une vision qui supposait l'infériorité irrémédiable des Arabes.[257] » Le colonisateur se considérait ainsi, comme le souligne Fontana, comme un missionnaire des temps nouveaux qui se proposait « d'enseigner aux peuples primitifs la véritable voie du progrès intellectuel et matériel.[258] »

Ce point de vue était partagé par les communistes. Engels, en 1848, écrivait ceci :

« La victoire française sur l'émir Abd el-Kader (en Algérie) fut finalement une bonne chose pour le progrès de la civilisation, car les Bédouins sont des voleurs barbares s'attaquant aux

---

[248] Bien exposé par M. Garcia-Arenal : Historiens de l'Espagne, Historiens du Maghreb au XIXème siècle. Comparaison des stéréotypes ; *Annales;* tome 54 ; 1999 ; pp. 100-1 687-7 Et JJ Cook : Le Maghreb vu par les Français ; 1880-1929 ; dans *À travers des yeux étrangers ;* édité par AA Heggoy (University Press of America; 1982), pp. 57-92.

[249] A. Moulieras : *Le Maroc inconnu* (Paris ; 1895), pp. 21-3

[250] Seconzac : *Au Coeur de l'Atlas ;* (Paris; 1910); p. 258, dans M. Garcia Arenal : Historiens ; op cit; p. 691.

[251] JJ Cook : Le Maghreb ; op cit; p. 76.

[252] Idem ; p. 83.

[253] *Bulletin* : Pays Indépendant : Maroc ; XIV 1 ; janvier 1904 ; p. 23.

[254] A. Moulieras : *Le Maroc Inconnu ;* op cit; p. 23.

[255] M. Garcia Arenal : Historiens ; op cit; p. 691.

[256] A. Dariac dans sa préface à J. du Tallis *(Le Nouveau Maroc* ; Paris ; 1923).

[257] MR Menocal : *Le rôle arabe* ; op cit; p. 82.

[258] J. Fontana : *Le passé déformé* (Blackwell, 1995), p. 130.

populations sédentaires, dont la prétendue noble liberté ne peut qu'apparaître admirable de loin.[259] »

Karl Marx écrivait à propos de ces « autres » : « Ils ne peuvent pas se représenter eux-mêmes ; ils doivent être représentés.[260] Du point de vue des communistes occidentaux, écrit Rodinson, « les musulmans sont restés culturellement arriérés en raison de la force du fanatisme intrinsèque à l'Islam.[261] » Et pour parvenir à l'illumination des sociétés islamiques, ce qui pourrait cependant prendre un certain temps, « le rôle révolutionnaire, dans les pays musulmans », devait appartenir à l'élite européenne.[262] Shaler écrit ainsi :

« La véritable civilisation ne peut venir que d'un transfert de responsabilité vers les nations chrétiennes qui développeraient l'agriculture, l'industrie et le commerce et civiliseraient ainsi la région. Le « primitif » (musulman) était incapable de progresser seul.[263] »

L'abbé Raynal comprit également que les Nord-Africains ne pouvaient pas se civiliser et devaient donc être pris en charge par les Européens.[264] Les « Algériens (Algériens), par exemple, étaient engagés par la religion, la coutume et l'hérédité à voir la vie d'un point de vue particulier, » et ils ne deviendront jamais civilisés à moins d'y être contraints ; la conquête totale et l'occupation permanente étaient donc les seules solutions.[265]

La domination politique et l'exploitation économique avaient besoin du discours cosmétique de *la mission civilisatrice* pour paraître pleinement élogieuses [explique Kabbani]. L'image du colonisateur européen devait rester honorable : il n'est pas venu en exploiteur, mais en éclaireur. Il ne recherchait pas le simple profit, mais remplissait son devoir envers son créateur et son souverain, tout en aidant les moins fortunés à s'élever vers son niveau élevé. C'était le fardeau de l'homme blanc, ce *malaise colonial réputé*, qui a sanctionné l'asservissement de continents entiers.[266]

Mais la colonisation était loin d'être une action humaine. Les Français, après leur arrivée en Algérie, ont massacré des centaines de milliers de personnes (à peu près 10 milions d'Algériens)

---

[259] Cité par W. Bouzar : *Le Mouvement et la Pause* (Alger ; 1983), vol 1 ; p. 216-7.

[260] Dans MR Menocal : *Le rôle arabe ;* op cit; p. 82.

[261] M. Rodinson : *L'Europe et la mystique de l'Islam* ; trans : R. Veinus (IB Tauris and Co Ltd ; Londres ; 1988), p. 74.

[262] Ibid.

[263] W. Shaller : *Croquis d'Alger* (Boston ; 1826), p. 56.

[264] Abbé Raynal : *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens en Afrique* (Paris ; 1826)

[265] Perkins et Douglas Morris : *Des coups de feu en Barbarie* (Havant ; 1982), p. 175.

[266] R. Kabbani : *Les mythes de l'Europe* ; op cit; p. 6.

et dévasté des villes, des cultures et du bétail, en plus de piller les richesses et les propriétés, provoquant ainsi la mort de faim d'un nombre indéterminé.[267] Un rapport officiel, par exemple, déclarait :

« Nous avons torturé des gens simplement parce qu'ont les soupçonnaient ; nous avons profané des tombeaux, des temples et des maisons ; dépouillé les gens de leurs richesses, massacré les gens porteurs de sauf-conduits, massacré des populations entières qui n'étaient coupables de rien ; jugé les dirigeants locaux parce qu'ils ont osé s'opposer à nous, emprisonné des chefs de tribus, décoré des intermédiaires malhonnêtes, transformé des actes honteux en diplomatie... en paroles battu barbariquement les barbares que nous étions venu civiliser.[268]

Mais écrivant au ministre de la guerre Soult, commandant de l'armée française, le général Bugeaud déclarait :

« Il fallait appliquer des méthodes rigoureuses pour soumettre le pays, sans lesquelles il n'y aurait pas de colonisation, d'administration ou de civilisation.[269] »

Un siècle plus tard, au plus fort de la guerre d'indépendance (1954-1962), au cours de laquelle plus d'un million d'Algériens furent tués, Albert Camus déclarait :

« Une Algérie constituée de colonies fédérées et liée à la France me semble préférable, sans comparaison possible avec la simple justice, à une Algérie liée à un empire de l'Islam qui ne ferait qu'accroître la misère et la souffrance et déraciner le peuple français d'Algérie de leur terre natale.[270] »

Le même sentiment s'exprime à propos de la destruction par les Anglais de la société indienne traditionnelle. Marx et Engels soutenaient que :

« Maintenant, aussi écoeurant que cela puisse être pour le sentiment humain de voir ces myriades d'organisations sociales patriarcales et inoffensives industrieuses se désorganiser et se dissoudre en leurs unités, jetées dans un océan de malheurs, et leurs membres individuels perdre en même temps leur ancienne forme de civilisation et leurs moyens de subsistance héréditaires, il ne faut pas oublier que ces communautés villageoises idylliques, si inoffensives qu'elles paraissent, ont toujours été le fondement solide du despotisme oriental et qu'elles encadraient l'esprit humain

---

[267] C. Ageron : *Modern Algeria*, tr., par M. Brett, Hurst and Company (Londres, 9e édition , 1990), p. 11. Voir Djillali Sari : *La dépossession des fellahs ;* SNED ; Alger ; 1976.
[268] *Procès-verbaux et rapports de la commission nommée par le roi le 7 juillet 1833 ;* (Paris, 1834).
[269] H Alleg et al : *La guerre d'Algérie* : (Temps Actuels, Paris, 1981), p. 66 et p. 69.
[270] A. Camus, dans M. Alloula : *Le harem colonial* (Manchester University Press ; 1986), p. XII.

dans les limites les plus étroites possibles, l'asservissant sous les règles traditionnelles, le privant de toute grandeur et énergie historique.[271] »

La colonisation de l'Inde par l'Angleterre avait donc une double mission :

« L'une destructrice, l'autre régénératrice. L'anéantissement de la société asiatique et la pose des fondations matérielles de la société occidentale en Asie.[272] »

Ainsi, pour justifier à la fois la colonisation et ses « méthodes rigoureuses, » il était nécessaire de décrire les musulmans et la société islamique comme barbares, et leur foi comme la raison fondamentale d'une telle situation. D'où la double approche du 19e siècle consistant à dissimuler le rôle de l'Islam dans l'essor de la science et de la civilisation et à décrire de manière défavorable la société musulmane.[273] À ce sujet, Menocal commente :

« La proposition selon laquelle le monde arabe a joué un rôle crucial dans la formation de l'Occident moderne, du point de vue de la fin du 19e siècle et de la majeure partie de ce siècle (20e), est en contradiction claire et flagrante avec l'idéologie culturelle. C'est inimaginable dans le contexte d'un phénomène facilement observable qui a été institutionnalisé comme un élément essentiel de l'idéologie européenne et qui l'est resté dans de nombreux cas jusqu'à ce jour : la suprématie culturelle sur le monde arabe.[274] »

En effet, l'indépendance vis-à-vis de la colonisation a finalement eu lieu au milieu des années 1950 et 1960 ; mais, comme l'explique Chejne, les clichés ont bien sûr changé, mais l'attitude fondamentale est restée la même :

« Comme à l'époque médiévale, qu'il soit qualifié de musulman, d'arabe, de sarrasin ou de moro, il appartient à une race dégradée. Malheureusement, cela a affecté le jugement occidental et a conduit à l'ambivalence et au refus de reconnaître le moindre mérite dans le passé ou le présent du musulman.[275] »

De même, Rosenthal observe comment :

---

[271] E. Said : Orientalisme ; p. 153, dans Z. Sardar-MW Davies : *Imagination déformée ;* op cit; p. 60.
[272] Ibid.
[273] Tels que AW Kinglake : *Eothen ;* Londres (W. Blackwood ; 1904). M. Twain : *Voyager avec les innocents à l'étranger* ; éd. DM Mc. Keithan (Oklahama Press; 1958). Bayard Taylor : *Terres des Sarrasins* (New York ; Putnam ; 1855).
[274] MR Menocal : *Le rôle arabe ;* op cit; p. 6.
[275] A Chejne : Le rôle d'al-Andalus dans le mouvement des idées entre l'Islam et l'Occident, In *Islam and the Medieval West*, K. Semaan ed (State University of New York Press/Albany, 1980), pp. 110-33 ; p. 117.

« Un sentiment de supériorité infondé déforme également souvent l'opinion occidentale concernant l'érudition musulmane.[276] »

Aujourd'hui encore, Vitkus note comment :

« Malheureusement, la diabolisation de l'Islam et l'incompréhension de la société et de la religion islamique que raconte cet essai sont toujours répandues dans l'idéologie dominante de l'Occident. Aujourd'hui, bon nombre des stéréotypes décrits ci-dessus continuent de façonner l'image de l'Islam produite par les médias de masse en Amérique du Nord, en Europe et dans d'autres parties du monde.[277] Si nous examinons en particulier la représentation américaine de l'Islam dans le journalisme des médias de masse au cours des 10 à 15 dernières années, nous trouverons de nombreuses preuves d'une tradition ininterrompue décrivant le peuple islamique comme violent, cruel, colérique, lubrique, etc. Avec la fin de la guerre froide, l'Amérique avait besoin d'un nouvel épouvantail idéologique pour servir de prétendue menace extérieure ; et c'est peut-être ce qui explique la résurgence récente de l'imagerie anti-islamique, un renouveau qui s'appuie sur une vénérable tradition de diabolisation anti-islamique qui a débuté à l'époque médiévale.[278] »

D'année en année, la clameur anti-islamique est exacerbée par la crainte d'actes terroristes « islamiques » imminents, par la vue d'un nombre toujours croissant de femmes portant le burqa envahissant les rues des villes occidentales, et par la peur encore plus grande des musulmans sur le point d'envahir le pays. La société occidentale avec ses chiffres. Dans ce contexte, revendiquer une quelconque relation islamique avec la science et la civilisation, sans parler de l'Islam comme fondement, semble être la mère de toutes les absurdités.

---

[276] F. Rosenthal : La technique et l'approche de l'érudition musulmane ; *Analecta Orientalia;* 24 ; Roms; (1947); p. 4.

[277] Voir J. Esposito : *La menace islamique : mythe et réalité* (Oxford ; 1992).

[278] DJ Vitkus : Orientalisme moderne ; op cit; p. 226.

Chapitre Deux

Islam, Science et Civilsation

1. (Entre hypothèses et vérité)

À de rares exceptions près, les spécialistes occidentaux de la civilisation islamique, même ses plus ardents défenseurs, s'accordent pour attribuer son déclin à l'Islam, en particulier à l'Islam dit « orthodoxe, » c'est-à-dire l'Islam Sunnite. En cherchant à prouver cette théorie, ces « érudits » n'hésitent guère à déformer les faits relatifs à la fois à la foi et à sa civilisation. Leurs affirmations sont fondamentalement contredites par les faits historiques, comme nous le démontrerons amplement. Par exemple, ils accusent l'Islam de persécuter les érudits, alors que c'est exactement l'inverse qui s'est produit ; la mosquée, par exemple, étant la première école et université de l'Islam. Ils reprochent à l'Islam d'être un obstacle à la science, alors que le fondement même de la science islamique était de répondre aux exigences pratiques de la foi. Quoi qu'il en soit, des livres et des articles sont écrits, des cours sont dispensés, des conférences sont données et des réunions universitaires sur l'Islam sont organisées, non pas pour discuter des causes réelles du déclin islamique, mais plutôt pour « démontrer » comment l'Islam a provoqué ce déclin. Un de ces rassemblements *Classicisme et Déclin Culturel dans l'Histoire de L'Islam,* et les travaux assez récents et assez influents (en matière de codification des erreurs) de *Rise of Early Modern Science de T. Huff* mettent en lumière cette question. Ces dernières années, un nouveau type d'études sur l'Islam est apparu en Occident. Composé d'occidentaux jeunes mais à peine compétents et d'individus nés musulmans, à la fois sans talent et haineux de leur foi d'origine (d'où leur accès à de tels postes), ils déversent un déluge de produits anti-islamiques, qui semblent aider à conclure que tous les malheurs de l'humanité (pas seulement celle du monde musulman), passée, présente et à venir, est due à l'Islam, et à l'Islam Sunnite en particulier.

Nous écoutons tout le monde, puis leur montrons leurs mauvaises voies en nous basant sur des faits.

A. Instances d'hypothèses dans

B. ***Classicisme et Déclin Culturel dans l'Histoire de l'Islam***[279]

Il s'agit d'un livre composé de communications données lors d'un colloque international sur la civilisation musulmane tenu à Bordeaux, en France, du 25 au 9 juin 1956. Il met en lumière bon nombre des questions discutées ici. Lors de cette réunion, une foule de noms illustres tels que Schacht, Terrasse, Hartner, Cahen, Bousquet, Pellat et d'autres, ont conclu à l'unanimité que la fin de la civilisation islamique était due à l'Islam en tant que foi et à ce qu'on appelle l'Orthodoxie Islamique (Islam Sunnite), en particulier. Il ne restait plus à chacun, de son côté, dans son sujet particulier, que de trouver les explications pour étayer cette théorie car le but d'une telle réunion était d'expliquer la faute de l'Islam dans le déclin (et non de discuter du déclin de la civilisation islamique.) La conclusion a été atteinte avant même le début de la discussion. Cela signifiait que tous les experts ont dû déformer les faits pour étayer cette théorie, et ils ont dû mettre de côté des pans entiers de l'histoire, ce qui rend très facile pour n'importe lequel de leurs critiques de démolir l'ensemble de leur argument. L'accent est mis sur une communication particulière qui résume les questions discutées ici : celle de Ritter : « L'Orthodoxie à t-elle une part dans la décadence ? » Avant d'examiner Ritter, voici d'abord un bref aperçu des principales lacunes de ce symposium.

Le défaut majeur de ce colloque, comme d'autres de même nature, était que l'accent était mis sur la recherche d'explications dans l'Islam à l'origine du déclin de sa civilisation, et sur la mise de côté de toutes les autres raisons possibles. Ainsi, pas un seul auteur, ni un seul essai, n'a envisagé la possibilité que la civilisation musulmane ait décliné en raison des invasions extérieures, de la destruction et de la perte de ses principaux centres de civilisation : Bagdad, Damas, Alep, Cordoue, Séville, Valence, Boukhara, Merw, Khwarizm et autres (tous se déroulant au 13ème siècle). La seule fois où un auteur, Hartner, a abordé la question, c'était en fait pour faire l'éloge de l'invasion mongole ! Il va même jusqu'à dire :

---

[279] R. Brunschvig et GE Von Grunebaum : *Classicisme et déclin culturel dans l'histoire de l'Islam ;* Actes du Symposium international sur l'histoire de la civilisation musulmane ; Bordeaux 25-29 juin 1956 ; Éditions (Besson-Chantemerle ; Paris ; 1957).

« En Orient, on assiste à un renouveau de la science grâce à Hulagu, dernier renouveau des sciences sous un souverain étranger aux préjugés religieux, et dont l'ambition était de redonner de l'éclat à la science arabe, tandis que son frère Qubilai cherchait à faire idem pour la science chinoise.[280] »

Hartner est certainement un excellent historien de l'astronomie, mais en tant qu'historien généraliste, il échoue lamentablement. Hulagu et les Mongols, plutôt que d'être des promoteurs de la science, furent, avec les croisés et autres envahisseurs, responsables de son extinction dans le monde musulman, comme le chapitre suivant le montrera amplement. Les Mongols, sous Gengis Khan, d'abord dans les années 1219-1221, puis sous Hulagu, dans les années 1250, exterminèrent des millions de musulmans en l'espace de quelques décennies : 1,3 million à Merw et dans d'autres régions orientales, 800 000 à Bagdad, par exemple.[281] Ils ont également incendié des bibliothèques, détruit des collèges et massacré des universitaires.[282] L'Islam ne s'est jamais remis des invasions mongoles. Hartner fonde sa théorie sur le fait que Hulagu a promu le scientifique Nasr Eddin al-Tusi, un chiite duocécimain. En vérité, Al-Tusi était l'astrologue de Hulagu, et c'était lui qui « lisait les étoiles » et dirigeait la campagne de Hulagu conformément à ce que disaient les étoiles.[283] C'est Al-Tusi qui a convaincu Hulagu d'envahir et de détruire Bagdad en réponse aux signes astrologiques.[284] La construction ultérieure par Hulagu d'un observatoire pour Al-Tusi à Maragha avait des objectifs purement astrologiques et n'a jamais eu pour but de promouvoir une quelconque science. De plus, l'affirmation de Hartner selon laquelle Hulagu était étranger aux préjugés religieux est totalement fausse. La haine de Hulagu envers l'Islam et les musulmans était légendaire, son objectif étant l'extinction de l'ensemble de l'entité musulmane.[285] Sa femme était chrétienne, tout comme les épouses d'autres généraux mongols, eux aussi chrétiens (tout cela est expliqué en détail par cet auteur dans son tome 2 des *Croisades* grâce à des dizaines de sources contemporaines, y compris la correspondance entre les papes et les dirigeants Mongols). L'influence de ces épouses était considérable, et les papes de Rome en étaient conscients et travaillaient donc très dur pour stimuler le zèle de ces épouses.[286] Comme

---

[280] W. Hartner : Quand et comment l'essor de la culture islamique s'est arrêté ; dans *Classicisme et déclin ;* op cit; 319 à 337, à la p. 332.
[281] EG Browne : *Une histoire littéraire de la Perse* (Cambridge University Press ; 1929), 3 vols ; Vol 2 ; p. 439 ; HH Howorth : *Une histoire des Mongols* (Londres, 1927) ; TW Arnold : Civilisation musulmane ; op cit; p. 279.
[282] Ibid.
[283] Baron G. d'Ohsson : *Histoire des Mongols* ; op cit; p. 225 ff.
[284] Idem ; pp. 100-1 225-6
[285] A. Mieli : *La science arabe ;* op cit *;* p. 147. G. Sarton : *Introduction ;* Vol II ; op cit; p. 37.
[286] J. Richard : *La Papaute et les Missions d'Orient au Moyen Age* ; Ecole Française de Rome ; Palais Farnèse ; 1977 ; p. 104.

nous le verrons plus loin, les Mongols avaient formé une alliance avec la chrétienté pour anéantir l'Islam.[287] En fait, la raison pour laquelle Hulagu est ensuite entré en conflit avec la Horde d'Or (les Mongols du nord commandés par Berke) était précisément à cause de l'opposition de Berke aux massacres de musulmans et à la dévastation du royaume par Hulagu.[288] Hulagu était le héros du Christianisme occidental et sa mort fut pleurée dans toute la chrétienté comme l'un des épisodes les plus sombres de l'histoire médiévale.[289] De plus, le frère de Hulagu, Kubilai (cité par Hartner), en Chine, était également marié à une chrétienne et était très probablement lui-même chrétien. Lorsqu'il établit la domination mongole en Chine, en 1272, non seulement il témoigna de grandes faveurs au christianisme, mais il alla jusqu'à chercher à faire de la Chine un pays chrétien.[290] Il était définitivement un grand ennemi de l'Islam Sunnite et des Chinois, ce qui explique pourquoi les musulmans sunnites et les Chinois se sont soulevés ensemble au 14e siècle pour chasser la dynastie mongole des Yuan (1271-1368) de Chine et établir la dynastie Ming (1368-1644). Cela explique également pourquoi les Ming ont considérablement promu les musulmans et pourquoi la Chine a failli devenir musulmane sous cette même dynastie.[291] Nous avons examiné toutes ces questions dans notre livre sur l'Islam en Chine. Les gens peuvent également se référer à d'autres publications.[292]

Revenons à notre symposium et à une autre communication, celle d'Abel, qui attribue le déclin à la pratique occulte de la foi islamique, en particulier aux 12e et 13e siècles.[293]Ainsi, il dit :

[287] Voyez, par exemple, comment cette alliance entre croisés et Mongols s'est construite dans : JJ Saunders : *The History of the Mongol Conquests* (Routlege & Kegan Paul ; Londres ; 1971). HH Howorth : *Histoire des Mongols* (Londres, 1927).
[288] B. Spuler : *Les Mongols dans l'Histoire* (Payot, Paris, 1961) ; HH Howorth : *Histoire des Mongols ;* op cit; Baron G. d'Ohsson : *Histoire des Mongols* ; op cit. etc.
[289] Bar Hebraeus : Chronographie ; p. 444 ; dans JM Fiey : *Chrétiens Syrieques sous les Mongols ;* (Louvain; 1975) ; p. 32.
[290] Sir EA Wallis Budge : *Les moines de Kublai Khan ;* La Religious Tract Society, Londres, 1928, p. 33.
[291] Tout cela est expliqué dans le tome 2 de cet ouvrage ou par cet auteur dans son livre d'histoire.
[292] M. Broomhall : *L'Islam en Chine, un problème négligé,* Morgan Scott, Ltd ; 1910. I. Mason : *Le Prophète arabe ; Une vie de Muhammad à partir de sources arabes et chinoises* ; qui est la traduction d'une œuvre chinoise de Liu Chai-Lien ; Shanghai, 1921. P. Dabry De Thiersant : *Le Muhammadisme en Chine* ; Ernest Leroux, Paris ; 1878. FS Drake : Le Muhammadisme sous la dynastie Tang ; *Monumenta Serica*, vol. 8 (1943), pages 1 à 40. CA Majul : L'Islam aux Philippines et ses liens avec la Chine ; article présenté le 3 février 1999 à l'Asian Center Conference Hall, Université des Philippines-Diliman, Quezon City ; *Études asiatiques* ; tome 46 ; 2010. M. Bretschneider : *Sur les connaissances possédées par les anciens Chinois des Arabes et des colonies arabes,* Londres, Trubner &co, 1871. DD Leslie : *L'Islam dans la Chine traditionnelle* ; Collège d'enseignement supérieur de Canberra ; 1986. DD Leslie, « Assimilation et survie des musulmans en Chine », pp. 107-129 ; dans *Actes du IIIe Colloque International de Sinologie*, Paris, 1983, particulièrement. p. 117-126. DD Leslie, *Littérature islamique en chinois, Ming tardif et Ch'ing précoce : livres, auteurs et associés*, Canberra, 1981. DD Leslie : L'intégration des minorités religieuses en Chine, le cas des musulmans chinois, dans *la cinquante-neuvième conférence George Ernest Morrison en ethnologie*, 1998 ; Chapitre Rébellion.
[293] A. Abel : La place des sciences occultes dans la décadence ; dans *Classicisme et déclin ;* pp.100-1 291-318.

« Dans le cas de l'Islam, il était très évident que la pratique de la magie, de la sorcellerie, de l'art divinatoire et des talismans s'est produite à l'époque, précisément au moment où le déclin se manifeste dans le domaine de la connaissance créatrice, de l'organisation sociale, de la vie économique et de la culture surtout dans l'efficacité de la pensée religieuse.[294] »

Abel soutient son point de vue par des extraits choisis du Coran, qui mettent en garde contre la pratique occulte, et cite un auteur de la fin du 12e et du début du 13e siècle, Al-Buni, pour prouver sa théorie. Les opinions d'Abel sont intenables. L'Islam n'a jamais toléré, d'une manière ou d'une autre, les pratiques occultes. Une telle pratique est dénoncée dans le Coran, par le Prophète et par tous les érudits islamiques. Si l'Islam avait toléré la pratique occulte, pourquoi ne s'est-elle pas manifestée dans tous les siècles précédant la période du 12e au 13e siècle ? En fait, la lecture de l'histoire donne une image tout à fait opposée à ce qu'affirme Abel. Au plus fort de la civilisation musulmane, même les malades mentaux étaient étudiés, décrits et traités objectivement, tandis qu'en Occident, comme le souligne Graham, la médecine européenne se soumettait aux théories sataniques médiévales.[295] En outre, il était d'usage de qualifier tout érudit chrétien médiéval d'association avec une agence diabolique dès qu'il avait fait une percée scientifique, comme on l'a vu à propos de Gerbert et d'autres.[296] Cela n'a jamais été le cas en Islam, car comment expliquer alors toutes les avancées scientifiques constatées dans la partie précédente. Enfin, ici, en ce qui concerne ce personnage, Al-Buni, mentionné par Abel, n'a eu aucune influence d'aucune sorte sur l'histoire ou la civilisation de l'Islam ; aucune source islamique ne lui accorde de crédit quelconque. En fait, Al-Buni ne trouve une bonne place que dans les écrits d'Abel.

Focus maintenant sur l'essai de Ritter : *L'Orthodoxie a-t-elle une part dans la décadence* ? (L'orthodoxie a-t-elle joué un rôle dans la décadence),[297] qui soutient que l'orthodoxie islamique (Islam Sunnite) a provoqué le déclin de la civilisation musulmane. Ritter s'en prend d'abord à Al-Ghazali, « l'orthodoxe en chef » (pp. 167-8), comme le résume ici :

---

[294] Idem ; pp. 100-1 291-2

[295] TF Graham : *Esprits médiévaux* ; *La santé mentale au Moyen Âge* ; (Londres ; Allen et Unwin ; 1967) ; p. 47.

[296] J. Owen : *Les Sceptiques de la Renaissance italienne* ; (Swan Sonnenschein & Co.Ltd ; Londres ; 1908) ; p. 69.

[297] H. Ritter : L'Orthodoxie a-t-elle un rôle à jouer dans la décadence ? Dans *Classicisme et déclin culturel* ; pp. 100-1 167-8

« Dans une réponse à une lettre d'un étudiant lui demandant quelles étaient les sciences importantes, Al-Ghazali lui a conseillé d'éviter la poésie d'Al-Mutannabi et d'Al-Buhtury, qui équivaut à une perte de temps, mais a conseillé à l'étudiant d'en apprendre davantage sur les sciences des écoles islamiques de jurisprudence, de médecine, de poésie, d'astronomie, de prosodie, etc. À un autre étudiant, il a dit qu'il ne devrait étudier les sciences que s'il n'avait qu'une semaine à vivre. Autrement dit, dans l'Islam orthodoxe, seules les sciences qui préparent à la vie après la mort sont utiles. Les sciences ne doivent pas être étudiées pour elles-mêmes. L'étudiant ne doit pas trop apprendre, mais seulement suffisamment de ce qui est nécessaire à la foi et se préparer à l'après-mort. »

Ces recommandations aux étudiants, conclut Ritter, symbolisent le déclin de l'activité intellectuelle par le renoncement à la vie, et en faveur de l'au-delà uniquement. Et c'est ainsi que la vie intellectuelle est morte dans l'Islam parce qu'Al-Ghazali a tué le débat philosophique originel.

L'attaque de Ritter contre Al-Ghazali est partagée par la plupart des historiens occidentaux, et elle sera largement réfutée plus loin. Il est cependant nécessaire de répondre ici à Ritter, quoique brièvement. Ritter, tout d'abord, a choisi d'ignorer la façon dont Al-Ghazali conseille à l'étudiant de lire la médecine, l'astronomie, etc. Comment quelqu'un qui lit ces sciences pourrait-il être fataliste et renoncer à la vie ? Deuxièmement, Ritter, tout comme ses collègues, s'appuie sur une critique limitée pour la généraliser en fonction de ses vues. Cela n'est pas sans rappeler certains cas observés auparavant, dans lesquels l'attaque contre la soi-disant alchimie, par exemple, a été utilisée comme preuve de l'attitude hostile de l'Islam à l'égard à la fois de la chimie et de la méthode expérimentale. Ritter utilise les attaques d'Al-Ghazali contre une certaine forme de poésie et de philosophie pour l'élargir à une attaque contre les sciences et l'érudition. C'est totalement fallacieux, car aucune personne familière avec les travaux d'Al-Ghazali ne peut dire qu'à aucun moment de sa vie il ait attaqué des travaux scientifiques. Il est lui-même l'auteur de traités scientifiques, notamment *Talkhis al-Haya* (Exposition Concise d'Astronomie (manuscrit connu pour se trouver à Paris en 1217, mais perdu aujourd'hui) et *Fi Harakat wa Tabiat al-Kawakib* (Sur le Mouvement et la Nature des Planètes). [298] Ritter déforme également gravement le tableau, car il utilise l'attaque d'Al-Ghazali contre une forme de poésie et de philosophie pour l'élargir à l'idée que l'Islam Sunnite est hostile aux sciences, oubliant que les milliers d'érudits islamiques étaient majoritairement sunnites. Ainsi, Ritter, en s'appuyant sur des exemples précis

---

[298] B. Rosenfeld et E. Ihsanoglu : *Mathématiciens,* op cit ; p. 167.

et en les généralisant pour justifier sa théorie, finit par commettre de grossières distorsions, totalement contredites par les faits.

Ritter tourne son attention vers l'Islam, en se concentrant d'abord (pp. 170-1) sur le « fatalisme » islamique. Il explique que parce que le sort des gens a déjà été décidé et que toute mauvaise action peut les amener à aller en enfer, toute bonne œuvre est vouée à l'échec dans l'Islam. « De cette doctrine de la prédestination, aucune impulsion vers des réalisations laïques ne peut se développer, » dit-il. Cette question du fatalisme en Islam sera également largement débattue plus loin. Mais ici, brièvement, si nous regardons toutes les réalisations des musulmans dans les sciences, dans la construction d'hôpitaux, la mise en place d'observatoires, la construction d'écoles, la construction de jardins, etc., cela contredit l'image d'une nation fataliste n'attendant que la mort. Ritter se trompe également à propos de l'Islam parce que le Coran associe à plusieurs reprises la pratique de la foi à l'accomplissement de bonnes actions comme prix pour une place au Paradis.

Page 171, Ritter dit que l'Islam entrave les réalisations pour les raisons suivantes :
« Les nombreuses exigences de la foi. Les individus sont tellement absorbés par l'accomplissement de tels rituels religieux qu'ils n'ont finalement ni le temps ni l'espace pour autre chose. Les obligations religieuses se concentrent également sur des exigences déterminées : prières, jeûne, etc. ainsi, rien d'autre n'est accompli dans le cadre d'un tel devoir religieux. »
C'est encore une fois faux, car n'importe qui peut voir des musulmans mener une vie active et professionnelle en plus d'observer leurs devoirs religieux. Et encore une fois, l'Islam ne se contente pas de récompenser l'observance de la foi, il exige et récompense également les bonnes actions, quelle que soit leur ampleur ou leur nature.

Ritter, cependant, note à la p.171 :
« Il est vrai qu'en plus du devoir religieux, il est également conseillé *d'amal salih* (bonne action), mais cette action est entravé par le fait que dans le monde des affaires et du commerce, on enseigne également que le diable plante son drapeau sur le marché : que le diable est le maître du marché. »

Là encore, il s'agit d'une grossière distorsion. Le Coran, comme on le voit dans la première partie, encourage le commerce et les échanges commerciaux. De plus, selon la tradition du Prophète, le commerce est un moyen supérieur de gagner sa vie :
« Si vous tirez profit en faisant ce qui est permis, votre acte est un *jihad* (c'est-à-dire qu'il est identifié avec l'effort ou tout effort vigoureux entrepris pour la cause de Dieu) et, si vous l'utilisez pour votre famille et vos proches, ce sera une sadaqa (c'est-à-dire une œuvre pieuse de charité) ; et en vérité, un *dirhem* (drachme, pièce d'argent) gagné licitement grâce au commerce vaut plus que dix *dirhems* gagnés de toute autre manière.[299] »
Cette attitude était partagée par les premiers Califes de l'Islam ; 'Omar (Calife 634-644) aurait déclaré :
« La mort ne peut jamais m'arriver de manière plus agréable que là où je suis engagé dans des affaires sur le marché, achetant et vendant au nom de ma famille.[300] »
La première partie de cet ouvrage a également abondamment montré le commerce et l'esprit d'entreprise des musulmans, qui ont surpassé toutes les autres entités dans l'établissement de réseaux commerciaux s'étendant de la Scandinavie jusqu'à la Chine, en passant par l'Afrique, le reste de l'Europe et le Moyen-Orient. Et qui fut le premier et le plus important marchand de l'ère islamique ? Le Prophète, bien sûr. Et qui après lui : Abou Bakr, et le troisième Calife, 'Uthman, peut-être le principal commerçant de La Mecque. Ainsi, l'opinion de Ritter selon laquelle l'Islam entrave le commerce est plus que ridicule. Les restrictions que l'Islam impose au commerce concernent certaines marchandises telles que le vin, les porcs, les animaux morts autrement que par abattage rituel, ou encore les biens considérés comme communs à tous : l'eau, les pâturages, le feu.[301]

Ritter (p.172) soutient que :
« Dans l'Islam, Dieu est responsable des événements historiques et politiques. Ainsi, lorsqu'un dirigeant prend le pouvoir, le croyant musulman se soumet. Le musulman doit aussi prier derrière l'Imam que ce dernier soit pieux ou plein de vices. Cela a pour résultat de tuer l'envie chez les musulmans de modifier leur condition et de changer les choses. Cependant, s'il n'agit pas sur le plan politique, toujours en raison de la notion de Jihad, le musulman est responsable de

---

[299] Zahid Ibn Ali : *Corpus juris.* éd., E. Griffini (Milan ; Hoepli ; 1919), n° 539.
[300] M. Rodinson : *Islam et capitalisme ;* op cit; p. 17.
[301] D. Santillana cité par M. Rodinson : *Islam et capitalisme* ; op cit ; p. 17.

tant de guerres. C'est à cause du Jihad qu'il n'y a pas eu de paix entre musulmans et non-musulmans. »

Encore une fois, nous avons ici de nombreuses erreurs en peu de temps. Aucune entité ne s'est autant rebellée contre le dirigeant injuste que la communauté musulmane, et ce encore aujourd'hui, comme c'est évident autour de nous. Et il n'existe aucune obligation pour les musulmans de tolérer l'injustice. Le Coran est en fait rempli d'appels prêchant le contraire. Ritter raconte une erreur lorsqu'il dit que les musulmans prient volontiers derrière l'imam corrompu. En Islam, il devrait le savoir, la prière est considérée comme nulle si elle est accomplie derrière une personne corrompue. Quant aux guerres entre musulmans et autres (croisades, colonisation…), elles n'étaient pas la conséquence de la ferveur islamique pour la guerre, bien au contraire : le Jihad était appelé en réponse aux envahisseurs croisés et colonisateurs occidentaux. À ce jour, comme chacun peut le constater, ce ne sont pas les armées islamiques qui occupent le sol chrétien, mais bien l'inverse. Le Jihad est précisément appelé à répondre à l'envahisseur de la terre islamique.

Page 173, Ritter dit :

« Il est enjoint au croyant, en Islam, de ne pas admirer un bel arbre, car l'admiration ne concerne que Dieu le Créateur. Ainsi, cela a tué la poésie. La poésie qui glorifie la consommation de vin et l'amour des jolies personnes est interdite en Islam. »

Bien sûr, il y a des choses interdites en Islam. Mais dire que l'Islam interdit l'admiration de la beauté est une autre erreur. Il suffisait à Ritter de regarder les jardins islamiques, l'art islamique et les beaux bâtiments pour se rendre compte à quel point son commentaire était stupide. Il devrait également savoir que l'un des principaux connaisseurs de poésie à La Mecque était 'Omar Ibn Al-Khattab. Il était le plus susceptible de citer de la poésie appropriée en toutes occasions.[302] Il était critique littéraire et jugeait quel texte était meilleur qu'un autre, ou quel poète était meilleur qu'un autre.[303]

Page 175, Ritter écrit :

---

[302]AM Prophète : *Umar ibn al-Khattab ; Sa vie et son époque* ; Maison d'édition islamique internationale, Ryadh, 2007, vol 1 ; op cit; p. 34.

[303]Ibid.

« C'est Dieu qui est responsable de tout ce qui se passe autour de nous. C'est pourquoi les sciences naturelles sont interdites dans l'Islam parce qu'elles donnent aux humains le pouvoir de comprendre quelle est la prérogative de Dieu seul. »
Ce qui est faux car, comme nous l'avons montré dans la partie précédente, l'Islam a donné naissance à des centaines de naturalistes.
Il se corrige à ce sujet quelques pages plus bas (p. 178) :
« Il y a eu, il faut le dire, de nombreux naturalistes, mathématiciens et astronomes, mais qui n'ont transmis que le savoir classique. Et nous devons nous rappeler que dans l'Islam classique, tous les scientifiques n'étaient pas orthodoxes ; et beaucoup étaient païens ou chrétiens. L'orthodoxie était contre ces gens. »
Ce qui est encore une fois faux, car tout examen des noms de ces scientifiques révèle en général leur origine islamique. Et toute étude de leur œuvre montrera comment ils commencent tous par l'expression : « Au nom de Dieu, le Miséricordieux et Compatissant. » Quant aux scientifiques musulmans qui transmettent uniquement le savoir classique, il a été amplement démontré que ce n'est pas le cas. En outre, n'importe quel étudiant de première année peut choisir n'importe quel ouvrage islamique de son choix et le comparer avec n'importe quel homologue grec, pour se rendre compte à quel point les commentaires de Ritter et les commentaires similaires d'autres sont insensés.

Ritter (p. 178) semble admirer les vastes réalisations des érudits musulmans :
« Il faut noter les ouvrages immenses comme les quatre-vingts volumes d'Ibn Al-Asakir : *Tarikh Dimashq* ; ou les œuvres d'Al-Tabari et d'Al-Ghazali, tout aussi immenses. Cependant, ces réalisations gigantesques [dit-il] sont dues à la merveilleuse écriture arabe qui peut s'écrire cinq fois plus vite que l'écriture latine. »
Ainsi, ces réalisations selon lui ne sont pas dues au mérite des savants, mais simplement au caractère pratique de leur langage.

Le dernier défaut de l'Islam selon Ritter (p. 179) :
« Le domaine de la religion dans l'Islam est resté intact. Il a été coupé de la raison moderne et de la critique rationnelle, ce qui a laissé le Coran libre de toute critique. »
Il s'agit d'une forme courante d'attaque contre l'Islam de la part des Occidentaux, qui ont généralement tendance à assimiler l'expérience islamique à celle de l'Occident, sans jamais

accepter que ces expériences soient totalement différentes. Comme expliqué ci-dessus, la civilisation islamique s'est développée avec la foi, au 7e siècle, et a décliné lorsque le pouvoir politique de la foi a décliné, au 13e siècle. C'est la principale raison pour laquelle personne, depuis des siècles, cherchant à réfuter l'Islam ou le Coran sur de telles bases, n'est parvenu à rien de crédible ou de durable.

C. *L'Essor de la Science Moderne*[304] de T. Huff

Il s'agit de l'un des ouvrages assez récents qui perpétuent la tradition établie selon laquelle le déclin de la civilisation islamique est imputé à l'Islam, et plus particulièrement à « l'Orthodoxie Sunnite. » En cherchant à y parvenir, Huff suit la méthode adoptée par la plupart des ouvrages, qui consiste à faire l'éloge de certains aspects de la civilisation islamique accompagnés d'une critique de la foi islamique. Son autre technique consiste à dévaloriser autant que possible la contribution islamique.

Premièrement, Huff cherche à montrer que les réalisations islamiques appartiennent à la Grèce. Ainsi, (aux pp. 48-49) il écrit :

« Ce qui nous préoccupe, c'est que du 8e siècle à la fin du 14e siècle, la science arabe était probablement la science la plus avancée au monde, dépassant largement celle de l'Occident et de la Chine. Dans pratiquement tous les domaines d'activité, astronomie, alchimie, mathématiques, médecine, optique, etc., les scientifiques arabes… étaient à l'avant-garde du progrès scientifique. Les faits, théories et spéculations scientifiques contenus dans leurs traités étaient les plus avancés disponibles au monde... »

La raison principale en est, selon Huff, le plein accès des musulmans à l'héritage grec, et en particulier à leur traduction des « grandes œuvres des Grecs, » alors que les Chinois étaient coupés de cet héritage. Page 50, il dit que « le défaut de la pensée mathématique chinoise était qu'elle manquait de la logique de la preuve, des éléments de géométrie d'Euclide et des modèles planétaires de Ptolémée... » Ce qui contredit ce qu'il avait dit auparavant (p. 48) en reconnaissant la vaste contribution chinoise à la science. Il poursuit l'argument (p. 51) en déclarant que dans

[304] TE Huff : *L'essor de la science moderne* (Cambridge University Press, 1993).

l'optique, qui dans les débuts de la science, jouait probablement le même rôle que la physique dans la science moderne, les Chinois, il cite Needham :[305]
« N'ont jamais égalé le plus haut niveau atteint par les étudiants islamiques de la lumière tels qu'Ibn Al-Haytham, et l'une des principales raisons était que les Chinois étaient grandement gênés par le manque de géométrie déductive grecque dont les Arabes avaient hérité.[306] »
Ainsi, pour résumer sa pensée, les musulmans ont réussi parce qu'ils ont suivi les Grecs, tandis que les Chinois ont échoué parce qu'ils ne l'ont pas fait.
Si Huff avait étudié les sciences, il aurait découvert que toutes les sciences islamiques ont évolué d'une manière considérablement différente de la science grecque. Les érudits grecs ont également été constamment réfutés. En outre, certaines sciences, telles que le génie civil, l'agriculture, les sciences et instruments nautiques, la plupart des techniques de construction, le commerce, n'avaient absolument aucun lien avec la Grèce, et pourtant elles constituaient parmi les plus grandes réalisations de la science et de la civilisation islamiques. Ainsi, son argument selon lequel les réalisations islamiques reflètent celles des Grecs est pour le moins ridicule. En outre, bon nombre des percées musulmanes, comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, ont été empruntées à la Chine et à l'Inde. Et il est très facile pour quiconque de contester les arguments de Huff et d'autres similaires en examinant simplement la science islamique et en mesurant la proportion infime de l'impact grec sur la science et la civilisation islamiques, en particulier par rapport aux influences chinoises et hindoues. En ce qui concerne son argument sur l'optique, Huff profère une idiotie : l'optique islamique, comme aurait pu le lui dire quiconque s'y connaît en la matière, comme Lindberg, est née précisément en réfutation de son prédécesseur grec (voir le tome 2 de cet ouvrage pour plus de détails).

Huff, qui est plus que disposé à trouver une influence grecque dans chaque réalisation islamique, s'abstient d'adopter la même approche en retraçant les influences islamiques sur les influences occidentales ultérieures, comme dans le cas de Copernic qui emprunte lourdement à Ibn Al-Shatir et à d'autres astronomes musulmans. Huff lui-même reconnaît que le travail de Copernic s'est fortement appuyé sur ses prédécesseurs musulmans (pp. 54-6). Il cite même (p. 54)

---

[305] J. Needham : *Science et civilisation en Chine* ; 7 vol. (Cambridge University Press, 1954 et suiv.) .
[306] Ibid, 4 : xxiii.

Swerdlow qui dit « non pas si, mais quand, où et sous quelle forme » Copernic a appris des musulmans.[307] Cependant (p. 57, note 41), il dit :

« Étant donné l'absence actuelle de toute preuve documentaire reliant Ibn Shatir et les travaux de l'école d'astronomes de Maragha à Copernic, il est tout à fait possible que le « couple Tusi » et les autres innovations trouvées dans les travaux de Copernic aient été découverts indépendamment par Copernic. Ce serait alors une nouvelle illustration de la thèse sociologique de la découverte simultanée, indépendante et multiple des innovations scientifiques. »

Huff contredit d'abord ce qu'il avait dit précédemment. Deuxièmement, il ne remarque pas qu'entre les découvertes musulmanes et Copernic, des siècles se sont écoulés et qu'au cours de ces siècles, le savoir musulman aurait facilement pu parvenir à Copernic en suivant les modèles observés dans d'autres sciences et découvertes. Il ne remarque pas non plus les similitudes entre les théories planétaires de Copernic et celles de ses prédécesseurs islamiques. Il ne parvient pas non plus à prendre en compte les preuves puissantes fournies par d'autres chercheurs, comme nous l'avons vu dans la partie précédente du chapitre sur l'astronomie.

Page 150, cependant, il concède à propos de Copernic, déclarant que « les modèles mêmes élaborés par l'école Maragha des 13[e] et 14[e] siècles ont finalement été utilisés par Copernic, » mais uniquement pour attaquer les musulmans sur un autre front : déclarant que :

« La percée vers l'astronomie moderne a été, paradoxalement, réalisée mathématiquement par les Arabes, mais impossible à réaliser pour eux, en raison de leur incapacité à faire le saut métaphysique, c'est-à-dire à placer les mêmes modèles mathématiques dans le nouveau cadre héliocentrique qu'osait suggérer Copernic. La science arabe n'a pas réalisé cet exploit et, en fait, est entrée dans un état de déclin. »

Huff se trompe d'abord sur un point important. Comme le note Lindberg, Ibn Al-Shatir (vers 1305-1375) est régulièrement traité par les historiens de l'astronomie comme un membre du cercle de Maragha, bien qu'il ait vécu cent ans après Al-Tusi et à Damas, à 1 200 milles à l'ouest de Maragha.[308] Huff fait également une affirmation ridicule en affirmant que les musulmans n'ont pas réussi à faire une percée dans l'astronomie moderne, alors que nous savons que

---

[307] N Swerdlow et O Neugebauer, *L'astronomie mathématique dans De revolutionibus de Copernic* (New York : Springer Verlag, 1984), p. 46. Certaines des conclusions sont les suivantes : les modèles planétaires de Copernic pour les longitudes dans le *Commentariolus* sont basés sur ceux d'Ibn al Shatir, tandis que ceux des planètes supérieures dans *De revolutionibus* utilisent les modèles de Maragha (dans l'ouest de l'Iran). DR Hill : *Science islamique*, op cit, p. 46, donne une explication détaillée de la manière dont Copernic aurait pu utiliser les œuvres de ses prédécesseurs musulmans.

[308] DC Lindberg : *Les débuts de la science occidentale* ; (The University of Chicago Press ; 2 [e] éd. ; 2007) ; p. 179.

l'astronomie occidentale moderne est dérivée de son homologue musulmane, et que les contemporains occidentaux eux-mêmes ont reconnu que la science de l'astronomie devait être recherchée parmi les musulmans, pas les Grecs (ni l'Occident chrétien, bien sûr). A cet égard, les tables planétaires de Raymond de Marseille (fl. 1140), établies en 1140,[309] s'appuyaient sur les tables qu'Al-Zarqali avait calculées pour le méridien de Tolède et adaptées aux années musulmanes, et réarrangées pour le méridien de Marseille et selon les années « Daté de la naissance de notre Seigneur.[310] » Raymond a également écrit un traité sur l'astrolabe avant 1141 en s'appuyant pour cela sur Al-Zarqali, Al-Battani, Abou Ma'shar et Masha'Allah.[311] Raymond a été poussé à adopter le savoir astronomique musulman supérieur pour les mêmes raisons que ses contemporains, Adélard de Bath, Daniel de Morley et d'autres. Raymond note comment les étudiants en astronomie en Occident chrétien sont obligés de recourir à :
« Des écrits sans valeur portant le nom de Ptolémée et donc suivis aveuglément ; que les cieux n'ont jamais été examinés, et que tout phénomène ne concordant pas avec de tels livres a été simplement nié.[312] »

Huff revient (pp. 179-80) sur l'observatoire musulman simplement pour le rejeter comme une brève manifestation qui n'a pas duré plus d'un demi-siècle, ce qui est faux, si l'on considère que l'observation dans l'Islam a commencé à la fin du 8ème siècle, et dura jusqu'au 15e (Samarqand) et se poursuivit en Inde sous les Moghols (jusqu'à la fin du 18e siècle). L'observation islamique s'appuie également sur de grands instruments, notamment à partir du 9e siècle, mais aussi sur des techniques et une organisation qui seront toutes adoptées par la suite par l'Occident chrétien.[313]

Huff tourne son attention vers l'Islam. Il déclare (pp. 52-3) que « considérée dans son ensemble, en mathématiques, astronomie, optique, physique et médecine, la science arabe était la plus avancée au monde. » Cependant, il se demande pourquoi la science arabe n'a-t-elle pas donné naissance à la science moderne (comme si toute la science d'Al-Khwarizmi, Ibn Sina, Al-Biruni et des centaines d'autres, comme le montre la deuxième partie, et qu'il lui-même admet que la

---

309 Bibliothèque Nationale Mss., Fonds Latin, No 14704, fol 110, col. A, à suivre. 135 vol. Dans JK Wright : *La tradition géographique ;* op cit; p. 96.
310 J. Dreyer : Astronomie médiévale ; op cit; p. 243.
311 CH Haskins : *Études* ; op cit; p. 96
312 JLE Dreyer : Astronomie médiévale ; op cit; p. 243.
313 L. Sédillot : *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes*, op cit.

civilisation moderne n'était pas assez moderne) et pourquoi a-t-elle décliné à partir du 12e siècle.[314] Se référant à Armand Abel,[315] il donne la réponse : Islam :
« Une formulation courante de l'influence négative des forces religieuses sur le progrès scientifique suggère que les 12e et 13e siècles ont été témoins de la montée du mysticisme en tant que mouvement social. Cela a à son tour engendré l'intolérance religieuse, en particulier à l'égard des sciences naturelles, et la substitution de la poursuite des sciences occultes à l'étude des sciences grecques et rationnelles. »
Huff déforme les faits, car il fait référence à un déclin qui a bien eu lieu au 13e siècle, mais non pas pour les causes qu'il suggère, mais pour des causes qui seront examinées plus loin. Mais en bref, ce qui s'est passé aux 12e et 13e siècles , c'est que le monde musulman a été complètement dévasté par les croisés et les Mongols, ainsi que par la perte et la destruction des grands centres de la civilisation islamique: l'Andalousie, la Sicile, Bagdad, Damas, Merw, Boukhara et d'autres grands centres d'apprentissage. Ce n'est pas la magie qui a provoqué le déclin de la science islamique, car l'Islam interdit strictement la magie et toutes les formes de pratiques occultes comme étant totalement anti-islamiques. Là où Huff trouve la preuve d'un Islam qui promeut les sciences occultes, c'est dans une copie du Coran que lui et ceux qui ont une opinion similaire à la sienne ont à leur disposition.

Huff ravage le système éducatif islamique (comme à la p. 61) en utilisant la même technique consistant à faire l'éloge de quelque chose avant de lancer son attaque contre l'Islam. C'est pourquoi il se lève pour défendre la civilisation musulmane, attaquant des gens comme Ben David qui, dans « *Le Rôle du Scientifique dans la Société,* » ne dit rien des contributions musulmanes « alors qu'il est reconnu depuis longtemps que la traduction des œuvres arabes des 12e et 13e siècles a été « une force galvanisatrice majeure déclenchant des études sans précédent dans les universités européennes médiévales. » Cependant, au bas de la page (note 48), il déclare que les universités européennes étaient uniques dans la civilisation mondiale parce qu'elles embrassaient la tradition philosophique et les sciences grecques, qui étaient interdites dans les collèges musulmans. Plus loin (p. 187), il affirme que les universités se sont développées en Europe et ont réalisé la percée scientifique parce que, entre autres choses, les travaux d'Ibn Sina,

[314] Le principal d'entre eux est Ernest Renan : *Discours et Conférence* (Paris, Calman Lévy, 1919). Pour lui, les facteurs raciaux et l'Islam sont à blâmer. Bien qu'hostiles à l'Islam et aux musulmans, Renan et ses partisans tiennent néanmoins à souligner que leurs intentions sont pour le meilleur des musulmans.
[315] A. Abel : « La Place des sciences occultes ; op cit ; cité par Huff.

Al-Khwarizmi, Euclide, Ibn Al-Haytham et d'autres savants n'étaient pas, en ses paroles « étaient enseignées secrètement, subrepticement ou dans l'intimité du domicile d'un individu, comme dans le monde islamique. » Il n'était pas non plus nécessaire de les enseigner sous le couvert de traditions religieuses dérivées des Écritures. Il continue ses attaques contre les madrasas :

« Qui n'ont pas réussi à enseigner les sciences des anciens, [p 153, déclarant] : « peut-être de manière surprenante, les livres contenant la sagesse des sciences naturelles étaient autorisés dans les bibliothèques de la madrassa ainsi que dans de nombreuses mosquées », mais il ajoute « l'interdiction concernant les sciences naturelles appliquées principalement à leur enseignement. »

Par conséquent, si l'on le comprend bien : il était bien d'avoir de mauvais livres stockés dans les bibliothèques des madrasas et des mosquées, mais il était mal de les utiliser, et, si l'on l'en croit, toute l'épanouissement de la science musulmane s'est déroulée sur fond de de répression, au cours de laquelle des livres étaient brûlés et où les gens enseignaient des sciences étrangères sous prétexte d'enseigner des Hadiths. Ainsi, les musulmans, poussés par leur religion à apprendre, y compris les sciences étrangères, qui « ont préservé tout l'héritage grec, » qui ont « copié la science grecque, » qui possédaient des bibliothèques contenant chacune des centaines de milliers de volumes, qui ont dominé les sciences pendant des siècles, tous faits qu'il avait lui-même reconnus plus haut, maintenant, ces mêmes musulmans deviennent des brûleurs de livres, traquant les transgresseurs qui ont appris en cachette la science étrangère.

Huff, en fait, attribue les réussites en matière d'apprentissage islamique (p. 154) à :

« Des failles dans le système des madrasas [qui] expliquent le fait que la science arabe a atteint de grands sommets en médecine, en optique, en mathématiques et en astronomie. Les sciences philosophiques et naturelles étaient intentionnellement exclues de la madrasa, mais elles étaient souvent présentes sub rosa (sous la rose). »

Et il continue (p. 155) :

« Le problème, cependant, était que quiconque acquérait une réputation d'excellence dans les sciences grecques devenait une cible facile pour les traditionalistes qui pouvaient simplement émettre une fatwa, une décision de justice, condamnant cette personne et ses études. »

Cette dernière affirmation est remarquable, faite non seulement par Huff mais aussi par d'innombrables autres. Ils l'affirment, mais ne peuvent proposer un seul nom de scientifique musulman qui aurait été envoyé au bûcher ou exécuté pour ses idées ou ses écrits par les soi-disant traditionalistes/orthodoxes. Et cela se produit à une époque où des personnalités comme

Jabir Ibn Hayan, Ibn Rushd et Al-Masu'di avaient des opinions qui auraient pu, sans l'ombre d'un doute, leur coûter la vie dans la chrétienté occidentale. Personne n'a jamais été brûlé en terre d'Islam, qu'il soit érudit, femme, juif, sorcier ou magicien, car l'Islam interdit de brûler des humains. Les cas de persécution des savants en terre d'Islam provenaient en fait des 'Oubaydi (d'origine juive appelés à tord « Fatimides » qui étaient les ennemis avoués des orthodoxes (les Sunnites), que Huff accuse. C'est le Calife 'Oubaydi, Al-Hakim (le même calife qui persécuta les chrétiens et les juifs, et surtout les musulmans sunnites), qui fit assassiner un groupe d'astronomes parce qu'ils poursuivaient leurs observations contre son gré.[316] C'est aussi un autre Calife 'Oubaydi Al-Amir bi Ahkam Allah qui fit exécuter le directeur de l'observatoire du Caire et son adjoint en 1125.[317] Quant à la madrasa (symbole de l'orthodoxie sunnite), elle fut une création du 11e siècle (1067), alors, de quelles failles parle-t-il pour expliquer l'irruption d'érudits tels qu'Al-Kindi, Al-Farabi, Al-Khwarizmi, Jabir Ibn Hayan, Ibn Firnas et d'innombrables autres, qui ont tous vécu des siècles avant l'apparition de la madrasa ? L'enseignement de la madrasa, la délivrance de ses diplômes et son organisation sont en fait les précurseurs de nos universités modernes.[318]

Plus loin (p. 170), Huff admet :

« Dans une certaine mesure, l'enseignement de la médecine a échappé à l'interdiction d'enseigner les sciences naturelles dans des institutions quasi publiques... Les textes médicaux étaient enseignés et discutés dans un majlis, une salle de discussion rattachée à un hôpital, et il existe également de rares rapports de madrasas médicales en cours de création. »

Ainsi, contrairement à ce qu'il avait dit ci-dessus, certaines madrasas enseignaient au moins les sciences, et si Huff avait pris soin de faire davantage de recherches sur son sujet, il aurait pu voir un système éducatif musulman hautement organisé et efficace, y compris dans les hôpitaux et les académies scientifiques créées à cet effet. Peu importe l'enseignement supérieur organisé et dispensé dans les mosquées (nous y reviendrons plus tard). Sabra explique également que le haut niveau de sophistication scientifique et mathématique atteint par les scientifiques musulmans et leurs résultats signifiaient que leur enseignement des mathématiques et des matières voisines, loin d'être élémentaire ou rare, était bien organisé et vaste :

---

[316] A. Sayili : *L'Observatoire* ; op cit; p. 148.

[317] Idem ; p. 167-71.

[318] J. Ribera : Origen del Colegio Nidami de Bagdad en *Disertaciones y Opusculos*, vol I ; voir A. Mieli : *La Science Arabe* ; op cit; p. 145.

« C'est comme s'ils avaient suivi un programme d'études systématique. Une forte tradition d'enseignement des sciences étrangères en Islam doit exister depuis de nombreux siècles, même si nous ne connaissons pas tous les détails de son fonctionnement.[319] »

D'autres réalisations islamiques, comme la fabrication du papier, les livres et les bibliothèques, ne sont pas épargnées par les critiques de Huff. Ainsi (p. 72), il fait l'éloge de la fabrication musulmane du papier, mais utilise rapidement une citation de Pedersen,[320] clairement hors de son contexte, pour ajouter : « néanmoins, cet art fut bientôt repris par l'Occident. » Ce qui est une grossière déformation, car le papier est entré en terre d'Islam à la toute fin du 8e siècle, s'est répandu tout au long des 9e et 10e siècles, est entré en Espagne, puis en Sicile, et n'a atteint l'Occident chrétien qu'aux 13e et 14e siècle. Ce n'est qu'en 1293 que la première usine de papier fut créée à Bologne.[321] Le papier a été utilisé pour la première fois en Angleterre en 1309 et en Allemagne à la fin du 14e siècle.[322]
Huff fait de même à l'égard des bibliothèques musulmanes (pp. 73-4), louant leur taille gigantesque (comprenant des millions de volumes) et leur luxe, leur ordre et leur organisation, acceptant (p. 74) que comparativement la bibliothèque de la Sorbonne de l'Université de Paris au 14e siècle ne possédait que 2 000 manuscrits, tandis que la bibliothèque du Vatican au 15e en possédait « un maigre » 2 257,[323] avant, comme il l'avait fait auparavant, de démolir l'exploit islamique en ajoutant :
« Il arrivait parfois que ceux qui étaient connus pour collectionner des livres et posséder de grandes bibliothèques soient soupçonnés d'être peu orthodoxes, et leurs bibliothèques étaient confisquées et détruites. »
En fait, il existe très peu de cas de collections privées (moins de dix cas recensés par cet auteur, dans toute l'histoire de l'Islam) qui ont été détruites sur ordre de dirigeants despotiques (comme il y en a eu et il y en a en Islam), mais l'idée même de la bibliothèque, comme le montre amplement la première partie, est née dans l'Islam. Huff met de côté le fait que, de tout temps et en tout lieu, les bibliothèques ont prospéré par milliers dans l'Islam, même à l'intérieur des murs mêmes de l'institution de l'Islam, la mosquée (et pas seulement des livres religieux comme nous

---

[319] AI Sabra, L'Entreprise Scientifique, op cit, p. 183.
[320] J. Pedersen : *Le livre arabe,* op cit, p. 64.
[321] D. Hunter : *Fabrication du papier* ; op cit; p. 474.
[322] TK Derry et TI *Williams* ; op cit; p. 232.
[323] J F. D'Amico, « Manuscrits », dans *The Cambridge History of Renaissance Philosophy*, éd. Charles Schmitt et Quentin Skinner (New York : Cambridge University Press, 1988), p. 11-24 aux pp. 15 et suiv. D'Amico suit K. Christ, *The Handbook of Medieval Library History*, trans. ™ Otto (Londres : Methuen, 1984).

l'avons déjà montré dans la première partie). En outre, l'incendie de quelques bibliothèques et d'un certain nombre de livres ne peut pas être utilisé comme preuve de l'hostilité des musulmans à l'égard des livres alors que ce sont les musulmans qui ont commencé à produire des livres en masse.[324] Les musulmans ont également créé et possédé les plus grandes bibliothèques publiques de l'histoire, ouvertes à tous.[325] Enfin, le respect et l'amour des premiers musulmans pour les livres sont uniques dans l'histoire.[326] Ce sont, comme le montre le chapitre suivant, les croisés et leurs alliés, puis les armées coloniales qui ont incendié les bibliothèques musulmanes.

En ce qui concerne les sciences médicales musulmanes, Huff adopte la même technique consistant à vanter les réalisations dans ce domaine pour ouvrir la voie aux attaques contre l'Islam. Premièrement, il fait l'éloge des hôpitaux musulmans (pp. 171-2) en déclarant que « c'est en ce qui concerne leurs hôpitaux que la pratique médicale islamique a progressé au-delà des autres cultures, » ajoutant que les hôpitaux disposaient de salles équipées pour les orthopédistes, les chirurgiens, les physiologistes et autres spécialistes et il y avait des salles d'attente, des pharmaciens, des infirmières, des administrateurs, des salles de discussion pour l'enseignement, des bibliothèques, tous les éléments d'un hôpital universitaire moderne. Suite à ces éloges, il lance son attaque (p. 172), affirmant que les hôpitaux étaient « des institutions rigides avec un avenir précaire, parce qu'ils ont été fondés selon la loi religieuse des trusts qui n'autorisait aucune dérogation aux stipulations du fondateur original. » « Des suggestions, » ajoute-t-il, citant Dols (un des principaux auteurs des réalisations islamiques),[327] « ont également été faites selon lesquelles les hôpitaux étaient en grande partie destinés aux pauvres et aux incurables. » Ensuite (p. 174), il soutient que l'Islam était un obstacle à la science médicale et que ses normes étaient médiocres (p. 175). Puis (p. 176), il cite et loue les réalisations des médecins musulmans, notamment Ibn Al-Nafis et Ibn Al-Quff, concédant qu'ils avaient quatre cents ans d'avance sur l'Europe (p. 177), avant de s'empresser d'ajouter que ces et d'autres furent « une victime de l'Islam orthodoxe, » car en effet, « comme les madrasas, les hôpitaux étaient des dotations religieuses et donc contraints par la loi religieuse » (p. 178). Il lance ensuite une attaque totale contre l'Islam, déclarant que la religion interdit la dissection des corps

[324] J. Pedersen : *Le livre arabe* ; op cit.
[325] O. Pinto : « Les bibliothèques des Arabes ; op cit. RS Mackensen : Contexte ; op cit. Y. Eche : *Les Bibliothèques Arabes, Publiques et Semi Publiques en Mésopotamie, en Syrie et en Egypte au Moyen Age* (Damas : Institut Français ; 1967).
[326] A. Shalaby : *Histoire de l'éducation musulmane* (Dar Al Kashaf ; Beyrouth ; 1954).
[327] M. Dols, Les Origines de l'Hôpital Islamique : Mythe et Réalité, *Bulletin d'Histoire de la Médecine* 61, (1987) pp. 367-90. (Huff donne la page 31 pour sa note, ce qui ne peut être que faux au vu de la pagination de l'article).

humains (p. 178) et qu'il était répandu parmi les « croyants islamiques pieux » que la maladie était une punition de Dieu pour les mauvais actes de la personne malade. » (p. 179).
Sur toutes ces questions, Huff a tort. La partie et le chapitre précédents sur la médecine ont montré le nombre considérable de percées médicales islamiques, qui contredisent les affirmations de Huff. Quant aux hôpitaux islamiques, ils ont servi d'inspiration aux hôpitaux modernes. Huff a également tort lorsqu'il dit qu'ils n'étaient ouverts qu'aux incurables, car ces hôpitaux, dans leur constitution, étaient ouverts à tous et prévoyaient des plans pour répondre aux besoins des gens après leur guérison et leur sortie de l'hôpital. Il a également tort lorsqu'il dit que les gens acceptaient leur maladie comme une punition de Dieu, car le Prophète lui-même est connu pour avoir déclaré que chaque maladie avait un remède. Et si les musulmans avaient été aussi fatalistes qu'il le prétend, ils n'auraient jamais étudié la médecine, ne l'auraient pas pratiquée ni construit d'hôpitaux, mais se seraient plutôt appuyés uniquement sur leurs « saintes » figures pour guérir, ce qui n'était pas du tout le cas, comme le montre amplement ce travail.

Pour renforcer son argument selon lequel l'Islam est à l'origine du déclin de la science et de la civilisation islamiques, Huff nous amène à la société musulmane d'aujourd'hui, en soulignant sa condition arriérée et désastreuse. Pour donner à son argument une plus grande légitimité, il s'appuie sur les opinions de certaines personnalités savantes « musulmanes » modernes. Ainsi, il dit :
« Pas plus tard qu'au milieu des années 1980, des intellectuels musulmans inquiets déploraient le fait que la science moderne n'ait pas pris racine dans les pays islamiques du monde, avec pour conséquence l'absence de Hong Kong, de Singapour ou du Japon islamique.[328] Selon Abdus Salam, président de l'Académie des Sciences du Tiers Monde, « de tous les habitants de cette planète, la science est la plus faible en terre d'Islam.[329] » La raison avancée pour cela est que la science et la technologie « laïques, » occidentales et « orientales » n'ont aucun fondement dans l'éthos islamique et la culture musulmane. Leur adoption rend les musulmans moins islamiques.[330] Plus simplement, la science moderne est perçue comme non islamique, et ceux qui l'adoptent sont considérés comme ayant fait un premier pas fatal vers l'impiété. C'est pour cette

[328] S. Hussaini : Vers la renaissance et le développement de la science et de la technologie de la Chariyyah. *Journal MAAS des sciences islamiques* ; JE; Non 2 ; (1985); pages 81 à 94 ; à la p. 83.
[329] Cité par P. Hoodbhoy : *Islam et science : l'orthodoxie religieuse et la bataille pour la rationalité* ; avec une préface de M. Abdus Salam (Londres ; Zed Books Ltd ; 1990), p. 28.
[330] S. Hussaini : Vers la renaissance ; op cit; p. 83.

raison que des musulmans partageant les mêmes idées ont fondé l'Association Musulmane pour l'Avancement de la Science en 1985. Selon ces musulmans, il faut démontrer que toutes les idées scientifiques sont cohérentes, voire dérivées de la Charia.[331] »

Même si les raisons de la situation désastreuse de la société musulmane d'aujourd'hui ne font pas l'objet de cet ouvrage, Huff devrait savoir qu'à une ou deux exceptions près, tous les pays islamiques sont dirigés par des élites laïques et occidentalisées sous les ordres de leurs maitres européens qui les ont installés au pouvoir depuis des décennies maintenant pour écraser leurs peuples et les opprimer depuis plus d'un siècle auparavant. En fait, les puissances occidentales et les militaires de presque tous les pays veillent à ce que le pouvoir ne tombe jamais entre les mains de partis de tendance islamique (la Turquie constitue une exception depuis 2003, jusqu'en juillet 2016, où elle en a eu assez de ne pas suivre les lignes de conduite des Maîtres), le chaos, le désordre, la corruption et le retard doivent être attribués à ces élites occidentalisées et à ces puissances occidentales. Il serait mal avisé d'attribuer l'état de retard de la société islamique actuelle à l'Islam ou à la domination islamique, alors que ni l'un ni l'autre n'ont eu leur mot à dire dans les affaires des sociétés islamiques au cours des deux derniers siècles. Huff, enfin, n'a jamais vécu dans des pays islamiques avec des laïcs occidentalisés/soi-disant modernistes au pouvoir ou à des postes de décision, ni ne les a jamais vus dans leur comportement quotidien. S'il l'avait fait, et s'il avait été honnête, il aurait constaté que toutes les saletés dont souffre aujourd'hui la terre islamique, qu'il s'agisse de corruption, de mauvaise gestion, de gaspillage, de crétinisme, d'alcoolisme, de toxicomanie, de détournements de fonds, de pillage de leur propre pays, en fait, de protection de l'environnement, la dévastation à une échelle gigantesque, la prostitution généralisée des hommes et des femmes, la pédophilie institutionnalisée, les pays submergés par leurs propres saletés, la torture de masse, les massacres, les disparitions massives, et tout ce qui ruine et sème le désordre dans les sociétés, a été, reste et resteront les œuvres de laïcs/ennemis de l'Islam détenant une quelconque forme de pouvoir ou d'influence, que ce soit dans l'armée, les services secrets, les médias ou toute autre institution du monde musulman. Il aurait vu ces soi-disant élites/modernistes éclairés dans leur réalité : toujours ivres, violents, vils, bestiaux, cruels, sadiques, grossiers, bruyants, chaotiques, destructeurs, inutiles, en dessous de la racaille du monde animal, des excréments sous forme humaine, en fait, qualités partagées par presque tous, depuis l'extrémité occidentale de l'Islam jusqu'à ses extrémités extrême-orientales, et tous soutenus par les puissances occidentales, par les moyens d'information, les agences

---

[331] TE Huff : *La montée* ; op cit; p. 235.

culturelles et l'érudition occidentales, et par les institutions occidentales sous une forme ou une autre, y compris les soi-disant organisations de défense des droits de l'homme.
Et pour être honnête, lorsque les Islamistes ont eu leur chance dans un pays ou deux, alors qu'ils ne peuvent approcher sous aucune forme ou sous une autre les niveaux de bassesse des anti-islamistes, nous venons de vous en donner un aperçu, ils ne vous impressionnent pas.

La question de l'effondrement de la civilisation islamique à la fin du Moyen Âge sera amplement examinée dans le chapitre suivant, mais de brèves remarques peuvent être faites ici. Dans toutes ses explications, Huff ignore l'élément le plus central de l'effondrement de la civilisation musulmane, résultat de sa destruction systématique au 13e siècle. En effet, au cours de ce siècle, et à l'exception du Caire, l'Islam a perdu tous ses centres de pouvoir et de civilisation, soit de façon permanente, soit à cause d'une dévastation permanente. Merw, Nishapur, Herrat, Samarkand, Boukhara : tous les grands centres du savoir islamique furent réduits en ruines et leur population entièrement anéantie dans les années 1219-1222 lors des premières invasions mongoles.[332] Cordoue (1236), Valence (1238), Séville (1248), puis le reste de l'Andalousie musulmane (Murcie, Jaen, Majorque, etc.), à l'exception de Grenade, furent perdues à jamais pour l'Islam au cours de ces années-là. Bagdad (1258), la Syrie (Alep, Damas et autres lieux, en 1259-1260), furent détruites de manière irrécupérable par les Mongols. C'étaient les endroits d'où venaient, résidaient ou travaillaient plus de 90 % des érudits islamiques.[333] Huff, comme la majorité des historiens, met de côté ces pertes. Il ignore l'effet mongol, mais, selon Browne, les invasions mongoles du 13e siècle ont infligé à l'Islam un coup dont il ne s'est jamais remis.[334] Huff, comme presque tous les autres historiens modernes, met également de côté les effets des croisades, comme si deux siècles de massacres et de destructions (1095-1291) n'avaient eu aucun effet néfaste sur la civilisation islamique. Pourtant, les rares études sur un tel impact croisé révèlent une traînée de destruction et, surtout, un génocide unique dans l'histoire ancienne : des populations comme celles de Syrie et de Palestine, par exemple, ont été presque totalement anéanties.[335] Huff soutient également que les orthodoxes ont exercé leur pouvoir au

---

[332] JJ Saunders : *L'histoire des conquêtes mongoles* (Routlege & Kegan Paul ; Londres ; 1971), pp. 55-6.
B. Spuler : *Histoire des Mongols* (Londres, Routledge & Kegan Paul, 1972), p. 31.
[333] Toute consultation de tout ouvrage, cité ici ou non, portant sur la vie, les œuvres et l'érudition islamique, le confirmera.
[334] EG Browne : *Médecine arabe* (Cambridge University Press, 1962), p. 91.
[335] J. Cox Russell : Population ancienne et médiévale tardive, *Transactions de l'American Philosophical Society*, vol. 48/III, 1958. AN Poliak : L'évolution démographique du Moyen-Orient : tendances démographiques depuis 1348, Palestine et Moyen-Orient, vol X. no 5, 1938 ; dans Y. Courbage, P. Fargues : *Chrétiens ;* op cit; p. 35.

13e siècle. Pourtant, en réalité, Al-Ghazali (né en 1058-mort en 1111) et sa bande d'orthodoxes étaient des hommes du 11e ; Al-Ashari, un autre orthodoxe décrié dont nous parlerons plus loin, date d'une époque encore plus ancienne (10e siècle fl.). Si ces gens avaient tué la science islamique, qu'est-ce qui peut alors expliquer l'épanouissement de la science islamique entre le 11e et le début du 13e siècle, plus particulièrement dans les endroits qui sont restés épargnés par l'assaut des croisés ?

Huff n'est pas le seul à accuser l'Islam Sunnite du déclin de la civilisation islamique. Des hordes d'« historiens » et d'autres « érudits » de l'Islam partageant les mêmes idées l'ont précédé et suivi jusqu'à ce jour en 2020. Les titres suivants examinent comment ces « érudits » construisent leurs arguments autour de questions spécifiques mais également connexes, et utilisent d'autres techniques pour atteindre des conclusions assez similaires, qui sont réfutées.

D. Les Oeuvres d'Éric Chaney

Dans trois de ses ouvrages (l'un d'eux (le deuxième) a été co-écrit avec des « auteurs » partageant les mêmes idées) :

1. *Mesurer le déclin militaire du Monde Islamique Occidental* : *Preuves des Rançons Barbaresques*, par Eric Chaney, 20 mars 2015.
2. *Pirates de la Méditerranée* : une enquête empirique sur les négociations avec des informations asymétriques ; par Attila Ambrus, Eric Chaney et Igor Salitskiy.
3. *La Religion et l'Essor et la Chute de la Science Islamique* ; par Éric Chaney, Mai 2016.

Eric Chaney s'appuie sur l'utilisation de données supposées, qu'il glisse dans une sorte de mixeur, qui lui donnent ensuite des réponses sur le rôle destructeur de l'Islam Sunnite et aussi des Algériens d'ailleurs.

L'essai 2 est mis de côté pour le moment car cette question est traitée plus loin dans ce volume, et plus en détail dans un autre ouvrage de cet auteur.[336] Ici, l'accent est mis sur la question du déclin qu'il soulève dans ses essais 1 et 3, en particulier comment :

[336] *Pirates barbaresques, mythes, mensonges et propagande* ; Livres MSBN, 2016.

- Les Algériens ont accédé au pouvoir grâce à des renégats chrétiens, attaquant, kidnappant, maltraitant (sauf pour protéger leur investissement) et rançonnant des chrétiens pacifiques, avant de sombrer dans le déclin.
- L'impact désastreux de la montée de l'Islam Sunnite sur la Civilisation Islamique.

L'accent est mis sur la façon dont l'auteur, Chaney, dissimule ses faibles connaissances historiques derrière l'utilisation de formules mathématiques apparemment sophistiquées. Dans son essai sur la montée de l'Islam Sunnite (Essai 3), il prend soin de ne pas donner de faits historiques précis, mais comme beaucoup de ses collègues occupés à réécrire l'histoire de l'Islam, il nage dans le vague centre gauche droit, avant de hurler à nouveau sa revendication principale à l'improviste.
Dans la suite on évitera de s'attarder trop longtemps sur sa formule précisément pour deux raisons essentielles :
1. Cette méthode, telle qu'appliquée par l'une des sources de référence préférées de Chaney, Davis,[337] a été trop longtemps critiquée par cet auteur, et ses défauts étudiés dans l'autre ouvrage sur le piratage, pour être traité ici plus en détail au-delà de quelques lignes.
2. La principale raison pour laquelle nous ne nous attardons pas sur cette formule, et sur ses défauts inhérents, est qu'il s'agit tout simplement de la procédure la plus obscure que l'on puisse rencontrer. C'est en effet un défi pour toute personne, érudit ou autre, de comprendre quoi que ce soit en ce qui concerne la manière et la logique derrière l'utilisation de cette méthode par Chaney. On aimerait bien demander à Chaney d'expliquer sa méthode deux fois de suite, de l'enregistrer, et on peut garantir que la deuxième fois sera bien différente de la première. À cet égard, la technique de Davis est au moins moins obscure.
Cependant, il est important de souligner ce qui ne va pas dans l'ensemble de la procédure : Premièrement, il est impossible qu'un essai historique soit juste/correct/juste/vrai/savant s'il ne fait référence qu'à un seul ensemble de sources et ignore le reste. Chaney (comme Davis d'ailleurs) en ce qui concerne le sujet du piratage met de côté toutes les sources qui contredisent ses conclusions/hypothèses. Il ignore complètement Fisher, Earle, Matar et Vitkus,[338] pour n'en citer que quelques-uns, tous les véritables experts en la matière (et qui

---

[337] Davis, R. 2001. « Compter les esclaves européens sur la côte barbaregique ». Passé et présent, 172 : 87-124. Davis, R. 2003. Esclaves chrétiens, maîtres musulmans. New York : Palgrave MacMillan.
[338] P. Earle : *Corsaires de Malte et de Barbarie* ; Londres; 1970. G. Fisher : *La légende de Barbarie ;* Oxford ; 1957. P. Hubac : *Les Barbares ;* Paris; 1949. C. Lloyd : *Corsaires anglais ;* Collins ; Londres; 1981. N. Matar : Introduction ; dans *Piraterie, esclavage et rédemption* ; édité par DJ Vitkus; Presse universitaire de Columbia ;

s'appuient tous, outre les sources contemporaines, sur de nombreuses données et documents officiels des gouvernements occidentaux), et il arrive ensuite avec les conclusions qu'il en tire.

Dans l'autre essai, il fait de même : il s'appuie largement sur des auteurs qui voient tous les maux dans l'Islam Sunnite, et ne prend guère en compte les sources qui proposent d'autres explications du déclin. Il ignore totalement la dévastation de la société musulmane pendant les croisades (1095-1291) (pour lui, c'est comme si celles-ci ne se sont jamais produites, car il ne fait pas une seule référence à elles ni à leurs sources) ; Il ne fait pas non plus référence aux ravages causés par la piraterie chrétienne à travers les siècles, ni aux sources qui en parlent, et il ne fait pas non plus appel à des érudits compétents, comme Sezgin, par exemple, qui proposent quelques explications sur ce déclin.[339]

Deuxièmement, il est impossible d'utiliser des données pour tirer des conclusions historiques ou autres. Cette méthode consistant à verser des données dans n'importe quel type de mélangeur, qu'on l'appelle un ordinateur ou toute autre machine, a été utilisée par l'armée américaine au Vietnam et elle n'a abouti qu'à la mort d'environ 5 millions de Vietnamiens, à la dévastation du pays et la dernière retraite américaine. Il a également été utilisé par certains gourous en 2008 pour enrichir quelques individus riches et a abouti à la faillite du monde entier. Ces formules sont plus susceptibles de fonctionner pour gagner à la loterie que pour tirer des conclusions historiques ou connexes qui ont à voir avec le comportement humain ou ne relèvent pas du domaine des sciences exactes. Ce n'est pas parce que l'histoire a tendance à se répéter que l'on peut utiliser des formules mathématiques ou autres pour déterminer ce qui s'y est passé. L'histoire est, et restera jusqu'à la fin de la vie, un champ de bataille acharné autour de l'objet de la vérité, car la vérité (en particulier en ce qui concerne l'Islam) sera combattue jusqu'à la fin de la vie, et l'objet de certains d'entre nous est précisément pour lutter pour elle (la vérité) et ne pas la cacher derrière un tour de passe-passe de type « érudition. »

Troisièmement, il s'agit plutôt d'une méthode farfelue qui ne révèle rien de vrai parce que les données disponibles, y compris celles qu'il alimente, sont erronées en elles-mêmes ou dans

---

New York; 2001. J. Mathiex : Trafic humain et prix en Méditerranée aux 17e et 18e siècles ; *ANNALES : Économies, Sociétés, Civilisations* : vol 9 ; pp. 100-1 157-6 W. Spencer : *Alger à l'époque des corsaires* ; Presses de l'Université d'Oklahoma ; 1976.

[339]Fuat Sezgin : *Science et technologie dans l'Islam ;* 5 vol. ; tr., en anglais par R. et SR Sarma ; Institut für Geschichte der Arabisch-Islamischen Wissenschaften an der Johann Wolfgang Goethe-Universitat Francfort-sur-le-Main, 2010, vol 1 ; chapitre approprié.

leur propre nature. Il est impossible que la sélection de 4000 cas extraits de sources douteuses puisse aboutir à une idée sur les captifs et le déclin de la base de ressources algérienne (Essai 1). Il suffit à Chaney de regarder deux ouvrages sur les captifs de Salzmann et Hershenzon pour conclure exactement le contraire de ce qu'il dit, car ces deux ouvrages sont méticuleusement étudiés.[340] Il aurait pu aussi utiliser l'article court, mais pourtant assez éclairant, de Mathiex sur le même sujet.[341] Il en va de même en ce qui concerne la question du déclin de la civilisation islamique ou des travaux scientifiques dû à la montée des élites sunnites (Essai 3). Il est d'autant plus impossible d'utiliser des données qui suscitent soi-même des doutes quant à leur crédibilité/valeur (comme il le fait aux pages 8 et 12 de l'essai 3) et ensuite d'écarter ces doutes dans des formules plus obscures. Les données sont soit une preuve complète, soit non.

Quatrièmement, il est impossible d'utiliser la même procédure que la sienne encore aujourd'hui, en 2020, pour tirer quelque chose de certain concernant la dernière décennie 2010-2020, aussi précises soient les données que l'on trouve, et même si on les introduit dans les ordinateur les plus sophistiqués d'aujourd'hui, pour expliquer ou tirer quoi que ce soit de précis sur n'importe quelle question, que ce soit l'échec des Américains en Irak, la montée d'Isis, la perte des élections présidentielles par Clinton, la montée de Trump, ou pourquoi tant de personnalités et des stars de la pop et du cinéma sont mortes en 2016. C'est tout simplement impossible.

Enfin, cet auteur lance un défi à quiconque consiste à examiner la technique ou la formule utilisée par Chaney pour expliquer le déclin de la production scientifique dans le monde musulman et son lien avec la montée de l'Islam Sunnite, et à en tirer un sens.

Il est certain que si Chaney peut noyer n'importe quel individu dans ses formules, il ne peut cacher le défaut central de son œuvre : ses limites en tant qu'historien.

Commençons par les agissements de ses pirates algériens et leur déclin ultérieur. Chaney fonde son affirmation centrale sur l'hypothèse que la flotte algérienne était beaucoup plus forte que celle ottomane, ou constituait son noyau central. Il dit des bêtises totales. Dès le

---

[340]DB Hershenzon : *L'Espagne moderne et la création de la Méditerranée : captivité, commerce et connaissance,* une thèse soumise en partie pour répondre aux exigences du diplôme de doctorat en philosophie (histoire) de l'Université du Michigan 2011.

A. Salzmann : Migrants enchaînés : sur l'esclavage des musulmans dans l'Europe de la Renaissance et des Lumières ; dans *Religions*, 2013, 4 ; pages 391 à 411.

[341]J. Mathiex : Trafic et prix de l'homme en Méditerranée aux 17[e] et 18[e] siècles ; *ANNALES : Économies, Sociétés, Civilisations* : vol 9 ; p. 157-64.

début (à partir du moment où Arruj Barberousse lança ses attaques contre la forteresse espagnole de Bejaia (1512-1514) jusqu'en 1830 (date de l'arrivée des Français), ce furent les Algériens qui comptèrent sur l'assistance militaire ottomane. En fait, si c'était le cas, sans l'aide militaire ottomane, l'Algérie, tout comme le reste de l'Afrique du Nord, aurait été christianisée sur le modèle de l'Amérique du Sud et de l'Amérique centrale (c'est-à-dire que 80 à 90 % de la population aurait été éliminée, et le reste aurait survécu comme une sorte de Mulatos à moitié infirmes, exhibant éternellement de grandes croix de métal autour de leur cou).[342] Cela ne nie pas le fait que d'innombrables dizaines de milliers d'Algériens de tous grades ont combattu et sont morts pour la cause ottomane/musulmane, et que la flotte algérienne a combattu pendant des siècles aux côtés des Turcs. Si Chaney avait lu les ouvrages de quiconque connaissant si peu la marine ottomane, sans parler de quelqu'un comme Casale qui en sait trop,[343] il aurait découvert le rôle important et de premier plan des capitaines ottomans, que ce soit Kemal Reis, Piri Reis, Seydi. Ali Celebi, Kheir Eddin Barbarossa, Piale, Sinan et d'innombrables autres qui étaient tous Ottomans (Piale était d'origine croate et Sinan était juif). Même Draggut, qui a passé une grande partie, sinon la majeure partie, de son temps en Afrique du Nord, était Turc. Salah Reis, grand commandant maritime et terrestre, était d'origine égyptienne et avait perfectionné ses compétences aux côtés des deux frères Barbarossa (Arruj et Kheir Eddin).[344] Murad Reis (mort en 1641), qui s'est illustré dans la première moitié du 17e siècle, était d'origine albanaise.[345] Les renégats chrétiens, à qui Chaney donne tout le mérite (grâce à leur savoir-faire inné chrétien/européen) à une exception près (Ali Bitchin) n'ont jamais amené un seul navire en Algérie, les grands navires les mieux équipés dont disposait la marine algérienne ont été pris aux chrétiens, généralement par ruse ou après quelques raids audacieux. Le meilleur commandant de la seconde moitié du 16e siècle, Uluj Ali, n'a jamais été un officier renégat dans une armée

---

[342]Consultez les documents suivants pour obtenir des informations ou de l'inspiration, ou les deux : FF Armesto : *Avant Columbus* : MaCMillan Education ; Londres, 1987, p. 130 ff. J. Muldoon : *Papes ; Avocats et infidèles ; l'Église et le monde non chrétien ; 12h50-15h50* ; (Liverpool; 1979); p. 102 et suiv. N. Housley : *Les croisades ultérieures ;* (Presse universitaire d'Oxford ; 1992) ; pp. 304 et suiv. W. Howitt : *Colonisation et christianisme* : Longman ; Londres; 1838. Ward Churchill : *Une petite question de génocide* ; Livres sur les lumières de la ville ; San Francisco ; 1997. DE Stannard : *Holocauste américain ; La conquête du nouveau monde ;* Presse universitaire d'Oxford ; 1992. DE Stannard : « Génocide dans les Amériques » *The Nation*, (19 octobre 1992 ; pp. 430-34).
[343]G. Casale : *L'ère ottomane de l'exploration ;* Presse universitaire d'Oxford ; 2010.
[344]C. De Rotalier : *Histoire d'Alger*, 2 vols ; Chez Paulin, Paris ; 1841 ; p. 130.
[345]S. Lane Poole : *Les corsaires barbaresques* ; op cit p. 192 ; G. Fisher : Barbarie Légende 316 et suiv., J. Morgan, *Une histoire complète d'Alger,* 2 e éd ; Londres; 1731. 557-9, 588, 597, 600.

chrétienne, mais a été amené en Algérie alors qu'il était enfant.[346] La seule exception à tout cela était en effet Ali Bitchin, probablement vénitien, nommé Piccinio, actif dans les années 1630. Il est effectivement arrivé à Alger à bord d'un navire, a réaménagé certains navires à Alger et a fait beaucoup pour la marine algérienne, mais à aucun moment nous n'avons de récit de lui commandant la marine ottomane pendant cette période.[347] Aussi, les chantiers navals algériens n'ont jamais, à aucun moment, égalé ceux d'Istanbul ou d'ailleurs en Turquie. Kheir Eddin d'abord, puis Uluj Ali, des décennies plus tard, réaménagèrent la marine ottomane non pas à Alger mais à Istanbul.[348]

Enfin, contrairement à ce qu'il prétend, toutes les opérations qu'il dit avoir été menées par les « Corsaires » pour le compte de la Porte (on ne parle pas ici de capture de galère ou autre navire, mais de grandes batailles,) furent menées par les Ottomans, principalement et, en fait, comprenait une présence nord-africaine. La prise de Rhodes en 1522 fut le fait des Ottomans, le Sultan Soliman lui-même[349] ; Prevesa (1538) : de même,[350] la reconquête de Tripoli en 1551 fut également par la flotte ottomane[351] ; la défaite des chrétiens à Djerba en 1560 fut également due aux Ottomans.[352]

Maintenant, concernant d'autres erreurs historiques :

p.5 : Kheir Eddin n'a jamais été le dirigeant d'Alger en 1516. C'était Arruj.

p.6 : Premier paragraphe : Kheir Eddin n'a jamais été présent à la bataille d'Alger, en 1541, il était à des milliers de kilomètres.[353]

---

[346]EH Currey : *Loups de mer de Méditerranée*, op cit ; p. 345. J. Morgan : *Histoire complète d'Alger*, op cit. Barthélemy Bennassar et Lucile Bennassar. *Les chrétiens d'Allah : L'histoire extraordinaire des renégats.* Paris : Editions Perrin

[347]E. D'Aranda : *La Relation de la Captivité et de la Liberté du Sieur d'Aranda*, Bruxelles, 1662, 3e é ., tr., par J. Davies comme *:* Lane Poole : *Les Corsaires Barbaresques* ; op cit, p. 195.
JB Wolf : *La Côte de Barbarie* ; op cit, p. 148.

[348]EH Currey : *Loups de mer de Méditerranée*, op cit ; p. 374. JB Wolf : *La côte de Barbarie* ; WW Norton & Compagnie ; New York, p. 53.

[349]RB Merriman : *Soliman le Magnifique*, *1520-1566*, Harvard University Press, 1944, p. 60 ; etf ; JB Kinross : *Les siècles ottomans*, Jonathan Cape, Londres, 1977, p. 176 et suiv.

[350]LFA Von Pastor : *L'Histoire des Papes depuis la fin du Moyen Âge,* tr. FJ Antrobus, 14 vols, Londres, 1891-1924, XI, 276-278.

[351] S. Lane Poole : *Les corsaires barbaresques* ; op cit, p. 134 et suiv. C. De Rotalier : *Histoire d'Alger*, Paulin, Paris, 1841, vol 2, p. 60.

[352] RC Anderson : *Guerres navales au Levant, 1559-1853* ; Presse de l'Université de Princeton/Liverpool ; 1952 ; p. 8 et suiv. WH Prescott : *Histoire du règne de Philippe II ;* JB Lippincott et Cie ; Philadelphie, 1882 ; tome 2 ; p. 325-26-327.

[353]R. Basset : *Documents Sur Le Siège d'Alger en 1541* (Paris et Oran, 1890). W. Spencer : *Alger au temps des corsaires* ; Presses de l'Université d'Oklahoma ; 1976. Voir aussi la description impressionnante de la campagne par Rotalier.

Kheir Eddin n'a jamais capturé Nice en 1543, il s'agissait d'une action combinée ottomane-française.[354] Pour information, suite à la prise de la ville, les Français l'ont incendiée, puis se sont enfuis.[355] Le communiqué du Maréehal Vieilleville dit :
« La ville de Nice fut pillée contre la capitulation, puis incendiée, ce dont il ne faut pas reprocher à Barberousse ni à tous ses Sarrasins, car ils étaient déjà assez loin lorsque cela se produisit. . . . Cette méchanceté a été imputée au pauvre Barberousse pour défendre l'honneur de la réputation de la France et même du christianisme.[356] »
(Ce qui se traduit par : la ville de Nice a été saccagée puis incendiée, mais Barberousse ne doit pas en être tenu responsable, car il était déjà parti lorsque cela s'est produit. Cet acte ignoble lui a été imputé pour sauver l'honneur français, en fait pour sauvez l'honneur de la chrétienté.)

Quant à son argument sur la force puis la faiblesse de la flotte algérienne après 1650, suivies par les attaques occidentales contre les corsaires, qui ont forcé les Algériens à signer des traités protégeant le commerce, il est ridicule, car les traités étaient conclus depuis des siècles déjà, et les accords commerciaux entre l' Occident chrétien et la soi-disant côte barbaresque, y compris l'Algérie, sont en effet vieilles de plusieurs siècles.[357] De plus, les attaques ont précédé la fin du 17e assez longtemps en fait. Inutile de s'attarder sur les attaques séculaires, dès le 11e siècle en fait, menées par des pirates chrétiens contre l'Afrique du Nord, non pas par dizaines, mais par centaines. Voici les références des ouvrages détaillant de telles attaques

---

[354]ES Creasy : *Histoire des Turcs Ottomans* ; Khayats; Beyrouth ; 1961, p. 178. G. Fisher : *Légende de Barbarie* ; op cit; p. 72.

[355]Harvel et Wotton ont rapporté que les Français avaient incendié la ville, contre la volonté des Turcs, et s'étaient enfuis. *Documents* ix, 516-7 et 519-22, G. Fisher : *Barbary Legend* ; op cit; p. 74.

[356] Heinrich, *L'Alliance franco-algérienne* au *XVIem siècle,* p.55. Harvel et Wotton ont rapporté que les Français ont incendié la ville, contre la volonté des Turcs, et se sont enfuis, *selon l'État. Les articles* IX, 516-517 et 519-22, réfutant l'accusation non étayée de Duro selon laquelle les Turcs auraient violé la capitulation en pillant Nice, i. 264. Venise a ensuite blâmé les Turcs pour sa propre trahison, L. Villari, p. 287, et en 1578, ils avaient parfaitement appris à imiter les chrétiens en diffusant de fausses nouvelles », Cal. SPF 1578-9, p. 76.

[357] Amari, M., *éd., I diplomami arabi des archives florentines* (Florence, 1863-7). Goitein, S., éd. et trans., *Lettres de commerçants juifs médiévaux* (Princeton, 1973). D. Abulafia : *Commerce et conquête en Méditerranée, 1100-1500*, Variorum, 1993.
H. Bresc : *Un monde méditerranéen : Économies et société en Sicile*, 1300-1450 : 2 vols, Rome-Palerme, 1986. GB Depping : *Histoire des échanges commerciaux entre le Levant et l'Europe depuis les croisades jusqu'à la fondation des colonies d'Amérique,* 2 vols, Paris, 1830. W. Heyd : *Histoire du commerce au Levant au Moyen Âge* ; Leipzig; 1885-6 ; rééditer; Amsterdam 1967. ML de Mas Latrie : *Traités sur la paix et le commerce et documents divers, concernant les relations des chrétiens avec les Arabes d'Afrique du Nord au Moyen Âge,* Burt Franklin, New York, publié initialement à Paris, 1866. E. Plantet : *Correspondance des Deys d'Alger avec la Cour de France, 1579-1830*, 2 vols, Paris, 1889. L. Valensi : *Le Maghreb avant la prise d'Alger ;* Paris; 1969.

contre les navires et les côtes musulmans ; assez pour occuper Chaney et ses acolytes pour les prochaines années.[358]

Voici quelques exemples de déprédations chrétiennes de l'époque, il dit que la force des corsaires algériens/barbaresques était intouchable (1600-1650), et pour lui prouver, par des faits (que chacun peut vérifier), non d'obscures formules (que personne ne peut comprendre), que c'étaient plutôt les pirates chrétiens, ainsi que leurs gouvernements, qui attaquaient les Algériens, les asservissaient, les tuaient en masse et détruisaient leur commerce et leur navigation, et non l'inverse comme il le prétend :

En 1604, un Anglais nommé Robert Giffard accompagna les Chevaliers pour mener une attaque de brulôts contre des navires dans le port d'Alger.[359] La ville de Bona fut visitée en 1607 et souffrit gravement lorsque six galères florentines, commandées par des « messieurs » français, s'emparèrent du fort, « réduisirent en viande la malheureuse garnison » et emportèrent dix-huit cents hommes, femmes et enfants captifs à Livourne.[360] En 1608, un convoi de navires musulmans fut capturé dans son intégralité par les Chevaliers, entraînant des représailles de la part du Sultan.[361] La ville de Marseille équipe en 1610 le pirate

---

[358]Amatus de Montecassino, *L'Histoire des Normands,* trad. P. Dunbar, révisé par G. Loud (Woodbridge, 2004). Al-Tidjani, *Bibliothèque Arab-Sicula,* éd. M. Amari (2 vol., Turin, 1880-1), II, 41-81. Bernardo Maragone, *Les Annales de Bernardo Maragone,* éd. L. Gentile (Rerum Italicarum Scriptors, 2e éd., Bologne, 1936). *Carmen dans Victoria Pisanorum,* éd. BONJOUR Cowdrey, « La campagne de Mahdia de 1087 ; *The English Historical Review,* CCCLXII (1977), 1-29, en particulier 24-29. *Chronicon court Nortmannicum,* éd. L. Muratorian (Rerum Italicarum Scriptors, V, Milan, 1726), 278 (I-VI). Godfrey Malaterra, *Les actes du comte Roger de Calabre et de Sicile et de son Frère duc Robert Guiscard,* trad. K. Wolf (Ann Arbor, 2005). F. Lopez de Gomara : *Annales de l'Empereur Charles Quint ;* 1566 reproduit avec traduction anglaise par RB Merriman : *Annales de l'empereur Charles V*, Oxford, 1912. Hugh Falcandus ; *L'histoire ou liber de regno Sicile et l'épître ad Petrum Le Thésaurarium d'Ugo Falcando,* éd. G. Syracuse (Fonti pour l'Histoire d'Italie, XXII, Rome, 1904). Hugues Falcandus ; *L'histoire des tyrans de Sicile, 1154-69,* trans et annotée par GA Loud et T. Wiedemann (Manchester, 1998). Luis Marmol Carvajal : *Description générale de* l'Afrique 3 vols ; Grenade ; 1573. Romuald de Salerne, *Le Chronicon de Romuald de Salerne,* éd. C. Garufi (Rerum Italicarum Scriptors, 2e éd., vol. VII, Citta di Castello, 1935). D. Abulafia : Le Royaume normand d'Afrique et les expéditions normandes à Majorque et dans la Méditerranée musulmane ; dans D. Abulafia : *Italie, Sicile et Méditerranée 1100-1400* (Variorum Reprints ; Londres ; 1987), pp. 27-49 ; RC Anderson : *Guerres navales au Levant 1559-1853*, Liverpool, 1952. KR Andrews : Sir Robert Cecil et le pillage méditerranéen ; dans *La revue historique anglaise* ; vol 87 (1972); pages 100-1 513-32. PW Bamford : *Navires de combat et prisons : les galères méditerranéennes de la France à l'époque de Louis XIV*. Minneapolis : University of Minnesota Press, 1973. R. Basset *Documents sur le siège d'Alger en 1541* (Paris et Oran, 1890). P. Hubac : *Les Barbares ;* Paris; 1949. J. Mathiex : Trafic humain et prix en Méditerranée aux XVIIe et XVIIIe siècles ; *ANNALES : Économies, Sociétés, Civilisations* : vol 9 ; pp. 100-1 157-6 EW Shermerhorn : *Malte des Chevaliers,* Londres ; 1929. CD Stanton : *Opérations navales normandes en Méditerranée ;* La Presse Boydell ; 2011. G. Wettinger : *L'esclavage dans les îles de Malte et de Gozo, c. 1000-1812*. La Valette : Publishers Enterprises Group, 2002. H. Wieruszowski : Le royaume normand de Sicile et les croisades ; en *Politique et culture dans l'Espagne et l'Italie médiévales* ; éd., H. Wieruszowski; Édition de Contes et Littérature (Rome; 1971).

[359]C. Lloyd : *Corsaires anglais sur la côte de Barbarie ;* op cit; p. 137.

[360]S. Lane Poole : *Barbarie* ; op cit; 254 ; G. Fisher : *Légende de Barbarie* ; op cit; p. 153.

[361]Ibid.

hollandais Simon Danser « pour détruire tout ce qui appartient aux pirates barbaresques,[362] » ce qui signifie tous les navires civils ou militaires. Puis en 1616 la même ville équipa cette fois les Chevaliers de Malte pour accomplir la même tâche de destruction.[363] Puis en 1620, le général Philippe Emmanuel de Gondi détruisit 10 navires algériens.[364] La délégation algérienne de paix venue conclure des liens commerciaux avec la France, similaires à ceux existant de l'autre côté de la Méditerranée, fut lynchée par une foule dans les rues de Marseille, en 1620. Même après la signature de traités spécifiques dans les années 1620,[365] il restait la question de savoir si les navires ottomans et algériens devaient être traités comme des pirates ou comme des navires publics d'une puissance souveraine.[366] Les Français, là encore, malgré les accords de paix, envoyaient régulièrement des navires combattre aux côtés des puissances chrétiennes de la Méditerranée contre les Ottomans et les Nord-Africains, et ils étaient également d'importants financiers des corsaires maltais.[367] Ces navires arboraient peut-être des drapeaux portugais, pontificaux ou maltais, mais il s'agissait là d'un « déguisement assez mince.[368] » Dès les années 1650, les Français cherchaient à implanter des avant-postes par des moyens militaires sur la côte algérienne afin de contrôler la « piraterie musulmane, » mais en réalité pour y promouvoir les intérêts français dans la pêche au corail.[369]

Les Français n'étaient pas seuls. Dans les années 1620, de nombreux Nord-Africains et Turcs étaient détenus dans les prisons anglaises, irlandaises et galloises, puis vendus comme esclaves dans les villes maritimes espagnoles ou exécutés comme pirates.[370] De telles attitudes persistèrent jusqu'au début du 18e siècle.[371] En 1627, les habitants de Salé (Maroc) écrivirent au roi Charles Ier pour se plaindre des déprédations commises par le capitaine anglais Neaston ; trois ans plus tard, ils se plaignirent à nouveau.[372] Quelques années plus tard, des

---

362ACCM, E. 50 ; pièce 2 ; convention entre les députés du commerce de Marseille et le capitaine Simon Dander, Marseille, 28 août 1610.

363Pour plus de détails sur les alliances et accords français avec les corsaires maltais, voir P. Earle, op cit ; voir aussi G. Fisher : Barbary Legend ; op cit.

364P. Masson : *Histoire du commerce français* ; op cit; p. 31.

365Sur cette question voir : H. de Grammont : *Histoire du massacre des Turcs à Marseille en 1620* ; Paris ; 1879.

366P. Earle : *Corsaires de Malte* ; op cit; p. 38.

367Ibid.

368 Idem ; p. 39.

369P. Masson : *Histoire des établissements et du commerce français en Afrique barbare* (1560-1793), Paris Hachette, 1903.

370N. Matar : « First Turks and Moors in England » : article présenté à la conférence « *From Strangers to Citizens* », Londres, 5-8 avril 2000.

371RG Marsden, éd., *Documents relatifs aux lois et coutumes de la mer,* 1915 ; tome 1 ; pp. xxvii ; et tome 2 ; p. 239.

372H. De Castries : *Les Sources Inédites de L'Histoire de Maroc* : Archives et Bibliotheques D'Angleterre (Paris : Paul Geuthner, 1918-36), 3:75-7 ; 3:91-3.

navires anglais attaquent les côtes algériennes.[373] Les Anglais étaient si actifs dans la traite négrière nord-africaine que même le délégué royal anglais, John Harrison, se plaignit de leurs déprédations[374] et de la vente des hommes comme esclaves.[375] En 1646, Edmund Cason, membre de la Compagnie de Barbarie, fut envoyé à Alger pour négocier un traité et racheter les captifs.[376] Le traité de Cason comprenait une clause selon laquelle tout navire pouvait visiter Alger « comme autrefois, pour acheter, vendre…[377] » Au cours de la soi-disant Restauration (de la monarchie), les Anglais furent si profondément impliqués dans la possession et le commerce des esclaves nord-africains que le Dey algérien dut insister sur le fait que si la paix devait prévaloir, pour laquelle un traité avait été signé en 1662, les Anglais devraient s'abstenir de « transporter des Turcs ou des esclaves musulmans.[378] » Les marchands anglais qui commerçaient en Méditerranée se plaignaient du fait que les intérêts du pays étaient lésés au nom de la gloire. Le secrétaire d'état, Lord Arlington, ne comprend pas l'attitude des commerçants.[379] Il soutenait « qu'une guerre, si coûteuse pour le roi, s'avérait généralement avantageuse, car elle facilitait la navigation pour toutes les nations, et qu'une paix restreignant l'avantage aux seuls Anglais empêcherait la diffusion du commerce, les corsaires étant libres de harceler les autres drapeaux.[380] »

Ainsi, nous concluons que sans avoir recours à une technologie complexe, certainement épuisante (du moins pour cet auteur), simplement en parcourant correctement l'histoire, nous constatons que tout ce que Chaney a dérivé et conclu est complètement faux, et que les pauvres Algériens ne sont pas tombés dans la misère le jour où « leurs actes de piraterie ont cessé, » mais ont sombré dans leur état arriéré à cause des attaques chrétiennes contre eux.

En ce qui concerne l'essai sur l'Islam Sunnite à l'origine du déclin de la civilisation musulmane, nous ne serons pas trop longs car la plupart des affirmations de Chaney seront

---

[373]Francis Knight : *Une relation de sept ans d'esclavage sous les Turcs d'Argeire, subie par un marchand captif anglais ;* Londres, 1640, 34.

[374] N. Matar : Piraterie et captivité au début de la Méditerranée moderne : le point de vue de la barbarie dans C. Jowitt Editeur : *Pirates ? La politique du pillage*, 1550-1650 ; Palgrave ; Macmillan ; 2007 ; p. 56-73 ; à la p. 73.

[375] SP 71/12/vol. 2/200.

[376]C. Lloyd : *Corsaires anglais sur la côte de Barbarie ;* Collins ; Londres; 1981 ; p. 103-4.

[377] Idem ; p. 103-4.

[378]Calendrier des documents d'État, nationaux (CSPD)., Charles II, octobre 1668 à décembre 1669, 9 : 385 ; dans N. Matar : Introduction ; dans DJ Vitkus : *Piratage ; Esclavage et rédemption ;* 2001 ; p. dix.

[379] Idem ; p. 38.

[380] CSPV, xxxvii. 88-9

réfutées dans une grande partie de ce volume, et de manière assez approfondie. Dans cela, il blâme la madrasa pour un tel déclin, et blâme également ce que d'autres appellent l'Orthodoxie (Islam Sunnite), le chef des orthodoxes, Al-Ghazali. De plus, l'argument de Chaney est plus ou moins similaire à celui de l'un de ses gourous, T. Huff, qui a été suffisamment corrigé sous le titre précédent pour mériter beaucoup d'espace sous celui-ci. Ici, l'accent est mis sur les déficiences historiques de Chaney, même si dans cet essai il prend soin de ne pas énoncer des faits concrets, en particulier ceux portant des dates précises ou des conclusions précises. Il se contente de serpenter sans fin à gauche et à droite, nous expliquant sa formule, ou du moins essayant, mais finissant en fait par dérouter au moins cet auteur, avant de réitérer soudain son affirmation principale. Alors directement à ses erreurs historiques :

À la page 17, deuxième paragraphe, où il fait référence à l'arrivée de la madrasa dans l'Ibérie Islamique en 1349. Il commet ici une grave erreur, car tout ce qui restait de l'Ibérie Islamique à cette date était l'enclave de Grenade. À cette époque, les musulmans avaient perdu tous leurs principaux centres de production intellectuelle : Cordoue, Séville, Tolède, Valence et d'autres endroits, et donc lier l'essor des madrasas au déclin, au moins en s'appuyant sur l'étendue géographique des madrasas, est complètement faux dans ses fondements mêmes. Il aurait également pu, s'il avait consacré un peu de temps à ses recherches sur son sujet, constater que la Tunisie, comme une grande partie du Maghreb, avait cessé d'apporter toute contribution scientifique de quelque nature que ce soit après les invasions des Banu Hilal au milieu du 11e siècle, et aussi en raison des invasions et des conquêtes normandes qui ont commencé environ quelques décennies après celles des Banu Hilal ; soit environ deux siècles avant l'arrivée de la madrasa.[381] S'il pouvait fournir un seul ouvrage scientifique entre 1050 et la date qu'il donne pour l'arrivée des madrasas dans la région, que ce soit en Tunisie ou en Algérie, comme disent les Français : Chapeau à lui. Le seul endroit qui a conservé une certaine production scientifique sur la période du 11e au 14e siècle est le Maroc, Fès en particulier, car il n'a été touché ni par le fléau des Banu Hilal ni par les invasions normandes. De plus, s'il pouvait y consacrer un peu de temps, il découvrirait que ce sont précisément les

[381] J. Fontaine, et P. Gresser : *Le Guide de la Tunisie* ; Éditions La Manufacture ; Besançon ; 1992 ; p. 310. H. Saladin : *Tunis et Kairouan,* Bibliothèque Renouard ; Paris; 1908 ; p. 107. M. Talbi : Avec Al-Qayra ; *Encyclopédie de l'Islam*, op cit, vol IV, p . 829. G. Iver : Autre ; *Encyclopédie de l'Islam* ; première série, vol 4 ; pp. 100-1 646-9 Ibn Khaldun : *Histoire des Berbères ;* tr. De Slane ; je.37. CD Stanton : *Opérations navales normandes en Méditerranée ;* La Presse Boydell ; 2011 ; p. 258.
Voir l'excellent : A. Metcalfe : *Musulmans et chrétiens en Sicile normande* ; Routledge ; Londres; 2003 ; p. 28 et suiv.

madrasas de Fès et la mosquée/université Qarawiyyin qui, tout au long de cette période, ont continué à produire des travaux scientifiques.[382]

À la page 24, il affirme :

« La conclusion selon laquelle les chocs militaires ne suffisent pas à expliquer le déclin est également étayée par l'expérience du Monde Islamique Occidental. Bien que cette région ait également été soumise à d'importantes pressions militaires de la part des régimes politiques chrétiens au cours de cette période (par exemple l'Ibérie Islamique), elle n'a pas connu de déclin de la production scientifique. »

Bien sûr, il dit des bêtises, car en effet, s'il était un historien compétent, il constaterait que des endroits comme Séville, Cordoue, ou la Sicile, ou Murcie, ou Tolède, n'ont jamais eu de madrasa. Pourtant, ils ont tous été témoins d'un effondrement de leur production scientifique. Aidons-le avec les dates où la production scientifique est tombée dans ces lieux : Tolède : 1085 ; Séville 1248 ; Cordoue 1236 ; Valence 1238 ; Sicile : début du milieu du 11e siècle, et nous pouvons continuer. Quel est le seul élément qui relie la chute de la production scientifique musulmane dans tous ces lieux : précisément la capture chrétienne de ces lieux.[383]

Si Chaney pouvait citer un seul ouvrage scientifique réalisé par des musulmans dans ces lieux sous domination chrétienne, à l'exception de la géographie d'Al-Idrisi en Sicile, on souscrirait sans réserve à sa théorie et à n'importe laquelle de ses théories jusqu'à la fin de sa vie, même si un jour il a encore utilisé sa formule pour nous « prouver » que l'Islam Sunnite a déclenché la Seconde Guerre mondiale.

Pour être honnête, il y a un point d'accord avec lui (Chaney) : la production d'ouvrages scientifiques ou de tout travail de haut niveau intellectuel/académique/artistique dans n'importe quel domaine, profession, peu importe, dans le monde musulman d'aujourd'hui, bien sûr, est néant. Bien sûr, les « musulmans » sont incapables de faire quoi que ce soit de valable aujourd'hui ; ils sont simplement heureux si l'un de leurs footballeurs est salué dans les médias étrangers, ou s'ils organisent le feu d'artifice le plus cher pour le Nouvel An, ou qu'ils possèdent le plus grand nombre de véhicules plaqués or. Voilà jusqu'où va leur

---

[382]R. Létourneau : *Fès avant le Protectorat* ; Paris; 1949.

[383]CH Bishko : La Reconquête espagnole et portugaise, 1095-1492*, dans Une histoire des croisades* Vol. 3 : *Les quatorzième et quinzième siècles,* éd., HW Hazard Madison : The University of Wisconsin Press, 1975.

JF O'Callaghan : *Reconquête et croisades dans l'Espagne médiévale*, University of Pennsylvania Press, Philadelphie, 2003,

J. Taylor : *Les musulmans dans l'Italie médiévale* ; Livres de Lexington ; New York; Oxford ; 2003

contribution aux réalisations mondiales. Bien sûr, ils ne peuvent aujourd'hui produire quoi que ce soit de valeur, dans quelque domaine que ce soit, de dimension élevée ou universelle, à moins d'être exilés de leurs sociétés moribondes et en fait délabrées. Il n'y a aucune madrasa à blâmer. Il n'y a aucune figure orthodoxe à blâmer. En fait, partout et depuis un moment déjà, nous avons la main de l'Occident aux commandes, ou l'ingérence, ou celle de ses protégés, ou les élites incompétentes qui ne jurent que par l'Occident, mais ne trashent que de l'Occident (défilés de mode et des cochonneries similaires, qui sont la seule chose qu'ils peuvent apprécier ou qui sont à leur niveau). Le résultat de cette saleté occidentale ajoutée à la saleté locale/indigène : juste la somme de toutes les saletés sous lesquelles certains d'entre nous, encore avec goût et intelligence, doivent se glisser chaque jour, et sur lesquelles malheureusement nous devrons revenir dans la rubrique finale de ce volume.
Et pour finir avec Chaney, cet auteur était un enfant des dernières années de l'occupation française de l'Algérie : il y avait un professeur musulman algérien dans notre seule et unique école ; les Français avaient fait en sorte que nous restions toujours en retard. Les Français, certes, n'étaient pas des musulmans sunnites, et ils détestaient sûrement les madrasas : ils les avaient fermées, sinon toutes, presque toutes, à leur arrivée en 1830 et après.[384]

2. Islam, science et civilisation

Dans cette section, l'affirmation selon laquelle l'Islam a causé le déclin de la civilisation islamique est décortiquée et réfutée dans ses trois arguments principaux :
- Premièrement, l'Islam est hostile à la science et à l'apprentissage dans son essence même.
- Deuxièmement, l'Islam est une foi fataliste et une foi occulte.
- Troisièmement, l'Islam est une agence de persécution des savants et des érudits.

Une fois ces affirmations réfutées, le quatrième point montre comment l'Islam a en fait agi comme un stimulant pour le progrès scientifique de la période du 7e au 13e siècle.

---

[384]M. Morsy : *Afrique du Nord 1800-1900 ;* Longman ; Londres; 1984 ; p. 160.

A. « L'hostilité intrinsèque de l'Islam à l'égard de la science »

« L'Islam est à mille lieues de la raison et de la science. (Renan)[385] »

À l'époque de Renan, c'est-à-dire à la fin du 19e siècle, l'inimitié de l'Islam à l'égard de la science, de la modernité et de la civilisation était déjà bien ancrée dans la plupart des opinions et de la littérature occidentales. L'enseignement islamique était considéré comme produisant « le despotisme, le fanatisme, l'ignorance, l'hostilité et la haine envers le reste de l'humanité. [386] » Écrivant à la fin du 17e siècle, Charles Blount affirmait avec assurance que l'Islam et les musulmans sont hostiles à l'apprentissage.[387] À peu près à la même époque, Alexander Ross présentait les ordres religieux musulmans comme étant « méchants et irréligieux, » observant diverses pratiques irréligieuses.[388]

Dans *Doutes sur les Religions*, traduit d'un texte anglais en 1739, Toland affirme que le Prophète Muhammad a ordonné aux musulmans d'être ignorants et de mépriser le savoir :
« Parce qu'il a clairement vu que l'esprit d'enquête ne lui serait pas favorable. C'est ainsi que l'Islam s'est maintenu.[389] »
Au même siècle, dans son *Voyage,* Volney déclare :
« Loin de résoudre les abus de l'état, l'Islam en est la source même. Quiconque lit le Coran sera forcé d'admettre qu'il n'a rien sur les devoirs de l'homme dans la société, ni sur la formation politique, ni sur les principes de la société, l'art de gouverner ; bref, il ne dit rien sur la législation... Il parle avec la voix d'un fanatisme obstiné et passionné.... [Muhammad] ne voulait pas éclairer mais gouverner.[390] »
Diderot, également, dans sa *Lettre du 30 octobre 1759*, soutenait que le Prophète était le plus grand ennemi de la raison ; qu'il ne savait ni lire ni écrire, ce qui a encouragé les musulmans à être hostiles et à mépriser le savoir, ce qui a assuré la survie de l'Islam.[391] Le succès de l'Islam, selon Diderot, était dû au fait qu'il ne laissait aux gens que deux choix : les belles femmes ou

---

385 E. Renan : Islamisme et Science ; Conférence à la Sorbonne donnée le 29 mars 1883 ; dans *Œuvres complètes* (Calman Levy ; Paris ; édition 1947), vol. p. 947.
386 DA Pailin : *Attitudes* ; op cit; p. 98.
387 C. Blount, M. Gildon et autres : *The Oracles of Reason* (Londres ; 1693), p. 84 et suiv.
388 A. Ross : Pansébéia ; p. 120 à l'avant ; dans DA Pailin : *Attitudes* : op cit ; p. 98.
389 Dans A. Gunny : *Images ;* op cit; p. 95.
390 C. Chasseboeuf (Volney) : *Voyage* dans H. Djait : *Europe et Islam* (Le Seuil ; Paris ; 1974), p. 31.
391 D. Diderot : *Œuvres complètes* ; Vol VIII (Paris; 1975), à la p. 230.

l'extermination. Ainsi, le Prophète a fait disparaître l'illumination « dans le vacarme de la bataille et au milieu du plaisir. » Et à l'exception du Coran, « tous les livres ont été brûlés, soit parce qu'ils étaient superflus s'ils ne contenaient que ce qu'il contenait (le Coran), soit parce qu'ils étaient pernicieux s'ils contenaient quelque chose qui en était omis.[392] » Ici, bien sûr, comme beaucoup de ses pairs, Diderot fait référence au tristement célèbre incident de l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie, un incident toujours ravivé pour justifier l'antagonisme islamique envers le savoir.

Ce n'était pas particulièrement l'avis d'Ocklay et Boulainvillers, soi-disant plus favorables à l'Islam, et qui expliquent que l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie par les musulmans est plus une preuve de « dévotion au Coran qu'une hostilité à la raison et à l'érudition. [393] »

En vérité, cette bibliothèque n'a jamais été incendiée par les musulmans. Cette accusation a été formulée par l'historien chrétien Bar Hebraeus (Abu Al-Farraj), cinq siècles après l'événement supposé, et s'est perpétuée depuis. Cette Bibliothèque, comme nous l'avons démontré dans notre livre Notre Civilisation (tome 1) n'a jamais existé. Aucune trace n'en a jamais été retrouvée, aucun chroniqueur de l'époque de l'entrée des Arabes en Egypte (vers 640), y compris Jean de Nikiu, n'y a jamais fait référence. Aucun chroniqueur, qu'il soit byzantin musulman, juif, à l'époque ou jamais, n'y a fait référence. Et, pensez s'il vous plaît, si cela existait, cela ruinerait n'importe quel empereur et même la monarchie saoudienne aujourd'hui, en raison du coût du parchemin et du papyrus,[394] de l'achat de ses centaines de milliers d'ouvrages, de leur entretien et du fonctionnement de la bibliothèque. 2 000 milliards de dollars chaque année.[395] Même le cheikh le plus généreux exigerait la fermeture immédiate de ce foutu endroit.

Revenons à Diderot qui affirme que l'hostilité des musulmans à l'égard du savoir était évidente à l'époque du Calife Al-Ma'mun, lorsque l'on entendait les gens crier à sa mort parce qu'il (le Calife) avait favorisé la science aux dépens de la « sainte ignorance » des croyants fidèles ; et cela, comme le remarque Gunny, Diderot l'a écrit dans une sérieuse Encyclopédie.[396]

---

[392] A. Gunny : *Images* ; op cit; 168.

[393] S. Ockley : *L'histoire des Sarrasins ;* troisième édition (Cambridge ; 1757) vol I ; p. 315 ; Henri, comte de Boulainvillers : *La Vie de Mahomet* (1730), p. 46 et suiv.

[394]Pour les prix, consulter Maya Shatzmiller : *The Adoption of Paper in the Middle East, 700-1300 AD* **,** The University of Western Ontario, Tableau 2, Average Wages and Prices in Egypt during the 9th Century, p. dix. history.uwo.ca /people/...Articles/02-L'adoption-du-papier-au-Moyen-Orient.pd
Consulté le 28 juillet 2018.

[395] Consultez J. Floraison : *Papier avant impression* ; Yale University Press, 2001, sur le fait que cela est impossible ; regarde p. 27 ; ainsi que 47 ; par exemple.

[396] A. Gunny : *Images* ; op cit; p. 168.

Dans ses sermons prononcés à l'université d'Oxford, Joseph White, nommé titulaire de la chaire Laudian d'arabe en 1775,[397] expliquait que partout où l'Islam s'est établi, les gens ont perdu leur indépendance et leur liberté, leurs progrès scientifiques, leurs inventions et leur amour de la civilisation. L'apprentissage a été retardé et ils sont devenus indolents.[398] White a déclaré que la cause la plus importante du succès de l'Islam était « le manque de culture de la plupart des Arabes, ceux de La Mecque étant particulièrement ignorants et analphabètes. » Joseph White se contredit cependant lorsqu'il affirme également qu'ils ont écrit de la belle poésie, avant de conclure que :

« Une félicité composée uniquement de plaisir pur et spirituel aurait été trop raffinée pour les tribus non civilisées.[399] »

L'Amiral Bauffremont dans son journal dans les pays de « Barbarie » (Afrique du Nord) et du Levant, en 1766, dit :

« Tous les gens qui reconnaissent le Coran suscitent à peu près la même réflexion ; c'est partout le plus odieux et le plus méprisable des gouvernements.[400] »

C'est la même vision largement portée au 19e siècle par Chateaubriand, qui voit dans l'Islam l'antithèse de la civilisation, l'Islam ne proposant rien d'autre que la guerre ou une vie voluptueuse.[401] Et en raison de son essence fataliste, l'Islam promeut le despotisme, les musulmans étant encouragés à ne pas combattre un tel despotisme, et le seul statut laissé aux Arabes est de « vivre comme des esclaves.[402] »

De même, Renan dit :

« Ce qui distingue le musulman, en effet, c'est essentiellement sa haine pour la science ; la conviction que la recherche est inutile, frivole et contraire à la foi ; la science de la nature parce qu'elle rivalise avec Dieu ; l'histoire parce qu'elle traite de l'époque préislamique, qui porte donc des erreurs anciennes.[403] »

---

397 J. White : *Sermons prêchés devant l'Université d'Oxford,* en 1784, lors de la conférence fondée par le révérend J. White. J. Bampton ; 2e édition (Londres, 1785).
398 Dans DA Pailing : *Attitudes* ; op cit; p. 98.
399 A. Gunny : *Images,* op cit ; pp. 100-1 181-2
400 *Journal de la Campagne de l'Amiral de Baufremont dans les Pays Barbaresques* (1766) éd. (M. Chirac ; Paris ; 1981), p. 43.
401 Chateaubriand : *Itinéraire* ; op cit; p. 908.
402 Idem ; pp. 100-1 941-2
403 E. Renan : *l'Islamisme ;* op cit; p. 957.

Sir William Muir (1818-1905), lieutenant-gouverneur du vaste territoire connu sous le nom de provinces du Nord-Ouest de l'Inde, déclare pour sa part :
« Nous ne trouvons nulle part le germe d'un gouvernement populaire ou d'une approche des institutions libres et libérales. L'Islam a maintenu les nations musulmanes dans un état arriéré et, à certains égards, barbare.[404] »

Cette hostilité islamique apparemment indéniable à l'égard de la science et du savoir contraste avec l'attitude chrétienne supérieure, qui favorise l'apprentissage et le progrès. Joseph White, dans ses sermons à l'Université d'Oxford, a déclaré :
« En termes de croyance, l'Islam est aussi naturellement nuisible que le Christianisme est aussi naturellement bénéfique… au caractère intellectuel, social et religieux de l'homme.[405] »
EA Freeman, professeur Regius d'histoire à Oxford, jugeait l'Occident « progressiste, légal, monogame et chrétien, » l'Orient « stationnaire, arbitraire, polygame et muhammadien.[406] »
Palmer a également reconnu que l'Islam était une « religion apparentée, bien qu'inférieure à la nôtre. [407] » Dans son *Califat*, Muir concluait :
« L'Islam d'aujourd'hui est essentiellement l'Islam que nous avons vu tout au long de l'histoire. Enveloppée dans les mains du Coran, la foi musulmane, contrairement à la foi chrétienne, est impuissante à s'adapter aux changements de temps et de lieu, à suivre le rythme de la marche de l'humanité, à diriger et purifier la vie sociale et à élever l'humanité.[408] »
Les catholiques français, quant à eux, étaient convaincus que l'Islam n'avait pas seulement des fondements sataniques,[409] mais que les ordres religieux musulmans étaient particulièrement dangereux car inspirés par une haine virulente de la civilisation.[410] Le succès de l'Europe sur l'Islam grâce à la colonisation était donc considéré comme un signe de supériorité chrétienne sur l'Islam fanatique et arriéré ; Le Christianisme est intrinsèquement favorable au progrès, tandis que l'Islam, par nature, encourage la stagnation.[411]

---

[404] W. Muir : *Le califat, sa montée, son déclin et sa chute* (Smith and Elder and Co ; Londres ; 1883), p. 599.
[405] J. White : Christianisme et Muhammadisme ; sermon IX; p. 449 ; dans DA Pailin : *Attitudes* ; op cit; p. 98.
[406] EA Freeman : *L'histoire et les conquêtes des Sarrasins* (Oxford : John Henry et James Parker ; 1856 ; Londres ; Mc Millan 1876), 3 e éd. pp; i.4.
[407] Dans C. Bennett : *Victorian Images of Islam* (Grey Seal ; Londres ; 1992), p. 99.
[408] W. Muir : *Le Califat ;* op cit; p. 598.
[409] M. Rodinson : *L'Europe;* op cit; p. 66.
[410] Le livre de l'abbé Rouquette de la Société des missions africaines de Lyon : *Les Sociétés Secrètes chez les Musulmans* (Paris ; 1899) est particulièrement significatif.
[411] M. Rodinson : *Europe* ; op cit; p. 66.

Alors que pour les chrétiens religieux occidentaux, l'Islam était trop décadent pour aspirer à l'apprentissage, pour les laïcs occidentaux, l'Islam était l'antithèse de l'apprentissage, mais pour les raisons très opposées avancées par les religieux et les érudits religieux occidentaux.[412] Les communistes, Karl Marx et Engels étaient d'accord sur le fait que l'Islam était un obstacle au progrès et que son retrait de la société était la voie du progrès. Engels considérait l'invasion française de l'Algérie comme un acte positif qui devait conduire à la civilisation du pays.[413] Karl Marx, pour sa part, affirmait que :

« Quels qu'aient pu être les crimes de l'Angleterre en Inde, elle a été l'outil inconscient de l'histoire pour provoquer… une révolution fondamentale dans l'état social de l'Asie.[414] »

Non seulement l'Islam, prétend-on, s'oppose au progrès et à l'apprentissage, mais il dégrade et même détruit les sociétés là où il s'implante. Ainsi, pour le missionnaire J.D Bate (1836-1923) :

« L'Islam réduit à un état de dégradation tout état civilisé sur lequel il prend l'ascendant et rend impossible l'élévation sociale et morale, au-delà d'un certain point, même des peuples les plus dégradés. Partout où l'Islam a obtenu le seul ascendant, la vaste induction de douze siècles raconte une histoire uniforme : cet ascendant a sonné le glas de tout progrès et le signal d'une stagnation générale.[415] »

Pour Renan :

« Les musulmans sont les premières victimes de l'Islam. Plusieurs fois au cours de mes voyages en Orient, j'ai pu constater que le fanatisme est l'œuvre d'une minorité d'hommes dangereux qui maintiennent les autres dans la pratique de la religion par l'usage de la terreur. Émanciper le musulman de sa religion serait le plus grand service qu'on lui rendrait. En souhaitant à ces populations, parmi lesquelles il y a tant de bonnes gens, la délivrance du joug qui pèse sur elles, je ne crois pas exprimer un mauvais vœu. »

Et il conclut :

« L'Islam a affaibli les sociétés musulmanes depuis cinq ou six cents ans, tuant la science dans ces pays. Ainsi, la régénération de la société musulmane ne se produira pas tant que l'Islam existera ; le renouveau aura plutôt lieu à travers la destruction de l'Islam.[416] »

---

[412] N. Daniel : *Islam, Europe ;* op cit; p. 333.
[413] Cité par W. Bouzar : *Le Mouvement et la Pause* (Alger ; 1983), vol 1 ; p. 216-7.
[414] K. Marx : Articles datés de septembre 1859 et juin 1853, dans *Sur le Colonialisme*.
[415] JD Bate : *Les revendications d'Ismaël* (Londres ; W. Allen ; 1884), p. 301.
[416] E. Renan : *L'Islamisme ;* op cit; p. 963.

Aujourd'hui, les opinions sont plus ou moins les mêmes, résumées par Lueg qui note comment elles créent l'impression d'un « Occident progressiste, rationnel, éclairé et laïc, et d'un Islam arriéré, fanatique, irrationnel et fondamentaliste.[417] »

L'inimitié islamique envers la science et la modernité, en particulier, est résumée par Kung, qui dit :

« Le résultat de cette rencontre (du christianisme) avec la Réforme et la sécularisation a des implications suggestives pour l'Islam. Bien que l'on puisse facilement comprendre la désillusion face aux avancées scientifiques et technologiques, de nombreux observateurs de l'ensemble du développement des pays islamiques se demandent : avec une plus grande exposition, volontaire ou non, au monde moderne, l'Islam ne devra-t-il pas finalement passer par ces changements de paradigme ? La propagation de l'Islam au début du Moyen Âge, lorsqu'il est devenu une grande puissance culturelle et politique, est incontestablement impressionnante (pensez à l'adoption des méthodes administratives perses, de la philosophie hellénistique et de la médecine indienne). Pourtant, à l'époque moderne, au regret des musulmans de tous les pays, l'Islam a de plus en plus glissé dans une posture défensive face aux développements scientifiques, technologiques, économiques et politiques en Occident.[418] »

De même, Bernal insiste :

« L'incapacité ultime à associer la science aux caractéristiques durables de la religion musulmane a probablement été une des principales raisons de son dépérissement au cours des derniers siècles de l'Islam, devenu culturellement et intellectuellement statique.[419] »

Pour Hitti, un Arabe chrétien, par ailleurs fervent admirateur de la « civilisation arabe[420] » :

« La modernisation sur le plan intellectuel et spirituel implique la sécularisation. La sécularisation signifie plus que la séparation entre l'Église et l'état. Il remplace l'interprétation providentielle des événements historiques et des événements actuels de l'individu par une interprétation rationnelle basée sur les forces physiques et psychologiques. Rares sont les numéros actuels d'un journal arabe qui manquent de mentions répétées du nom d'Allah en relation avec les rapports sur la naissance et la mort, la maladie et la santé, la fortune et les calamités, le succès ou l'échec, une relique d'une pensée révolue.[421] »

Jean Claude Barreau dit :

---

[417] A. Lueg : La perception de l'Islam dans le débat occidental ; op cit; p. 21.
[418] H. Kung : *Christianisme* ; op cit; p. 53.
[419] JD Bernal : *Science en histoire ;* en 4 tomes ; Californie. (Watts and Co Ltd ; Londres ; 1969), Vol 1 ; p. 275.
[420] PK Hitti : *Histoire des Arabes* (Macmillan, Londres, éd. 1970).
[421] PK Hitti : *L'Islam et l'Occident : Une enquête historique et culturelle* (Princeton, 1962), p. 93.

« Les militants islamistes ne comprennent pas ce qui se passe. Ils ne réalisent pas qu'ils ont été battus par une modernité dont la rationalité est supérieure à celle musulmane. Ils (les musulmans) peuvent acheter des armes modernes et même les déployer, mais les victoires de l'Occident ne dépendent pas de la seule qualité des armes, mais plutôt du système de son organisation.[422] »

L'ineptie et le retard des musulmans, semble-t-il, résident dans les principes mêmes de l'Islam, tels que la Charia, ou le Ramadan (jeûne), qui, comme le note Daniel :

« On dit des musulmans qu'ils ne peuvent pas devenir efficaces sur le plan administratif, et encore moins productifs industriellement, pendant qu'ils observent le Ramadan... L'argument à propos du Ramadan est le suivant : si les musulmans observent le Ramadan, ils ne peuvent pas être compétitifs, parce que cela signifie un mois où aucun travail n'est fait ; et s'ils ne jeûnent pas, ils ne sont plus musulmans.... Le Ramadan a souvent été un prétexte à l'oisiveté.[423] »

Daniel continue :

« J'ai entendu des critiques amères à l'encontre de l'observance stricte du Ramadan, comme s'il s'agissait de la survivance d'une pratique maléfique aux sinistres implications fascistes pour le présent.[424] »

La ferme opposition de l'Islam à l'innovation religieuse est élargie par Lewis pour inclure les innovations dans d'autres domaines, une telle opposition, selon lui, la cause centrale du retard islamique. Il dit:

« Dans la tradition musulmane, l'innovation est généralement considérée comme mauvaise à moins qu'on puisse démontrer qu'elle est bonne. Le mot *bid'a* (innovation ou nouveauté) désigne un écart par rapport au précepte et à la pratique sacrés communiqués à l'humanité par le Prophète, ses disciples et les premiers musulmans. La tradition est bonne et consacre le message de Dieu à l'humanité. S'écarter de la tradition est donc mauvais, et avec le temps, le mot *bid'a,* parmi les musulmans, en est venu à avoir à peu près la même connotation que l'hérésie dans la chrétienté.[425] »

Il avance également que l'Islam force les musulmans au dogmatisme scolastique, au fanatisme et à une confiance aveugle dans la seule foi, marqués par un fatalisme débilitant et un mépris des

---

[422] JC Barreau : De l'Islam en général et du monde moderne en particulier (Paris ; Belfont le Prés aux Clercs ; 1991), dans A. Lueg : La Perception ; op cit; p. 21.
[423] N. Daniel : *Le Culturel* ; op cit; p. 80.
[424] Idem ; p. 188.
[425] B. Lewis : *La découverte musulmane de l'Europe* (Norton ; 1982), p. 223-4

arts visuels, un point de vue[426] partagé parmi les politiciens, les personnalités publiques, les intellectuels et les médias, tels que comme le Premier Ministre italien Berlusconi qui, en septembre 2001, a assimilé l'Islam aux ténèbres.

Quiconque se contenterait du genre de littérature que nous venons d'exposer (et nous pourrions l'étendre sur des centaines de pages si nous le souhaitions et ne nous lassions pas) conclurait que l'Islam est, en effet, l'agent le plus puissant du retard, de l'obscurité elle-même.
Pourtant, les faits historiques parlent différemment.

1. le Texte Sacré

L'Islam, affirme Anawati, « en soi, n'offrait aucune forme d'opposition à la recherche scientifique ; en fait, bien au contraire ; le stimulant pour la science est fourni par le Coran, puisque Dieu a été glorifié par l'émerveillement devant Sa création.[427] En effet, ainsi va les premiers versets révélés du Coran :
« 1. **Lis, au nom de ton Seigneur qui a créé**,
2. **Qui a créé l'homme d'une adhérence**.
3. **Lis! Ton Seigneur est le Très Noble**,
4. **qui a enseigné par la plume [le calame]**,
5. **A enseigné à l'homme ce qu'il ne savait pas**. »
(Coran 96 : 1-5).

Tout au long du Coran, le Coran appelle à plusieurs reprises les croyants à rechercher la connaissance, à observer et à réfléchir :
« **Dis : « Sont-ils égaux, ceux qui savent et ceux qui ne savent pas ? » Seuls les doués d'intelligence se rappellent**. » (39 : 9)
« **Nous leur montrerons Nos signes dans l'univers et en eux-mêmes, jusqu'à ce qu'il leur devienne évident que c'est cela (le Coran), la vérité**. » (41:53)

[426] M. Rodinson : *Europe ;* op cit; p. 127.
[427] G. Anawati : Sciences ; op cit; p. 778.

« **Et Il vous a assujetti tout ce qui est dans les cieux et sur la terre, le tout venant de Lui. Il y a là des signes pour des gens qui réfléchissent**. » (45 : 13)

« **Et Il apprit à Adam tous les noms (de toutes choses)**. » (2 : 31.)

« **Parmi Ses serviteurs, seuls les savants craignent Allah**. » (35 : 28.)

Le Coran utilise à plusieurs reprises les expressions :

« Pourquoi ne réfléchissent-ils pas ? Pourquoi ne raisonnent-ils pas ?

Le Coran encourage constamment l'utilisation de l'intellect et invite les gens à réfléchir, à enquêter et à analyser. Ainsi, note Heinen :

« Les musulmans de tous les temps ont interprété les conseils coraniques selon lesquels les merveilles de la création sont considérées comme la promotion la plus efficace de la recherche scientifique.[428] »

Et comme le remarque Garaudy :

« L'importance accordée à la perception sensible des êtres, symboles visibles du Dieu invisible, permet de mettre l'accent sur la méthode expérimentale, par opposition aux humbles spéculations déductives des Grecs, dont on n'en a vu aucune, à Athènes, qui s'intéresse aux sciences de la nature, pratiquées en Asie Mineure et à Alexandrie.[429] »

Le Coran utilise également la répétition afin d'ancrer certains concepts clés dans la conscience de ses lecteurs et auditeurs.[430] Allah (Dieu) et *Rabb* (le Pourvoyeur) sont répétés respectivement 2 800 et 950 fois dans le Coran ; *Ilm* (apprentissage/connaissance) arrive en troisième position avec 750 mentions.[431] Au sens islamique, l'apprentissage est une forme d'adoration par laquelle les humains sont mis en contact plus étroit avec Dieu. Plus nous en apprendrons sur Sa création, plus nous nous rapprocherons de Lui.[432] I.R et L.L Al-Faruqi soulignent ce point :

« Dieu a créé le monde et y a implanté Ses modèles immuables qui en font un cosmos. Il l'a conçu d'une manière qui appelle à l'émerveillement : parfait, ordonné, malléable, ses parties liées causalement et théologiquement les unes aux autres... Il a invité l'homme à étudier et à enquêter sur la nature, à faire la déduction nécessaire, et ainsi à reconnaître, adorez et servez-Le. Le Coran fait appel à cette érudition la plus large possible, confiant que les hommes trouveront

[428] AM Heinen : Religion et science en Islam, op cit ; p. 863.

[429] R. Garaudy : *Comment l'Homme* ; op cit p. 208.

[430] Wan Mohd Nor Wan Daud : *Le concept de connaissance ;* op cit; p. 32.

[431] Ibid.

[432] SM Hossain : Un plaidoyer pour une université islamique moderne ; dans *Buts et objectifs de l'éducation islamique* ; Édité par SM al-Attas ; Hodder et Stoughton ; Université King Abdulaziz (Djeddah; 1977), pp. 100-100. 91-103.

confirmées les prétentions de l'Islam concernant Dieu et Sa providence, envers la nature, envers l'homme et l'histoire. Il mettrait un point d'honneur à discerner les modèles de Dieu dans la nature, un acte de piété pour articuler ces modèles correctement et adéquatement ; et un acte de charité pour les enseigner aux autres.[433] »

C'est un point réitéré par Igram :

« L'Islam a nié le concept selon lequel Dieu est un être réservé assis sur son trône inaccessible, étant activement et intimement connecté à toutes les activités de ce monde. Ainsi, les musulmans pensaient que, comme Dieu détient les clés de la connaissance, le but de l'homme était d'ouvrir les portes de l'ignorance en diffusant cette connaissance. Cela les a amenés à considérer l'univers entier comme un don divin à étudier pour développer au maximum leur force morale et intellectuelle. Dans sa recherche de connaissances, l'Islam exigeait fortement que l'homme étudie les sciences, puisque la science elle-même est considérée comme un système divinement établi. Pour eux, si Dieu est le créateur des éléments sur lesquels la chimie doit s'appuyer, Il est aussi le constructeur du système solaire que l'astronome contemple, tout comme Il est le constructeur du système biologique humain dont l'esprit intrigue le philosophe et dont physiologie, le médecin répond.[434] »

Et pas seulement la connaissance pour la connaissance, comme le note Scott, le Coran enjoint aux gens de cultiver la terre comme un devoir religieux indispensable, et recommande la pratique de l'agriculture, du commerce, ainsi que la fondation et le développement de toute sorte d'industrie manufacturière.[435]

Le Coran, d'ailleurs, comme le résume Abdel Halim, fut le point de départ de toutes les sciences islamiques.[436] La grammaire arabe a été développée pour servir le Coran ; l'étude de la phonétique arabe a été poursuivie afin de déterminer la prononciation exacte des mots coraniques ; la science de la rhétorique arabe a été développée afin de décrire les caractéristiques du style inimitable du Coran.[437] Grâce au Coran, la langue arabe s'est propagée bien au-delà de la péninsule arabe, pénétrant profondément dans de nombreuses autres langues telles que le persan,

---

[433] IR et LL Al-Faruqi : *L'Atlas culturel ;* op cit *;* p. 321.
[434] C. Igram : Racines des sciences naturelles, Laurence Press Company, Cedar Rapids, 1981, p. 7, cité par MH Sadar : Science et Islam, y a-t-il un conflit ; dans *La Touche de Midas* ; Z. Sardar éd. (Manchester University Press 1984), p. 17
[435] SP Scott : *Histoire de l'Empire maure* ; op cit; Vol 1 ; p. 109.
[436] *Le Coran : une nouvelle traduction* par MAS Abdel Haleem (Oxford University Press, 2004-5), p. ix.
[437] Ibid.

le turc, l'ourdou, l'indonésien et d'autres.[438] L'art de la calligraphie a également été cultivé en écrivant le Coran, et le Coran constitue la base de la loi et de la théologie islamiques.[439] Et les sciences islamiques et certains aspects de la civilisation, comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents (volume 2), dérivent également du Coran. Comme le soutient en effet le célèbre érudit du 15e siècle, Al-Suyuti : « Tout est basé sur le Coran.[440] »

L'association du Coran avec la science a pris un chemin encore plus radical ces derniers temps, à mesure que de plus grandes découvertes scientifiques et de meilleures traductions du Coran ont permis à ceux qui sont érudits dans des sciences particulières de trouver des lignes dans le texte religieux qui anticipaient ces récentes découvertes sur plus de treize à quatorze siècles.[441] Ainsi, le Français Bucaille, notant l'immensité de la matière scientifique contenue dans le Coran, a conclu qu'une connaissance scientifique élevée et diversifiée de portée « encyclopédique » était nécessaire.[442] Sa propre expérience à cet égard est décrite ici :
« Ces considérations scientifiques, très spécifiques au Coran, m'ont d'abord beaucoup surpris. Jusqu'alors, je n'aurais pas cru possible de trouver autant d'énoncés dans un texte rédigé il y a plus de treize siècles se référant à des sujets extrêmement divers et tous totalement conformes aux connaissances scientifiques modernes. Au début, je n'avais aucune foi en l'Islam. J'ai commencé cet examen des textes avec un esprit totalement ouvert et une totale objectivité. Si une quelconque influence agissait sur moi, elle provenait de ce qu'on m'avait enseigné dans ma jeunesse ; on ne parlait pas de musulmans, mais de « mahométans, » pour bien faire comprendre qu'il s'agissait d'une religion fondée par l'homme et qui ne pouvait donc avoir aucune valeur aux yeux de Dieu...
Mon premier objectif était de lire le Coran et d'en faire une analyse phrase par phrase à l'aide de divers commentaires indispensables à une étude critique. Ma démarche a été d'accorder une attention particulière au caractère très précis de certains détails s'y référant dans le Livre, qui n'apparaissaient que dans l'original, m'a frappé par le fait qu'ils correspondaient aux idées

---

[438] Ibid.
[439] Ibid.
[440] Ibid.
[441] Chercher à montrer les aspects scientifiques du Coran pose de grandes difficultés. La langue du Coran est par endroits très complexe posant des problèmes même au meilleur faqih (savant) de l'Islam qui dispose d'une excellente maîtrise de l'arabe. Par conséquent, pour ceux qui maîtrisent peu la langue ou ont peu de connaissances sur la foi, réfléchir d'une manière ou d'une autre sur un tel texte est un effort déplacé.
[442] M. Bucaille : *La Bible, Le Coran ;* op cit; p. 129.

actuelles, même si un homme vivant à l'époque de Muhammad ne pouvait pas du tout s'en douter….

Ce qui frappe d'abord le lecteur confronté pour la première fois à un texte de ce genre, c'est l'abondance des sujets abordés : la création, l'astronomie, l'explication de certaines questions concernant la terre, la reproduction humaine etc... .[443] »

2. Tradition islamique (le Hadith)

Loin d'appeler à l'ignorance, comme le prétendent les polémistes anti-islamiques, le Prophète a insisté dans des dizaines de Hadiths (Tradition) sur l'acquisition de la connaissance, comme dans ce qui suit :

« Recherchez la connaissance du berceau à la tombe. »

« La recherche de la connaissance est un devoir pour chaque musulman, homme et femme. »

« Cherchez la connaissance jusqu'en Chine.[444] »

« Celui qui poursuit le chemin de la connaissance, Dieu le dirigera vers le chemin du Paradis. En vérité, la supériorité d'un érudit sur un simple adorateur est comme celle de la pleine lune sur toutes les étoiles ![445] »

Encore une fois, donnant l'exemple, le Prophète a fait de la première institution de l'Islam, de la première mosquée qu'il a construite, une institution d'enseignement.

Selon al-Ghazali :

« Le Prophète considérait comme perdu tout jour au cours duquel il n'acquérait pas cette connaissance qui le rapprocherait de son Seigneur.[446] »

Le Prophète de l'Islam, selon les mots de Scott, a dit :

« Enseigner les sciences ; celui qui l'enseigne craint Dieu ; celui qui les désire adore Dieu ; quiconque en parle loue Dieu ; celui qui les diffuse distribue l'aumône ; celui qui les possède

[443] Ibid. pp. 128 et suiv.

[444] Certains prétendent qu'il s'agit d'un hadith faible. Qu'il soit fort ou faible, qu'y a-t-il de mal à rechercher la connaissance en Chine ou ailleurs ?

[445] SP Scott : *Empire maure ;* Vol 3 ; p. 214.

[446] Al-Ghazali : *Fatihat al-Ulum* (Le Caire 1904), p. 3 ; GE Von Grunebaum : *Islam* (Greenwood Press, éditeurs, 1961), p. 111.

devient un objet de vénération et de respect. La science nous préserve de l'erreur et du péché ; il éclaire le chemin du Paradis ; c'est notre protecteur dans les voyages, notre confident dans le désert, notre compagnon dans la solitude. Il nous guide à travers les plaisirs et les peines de la vie ; il nous sert aussi bien d'ornement parmi nos amis que de bouclier contre nos ennemis ; c'est par son intermédiaire que le Tout-Puissant suscite ceux qu'Il a désignés pour déterminer le bien et le vrai. Les souvenirs de ces hommes sont les seuls qui survivront, car leurs nobles actes serviront de modèles à l'imitation des grands esprits qui viendront après eux. La science est un remède puissant aux infirmités de l'ignorance, un phare brillant dans la nuit de l'injustice. L'étude des lettres est aussi méritoire que le jeûne ; leur communication n'est pas inférieure en efficacité à la prière ; dans un cœur généreux, ils éveillent les sentiments les plus élevés ; aux méchants, ils transmettent les préceptes correctifs et humanisants de la vertu.[447] »

Ces paroles, prononcées au 7e siècle, souligne Scott, furent reçues par les musulmans « avec le respect dû à une révélation destinée à guider leur politique, en matière littéraire, à travers toutes les époques ultérieures. [448] »

C'est un point également repris par Djebbar, qui note comment la validation du message du Prophète dans sa dimension critique et le soin extrême apporté à la recherche de la vérité ont contribué à créer un esprit scientifique. Elle a également créé un corpus rationnel et intellectuel qui a finalement conduit à l'épanouissement de la science islamique.[449]

Qui plus est, l'exemple donné par le Prophète a été suivi par ses premiers Compagnons, et dans l'Islam, contrairement à ailleurs, aucun clergé ne cherchait à interdire la science ou à persécuter les savants. C'est plutôt le contraire qui s'est produit : le clergé, à quelques exceptions près, a travaillé avec diligence avec ou pour soutenir les érudits. La partie précédente nous a montré les innombrables cas de personnalités religieuses travaillant en partenariat avec des érudits que ce soit dans l'observation du ciel, ou la construction d'édifices, ou dans la régulation de l'utilisation de l'eau, et bien d'autres tâches.

3. Lieu et heure

[447] SP Scott : *Histoire ;* op cit; tome 3 ; 518-9
[448] Ibid.
[449] A. Djebbar : *Une Histoire* ; op cit; p. 100-1 60-1

Les critiques de l'Islam auraient dû noter le fait le plus évident : si l'Islam avait été la cause du déclin de la science et de la civilisation islamiques, celles-ci ne se seraient jamais développées lorsque le pouvoir religieux islamique était à son apogée (7e-13e siècle), mais ne l'auraient fait qu'après la chute du Califat (1258). Pourtant, l'essor de la science et de la civilisation islamiques a eu lieu lorsque la puissance de l'Islam était à son apogée, du 7 au 13, et a chuté dès que cette puissance est tombée (destruction du Califat en 1258) (et perte de l'Andalousie au 13e siècle). Cette question temporelle sera amplement explorée plus loin, mais brièvement ici, toute consultation d'un ouvrage de référence[450] montrera précisément comment les plus grandes réalisations de l'Islam en matière de science et de civilisation datent du 7 au 13e siècle et déclinent à partir du 13e siècle, précisément lorsque ses centres de pouvoir et de civilisation (Cordoue, Bagdad, Séville, Alep, Damas…) furent perdus au profit de l'Islam ou furent détruits. Examiner cette question temporelle sous un autre angle historique montrera également, comme le note Geanakoplos, que pendant des siècles avant l'avènement de l'Islam, les tribus bédouines primitives d'Arabie menaient une vie sans incident, servant d'alliés mineurs aux Perses ou aux Byzantins.[451] Geanakoplos demande alors :

« Pourquoi ce peuple, originaire de la péninsule arabique, non organisé, désuni et arriéré, serait-il un jour capable de renverser le grand empire perse et d'arracher à Byzance certaines de ses plus belles provinces est l'une des grandes questions de l'histoire médiévale.[452] »

Une réponse donnée par Campbell, qui note qu'à peine Muhammad prêchait-il « qu'il y a un Dieu unique et que la représentation de la figure humaine dans la sculpture ne devait pas être tolérée, » les tribus en guerre de l'Arabie Heureuse se sont rapidement soudées en un seul peuple groupe dirigé par un seul commandant religieux et militaire.[453] Un point réitéré par Durant :

« Lorsque le Prophète Muhammad a commencé à prêcher la parole de l'Islam, l'Arabie n'était qu'un désert de tribus idolâtres ; quand il est mort, c'était une nation.[454] »

Un point également soulevé par Major :

« Il y a peu d'événements dans l'histoire plus intéressants ou plus dramatiques que la montée et la propagation de l'Islam. [En 622, Muhammad] se battait pour sa vie avec un petit groupe de disciples dévoués. Un siècle plus tard, les Arabes, enflammés par son zèle et ses enseignements, avaient conquis la moitié du monde alors connu. Le plus grand miracle accompli par

---

450 Tel que *The Dictionary of Scientific Biography*, op cit ; ou *l'Introduction* de G. Sarton, op cit ; etc.
451 DJ Geanakoplos : *Médiéval* ; op cit; p.146.
452 Ibid.
453 D. Campbell : *Médecine arabe* , op cit ; p. 32.
454 W. Durant : *L'ère de la foi*, op cit ; p. 174.

Muhammad fut de rassembler des bandes de guerriers prédateurs et de brigands en Arabie en une nation compacte, qui balaya les anciens royaumes et plaça sous une seule domination une région presque aussi grande que celle de l'Empire romain à l'époque de sa plus grande puissance.[455] »

Ce fut également une révolution de la barbarie totale vers la force première de la science et de la civilisation, à peine la nouvelle foi fit-elle son apparition.[456] Nous regardons par exemple la pratique de la médecine dans l'Arabie préislamique, où la maladie était censée être une indication de la colère de Dieu, qu'il appartenait au sorcier d'éliminer.[457] Les Arabes primitifs, observe Scott, se distinguaient par leur ignorance, étaient encore plus prononcés que ce qui était caractéristique d'autres races non moins barbares.[458] Le contraste est remarquable si l'on compare cette situation avec les vastes réalisations qui ont suivi la montée de l'Islam comme le montre le chapitre sur les sciences médicales du tome 2. Cela peut être généralisé à chaque science ou aspect de la civilisation. L'Arabie, pays presque totalement insignifiant avant l'Islam, que ce soit en termes militaires, scientifiques ou administratifs, est devenue immédiatement après l'Islam la plus grande puissance militaire qui a écrasé Byzance et la Perse (les principaux empires mondiaux à l'époque) en l'espace de quelques années, tandis que les Arabes sont devenus les principaux vecteurs des sciences et de la civilisation sous toutes leurs formes, partout où ils ont mis les pieds. Aucune région touchée par les Arabes et l'Islam n'a manqué de réaliser des réalisations de toutes sortes, et l'impact a été immédiat. Qu'il s'agisse de l'Asie centrale d'Al-Khawarizmi et d'Ibn Sina, de l'Afrique du Nord et de sa grande civilisation islamique, de la Sicile ou d'Al-Andalous, des régions qui n'ont jamais brillé avant l'Islam, maintenant, sous l'Islam, elles sont devenues les berceaux de tout ce qui était élevé, éclairant et sophistiqué. « Utiliser le mot miracle, » écrit Sarton, « est un symbole de notre incapacité à expliquer des réalisations qui étaient presque incroyables. » Il n'y a rien de tel dans toute l'histoire du monde, à l'exception de l'assimilation japonaise de la science et de la technologie modernes au cours de l'ère Meiji….[459] »

---

[455] R. Major : *Une histoire de la médecine* ; 2 vols (Blackwell ; Oxford ; 1954), vol 1 ; p. 225.
[456] G. Le Bon : *La Civilisation* ; op cit; G. Sarton : *Introduction* ; volumes 1 et 2 ; op cit; R. Briffault : *La réalisation ;* op cit; etc.
[457] SP Scott : *Histoire ;* op cit; tome 3 ; p. 499.
[458] Ibid.
[459] Note 25, p. 27, dans G. Sarton : *L'Incubation* ; op cit; p. 27, dit : L'assimilation japonaise antérieure de la culture chinoise était comparable en longueur à l'assimilation arabe de la culture grecque, mais elle s'est arrêtée là, alors que les réalisations arabes n'étaient qu'un maillon dans le développement de notre propre culture. C'est pour cette raison que nous pouvons négliger la culture japonaise, mais nous ne pouvons pas négliger la culture arabe sans perte.

À tout moment et partout où la nouvelle foi était répandue, d'immenses changements dans la culture et la civilisation se produisaient rapidement. En Asie centrale et du Sud-Est et en Afrique, comme l'observent I.R et L.L Al-Faruqi :

« [La société est passée du] : Chamanisme et animisme de l'âge de pierre directement à la modernité après la conversion à l'Islam. Les objets qu'ils nous ont légués de leur premier siècle islamique (outils de l'âge de pierre, technologie la plus avancée disponible au monde à l'époque) témoignent de ce formidable saut de « l'esprit humain sous l'égide de l'Islam.[460] »

En Afrique, souligne Smith, « nous entendons parler de tribus entières abandonnant leur culte du diable ou leur fétichisme immémorial et sautant d'un bond, pour ainsi dire, des formes de croyance religieuse les plus basses à l'une des plus élevées.[461] »

En Europe, les conditions qui régnaient dans ses parties méridionales au moment de l'arrivée des musulmans, selon Draper, consistaient en :

« L'observance de certains cérémoniaux constituait une vie religieuse. Un éclat de la vraie croix, quelques limailles de fer de la chaîne de Saint-Pierre, une dent de martyr, étaient tenus en adoration ; le monde était plein des prodigieux miracles que ces reliques avaient accomplis.[462] »

La force musulmane qui a conquis le sud de l'Europe était théoriquement composée de Syriens, mais elle était également composée d'un mélange de peuples, de Berbères, d'Arabes, de Perses, de nombreux juifs et de contingents considérables de Grecs byzantins arabisés.[463] Quoi qu'ils soient, insiste Hyams, ils constituaient une amélioration par rapport aux Wisigoths et aux Vandales ; à tel point que l'Andalousie n'a jamais été aussi productive d'hommes compétents et d'idées précieuses qu'elle l'a été pendant les siècles de domination islamique.[464] À la fin de la domination islamique, cette même Europe du Sud a entraîné la chrétienté occidentale dans la civilisation.[465]

---

[460] IR et LL Al Faruqi : *Le culturel* ; op cit; p. 232.
[461] RB Smith : *Mohammed ;* op cit; p. 38.
[462] JW Draper : *Une histoire* : vol I ; op cit; p. 413-4.
[463] E. Hyams : *Une histoire des jardins et du jardinage* ; op cit; p. 82.
[464] Ibid.
[465] Voir Par exemple : CH Haskins : *La Renaissance du XIIe siècle* ; op cit; R. Briffault : *La fabrication de l'humanité ;* op cit; J. Vernet : *Ce que la Science ;* op cit, et les nombreuses autres sources citées dans les volumes 1 et 2.

Et ce changement n'a pas été exercé par la force brutale, la brute se transformant en fait en une force majeure de la civilisation une fois en contact avec la nouvelle foi. C'est un point saisi par Smith :

« Les pratiques que Muhammad a interdites, et non seulement interdites, mais abolies, les sacrifices humains et le meurtre de nourrissons de sexe féminin, les vendettas, la polygamie illimitée, la cruauté gratuite envers les esclaves, l'ivresse et le jeu, auraient continué sans contrôle en Arabie et les pays limitrophes. Les Mongols, les Tartares et les Turcs auraient dévasté, comme ils l'ont fait, les plus belles régions de la terre, sans obtenir ce qui, dans une certaine mesure, adoucissait leur caractère national et empêchait seul leurs conquêtes d'être un mal absolu. En Afrique du Nord et en Afrique centrale, il y aurait eu non pas la semi-civilisation des Maures ou des Mandingues, mais la barbarie brutale des fans et des Ashantees. Les âges sombres de l'Europe auraient été doublement, voire triplement sombres ; pour les Arabes qui seuls par leurs arts et leurs sciences, par leur agriculture, leur philosophie et leurs vertus, brillaient au milieu des ténèbres universelles de l'ignorance et du crime.[466] »

A. Le rôle de la première institution de l'Islam, la mosquée

L'association de la mosquée avec l'éducation a été l'une de ses principales caractéristiques tout au long de l'histoire, observe Tibawi.[467] L'école est devenue, en fait, un « appendice indispensable » à la mosquée.[468] Dès les débuts de l'Islam, explique Wardenburg, la mosquée était le centre de la communauté islamique, un lieu de prière et de méditation, bien sûr, d'enseignement religieux, de débat politique, mais aussi une école. Partout où l'Islam s'est implanté, note-t-il, des mosquées ont été créées et l'enseignement de base a commencé. Une fois établies, ces mosquées pouvaient devenir des lieux d'apprentissage réputés, accueillant des centaines, parfois des milliers d'étudiants, et bénéficiant fréquemment d'importantes bibliothèques.[469] Lorsqu'un visiteur entrait dans une ville musulmane, il tenait pour acquis qu'il

---

[466] Idem ; p. 125-6.
[467] AL Tibawi : *Éducation islamique* (Luzac and Company Ltd, Londres, 1972), p. 24.
[468] SP Scott : *Histoire,* op cit, vol 3 ; p. 467.
[469] J. Waardenburg : Quelques aspects institutionnels de l'enseignement supérieur musulman, *NVMEN*, 12, pp.96-138 ; p. 98.

pouvait entendre une conférence savante à la mosquée principale à presque toute heure de la journée.[470] Pour Pedersen, le point de départ et le centre de « la prodigieuse activité littéraire » qui s'est développée dans les pays islamiques était la mosquée, dans laquelle tous les aspects de la vie intellectuelle de l'Islam étaient cultivés.[471] Une fois l'enseignement à la mosquée terminé, pour ceux qui souhaitaient poursuivre leurs études, les plus grandes mosquées, où l'enseignement était plus avancé, proposaient un enseignement de grammaire et de poésie arabe, de logique, d'algèbre, de biologie, d'histoire, de droit et de théologie.[472] Une fois qu'un étudiant avait pu obtenir les certificats d'un certain nombre d'enseignants, il était en mesure de chercher un emploi dans une mosquée, un collège, un tribunal, un bureau gouvernemental ou une école de village.[473]

Les plus grandes mosquées sont rapidement devenues les précurseurs de nos universités modernes en termes de nom, de fonction et de structure. *Jami'aa* (arabe pour université) est une évolution du mot *Jama'a* (mosquée), exprimant une évolution parallèle dans la pratique. L'enseignement et l'apprentissage dans la plupart des grandes mosquées sont devenus, selon Mackensen, « une profession à part entière, » et l'école de la mosquée a pris plus tard l'apparence d'une académie ou même d'une université.[474] Ces premières mosquées sont les plus anciennes universités encore en activité aujourd'hui.[475] Parmi ceux-ci figurent Al-Qayrawan et Al-Zaytuna en Tunisie, Al-Azhar en Égypte et Al-Qarawiyyin à Fès, au Maroc, qui étaient tous des institutions universitaires à part entière au 10e siècle.[476] Bien sûr, elles ne ressemblaient pas à nos universités d'aujourd'hui et ne fonctionnaient pas entièrement comme elles, mais ce sont précisément ces premières mosquées qui ont été pionnières dans une grande partie de la forme et du fond, ainsi que de l'organisation que nous avons aujourd'hui dans nos universités modernes. Cela est évident dans le logement et le bien-être d'un grand nombre d'étudiants. La mosquée Kutubiya de Marrakech, par exemple, accueillait des milliers d'étudiants[477] ; tandis

---

[470] W. Durant : *L'ère de la foi* ; op cit; p. 236.
[471] J. Pedersen : *L'Arabe ;* op cit; p. 20.
[472] FB Artz : *L'esprit ;* op cit; p. 150-1.
[473] B. Dodge : *Éducation musulmane* ; op cit; p. 25.
[474] RS Mackensen : Contexte de l'histoire des bibliothèques musulmanes ; op cit.
[475] B. Dodge : *Éducation musulmane* ; op cit; p. 25.
[476] R. The Turner: *Faces before the Protectorate* (Bibliothèque et Société d'édition marocaine, Casablanca, 1947), pp. 453-4
M. Talbi : Avec Al-Qayra ; dans *Encyclopédie de l'Islam,* vol. 829-3 J. Jomier : Al-Azhar ; *Encyclopédie de l'Islam*, Volume I, Leyde ; Barbue; pages 100-1 813-21.
[477] R. Landau : *Maroc* (Elek Books Ltd, Londres 1967), p. 80.

que les mosquées-universités d'Andalousie, de Grenade, de Séville et de Cordoue attiraient les communautés savantes d'Asie, d'Afrique et d'Europe.[478] Dodge note qu'en général, les étudiants se voyaient attribuer des unités résidentielles, dotées pour prendre soin d'eux et recevaient également de la nourriture gratuite. Chaque grande unité comprenait également une bibliothèque, une cuisine et des toilettes, ainsi qu'un espace pour les meubles.[479] Cependant, les étudiants les plus aisés résidaient généralement dans des logements proches de la mosquée. Les étudiants de la Qarawiyyin de Fès[480] étaient nourris quotidiennement et bénéficiaient également d'un logement.[481] À Damas, il semble que le bien-être des étudiants était beaucoup plus élevé, le voyageur Ibn Jubayr (années 1180) soulignant les installations destinées aux étudiants et visiteurs étrangers à la mosquée des Omeyyades.[482]
Quiconque en Occident cherche à réussir, dit-il, qu'il vienne étudier dans cette ville (Damas), car l'aide ici est abondante. L'étudiant ici est soulagé de tout souci concernant la nourriture et le logement, ce qui est d'une grande aide.[483]

Les matières d'apprentissage avancées étaient enseignées principalement dans les madrasas, les hôpitaux, les observatoires et les domiciles des érudits. En Espagne, cependant, c'était l'apanage exclusif des mosquées, à commencer par la mosquée de Cordoue au 8e siècle,[484] comme c'était également le cas des principales mosquées d'autres régions, comme celle d'Al-Azhar, par exemple, où l'astronomie et l'ingénierie étaient pratiquées,[485] et la médecine était enseignée.[486] À Al-Qayrawan et Zaytuna en Tunisie, parallèlement à la grammaire du Coran et de la jurisprudence, les mathématiques, l'astronomie et la médecine étaient enseignées.[487] Al-Qayrawan était un centre d'apprentissage et d'éveil ressemblant à l'Université de Paris, qui devait voir le jour environ trois siècles plus tard.[488] Elle comptait de nombreux savants spécialisés en médecine, notamment sous sa dynastie Aghlabide (9e siècle), des savants tels

---

[478] SP Scott : *Histoire*, op cit, vol 3 ; p. 467.
[479] B. Dodge : *Éducation musulmane*, op cit, pp. 26-7
[480] Pour plus de détails sur Qarrawiyyin, voir R. Le Tourneau : *Fes*, op cit ; pp.100-1 453-71.
[481] R. Landau : *Maroc* ; op cit; p. 106.
[482] Ibn Jubayr dans K. Totah : *La contribution des Arabes à l'éducation* (New York ; Columbia University Press, 1926), p. 45.
[483] Ibid.
[484] J. Waardenburg : Some Institutional, op cit, p. 101.
[485] M. Alwaye : 'Al-Azhar... dans mille ans. Majallatu'l Azhar : (Al-Azhar Magazine, section anglaise 48 (juillet 1976) : 1-6, dans M. Sibai : *Mosque Libraries*, op cit, p.
[486] J. Pedersen : Quelques aspects de l'histoire de la *culture islamique de la Madrasa* 3 (octobre 1929) pp. 525-37, p. 527.
[487] H. Djait et al : *Histoire de la Tunisie* (le Moyen Âge) (Société tunisienne de radiodiffusion, Tunis), p. 378.
[488] Dans H. Saladin : *Tunis et Kairouan* (Bibliothèque Renouard ; Paris ; 1908), p. 118.

qu'Ishaq Ibn Amran à la cour de Ziyadat Allah I et II, et Ishaq Ibn Suleiman à la cour de Ziyadat Allah III.[489] Les travaux de ces savants furent traduits par Constantin l'Africain (en 1065 suiv.) lorsqu'il s'établit près de Salerne (Italie du Sud) et constituèrent la base des études médicales salernitiennes.[490] La Qarawiyyin de Fès était le principal centre d'enseignement supérieur au Maroc.[491] Il comprenait des études du Coran et de la théologie, mais aussi du droit (Fiqh), de la rhétorique, de l'écriture en prose et en vers, de la logique, de l'arithmétique, de la géographie et de l'astronomie.[492] En Irak, la pharmacologie, l'ingénierie, l'astronomie et d'autres matières étaient enseignées dans les mosquées de Bagdad, et des étudiants venaient de Syrie, de Perse et d'Inde pour apprendre ces sciences.[493]

Les mosquées étaient équipées de grandes bibliothèques, embrassant une grande variété de sujets et même des ouvrages rares. Pedersen fait référence au grand nombre de manuscrits trouvés dans les mosquées de Zaytouna à Tunis, de Tlemcen en Algérie et de Rabat au Maroc.[494] La Zaytouna était peut-être la plus riche de toutes, avec des collections totalisant des milliers de livres.[495] Les bibliothèques des mosquées contenaient des livres sur la religion, la jurisprudence et la langue, ainsi qu'un grand nombre d'ouvrages scientifiques et de manuscrits. 'Abd Al-Wahab a localisé à la bibliothèque Atiqa de Qayrawan une traduction arabe de *Tarikh al-Umam al-Qadima* (Histoire des Nations Anciennes) qui a été écrite par Saint Jérôme quelque temps avant sa mort en 420.[496] En outre, la même bibliothèque de la mosquée détient des ouvrages tels que Pline parle de botanique, traduit du latin.[497] Au Qarawiyyin de Fès, on trouve le traité médical d'Al-Farabi datant du 10e siècle, ainsi que les ouvrages médicaux d'Ali Abbas Al-Madjusi, d'Al-Zahrawi, *d'Urjuza* d'Ibn Sina et d'innombrables autres savants.[498] De même, dans la collection de livres de la Mosquée Qarawiyyin, Renaud aurait exhumé le manuscrit original d'*al-Urjuza al-Maluma*, le célèbre traité sur les poisons et les antidotes de l'érudit andalou Lisan Al-Din Ibn Al-Khatib (d

---

[489] Ibid.
[490] M. McVaugh : Histoire de la médecine, dans *Dictionnaire du Moyen Âge ;* op cit; tome 8 ; pp. 100-1 247-5
[491] B. Dodge : *Éducation musulmane* ; op cit; p. 27.
[492] R. Landau : *Maroc ;* op cit; p. 97.
[493] Al-Khuli : *dawr al-masajid*, p. 20, dans M. Sibai : *Bibliothèques de mosquées,* op cit p. 30.
[494] J. Pedersen : *Le livre arabe*, op cit, p. 129.
[495] AM Abd al-Qadir. '*Al-Maktaba al-Tunusiya wa Inayatuha bi Al-Makhtut al-Arabi*.' Majallat Mahad al-Makhtutat al-Arabyia 17 (mai 1971) : 179-87, p. 186.
[496] SA Abd al-Wahab, '*Bait al-Hikma al-Tunusi, Bath Tarikhi fi Awwal Musasa Ilmiya jamia fi al-Bilad al-Ifriqiya,* " Majallat Majma al-Lugha al-Arabiya (Le Caire) 30 (1963-4), p. 128, dans M. Sibai, op cit, p. 98.
[497] A. Abd-Alwahab (1965-67) dans H. Djait et al : *Histoire*, op cit, p. 193.
[498] A. Tazi : La Mosquée, op cit, vol. 1, p. 124, et vol. 2 ; p. 402.

776H/1374).[499] Et à Zaytouna, il y avait des manuscrits sur la grammaire, la logique, la documentation, l'étiquette de la recherche, la cosmologie, l'arithmétique, la géométrie, les minéraux, la formation professionnelle et d'autres sujets.[500]

De nombreux érudits célèbres de l'Islam ont passé du temps à travailler dans de tels endroits. A Al-Qarawiyyin, l'un des mathématiciens les plus illustres de l'Islam : Ibn Al-Banna (né en 1256),[501] enseignait toutes les branches des mathématiques, qui comprenaient à cette époque l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie et l'astronomie, et de nombreux étudiants étudiaient sous sa direction en une communauté universitaire prospère.[502] Au même endroit, on prétend (très certainement à tort) que Gerbert a découvert pour la première fois les chiffres arabes et l'usage du zéro ; et là, plus probablement, Maïmonide aurait pu étudier pendant un certain temps ; mais il est certain que le corps enseignant comprenait à diverses époques de nombreux grands érudits médiévaux tels qu'Ibn Khaldun, Ibn Al-Khatib, Al-Bitruji et Ibn Harazam.[503] Al-Azhar a attiré un grand nombre d'érudits musulmans ; Ibn Al-Haytham vécut longtemps dans ses quartiers ; Al-Baghdadi enseignait la médecine à la fin du 12e siècle, tandis qu'Ibn Khaldun y enseignait vers la fin du 14e.[504] La mosquée Aqsa de Jérusalem, troisième sanctuaire de l'Islam, possédait quatre bibliothèques et, à côté, la mosquée d'Omar s'est rapidement développée pour devenir une importante académie d'études religieuses et laïques. Il comprenait également de grandes collections de livres dans chacune des quatre madrasas de la mosquée. L'une d'elles, la Madrasa Nassiryia, était également connue sous le nom de Ghazaliya en hommage au philosophe Al-Ghazali (mort en 1111) qui s'y séquestra jusqu'à ce qu'il achève l'écriture du célèbre ouvrage *Ihya al-'Ulum al-din* (Renouveau des Sciences Religieuses).[505] Dans les mosquées, des érudits de grande réputation parlaient de leurs découvertes et de leurs études, leur public étant composé de jeunes laïcs instruits et également d'érudits.[506]

---

[499] Dans M. Sibai : *Bibliothèques de mosquées*, op cit, p. 99.
[500] M. Abd al-Hafiz. *Fihris Makhtutat al-Maktaba al-Ahmadiya à Tunis*. (Beyrouth : Dar al-Fath, 1969) ; pp. 100-1 8-9, dans M. Sibai : *Bibliothèques de mosquées,* op cit, p. 98.
[501] G. Sarton : *Introduction* ; op cit; tome 2 ; p. 998.
[502] JJ O'Connor et EF Robertson : *Les mathématiques arabes, un génie oublié* ; op cit;
[503] R. Landau : *Maroc ;* op cit; p. 97.
[504] J. Jomier : Al-Azhar ; op cit; pp. 100-1 816-7
[505] M. Kurd Ali : *Sent al-* Sham 6 Vols (Damas : Al-Matba al-Hadith, 1925-8), 6 : p. 119.
[506] J. Pedersen : *L'Arabe ;* op cit; p. 20.

B. L'Islam comme « une foi fataliste et une foi occulte »

« Il semble [dit Crombie] que dans l'Islam il n'y avait pas de théologie rationnelle qui pourrait se rapporter à une science rationnelle comme celle développée dans le Christianisme par des preuves et des arguments exégétiques et philosophiques, ce qui explique dans une large mesure l'échec de la science arabe après le 13ème siècle.[507] »
Garrison, de son côté, insiste sur le fatalisme de l'Islam :
« Même pendant la guerre de Crimée, les musulmans et les Turcs ont continué à entasser leurs blessés en tas et en rangées, puis à les abandonner au motif que c'était une administration moins coûteuse, bien qu'ils aient passé sous silence le fatalisme quelque peu prétentieux de l'Islam.[508] »
Tout comme Campbell :
« L'enseignement de l'Islam, conformément au Coran, confirmait la croyance aux guérisons miraculeuses et « la médecine était tolérée.[509] » »

Ces affirmations, qui opposent l'obscurantisme islamique, la sorcellerie et divers actes occultes aux Lumières et au rationalisme occidentaux, font écho à d'autres vues ci-dessus et dans les parties précédentes de ce livre, et à d'innombrables autres trouvées dans les vastes écrits occidentaux sur l'Islam. Il n'est donc pas nécessaire de les répéter ici, il suffit de les réfuter.
Tout d'abord, comme nous l'avons vu dans la section précédente, le Coran appelle les gens à réfléchir, à comprendre, à méditer, etc., et donc à concevoir des réponses rationnelles. Dans quel chapitre du Coran Campbell a trouvé l'Islam promouvant les guérisons miraculeuses doit être dans un exemplaire unique de lui (s'il ne l'a pas inventé). Le fondement de l'expérimentation islamique, explique Draper, est le principe selon lequel il est possible de soulager les maladies du corps humain par des moyens purement matériels et, à mesure que la science progressait, elle s'est progressivement débarrassée des fétichismes.[510] Draper, en fait, comme indiqué précédemment, oppose les attitudes des chrétiens et des musulmans : les premiers, lorsque la fièvre était frappée ou « attrapée par accident, essayaient le sanctuaire le plus proche et

---

[507] AC Crombie : Engagements et styles de pensée scientifique européenne : *une histoire de la science*, Vol 33 (1995) pp. 225-38 ; à la p. 234.
[508] Garnison FH : *contributions ;* op cit. p. 22.
[509] D. Campbell : *Médecine arabe*, op cit : p. 58.
[510] JW Draper : *Une histoire* : vol I ; op cit; p. 411.

s'attendaient à un miracle, » tandis que le musulman s'en remettait à l'ordonnance « ou à la lancette de son médecin, ou le pansement et le couteau de son chirurgien.[511] »
« Lorsqu'un chrétien tombait malade, dit Scott, on essayait d'exorciser le mauvais esprit auquel ses souffrances étaient attribuées en le liant à l'autel, par l'invocation des saints, par l'application de reliques et d'amulettes consacrées. Le musulman, en revanche, était transporté à l'hôpital fourni et entretenu par la bienfaisance royale ; la cause de sa plainte était établie ; et pendant son séjour il reçevait gratuitement les attentions assidues de la nourrice et les soins intelligents du chirurgien.[512] »

Daniel note également comment les théologiens islamiques ont toujours combattu les croyances populaires concernant les saints, les reliques et les miracles, alors qu'en Occident, il existait un attachement exceptionnel aux cultes des reliques, même secondaires, « comme lorsque le sol dans lequel s'écoulait l'eau qui avait lavé les ossements de Saint Oswald avaient le pouvoir d'expulser les démons des corps des possédés.[513] À mesure que le Moyen Âge prenait de l'ampleur et que l'Église catholique devenait puissante, un autre facteur, souligne également Graham, l'influence des saints, est passé au stade de la santé mentale.[514] Les chrétiens médiévaux croyaient alors qu'un saint avait le pouvoir de guérir, voire d'infliger un trouble. Parfois, l'affliction portait le nom d'un saint : « Saint Guy, Saint Vitus et Saint With étaient les éponymes de la chorée. St Hubert d'Ardennes parrainait l'hydrophobie. Saint Antoine, Saint Benoît, Saint Martial et Sainte Geneviève étaient traditionnellement associés à l'ergotisme, un horrible fléau. Et il y avait des saints symbolisés dans l'art qui guérissaient parfois l'hystérie ou des conditions émotionnelles similaires.[515] « Saint Avertin et Saint Jean étaient mentionnés dans les prières de milliers d'épileptiques qui effectuaient des pèlerinages annuels dans des lieux sacrés dans l'espoir que les démons accusés de leurs crises seraient expulsés. Saint Valentin est également devenu le patron des épileptiques.[516] Dans l'Islam, en revanche, explique Graham, à l'apogée de la culture islamique, toutes ces afflictions mentales étaient étudiées, décrites et traitées objectivement, les médecins musulmans gardant une compréhension tolérante des conditions

[511] Ibid, tome II, p. 40.
[512] SP Scott : *Empire maure ;* Vol 3 ; p. 216.
[513] N. Daniel : *Les Arabes et l'Europe médiévale* ; op cit; p. 11
[514] TF Graham : *Esprits médiévaux* ; op cit; p. 34.
[515] Jean M. Charcot et Paul Richer, *Les Démoniaques dans l'Art,* (Lecrosnier, Paris, 1887).
[516] TF Graham : *Esprits médiévaux* ; op cit; p. 34.

psychologiques, tandis que des institutions étaient mises en place pour fournir des soins humains aux personnes affligées.[517]

Il n'y a pas non plus de place pour le fatalisme en Islam. Le Prophète Muhammad affirme :
« Il n'y a aucune maladie pour laquelle Dieu n'a pas créé un remède.[518] »
Le Prophète Muhammad, dans une tradition familière à tous les musulmans, aurait lié l'importance de la médecine à la religion :
« Les sciences sont doubles : la religion et la médecine. [519] »
Smith explique également comment l'Islam « est, dans le vrai sens du terme, une religion spirituelle,[520] » rejetant l'opinion de nombreux critiques selon laquelle l'Islam est intrinsèquement fataliste. La prière, suggère-t-il, ne jouerait pas un rôle aussi central dans une religion fataliste, puisque la prière présuppose que la condition humaine peut être affectée et que les musulmans répondent à l'appel du muezzin « la prière vaut mieux que le sommeil » avec une pleine confiance dans l'efficacité de la prière.[521]
Si l'Islam avait été fataliste, comme on le prétend, pourquoi les musulmans, à l'apogée de leur puissance islamique, du 7e au 13e siècle, ont-ils promu les sciences, construit des barrages et des observatoires, labouré la terre, et ainsi de suite. Et si les musulmans ont été fatalistes, comme on le prétend, ce fatalisme ne les a pas conduits à l'inaction, comme le note Le Bon, parce qu'ils ont fondé « un empire gigantesque.[522] » Un point également souligné par Rosenthal :
« Il semblerait incroyable que le « dogme de la prédestination » ait laissé s'écouler près de dix siècles de vie intellectuelle florissante avant de commencer à exercer son influence pernicieuse. Ne devrions-nous pas plutôt supposer qu'après le déclin de l'activité intellectuelle, l'inertie mentale a trouvé dans ce « dogme » un refuge facile ?[523] »

En ce qui concerne la sorcellerie, il n'existe pas un seul cas d'ouvrage universitaire islamique tolérant ou justifiant une campagne ou une mesure contre ceux accusés d'être des sorciers. Pas une seule personne n'a été brûlée comme sorcière dans l'Islam. En revanche, cette pratique est

[517] Idem ; p. 47 ; Et subséquente; voir également la deuxième partie de cet ouvrage sous le chapitre sur la médecine.
[518] Sahih al-Bukhari (la pièce la plus fiable de la collection de hadiths de l'Islam).
[519] EG Browne : *Arabian Medicine* (Cambridge University Press, 1962), préface : viii.
[520] RB Smith : *Mohammed ;* op cit; p. 264.
[521] Idem ; p. 196.
[522] G Le Bon : *La Civilisation* ; op cit; p. 339.
[523] F. Rosenthal : La technique et l'approche de l'érudition musulmane ; *Analecta Orientalia;* 24 ; (Rome ; 1947) ; p. 4.

restée une pratique dominante dans l'histoire occidentale jusqu'à la fin du 17e siècle ; la sorcellerie affectant des millions de vies.[524] Ce n'est pas le lieu de s'attarder ici sur cette question, ni d'en exposer la cruauté, il suffit de se référer à l'un des innombrables ouvrages savants qui ont traité de la question : le *Malleus Maleficarum* ou *Marteau* des *Sorcières.*[525] Peu après sa publication, le texte devint le manuel de l'Inquisition et le « manuel opérationnel » de la psychopathologie.[526] Écrit par deux dominicains extrêmement méthodiques, Henry Kramer et James Sprenger, le manuscrit reçut l'aval du Pape Innocent et du Roi Maximilien.[527] L'ouvrage ignorait toutes les données recueillies sur la maladie mentale au cours des siècles passés et accusait d'innombrables psychotiques de sorcellerie. Pendant des années, il a été considéré comme le principal texte antisataniste en Europe.[528] À partir d'un cadre de référence biblique, il a tenté de prouver, en dix-huit questions, que les non-croyants à la sorcellerie étaient soit des hérétiques, soit sincèrement dans l'erreur. Les femmes étaient particulièrement ciblées. Une fois qualifiée de sorcière, une femme n'était plus autorisée à affronter ses bourreaux fous.[529] « Ils lui ont arraché ses vêtements, lui ont rasé la tête et le pubis pour qu'aucun démon ne puisse se cacher sur son corps ; et ainsi exposée, elle a été conduite au tribunal à rebours pour que ses yeux ne jettent pas un mauvais sort sur le juge.[530] Et même si la description de tels tourments s'arrête ici, et même si toute l'histoire de la sorcellerie qui a envoyé des millions de femmes, en particulier, au bûcher, se termine également ici, le fait est que l'histoire islamique, heureusement, est exempte de ce fléau de la sorcellerie qui assombrie la culture occidentale. Plus important encore, c'était aussi l'Islam qui, dès qu'il entrait en contact avec les lieux, les débarrassait de la croyance aux sorcières, aux saints, aux miracles, aux idoles, etc.[531]

Il n'y a pas de place dans l'Islam ni pour l'astrologie ni pour aucune sorte de superstition. La réfutation passionnée de l'astrologie par Al-Ghazali a été vue.[532] Ibn Hazm soutient que

---

[524] Montague Summers : *L'histoire de la sorcellerie et de la démonologie* ; (Kegan Paul ; Tranchée ; Trubner ; Londres ; 1926).
[525] Montague Summers, traducteur; *Malleus Maléficarum ;* (Rodker ; Londres ; 1928).
Voir aussi : Jean Bodin : *De la démonomanie des sorcières* ; (Coninx ; Anvers ; 1593).
[526] TF Graham : *Esprits médiévaux* ; op cit; p. 77.
[527] Ibid.
[528] Idem ; p. 79.
[529] Ibid.
[530] Idem ; p. 80.
[531] RB Smith : *Mohammed ;* op cit; pp.125-7.
[532] G. Sarton : *Introduction,* Vol II, p. 93

l'influence des étoiles sur les personnes et les événements est une absurdité et défie la nature des choses.[533]

Il n'y a pas non plus de place pour l'alchimie. Pour Ibn Hazm, encore une fois, le talisman, la magie, la musique et l'alchimie entrent dans la même catégorie, car leurs poursuivants sont des menteurs et sans vergogne. A ces qualités abominables s'ajoutent celles de l'alchimiste, à savoir prendre l'argent des gens et le falsifier.[534] Sur l'alchimie, Ibn Sina, dans son *Épître sur l'Elixir*, déclare :

« Supposer qu'il est possible de donner à l'argent la couleur de l'or, ou au cuivre de la couleur de l'argent, équivaut à soutenir qu'il existe une teinture rouge qui fait rougir les métaux et une teinture blanche qui fait blanchir les métaux. Or nous savons qu'un mélange de couleurs de corps durs et pierreux ne peut être produit que si ces corps ont été préalablement ramollis et façonnés. De plus, on ne peut évidemment les ramollir et les mouler que s'ils ont été fondus. Cependant, lorsqu'elles sont fondues, peu importe la teinture rouge ou blanche que nous utilisons, car chaque fois que les couleurs sont bouillies sur un feu, elles sont détruites et ne produisent aucun effet ; et lorsqu'ils ne parviennent pas à bouillir, ils ne peuvent pas être fixés par le feu mais s'évaporent, se volatilisent et s'échappent, et ne sont également d'aucune utilité. D'autres ne bouillent ni ne se subtilisent et ne pénètrent donc pas dans les métaux ni ne se mélangent avec eux et ne servent à rien.[535] »

En fait, comme Holmyard l'explique avec beaucoup de compétence, ce sont les musulmans qui ont nettoyé le sujet et nous ont donné la science qu'est aujourd'hui la chimie. Le sujet était arrivé à l'Islam via Alexandrie, enveloppé de mysticisme et infecté de charlatanisme et de magie, et c'est dans cet environnement défavorable qu'est né Jabir.[536] C'était « un effort surhumain que n'importe quel homme de son temps aurait dû faire pour éliminer la croissance hiérarchique qui entourait la chimie et pour établir la discipline de manière imprenable comme une science d'égale noblesse avec celles de la philosophie, des mathématiques et de la médecine.[537] » C'est

---

[533] Ibn Hazm : *Maratib al-Ulum, dans Rasail Ibn Hazm ;* éd. I. Abbas ; (Le Caire; 1952), p. 68 ; chap 9, dans A. Chejne : *Espagne musulmane* ; op cit; p. 346.
[534] Ibid.
[535] Voir la traduction et l'édition d'EJ Holmyard et DC Mandeville de Avicennae *De Congelatione et Conglutinations Lapidum* (Paris ; Geuthner ; 1927), p. 7; citation trouvée sur : http://mercury.spaceports.com/~islam/Science%20Frame/alchemy.htm
[536] EJ Holmyard : Jabir Ibn Hayyan dans *la section de l'histoire de la médecine* ; (1923); pp. 100-1 46-57 ; à la p. 54.
[537] Ibid.

pourtant la tâche qu'il a entreprise et dans laquelle il a obtenu un grand succès et a jeté les bases de notre science moderne.[538]

L'Islam restreint la science et fait en sorte que la foi remplace la science dans certains domaines spécifiques. La science, par exemple, est limitée lorsqu'elle nuit à d'autres aspects de la création de Dieu, comme le précise ici Heinen :
« Le progrès scientifique ne peut être jugé bon et sain s'il ne s'intègre pas dans les structures éprouvées d'une société axée sur la justice ou d'un environnement sain. Dans l'Islam, cet ordre social et l'harmonie avec une nature créée par Dieu découlent directement de la religion.[539] »
De même, I.R et L.L Al-Faruqi affirment :
« Pour le musulman, la nature est une *ni'mah*, un don béni de la générosité de Dieu, accordé à l'homme pour qu'il puisse l'utiliser et en jouir, qu'il puisse se transformer de quelque manière que ce soit dans le but d'atteindre une valeur éthique. La nature n'appartient pas à l'homme, ni à la posséder, ni à la détruire, ni à l'utiliser d'une manière préjudiciable à lui-même et à l'humanité, ou à lui-même en tant que création de Dieu. Puisque la nature est l'œuvre de Dieu, Son Ayah ou signe, et l'instrument de Son dessein qui est le bien absolu, la nature jouit aux yeux du musulman d'une immense dignité. Le musulman traite la nature avec respect et profonde gratitude envers son Créateur et Donateur bénéfique. Toute transformation doit avoir un but clairement bénéfique à tous avant de pouvoir être déclarée légitime.[540] »
La science musulmane, note Garaudy, est intimement liée à une vision du monde, de l'homme et de Dieu : celle de l'Islam.[541] La science islamique, contrairement à la science moderne, ne sépare pas les sciences particulières de la sagesse.[542] Il est significatif qu'Al-Khazini, par exemple, ait intitulé son traité sur la mécanique, l'hydrostatique et la physique, *Le Livre de la Balance de la Sagesse.*[543] Al-Biruni, de même, a insisté sur le fait que son travail expérimental était soumis aux principes moraux de l'Islam et que pour lui, la révélation était l'autorité suprême.[544] La science occidentale positiviste, observe Garaudy, a en revanche réduit les sciences « à n'être que des techniques de manipulation de la nature et de l'homme, et à développer une religion des moyens,

[538] ibid.
[539] AM Heinen : Religion et science ; op cit; p. 864.
[540] IR et LL Al-Faruqi : *L'Atlas culturel* ; op cit; p. 322.
[541] R. Garaudy : *Comment l'homme est devenu humain,* op cit ; p. 207.
[542] Idem ; p. 208.
[543] Z. Sardar : *Exploration en science islamique* ; op cit; p. 13.
[544] Ibid.

proposant, pour assouvir la soif des humains, une fausse infinité de désirs et de leurs démesure.[545] »

« L'Islam, » Sadar observe également :

« Ne fait pas de différence entre les questions « d'état » et les questions de religion. À cet égard, l'Islam ne doit pas vraiment être considéré comme une religion car il s'agit d'un système global. C'est à la fois une religion, une culture, une civilisation. Et en tant que système holistique, il touche tous les aspects de l'activité humaine. L'éthique et les valeurs islamiques imprègnent toute activité humaine.[546] »

L'éthique morale imprègne donc toute activité humaine. Ainsi, les scientifiques deviennent responsables devant Dieu de leurs activités, nécessaires à la fois pour servir la communauté et pour protéger et promouvoir ses institutions éthiques et morales.[547] Des conflits peuvent surgir lorsque la science et ses méthodes deviennent une valeur universelle aux dépens des autres.[548]

« La rupture avec la sagesse était-elle nécessaire au développement de la science ? Les résultats obtenus par la science islamique prouvent le contraire, » conclut Garaudy.[549]

Enfin, il convient ici de souligner comment les scientifiques musulmans ont commencé leurs travaux par « *Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux.*[550] » Et ils ont continué à exprimer leur attitude d'auto-dépréciation devant Dieu, avec des expressions sur eux-mêmes telles que : « le serviteur méprisable, » « le serviteur repentant, » « celui qui a besoin de la miséricorde de son Maître.[551] » Par là, ils reconnaissaient que leur science avait une valeur méprisable en comparaison de la création de Dieu, cette dernière dépassant toujours tout.

C. L'Islam est « l'inimitié envers les savants et les apprenants »

---

[545] R. Garaudy : *Comment l'Homme* ; op cit; p. 208.
[546] MH Sadar : Science et Islam ; op cit; p. 17.
[547] Ibid.
[548] Idem ; p. 100-1 22-4
[549] R. Garaudy : *Comment l'Homme* ; op cit. p. 208.
[550] J. Pedersen : *Le livre arabe* ; op cit; p. 21.
[551] LA Mayer : *Astrolabistes islamiques ;* op cit. p. 14.

Si l'on en croit la majorité actuelle des travaux sur l'histoire des sciences, les érudits musulmans médiévaux semblent avoir travaillé dans un climat de persécution religieuse et leurs réalisations ont été réalisées en dehors des frontières de la foi islamique. Selon Wiet et al :

« Les érudits musulmans montraient une certaine modification, de plus en plus en contradiction avec le monothéisme fanatique du Coran.[552] »

Et:

« Personne ne voulait donner l'impression de forcer le pas, de peur d'être accusé d'hérésie. Le misonisme de l'Islam est bien connu. Dans l'esprit de la communauté musulmane, toute innovation était suspecte et déplorable comme mettant en danger l'unité ou conduisant à l'effondrement du droit.[553] »

Renan dit :

« Le Calife Al-Ma'mun qui introduisit l'apprentissage du grec fut damné sans pitié par les théologiens. Ainsi, pour plaire à la multitude excitée et excitée par les Imams, des livres étaient brûlés dans les centres-villes ; les livres de philosophie et d'astronomie furent jetés dans les puits ; ceux qui cultivaient de telles sciences étaient appelés Zandiks et étaient battus dans les rues ; leurs maisons brûlées et chaque fois qu'il leur convenait d'accroître leur popularité, les dirigeants mettaient à mort ces scientifiques.[554] »

Et:

« Au total, la croissance intellectuelle représentée par les savants arabes était jusqu'à la fin du 12e supérieure à celle du monde chrétien. Mais le jour où le fanatisme effraya les dirigeants, la philosophie disparut, les manuscrits furent détruits par ordonnance royale, et seuls les chrétiens se souviennent que l'Islamisme eut des savants et des penseurs.[555] »

Watt est d'accord :

« Au fil des siècles, les oulémas ont utilisé leur autorité pour empêcher la diffusion de toutes les opinions hérétiques ou non islamiques, et même de tout ce qui s'écartait de leur propre enseignement et de l'image islamique telle qu'ils la concevaient. La suppression ou l'éviction des opinions indésirables a été réalisée par des méthodes qui ne sont pas sans rappeler celles du totalitarisme occidental. Dans certains pays islamiques, il est actuellement pratiquement

---

[552] G. Wiet et al : *Histoire ;* op cit; p. 568.
[553] Idem ; p. 547.
[554] E. Renan : *l'Islamisme* ; op cit; p. 955.
[555] E. Renan : *Averroès et l'averroïsme*, 4 e édition (Calman Lévy, 1882), (avant-propos) p. iii.

impossible pour les intellectuels musulmans de publier quoi que ce soit qui s'oppose au fondamentalisme ou au traditionalisme dominant.[556] »
Et il existe d'innombrables autres cas de ce genre.

Encore une fois, les preuves historiques réfutent cette thèse.
« Il est révélateur [note Heinen] qu'aucune responsabilité dans une telle intrusion dans le développement scientifique n'ait été attribuée aux autorités religieuses islamiques, comme cela a été le cas pour les procès de l'inquisition dans les pays chrétiens.[557] »
Cette affirmation est en effet confirmée par des faits concrets issus de l'expérience historique. Les astronomes et géographes musulmans, par exemple, s'accordaient pour affirmer la forme sphérique de la Terre, notion qui dans la chrétienté occidentale, jusqu'aux temps modernes, a conduit ses auteurs au bûcher. Dans le monde de l'Islam, explique Dreyer, il n'y a aucune trace d'un musulman persécuté pour avoir déclaré que la terre était une sphère qui pouvait être habitée partout ; et qu'il était également très petit par rapport à la taille de l'univers.[558] Sarton note également que, dans l'Islam oriental, au moins trois astronomes : Ali Ibn Umar Al-Khatibi, Qutb Al-Din Al-Shirazi et Abu'l Faraj ont discuté du mouvement de la Terre, une question rarement abordée en Occident.[559] Selon les propres mots de Sarton :
« Le fait que de grands érudits aient jugé nécessaire de prouver la fixité de la terre implique qu'eux-mêmes et d'autres avaient envisagé l'alternative. Beaucoup de gens pensaient peut-être que la terre bougeait, mais ils ne le savaient pas. Croire une telle chose n'aurait eu en soi que peu d'importance ; la véritable réussite scientifique consistait à transformer cette croyance en conviction, et cela devait être l'œuvre d'une époque ultérieure. Entre-temps, la discussion orientale sur la question était supérieure à l'ignorance occidentale.[560] »

L'optique d'Ibn Al-Haytham, comme l'observe Draper, « ne dépend pas de simples hypothèses ou suppositions, mais est clairement basée sur une enquête anatomique ainsi que sur une discussion géométrique. » Et Draper continue en disant :
« Il détermine que la rétine est le siège de la vision et que les impressions produites par la lumière sur elle, sont transmises le long du nerf optique jusqu'au cerveau. Même s'il n'était peut-

[556] WM Watt : *musulman-chrétien* ; op cit; p. 44.
[557] AM Heinen : Religion et science dans l'Islam ; op cit. p. 862.
[558] JLE Dreyer : *Une histoire de l'astronomie ;* op cit; p. 249.
[559] G Sarton : *Introduction* ; op cit; Vol II, p. 759.
[560] Ibid.

être pas commode, à l'époque où vivait Ibn Al-Haytham, de faire une telle reconnaissance, personne ne pouvait arriver à ces conclusions, ni en fait savoir quoi que ce soit sur ces faits, à moins d'avoir été engagé dans la pratique interdite de la dissection.[561] »

On nous parle également d'échanges remarquables entre Al-Biruni et Ibn Sina sur des questions liées à la métaphysique, à la création de notre univers et à d'autres sujets, qui « montrèrent le fonctionnement des deux grands esprits de leur époque, leur unité et leurs contradictions, leur développement des idées dans les écoles de pensée itinérantes et non itinérantes et l'approche des problèmes ; mais aussi réfléchir à l'esprit scientifique de la recherche et de l'enquête au cours de cette période.[562] »

Tous ces exemples, et d'innombrables autres, outre l'activité scientifique florissante vue dans la deuxième partie, contredisent l'hypothèse généralement admise par les historiens occidentaux selon laquelle l'activité scientifique islamique s'est déroulée dans un climat de peur et de persécution.

L'Islam est allé jusqu'à tolérer, promouvoir, adopter et développer les sciences d'autres cultures, sans aucune crainte non plus. À aucun moment sur son vaste territoire, les premiers musulmans n'ont cherché à détruire ce qu'ils ont trouvé symbolisant la culture et la civilisation des peuples et des nations préislamiques (à l'exception de la multitude d'idoles représentant des dieux). Les Pyramides ont survécu. Il en a été de même pour tous les objets et vestiges de la Grèce, de Rome et de la Mésopotamie préislamique. Scott, par exemple, observe que, contrairement à leurs prédécesseurs les Barbares et à leurs propres conquérants les Castillans, les musulmans d'Espagne, par exemple, ne prenaient pas plaisir à la destruction des « fiers monuments de la grandeur romaine. » Lorsqu'une structure était désespérément ruinée, ils s'appropriaient les matériaux pour leurs propres édifices, mais s'interdisaient toujours de nuire gratuitement aux reliques de l'Antiquité classique.[563] En revanche, que reste-t-il de l'éclat aztèque et maya ? Qu'est-il arrivé aux vestiges vieux de plusieurs siècles une fois que les puissances coloniales occidentales ont mis le pied en Égypte, en Algérie, en Inde… ?

---

[561] JW Draper : *Une histoire* ; op cit; tome 2 ; p. 45.

[562] Barani : Al-Biruni, pp 60-2 ; *Volume commémoratif* d'Avicenne : Ibn Sina et al-Biruni, Société iranienne, Calcutta ; comme indiqué dans HM Said et AZ Khan : *Al-Biruni ; His Times, Life and Works* (Hamdard Academy; Karachi; 1981), p. 105-106.

[563] SP Scott : *Histoire* ; op cit; tome 1 ; p. 617.

L'Islam est également accusé d'avoir brûlé des livres et des bibliothèques. Von Grunebaum utilise l'exemple suivant pour montrer l'inimitié islamique envers les livres :
« L'histoire racontée par Tanuhi (mort en 994) est similaire,[564] dans laquelle, sous l'impact d'un rêve, un homme déchire l'Anatomie de Galien comme un livre irréligieux.[565] »
Wiet et al, pour leur part, disent :
Boukhara, extrêmement riche et contenant des œuvres rares consultées par Avicenne. « J'y ai vu, » déclare-t-il, « des œuvres dont beaucoup de gens n'ont jamais entendu parler, des œuvres que je n'avais jamais vues auparavant et que je n'ai pas revues depuis. » Ils ont été détruits dans un incendie.[566] La bibliothèque fondée en 993 à Bagdad par le vizir Sabur contenait plus de 10 000 volumes, dont beaucoup signés. La plupart d'entre eux ont été gâtés par les vers cinquante ans plus tard ; la bibliothèque elle-même a brûlé lorsque Toghrul Beg est entré à Bagdad... les Mongols ont brûlé la précieuse bibliothèque de Savah en 1220. La même splendeur et la même série éventuelle de désastres se retrouvent dans l'Andalousie.[567] »
Ces points de vue font écho à d'innombrables autres points de vue insistant sur le fanatisme islamique et l'incendie de livres. Ces opinions sont cependant fallacieuses. Premièrement, ils portent leurs propres critiques. Von Grunebaum utilise un exemple d'un rêve pour en faire un fait généralisé, condamnant la civilisation islamique. Wiet et son groupe, quant à eux, mélangent volontairement les faits. Ils parlent d'autodafés de livres, mais judicieusement, ou insidieusement, ils mélangent les faits et les auteurs de ces incendies, et ne font pas référence à ceux qui ont brûlé la plupart des livres musulmans : les croisés, l'Église d'Espagne et de Sicile, et plus tard les autorités coloniales. En omettant de clarifier ce point, Wiet et al., trompent ceux qui ne savent pas qui a fait quoi et donnent l'impression que les musulmans eux-mêmes ont brûlé leurs bibliothèques.
En outre, comme l'a montré le premier volume, dans sa section sur les livres et les bibliothèques, ce sont les musulmans qui, les premiers dans l'histoire, ont fabriqué des livres à grande échelle, et ce sont eux qui ont créé les premières bibliothèques publiques, ouvertes à tous. Et on ne peut pas concilier le point de vue des historiens occidentaux, qui prétendent d'un côté que les musulmans sont des brûleurs de livres, et pourtant de l'autre prétendent qu'ils ont préservé/volé/plagié le savoir des Anciens. C'est l'un ou l'autre.

---

[564] Source : *Nishwar al-Muhadara*, II, tr., DS Margoliouth, *Culture islamique* , V (1931), 171 (n° 2).
[565] GE Von Grunebaum : *Islam,* op cit ; note xix ; p. 250.
[566] G. Wiet et al : *Histoire* ; op cit; p. 454-5.
[567] Ibid.

L'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie est l'un des exemples utilisés pour prouver que les musulmans brûlent des livres.[568] Voltaire excuse même « les Arabes d'avoir incendié la bibliothèque d'Alexandrie.[569] »

Nous avons expliqué ci-dessus que ladite bibliothèque n'a jamais existé en premier lieu. Mais ici nous laissons certains érudits occidentaux donner d'autres preuves démontrant que ladite chose n'était jamais là lorsque les Arabes sont arrivés.

Cahen, se référant à Meyerhof, dit que c'est peut-être « en écho aux discussions de la fin du 12e siècle, » que l'on retrouve à cette époque resurgir la légende selon laquelle les Arabes, lors de leur conquête d'Alexandrie, auraient détruit la célèbre bibliothèque de cette ville alors qu'il avait été démontré qu'elle n'existait plus des siècles avant l'arrivée des Arabes.[570] Campbell note également que la légende raconte que les papyrus contenant les écritures grecques ont été utilisés comme combustible pour les 4 000 bains d'Alexandrie pendant une période de six mois. Cette légende n'a rien à recommander.[571] De même, Benoit et Micheau reconnaissent que les musulmans ont respecté la situation existante et que l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par les musulmans est « un mythe qui doit être dénoncé comme tel. [572] » Le Bon le souligne également :

« Quant à l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie, cet acte de vandalisme était si contraire aux habitudes des Arabes, qu'on se demande comment une telle histoire a pu être acceptée par des écrivains sérieux. Cette affirmation a été si clairement réfutée à notre époque qu'elle mérite une plus grande attention. Rien n'a été plus facile que de prouver, par des citations claires, que, bien avant les Arabes, les Chrétiens avaient détruit les livres païens d'Alexandrie avec tant de soin, qu'il n'en restait plus rien à brûler.[573] »

Gibbon consacre également une longue section à cette question pour réfuter le fait que les musulmans ont brûlé ladite bibliothèque. Il accuse plutôt César et les fanatiques chrétiens.[574]

---

[568] P. Duhem : Medieval Physics, dans édition R. Palter : *Toward Modern Science* (The Noonday Press ; New York ; 1961), Vol 1 ; p. 141-59 ; à la p. 141. WM Watt : *musulman-chrétien* ; op cit; p. 33.

[569] Voltaire : Essai sur la morale ; Chapitre VI ; dans P. Martino : *l'Orient dans la littérature française aux XVIIe et XVIIIe siècles* (Bibliothèque Hachette ; Paris ; 1906), p. 319.

[570] M. Meyerhof : Von Alexandrian nach Bagdad, à Sitzb. Pr.Ak (1930); dans C. Cahen : *L'Orient et l'Occident au temps des croisades* (Aubier Montaigne, 1983), p. 211.

[571] D. Campbell : *Médecine arabe* ; op cit; p. 32.

[572] P. Benoit et F. Micheau : L'intermédiaire arabe ; op cit; p. 197.

[573] G. Le Bon : La *Civilisation des Arabes,* op cit ; p. 162.

[574] E. Gibbon : *Le déclin et la chute* ; op cit; tome 5 ; p. 474-5.

C'est en effet « lorsque le christianisme devint religion officielle que c'est l'empereur Théodose, et non le Calife Omar, qui fit détruire « les temples et les livres des païens.[575] »

Mais c'est Butler qui présente le meilleur argument, réfutant les allégations accusant les musulmans de tels incendies. Il vaut la peine de reproduire son argument de manière assez détaillée :

« J'ai montré [Butler dit] que :

1) L'histoire fait sa première apparition plus de cinq cents ans après les événements auxquels elle se rapporte.

2) Après analyse, l'histoire se transforme en absurdités ;

3) L'acteur principal de l'histoire, à savoir Jean Philoponus, était mort bien avant l'entrée des Sarrasins en Égypte.

4) Des deux grandes bibliothèques publiques auxquelles l'histoire pourrait faire référence :

a) la bibliothèque du Musée a péri dans l'incendie provoqué par Jules César, ou à défaut, à une date au moins quatre cents ans antérieure à la conquête arabe, tandis que :

b) la Bibliothèque Sérapium soit fut supprimée avant l'an 391, soit fut ensuite dispersée et détruite ; de sorte qu'en tout cas elle a disparu deux siècles et demi avant la conquête musulmane.

5) La littérature des 5e, 6e et début du 7e siècle (précédant l'arrivée des musulmans à partir de 640) ne contient aucune mention de l'existence d'une telle bibliothèque.

6) Néanmoins, si elles avaient existé lorsque Cyrus (le patriarche byzantin qui a cédé Alexandrie aux musulmans) a signé le traité cédant Alexandrie, les livres auraient presque certainement été retirés, en vertu de la clause autorisant le retrait d'objets de valeur, au cours de la période d'onze mois d'armistice qui intervinrent entre la signature de la convention et l'entrée effective des Arabes dans la ville.

7) Si la bibliothèque avait été enlevée, ou si elle avait été détruite, l'historien et homme de lettres presque contemporain, Jean de Nikiou, n'aurait pu passer sa disparition dans un silence total.[576]

Malgré toutes ces preuves, la légende perdure. Ainsi, dans son article sur l'essor de l'algèbre et la création de la géométrie algébrique, Segre insiste sur la destruction de la bibliothèque par les

---

[575] G. Le Bon : *La civilisation des Arabes*, op cit ; p. 163.

[576] AJ Butler : *La conquête arabe de l'Égypte* (Oxford ; 1902) ; p. 424. Ce récit est tiré d'un mémorandum adressé par M. Awad, ancien haut fonctionnaire de l'UNESCO au Journal of World History ; dans une note sur la prétendue destruction de la bibliothèque d'Alexandrie par les Arabes ; dans *les Cahiers d'Histoire Mondiale* ; tome 8 ; p. 213-4.

Arabes en 611, et avance ainsi de plusieurs décennies l'entrée des musulmans en Égypte (qui en réalité a eu lieu en 639-640).[577]

Il convient également de rappeler qu'au lieu que les musulmans brûlent des œuvres classiques, ce sont les croisés eux-mêmes qui l'ont fait, et à plus grande échelle, lors de leur occupation de Constantinople en 1204. Avant leur arrivée, les collections de livres de l'Empire Byzantin, notamment celles classiques littérature, étaient les plus importantes et les plus précieuses de la chrétienté.[578] Suite à l'occupation des croisés en 1204, Constantinople fut incendiée trois fois.[579] Au lendemain du deuxième incendie, selon Villehardouin et Nicetas, « de splendides palais, remplis d'œuvres d'art antiques et de manuscrits classiques, furent détruits. » Le 13 avril 1204, la foule brutale des croisés « a montré son mépris pour une nation de « scribes et d'érudits » en marchant dans les rues avec des stylos, des encriers et des feuilles de papier sur leurs lances.[580] L'historien grec Nicétas, témoin de cette situation, remarque avec amertume qu'on ne pouvait rien attendre de plus de « barbares ignorants et totalement analphabètes. [581] » Il n'existe aucune trace du nombre de livres détruits par les croisés en 1204, mais il devait être énorme. Le vandalisme s'est poursuivi pendant l'occupation par les Francs (jusqu'aux années 1260). Lorsque deux siècles plus tard, les Ottomans prirent la ville en 1453, ils épargnèrent dans une large mesure les manuscrits.[582] « C'étaient des barbares chrétiens et non païens,» pour citer un auteur bien connu, « qui a endommagé la littérature classique au-delà de tout souvenir. [583] »

En ce qui concerne l'incendie des savants et des êtres humains en général, que ce soit à cause de leurs opinions hérétiques ou de leur sorcellerie, ou à cause de leur couleur, on peut affirmer sans se tromper que ce n'est pas dans l'Islam que cela s'est produit, mais que c'est parmi les ancêtres de notre pays. Les historiens modernes accusent l'Islam d'avoir brûlé vifs un nombre

---

[577] B. Segre : L'essor de l'algèbre et la création de la géométrie algébrique ; *Journal d'histoire mondiale ;* VII ; (1963) ; pages 383 à 406 ; à la p. 387, dans Une note ; op cit; p. 213. Entendu par cet auteur sur le BBC World Service au début des années 1990.

[578] SK Padover : bibliothèques byzantines ; dans JW Thompson : *La bibliothèque médiévale* ; (Société d'édition Hafner ; New York ; 1957) ; pages 310 à 329 ; à la p. 326.

[579] Ibid.

[580] Ibid.

[581] Cité dans E. Gibbon : Decline and Fall of Roman Empire ; (éd. Bury), *op. cit.,* VI, p. 409.

[582] Le sac de Constantinople par les croisés », dit le prévôt Montague James, « fut, dans la destruction des œuvres d'art et de la littérature, bien plus désastreux que la prise de la ville par les Turcs en 1453 » *;* cité par HR Willoughby dans *Press Impressions* (Chicago University of Chicago Press), VI, 2.

[583] AHL Heeren : *Geschichte der Classischen Litteratur im Mittelalter* ; (Gôttingen ; 1797-1801) ; JE; p. 270-2.

incalculable d'êtres humains, en particulier des femmes, brûlées par millions, [584] ainsi qu'un nombre considérable d'érudits.[585]

En vérité, plutôt que de brûler des livres, étant une foi fataliste, ou qu'elle réprime les savants, ou qu'elle est intrinsèquement hostile à la science, l'Islam a en fait agi comme la principale force qui a stimulé l'essor du savoir pendant l'âge d'or islamique : 7e - 13e siècles, comme le montre ce qui suit.

D. L'impulsion de l'Islam vers la science et l'apprentissage

Kramers dit :
« Les Arabes n'ont certainement pas saisi intellectuellement le sens de tout (dans le Coran), mais cela leur a donné le soutien dont ils avaient besoin pour faire et penser de grandes choses. Cela les a rendus croyants en l'Unicité de Dieu et en la mission de Muhammad et les a rendus soumis aux commandements de Dieu. Cela les a arrachés à une vie difficile et sans imagination et leur a donné la force de créer un nouveau monde, matériellement et spirituellement.[586] »
C'est devenu une question de croyance populaire, aussi fermement ancrée que la tradition la plus sacrée, insiste Scott, selon laquelle la culture diligente des facultés mentales était un devoir religieux impératif.[587] I.R et L.L Al-Faruqi expliquent également que l'Islam s'identifie à la connaissance et fait ainsi de la connaissance à la fois sa condition et son objectif, assimilant la poursuite de la connaissance à la *'ibadah* (culte) et faisant de somptueux éloges à ceux qui se sont engagés dans la connaissance.[588] Sayili note comment la création d'institutions d'enseignement, d'hôpitaux, d'universités ou de bibliothèques publiques, a toutes pris « solidement racine » dans l'Islam, « où la piété et l'érudition étaient à bien des égards inséparables.[589] » L'Islam serait responsable des contes fantastiques de sacs de bijoux et d'or

[584] A. Dworkin : *La haine des femmes ;* (Grove Press; 1965).
[585] Voir, par exemple, JW Draper : *History of the Conflict* ; op cit. HC Léa : *Une histoire de l'Inquisition* ; op cit, etc.
[586] JH Kramers : Sciences de la civilisation islamique. *Analecta Orientalia : Écrits posthumes et œuvres mineures sélectionnées de JH Kramers* ; Vol 2 (Leyde ; Brill ; 1956), p. 78.
[587] SP Scott : *Histoire* ; op cit; Vol 1 ; p. 64.
[588] IR et LL Al-Faruqi : *L'Atlas culturel* ; op cit; pp. 100-1 230-2
[589] A. Sail : *L'Observatoire de l'Islam* ; op cit; p. 1.

payés pour quelques pages d'un rare manuscrit pharmacologique ou astronomique.[590] L'enracinement de la vie intellectuelle dans la religion, base de la société musulmane, observe Pedersen, a créé un tel respect pour celle-ci que les dirigeants et les hommes riches « ont ouvert leurs portes aux représentants de la vie intellectuelle » et leur ont souvent prodigué de grosses sommes d'argent.[591]

Le besoin d'acquérir et de diffuser des connaissances n'a jamais été aussi passionné que sous l'Islam primitif. Des milliers et des milliers de personnes étaient en quête de connaissances, sillonnant la vaste masse terrestre musulmane des continents asiatique, africain et européen dans le seul but d'acquérir et de diffuser des connaissances parmi les musulmans et les non-musulmans.[592] Ils ont parcouru des milliers de kilomètres à la recherche d'une personne susceptible de leur donner un aperçu d'un problème mathématique.[593] Les mosquées furent instantanément transformées en salles de classe, tout comme les rues, les marchés et les maisons privées.[594] Des érudits tels qu'Al-Ghazali, Al-Farabi et Ibn Sina, parmi bien d'autres, après avoir enseigné dans les écoles publiques, se sont retirés dans leurs bibliothèques et études privées et ont continué à enseigner « ceux qui ont la chance d'être invités.[595] » Une grande libéralité qui, selon Wilds, fut « l'un des facteurs les plus puissants de la croissance brillante et rapide de la civilisation musulmane » ; L'éducation était si universellement répandue qu'il était difficile de trouver un musulman qui ne savait ni lire ni écrire.[596] Même les aveugles, selon Scott :
« Bien que gênés par la cruauté de la nature, ils étaient encore capables, à cette époque de rivalité intellectuelle, d'atteindre un rang élevé sur l'échelle de l'excellence littéraire.[597] »
Les élèves, comme les professeurs, note Artz, étaient tenus en haute estime, et les grandes bibliothèques rassemblées par les riches aristocrates terriens et les marchands montraient que, comme pendant la Renaissance italienne six siècles plus tard, la connaissance « était l'une des marques d'un gentleman.[598] »

---

[590] IR et LL Al-Faruqi : *Le culturel* ; op cit; p. 232.
[591] J. Pedersen : *Le livre arabe* ; op cit; p. 21.
[592] MH Sadar : Islam ; op cit; p. 19 :
[593] IR et LL Al-Faruqi : *Le culturel* ; op cit; p. 232.
[594] Idem ; pp. 100-1 230-2
[595] M. Nakosteen : *Histoire*, 1964, p. 48.
[596] EH Wilds : *Les fondements de l'éducation moderne* (Rinehart & Co., 1959), p. 216
[597] SP Scott : *Histoire* ; op cit; Tome 3 : p. 431.
[598] FB Artz : *L'esprit ;* op cit; p. 151.

Au fur et à mesure de son expansion, l'Islam a élargi cette union passionnée du savoir et du devoir religieux à des terres plus vastes et à une plus grande diversité de peuples. Le monde islamique, explique Scott, comprenait une diversité de climats et de nations encore plus grande que celle de Rome ; « les liens de fraternité universelle » proclamés par le Coran ; les connexions exigées par les exigences d'un commerce étendu ; les associations intimes encouragées par le pèlerinage à La Mecque éveillèrent la curiosité et élargirent, au même degré, l'esprit des musulmans d'Asie, d'Afrique et d'Europe.[599] L'enquête sur le monde environnant, dit également Von Grunebaum, était dictée par les besoins de la communauté : « la technique de l'administration, les principes de la fiscalité et l'organisation de la communauté en tant que telle furent examinés à la loupe, avec une doctrine globale des institutions politiques se développant en conséquence.[600] » La géographie, par exemple, a prospéré lorsque le gouvernement a exigé des descriptions exactes des zones placées sous son autorité ; et l'histoire aussi. Parce que ces dernières fournissaient des informations sur la vie du Prophète et la montée de l'Islam, elles étaient nécessaires pour établir un précédent juridique et religieux.[601]

La pratique quotidienne de l'Islam a également stimulé le développement scientifique. L'arithmétique a été encouragée et développée parce qu'elle était nécessaire pour calculer les héritages et compter les jours et les années, tandis que la géométrie aidait à trouver la direction de La Mecque et les routes de pèlerinage, et que grâce à l'astronomie, les musulmans pouvaient déterminer le début du Ramadan et des fêtes religieuses, et fixer les temps pour les prières.[602] Les musulmans ont également considérablement amélioré les techniques d'observation astronomique et de cartographie car ils avaient besoin d'une détermination précise des positions pour l'orientation correcte des mosquées.[603] Il ne fait aucun doute, insiste Sayili, que l'utilité de l'astronomie en tant que « servante de la religion » était universellement reconnue dans l'Islam et, par conséquent, grâce au patronage constant du Muwaqqit (gardien du temps), la mosquée fut le théâtre de travaux astronomiques d'une ampleur au moins limitée.[604] Durant la période d'installation et de consolidation du pouvoir musulman en Espagne et au Maghreb, explique Djebbar, la médecine et le calcul furent les premières disciplines scientifiques à bénéficier de

---

[599] SP Scott : *Histoire ;* op cit; Volume 1; p. 324.
[600] GE Von Grunebaum : *Islam* (Greenwood Press, Publishers, 1961), Chapitre VI p. 113.
[601] Ibid.
[602] OA Farukh : *Le génie arabe ;* op cit; p. 35.
[603] GTH Kimble : *Géographie au Moyen Âge* (Methuen and Co ; Londres ; 1938), p. 63.
[604] A. Cycle : *L'Observatoire* ; op cit; p. 26.

l'enseignement, suivis de la publication d'ouvrages. Cela répondait aux besoins de certaines couches aisées de la société des villes, ou aux demandes des avocats pour la solution de certains problèmes comme ceux du mesurage des terres ou du partage des successions.[605] Djebbar se concentre sur le mathématicien marocain Ibn Al-Banna, dont *le Tanbih al-Albab* contient des réponses mathématiques précises au calcul de la chute des canaux d'irrigation, l'explication arithmétique d'un verset du Coran concernant l'héritage, la détermination de l'heure de la troisième prière quotidienne, l'énumération des prières différées qui doivent être dites dans un ordre précis, le calcul exact de l'impôt légal en cas de retard de paiement, et autres questions de ce genre.[606]

Le commerce et l'industrie prospérèrent également sous l'impulsion de la foi. Les musulmans sont devenus liés à un code et une pratique strictes du commerce comme le commande le Coran (Coran 2 : 282 ss), et cette sommation d'enregistrer des transactions commerciales les a amenés à développer de grandes compétences dans les maisons d'enregistrement et les associations, les prêts, les comptes et conclure des contrats, établissant ainsi les bases mêmes du commerce moderne. De nombreuses industries se sont développées et ont prospéré également en conséquence directe de la foi, et même en raison des restrictions imposées par la foi. L'industrie du verre, comme nous l'avons vu dans la première partie, a prospéré en grande partie grâce au fait que le verre (tout comme la faïence) était nécessaire pour remplacer les récipients en or et en argent exclus pour des raisons de foi.[607] Une raison particulière pour laquelle la peinture brillante sur verre et faïence est due à l'Islam, explique Weiss, est la dénonciation dans le Coran du luxe, qui oblige les musulmans à utiliser d'autres matériaux à la place de l'or et de l'argent.[608]

L'art islamique, dans son caractère unique et sa beauté, est également le résultat direct de la foi. L'art islamique rejette toute représentation de la création de Dieu, en particulier des créatures vivantes. Ainsi, Garaudy note :

« Rendre visible ce qui est invisible à travers l'abstraction de la géométrie et du rythme, voilà le genre d'esthétique inspirée de la conception musulmane de la transcendance divine….

La peinture islamique partira de ce refus d'imiter les apparences sensibles, qui dérivent, selon elle, des exigences coraniques. En fait, le Coran interdit les idoles, mais pas les images. Le

---

605 A Djebbar : *Mathématiques ;* op cit.

606 Al-Ballagh ; 1995, b, dans A Djebbar : *Mathématiques*

607 G. Weiss : *Le Livre du Verre* ; op cit; p. 65.

608 Idem ; p. 72.

Hadith va cependant plus loin, condamnant principalement les images (qui portent des ombres), c'est-à-dire les statues. Plus profondément, l'image, si elle cherche, par imitation du monde individuel et sensible, à rivaliser avec l'acte de Dieu, est pécheresse, car elle associe le relatif à l'absolu….

L'esthétique musulmane est ainsi l'application aux arts de la profession de foi de l'Islam, de la transcendance et de l'Unicité de Dieu : « Il n'y a de dieu que Dieu »...

Cela se traduit notamment, en architecture et en décoration, par l'abstraction ; en peinture, par la naissance d'un monde autonome, gouverné par ses propres lois, échappant ainsi à la prétention d'impiété et créant une nature à la manière de Dieu.[609] »

Burckardt explique également que l'art visuel islamique, par exemple, n'est que le reflet visuel du monde coranique ; il ne peut en être autrement... L'art islamique ne reflète pas les histoires et les paraboles contenues dans le Coran, comme l'art chrétien, par exemple, dépeint les épisodes des deux testaments.[610] L'art islamique, poursuit Burckardt, est fondamentalement dérivé du *tawhid* (Unicité), c'est-à-dire :

« D'un assentiment ou d'une contemplation de l'unité divine. La source d'*al-Tawhid* est au-delà des mots ; elle se révèle dans le Coran par des éclairs soudains et discontinus. Frappant le plan de l'imagination visuelle, ces éclairs se figent en formes cristallines.[611] »

Ruskin dit également :

« Le travail… des Arabes était de punir l'idolâtrie et de proclamer la spiritualité du culte… Les Arabes bannirent toute imagination de forme de créature et proclamèrent depuis leurs minarets : « Il n'y a d'autre dieu que Dieu.[612] »

Le caractère unique et la beauté de l'art islamique ont eu un effet profond sur l'Occident chrétien, une influence qui a duré des siècles et jusqu'à aujourd'hui. L'abondance des travaux consacrés au sujet est le reflet d'un tel impact.[613] L'inspiration que l'Islam a donnée aux arts créatifs occidentaux est bien résumée dans ces lignes d'Ettinghausen :

---

[609] R. Garaudy : *Comment l'Homme* ; op cit ; pp. 100-1 198-9

[610] T. Burckardt : Valeurs pérennes dans l'art islamique : dans *The Islamic Review*, (septembre 1967) ; p. 34-40 ; p. 40.

[611] Ibid.

[612] J. Ruskin : *Les Pierres de Venise* ; 3 vol. ; (Éd. 1907); tome I ; p. 16-7.

[613] AH Christie : Les arts mineurs islamiques et leur influence sur le travail européen ; dans T. Arnold/A William ed : *The Legacy of Islam,* pp. 107-1 108-5 S. Ferber ed : *Islam and the Medieval West* ; (Université d'État de New York à Binghamton ; 1975). D. Talbot Rice : *Art islamique ;* (Thames et Hudson ; Londres ; éd. 1979). A. Fikry : *L'art romain du Puy et les influences islamiques* ; 2e éd. ; (Ouest ; Davaco ; 1974) ; E. Lambert : *L'art musulman d'Occident* ; (Paris; 1966). E. Malé : *Art et artistes du Moyen Âge* ; (Paris; Colin'; 1927). H. Terrasse : *Art hispano-mauresque* ; (Paris ; G. Van West ; 1932).

« Depuis plus de 1 300 ans, les mondes de l'Islam et de l'Europe entretiennent des relations plus ou moins constantes et dynamiques et des confrontations souvent tendues. Malgré le violent dénigrement occidental de la religion musulmane et de son Prophète, qui dure pratiquement jusqu'à nos jours, et malgré les guerres réelles culminant avec les croisades et les campagnes turques, l'Occident n'a eu que de l'admiration pour les arts du Proche-Orient. C'était bien plus qu'une simple acceptation. Cela s'est manifesté dans l'association de tout ce qui était disponible de cet art avec ses institutions les plus vénérées, qu'elles soient sacrées ou banales, et dans les emprunts artistiques d'un type ou d'un autre de l'Occident à l'Orient.[614] »

L'Islam a encore stimulé les sciences exactes en insistant sur les preuves, ce qui a donné lieu à la fois à des tests et à des expérimentations. Ainsi, tandis que les Grecs excellaient dans la spéculation pour parvenir à des conclusions, les musulmans obtenaient la connaissance grâce à *l'istidlal* (appel à la preuve), cherchant par la preuve à faire connaître l'inconnu. *Istidlal*, notent I.R et L.L Al-Faruqi, implique « l'observation des données et leur examen par l'expérimentation, la mesure et davantage d'observations... [615] » Cette pratique islamique dérive en grande partie d'un trait islamique fondamental : l'extrême rigueur adoptée dans la collecte des données des versets du Coran et les paroles du Prophète (les Hadiths). Dans ce dernier cas, l'Imam Al-Bukhari, en sélectionnant les Hadiths du Prophète, s'est imposé dans sa sélection l'effort et l'énergie les plus extraordinaires, en prêtant le plus d'attention attention aux détails, rejetant de sa collection de traditions tout ce qui n'atteignait pas la plus haute mesure d'exactitude.[616] En suivant de tels préceptes, Ibn Al-Nafis déclara que la dissection avait prouvé que Galen et Ibn Sina avaient tort ; tandis qu'Al-Biruni a refusé d'accepter toute déclaration sans la tester par l'expérience et sans la confirmer par un examen.[617] Les musulmans ont développé des instruments pour corriger et élargir les preuves sensorielles, et répétaient les expériences pour tester les résultats et éviter les erreurs. Jabir Ibn Hayyan avait un nom spécial pour l'expérience scientifique, *al-tadrib*.[618] Celui qui étudie la chimie, dit-il, doit savoir qu'il y a dix conditions à respecter pour sa pratique réussie.[619] Parmi ceux-ci figurent :

---

[614] R. Ettinghausen : L'impact des arts décoratifs et de la peinture musulmans sur les arts d'Europe ; dans *L'héritage de l'Islam* (éd. Schacht) ; (Oxford à Clarendon Press ; 1974) ; pages 292 à 316 ; à la p. 292.
[615] IR et LL A l Faruqi : *Le culturel ;* op cit ; p. 322.
[616] J. Robson : Al-Bukhari : *Encyclopédie de l'Islam* ; Nouvelle série ; Vol 1 ; pages 1296-7 ; à la p. 1296.
[617] Voir par exemple le récit excellent et détaillé de l'expérience d'Al-Biruni à Nandana ; dans NA Baloch : Biruni et son expérience à Nandana ; dans *ERDEM* 3 (1987) ; pages 673 à 729.
[618] IR et LL A l Faruqi : *Le culturel* ; op cit; p. 322.
[619] EJ Holmyard : Jabir Ibn Hayyan dans *la section de l'histoire de la médecine* ; (1923); p. 46-57 ; à la p. 55.

(1) l'opérateur doit connaître la raison pour laquelle il effectue chaque opération ;
(2) les instructions doivent être bien comprises, puisque chaque art a son propre langage technique ;
(3) il ne faut pas tenter l'impossible et l'inutile ;
(4) il est préférable que le laboratoire se trouve dans un espace isolé ;
(5) le chimiste doit avoir le loisir de conduire ses expériences,
(6) et faire preuve de patience, de réticence et de persévérance ; et
(7) il ne doit pas se laisser tromper par les apparences en menant ses opérations à une conclusion trop hâtive.[620]

C'est dans cet esprit, toujours en quête et en insistant sur l'exactitude, que la science musulmane a embrassé la connaissance du ciel et des étoiles (astronomie) ainsi que la chirurgie et l'ophtalmologie avec une attention si précise et méticuleuse aux détails qu'elle nous étonne aujourd'hui.[621] Ce qui explique pourquoi les musulmans ont effectué des observations précises et conçu des instruments extrêmement précis[622] ; pourquoi ils ont également été les premiers à concevoir des cartes marines précises, et leurs cartes ont guidé les navigateurs dans les grands inconnus et mystères des mers et des océans de l'époque, et pourquoi ils ont effectué des mesures de poids et de densités si précises que la science moderne est d'accord avec elles, et pourquoi ils ont écrit des formules pharmaceutiques, qui sont encore d'une grande utilité.[623]

La source majeure du déplacement des sciences du caractère généralement spéculatif des Grecs vers les aspects pratiques des musulmans doit aussi beaucoup à la foi. En effet, la connaissance en Islam n'est pas une fin en soi, mais un moyen de résoudre les problèmes de la communauté.[624] La poursuite de la connaissance pure pour le perfectionnement de l'humanité est encouragée, et la science, loin d'être considérée comme une fin en soi, devrait contribuer à la réalisation d'un objectif plus élevé.[625] La science islamique, selon les mots d'I.R et L.L Al-Faruqi, n'est ni « un éclair involontaire dans la conscience... ni une information ésotérique obtenue d'autorité après l'initiation, ou une illumination obtenue subjectivement par la

[620] Ibid.
[621] Voir par exemple : ES Kennedy : *Astronomie et astrologie dans le monde islamique médiéval* (Aldershot ; Variorum ; 1988).
-HR Turner : *La science dans l'Islam médiéval* (Austin ; Texas ; 1997).
[622] Voir : par exemple : H. Edwards : *Patterns and Precision : the Arts and Sciences of Islam* (Washington ; 1982).
[623] Voir : DR Hill : *Sciences* ; op cit. N. Smith : *Une histoire des barrages* (The Chaucer Press, Londres, 1971).
[624] MH Sadar : Science et Islam ; op cit; p. 22-4.
[625] Z. Sardar : *Explorations dans la science islamique* (Mansell ; Londres ; 1989), p. 85.

contemplation. La connaissance islamique est plutôt une appréhension rationnelle, empirique et intuitive de chaque domaine de la réalité. C'est la connaissance critique de l'homme et de l'histoire, de la terre et du ciel. C'est la connaissance pratique qui produit des résultats et conduit à la vertu, objet de la prière du musulman : « Ô Dieu, accorde-nous une connaissance utile et bénéfique.[626] » Les érudits classiques de l'Islam souhaitaient que, dans la quête du savoir, les besoins de la communauté ne soient pas perdus de vue ; que la connaissance ne devrait pas tendre vers un tel niveau d'abstraction qu'elle conduise à l'éloignement de l'érudit de ce monde et de ses semblables.[627] Par conséquent, lorsque les musulmans, au début de leur ascension, tournèrent leur attention vers l'activité intellectuelle, note Farukh, ils se tournèrent d'abord vers les sciences pratiques, c'est-à-dire celles qui leur rapporteraient un profit immédiat, soit dans la vie privée, soit dans la vie privée individuelle, soit dans la vie religieuse de la communauté, comme les mathématiques, l'astronomie et la médecine.[628] Derrière la division du savoir par Al-Ghazali, par exemple, entre individuellement et socialement requis, louables et blâmables, se cache un profond engagement à maintenir l'équilibre social dans la société et à promouvoir les valeurs de la vision du monde de l'Islam.[629] Ainsi, la médecine, par exemple, s'occupait de la santé et était donc une science valable dans la mesure où elle préservait leur santé et guérissait leur corps des maladies.[630]

La pratique de la foi a également imposé et stimulé un zèle pour les réalisations sociales, ce qui a eu un impact considérable sur l'essor de la civilisation islamique. Ankawi souligne comment la connaissance du Coran et de la Sunna (tradition islamique) dicte à un musulman comment se comporter envers les autres, comment aider, comment faire une telle chose, ou comment créer des écoles et des hôpitaux, prouvant ainsi « la conscience et la dimension sociales islamiques.[631] » Anne Marie Edde cite de nombreux exemples comme celui du physicien Al-Humsi qui refusa tout paiement pour soigner les gens et qui fut contraint d'accepter un salaire à l'hôpital.[632] Un autre Al-Dahwar gagnait 1 500 dinars par an et devint si riche qu'il fonda une

---

[626] IR et LL Al-Faruqi : *Le culturel* ; op cit; p. 230.
[627] Z. Sardar : *Explorations en science islamique* ; op cit; p. 85.
[628] OA Farukh : *Le génie arabe* ; op cit; p. 35.
[629] Z. Sardar : *Explorations en science islamique* ; op cit; p. 85.
[630] OA Farukh : *Le génie arabe* ; op cit; p. 35.
[631] Prof Ankawi lors d'une séance de discussion sur : *L'Islam et l'Occident médiéval* ; KI Semaan; éd.; op cit; p. 159.
[632] Anne Maried Edde : Les médecins dans la société syrienne du VIIe au XIIIe siècle : *Annales islamologiques, Institut français d'archéologie du Caire ;* Vol 29 ; pages 91 à 109 ; à la p. 98 :

madrasa qu'il dota d'un waqf.[633] D'autres comme Amin Al-Dawla achetèrent des livres et constituèrent une bibliothèque de 20 000 livres.[634] Le concept de bibliothèque publique lui-même doit son origine au fait que les bibliothèques des mosquées furent les premières bibliothèques de l'Islam, la coutume parmi les musulmans étant de déposer dans les mosquées des exemplaires du Coran et des ouvrages de jurisprudence.[635] Les mosquées rassemblèrent bientôt les œuvres léguées et données par les savants, et de nombreux savants rédigèrent des testaments stipulant que certains de leurs livres ou collections seraient donnés sous forme de waqf à la mosquée de leur village ou de leur ville ; les Califes et les dirigeants, emboîtant le pas, ont fait don d'œuvres de valeur aux mosquées.[636]

Durant souligne plus en détail les liens entre la foi et le progrès social, comment l'Islam promet la réussite matérielle aux bons musulmans ; punition pour les commerçants menteurs ou frauduleux ; dénonçant les monopoleurs et les spéculateurs qui « gardent les céréales pour les vendre à des prix élevés et surenchèrent » et « donner à l'ouvrier son salaire avant que sa transpiration ne sèche.[637] » Le Prophète de l'Islam était connu pour faire l'éloge de ceux qui, loin d'être des parasites, s'enrichissent pour pouvoir venir en aide aux plus démunis.[638] Le musulman, dit Scott, conscient du précepte coranique qui inculque l'industrie comme une vertu et stigmatise l'oisiveté comme un crime, « était le plus laborieux et le plus prospère des agriculteurs, le plus habile des artisans.[639] » En Afrique, comme le souligne Smith, dès que l'Islam est adopté, « la sorcellerie, avec les maux qu'elle entraîne, disparaît progressivement ; le sacrifice humain devient une chose du passé. La saleté sordide est remplacée par la propreté personnelle ; l'hospitalité devient un devoir religieux ; l'ivresse, au lieu de la règle, devient une exception relativement rare. L'oisiveté se dégrade désormais et l'industrie s'élève.[640] »

Agissant selon l'éthos de la foi, les dirigeants musulmans médiévaux, malgré leurs défauts, furent à l'origine de certains des plus grands exploits scientifiques. Le rôle d'Al-Ma'mun au début du 9e siècle, en tant que mécène enthousiaste de l'activité scientifique à Bagdad, est parallèle à celui d'Al-Hakem II un siècle plus tard à Cordoue. Al-Hakem a envoyé des

[633] Ibid.
[634] Ibid.
[635] ALA Ibn Dohaish : Croissance et développement des bibliothèques islamiques ; dans *Der Islam*, vol 66 ; pages 289 à 302. p. 290.
[636] Idem ; p. 290-1.
[637] W. Durant : *L'ère de la foi*, op cit ; p. 180.
[638] M. Hamidullah dans M. Rodinson : *Islam et capitalisme* ; op cit; p. 21.
[639] SP Scott : *Histoire* ; Vol II, op. cit.; p. 219.
[640] RB Smith : *Mohammed* ; op cit; p. 42-3.

émissaires en Égypte et en Irak, entre autres pays musulmans, à la recherche de livres et a construit l'une des plus grandes bibliothèques personnelles de l'histoire. Il employait également des copistes pour reproduire des manuscrits rares et encourageait généralement les chercheurs de toutes les sciences.[641] Al-Ma'mun (r. 1043-1073), l'avant-dernier souverain berbère de la dynastie des Banu Di Nhun (11e siècle) de Tolède était entouré de nombreux savants qui lui servaient de vizirs et de conseillers, ou qu'il parrainait directement. L'historien Al-Higari dit : « Il n'y a jamais eu parmi les Reyes de Taifas un dirigeant aussi puissant et aussi célèbre que lui (Al-Ma'mun). Dans son Majlis (conseil) étaient réunis Muhammad Ibn Saraf, une gloire d'Al-Qayrawan, 'Abd Allah Ibn Khalifa Al-Misri, Al-Hakim, Abu' Farraj Al-Baghdadi Al-Adib, et parmi ses vizirs se trouvaient les savants : Abu Isa Ibn Labbun ; Ibn Soufyan ; Abou Amar Ibn Al-Farrag et Abu'l Mutarrif Ibn Mutanna.[642]

Al-Moktadir, roi de Saragosse, était réputé pour son érudition et pour ses connaissances en philosophie, géométrie et astronomie, tandis qu'Al-Modhaffer, roi de Badajoz, rédigea une grande encyclopédie.[643] Les Turcs Seldjoukides se sont entourés et ont parrainé de nombreux érudits (Omar Khayyam, Al-Khazini, Al-Ghazali et d'autres), et certains des meilleurs travaux et réalisations ont été réalisés dans leurs cours, comme ceux accomplis par l'astronome, le fabricant d'instruments, Al-Usturlabi, qui a compilé des tables pour le souverain seldjoukide Mugith Al-Din Mahmud (règle de 1117 à 1131),[644] et qui a également donné à son célèbre instrument complet le nom du mécène seldjoukide et vizir Ibn Khalid (mort en 1138).[645]

La fondation d'institutions d'enseignement et d'autres institutions sociales a été généralisée parmi ces dirigeants musulmans. Des milliers d'établissements d'enseignement : madrasas, bibliothèques, académies scientifiques et autres ont été créés. À la fin du 9e siècle, sous les dirigeants Aghlabides, une Bayt al-Hikmah (Maison de la Sagesse) fut établie à Al-Qayrawan, rivalisant avec son homologue de Bagdad dans les domaines de l'étude de la médecine, de l'astronomie, de l'ingénierie et de la traduction.[646] Des dizaines d'hôpitaux ont été construits ; la

[641] AI Sabra : l'entreprise scientifique ; op cit ; à la p. 190.
[642] E. Teres : le développement de la civilisation arabe à Tolède ; dans *Cahiers de Tunisie*, vol. 17-8 ; 1969-70 ; pp. 100-1 73-8 p. 79.
[643] SP Scott : *Histoire* ; Vol 3 ; op cit; p. 430.
[644] G. Sarton : *Introduction* ; op cit; tome 2 ; p. 204.
[645] F. Rosenthal : Al-Asturlabi et Al-Samawal sur le progrès scientifique ; *OSIRIS* ; tome 9 ; 1950 ; pp.100-1 555-560.
[646] M al-Rammah : L'ancienne bibliothèque de Kairaouan et ses méthodes de conservation, dans *The Conservation and Preservation of Islamique Manuscripts* , Actes de la troisième conférence de la Fondation du patrimoine islamique Al-Furqan (1995), pp. 29-47, à la p. 29.

construction d'hôpitaux étant généralement considérée par les dirigeants musulmans comme l'un des actes les plus pieux.[647] Les nombreuses madrasas et hôpitaux qu'Ibn Jubayr a vus au cours de ses voyages à travers le monde islamique étaient : « les plus belles preuves de la gloire de l'Islam.[648] » Les dirigeants (comme les citoyens riches) apportaient leur soutien financier aux étudiants et à ceux qui dispensaient l'enseignement. Le prince mamelouk Yalbagha Al-Umari, par exemple, ordonna que chaque étudiant de la mosquée Ibn Tulun (Le Caire) reçoive quarante dirhems par mois[649] ; tandis que Husam Eddin Lajin payait les salaires des professeurs et les allocations des étudiants.[650]

A l'instar des Califes, les gouverneurs de provinces rivalisaient avec leurs maîtres royaux dans la propagation du savoir.[651] Ils fondèrent des écoles et des académies ; offraient des prix pour les découvertes nouvelles et utiles, et à leur invitation, les plus grands savants de leur juridiction se réunissaient une fois par an au siège du gouvernement pour discuter publiquement de sujets intéressant les professions savantes, ou « de ceux qui pourraient, par l'intermédiaire d'inventions pratiques, soient faites pour assurer le bénéfice de la communauté.[652] Et, merveille de l'époque, peut-être unique dans l'histoire des pays musulmans, ces dirigeants ont fait preuve d'une grande tolérance à l'égard de l'activité des savants, soutenant une élite à l'esprit ouvert et permettant à l'enseignement de se dérouler « dans un climat de grande liberté.[653] »

Enfin et surtout, l'Islam a stimulé l'apprentissage, la connaissance, la civilisation, le développement social et économique d'une manière que la société musulmane n'a jamais fait depuis, à la source même et dans leur essence même : la recherche de la perfection. Le Coran est perfection à tous égards et il met constamment l'accent sur la recherche de l'excellence et de la perfection dans tout et chacun. L'exécution des prières exige de la part de la personne une approche parfaite, dans l'esprit, dans l'hygiène, dans son exécution et en groupe, dans l'alignement, le mouvement, le comportement, etc. Le moment et la direction des prières doivent également être parfaits. Il en va de même pour tous les aspects de la foi, qu'il s'agisse du jeûne, de l'aumône, de la récitation du Coran, du pèlerinage, du partage de l'héritage... Cette exigence

[647] P. Lory : Philosophes et érudits ; avec la participation de H. Bellosta ; dans *les Etats, les Sociétés* ; op cit; pages 100 à 1 371 à 98 ; à la p. 387.
[648] Ibn Jubayr, Vol 3, p. 330, dans F. Michaud : Les Institutions Scientifiques ; op cit; p. 999.
[649] Al-Makrizi, Ahmad ibn Ali ; *Al-mawaiz wa Alitibar et Dhikr al-Khitat wa-* Alathar Edité par Ahmed Ali al-Mulaiji. 3 Vols, (Beyrouth : Dar al-Urfan, 1959), Vol. 222-3
[650] J. Berkey : *La transmission des connaissances au Caire médiéval* (Princeton University Press, 1992), p. 52-4
[651] SP Scott : *Histoire* ; op cit; tome 3 ; p. 464.
[652] Idem ; p. 465.
[653] F. Michaud : Les Institutions scientifiques ; op cit; p. 994.

constante de perfection façonne et affecte tout, d'autant plus que dans l'Islam, la foi et les actes, quelle que soit leur nature, sont un, continus et quotidiens. Ceci explique ce qu'a accompli la première civilisation islamique : depuis l'établissement des fondations des sciences modernes et la conception d'arts et d'édifices exquis ; depuis la fabrication du verre, du papier, des textiles et de l'acier jusqu'à la création des premiers ateliers industriels que nous connaissons ; de la gestion remarquable des bibliothèques et des hôpitaux à la construction de magnifiques jardins et ouvrages d'irrigation ; de la création des premiers observatoires et académies scientifiques à la construction de villes entières avec du sable, et à la construction de barrages et d'autres ouvrages d'art conçus et construits avec des compétences telles qu'ils fonctionnent encore aujourd'hui dans certains endroits. Et pour quiconque recherche une telle perfection sans effort, il suffit de jeter un regard sur la décoration ou la conception des bâtiments de cette époque. Aucune autre preuve ne serait nécessaire après cela.

De nombreux historiens modernes (bien qu'encore minoritaires) seraient d'accord avec ce qui vient d'être dit, à savoir que l'Islam n'a pas entravé la connaissance, mais l'a même stimulée. Cependant, comme la quasi-totalité des historiens modernes, y compris de nombreux musulmans, ils imputent le déclin de la civilisation musulmane à un « certain type » d'Islam : l'Islam Orthodoxe, comme ils l'appellent, ou l'Islam Sunnite, comme nous le connaissons. C'est la question qui est abordée maintenant.

3. « L'orthodoxie islamique » comme cause du déclin

Si l'Islam est considéré comme un obstacle à la science et au progrès, l'Islam Sunnite, l'Islam Orthodoxe comme on l'appelle le plus souvent, « un côté sombre, intolérant et fanatique de l'Islam, » est considéré par les chercheurs occidentaux comme le principal responsable de l'effondrement de la civilisation islamique. Ainsi, pour Von Grunebaum :

« Durant la grande époque de l'Islam, la philosophie et la science grecques avaient battu les murs de l'Orthodoxie. Chaque progrès de la pensée, la compréhension des voies de la nature, chaque

effort consacré à l'acculturation et au développement des offres de l'Antiquité classique… (Cependant, une fois l'Orthodoxie apparue) Les sciences ont reculé sous le soupçon d'hérésie. Le gouvernement s'est préparé à prêter main-forte à la réaction orthodoxe et l'a aidée par l'éducation et la répression. Ce qui avait été la prudence du traditionalisme est devenu la rigueur et la peur et bientôt la mort. La période se savait stérile et déclinante. Le formalisme littéraire et la rigidité intellectuelle devaient s'adapter aux illettrés… et à un retour au monde démoniaque et à la magie.[654] »

Pour Hamarneh (un érudit arabe basé en Occident) :

« Je crois personnellement que les fanatiques religieux et les éléments réactionnaires au sein de la société musulmane sont en grande partie responsables du retard dans les réalisations de haut calibre. Ils ont résisté et ont restreint la libre pensée et l'interprétation des phénomènes naturels fondées sur l'observation et l'expérimentation personnelles et non sur une tradition aveugle. L'intolérance et l'aveuglement religieux ont empêché beaucoup de gens de devenir des chercheurs originaux et ont empêché d'autres d'atteindre les sommets de contributions authentiques et de découvertes remarquables, sommets auxquels ils aspiraient si la liberté d'expression était garantie. Un bon exemple en est le tabou imposé à la dissection humaine pour promouvoir et élargir la véritable connaissance de l'anatomie humaine. Une autre était l'opposition à toute idée, interprétation ou doctrine susceptible de mettre en danger la foi religieuse hippocratique, fondée sur des concepts musulmans irréalistes et biaisés. Et enfin, il y avait le respect aveugle des héritages et des traditions anciennes, au point de paralyser les nouvelles idées et innovations.[655] »

Cette orthodoxie, qui aurait détruit la civilisation islamique, aurait surgi avec l'arrivée des Turcs, des Almoravides berbères et des Almohades en Espagne, ainsi qu'avec Al-Ghazali et son prédécesseur, Al-Ashari. Ce sont les orthodoxes, l'antithèse des 'Oubaydi libéraux, des rois des Taifas amoureux du harem et des Califes abbassides dissolus, qui, semble-t-il, dans leur dissolution et leur dépravation, ont été la raison pour laquelle la civilisation islamique a prospéré.

Ainsi, pour Renan :

« La raison pour laquelle la science islamique a réussi au cours des premiers siècles est que l'Islam était alors moins fanatique et moins organisé ; cependant, une fois ses destinées tombées

[654] G. Von Grunebaum : *Islam* ; op cit ; aux pp. 100-1 28-9

[655] SK Hamarneh : *Origines de la pharmacie et de la thérapie au Proche-Orient* (Fondation Naito ; Tokyo ; 1973) p. 126.

entre les mains des Tartares (Turcs) et des Berbères, races austères, brutales et dénuées d'intelligence, sa fortune changea... En effet, les premiers Arabes, qui suivirent l'Islam, ne croyaient guère à la mission du Prophète. Pendant deux siècles, la mécréance à l'égard de l'Islam était générale. Puis vint la règle du dogme absolu, qui ne fut surpassée que par l'Inquisition espagnole.[656] »

Pour Briffault (par ailleurs fervent admirateur de la civilisation musulmane) :

« L'attitude d'ardeur religieuse envers la culture intellectuelle était exactement la même dans le monde musulman que dans le monde chrétien. Seulement il y avait cette différence que, dans le premier cas, c'étaient les intellectuels et les hérétiques qui tenaient pendant un temps le fouet du pouvoir ; les pieux devaient forcément se contenter de regards amers et de grognements étouffés, et attendre patiemment jusqu'à ce que le Turc, le Berbère et l'Espagnol viennent à leur secours et replongent l'Islam dans la pureté de la foi et dans les ténèbres et l'ignorance de la barbarie.[657] »

Ce consensus parmi les auteurs sur la civilisation islamique selon lequel l'Orthodoxie Islamique a détruit la civilisation, après un examen attentif, révèle cependant une multitude de contradictions et d'erreurs historiques, trop évidentes pour être ignorées par tout historien prêt à évaluer de telles théories sans aucune idée préconçue. La première source de critiques à l'encontre de ces historiens concerne leur timing avec l'orthodoxie islamique.

A. L'Agenda de l'Orthodoxie

Il est difficile pour quiconque de trouver quoi que ce soit qui ait du sens en examinant le timing choisi par ces historiens pour l'impact destructeur de l'Orthodoxie Islamique, comme nous le voyons dans ce qui suit :

L'Orthodoxie Islamique et ses conséquences désastreuses sur la civilisation islamique remontent pour la première fois au 9ème siècle, comme le dit Multhauf :

---

[656] E. Renan : *L'Islamisme* ; op cit; p. 955.

[657] R. Briffault : *La fabrique de l'humanité* ; op cit; pp. 100-1 217-8

« La tolérance métaphysique abbasside a commencé à s'effondrer sous le Calife Mutawakkil (847-61) qui a soutenu la secte orthodoxe sunnite contre le libéralisme musulman.[658] »

Ou Ameer Ali (probablement un historien occidental au nom musulman emprunté),[659] qui écrit :

« Ivrogne cruel, presque fou par moments, Al-Mutawakkil fit alliance avec ce dernier parti (avec les orthodoxes), et ainsi eut lieu l'expulsion du parti du progrès de ses fonctions sous le gouvernement. Les collèges et universités étaient fermés ; la littérature, la science et la philosophie furent interdites et les rationalistes furent chassés de Bagdad.[660] »

Ensuite, Sarton, qui dit que :

« La grande tolérance manifestée envers les non-musulmans par les premiers califes abbassides, et en particulier par Al-Ma'mun et Al-Mu'tassim, a pris fin brusquement sous Al-Mutawakkil, qui s'est affirmé comme un champion fanatique de l'Orthodoxie Sunnite et a persécuté avec la même cruauté le peuple des autres confessions et les Mu'tazila, c'est-à-dire les libéraux, de sa propre foi. Pourtant, Al-Mutawakkil continua de protéger les hommes de science, principalement les médecins, et il encouragea l'école de traducteurs dirigée par Hunain Ibn Ishaq.[661] »

Sarton, à juste titre ou intelligemment, évite d'accuser l'Orthodoxie Islamique d'interdire la science, car il sait très bien que des milliers de scientifiques ont prospéré sous cette soi-disant orthodoxie. Mais Sarton reste le seul personnage. Contrairement à lui, Wiet et al soutiennent :

« La communauté musulmane a rejeté le système philosophique de Kindi (801-73) comme une hérésie, car il allait à l'encontre de l'orthodoxie sur trois principes majeurs de la foi : la création du monde, la Providence et la résurrection du corps.[662] »

Ce qui contredit ce que ces mêmes auteurs (Wiet et al) avaient dit dans un chapitre précédent :

« Dans le monde littéraire comme en politique, la mode persane prévaut désormais. Ce 9e siècle fut, pour la Mésopotamie et la Perse (donc à l'époque et dans le lieu d'Al-Kindi), une période de splendeur. Nous assistons au développement, sous l'impulsion de dirigeants exceptionnels, d'une riche littérature culturelle et scientifique et d'un grand épanouissement artistique. Des traductions

---

[658] RP Multhauf : *Les Origines de la Chimie* ; op cit; p. 123.

[659] En effet, le style d'écriture n'est certainement pas celui d'un musulman, pas plus que la terminologie utilisée telle que « arabe », « sarrasin », « la foi de Mahomet », etc. L'admiration pour certains aspects de la civilisation musulmane est partagée avec EG Browne. , et l'attaque contre l'Islam sunnite, al-Mutawakkil, Al-Ashari, les Seldjoukides, trouvée dans Ameer Ali et Browne, est absolument identique à la fois dans l'argumentation et dans le style.

[660] Ameer Ali : *The Spirit of Islam* (Methuen ; Londres ; imprimé pour la première fois en 1922 ; éd. 1967), pp. 439-40.

[661] G. Sarton : *Introduction ;* vol I, op cit; p. 583.

[662] G. Wiet et al : *Histoire ;* op cit; p. 556.

arabes des principaux ouvrages philosophiques et scientifiques de l'Antiquité furent réalisées et, sous cette influence, les théologiens musulmans, incapables de rester à l'écart, furent contraints de manifester un intérêt pour la relation entre raison et religion.[663] »

A partir du 9ème siècle, le timing destructeur de l'Orthodoxie est ensuite déplacé au début du 10ème siècle sous l'égide d'Al-Ashari. Al-Ashari (né à Bassorah en 873-874-d.935-6) appartient à l'une des plus anciennes familles arabes. D'abord mu'tazilite, il se reconvertit à « l'Orthodoxie » Sunnite en 913 et consacra désormais son œuvre à sa rationalisation et à sa défense. Il peut être appelé, selon Sarton, le fondateur de la scolastique musulmane et celui qui a rétabli l'unité théologique et « l'orthodoxie.[664] »
Concernant l'impact d'Al-Ashari, Wiet et al (qui nous ont déjà dit que l'Orthodoxie avait tué la civilisation islamique au 9ème siècle) :
« Ses idées (Ashari) furent reprises par les pieux fanatiques, et ce fut ce groupe qui précipita le déclin de la vie intellectuelle islamique. Sa rigueur piétiste ne pouvait conduire qu'à l'asservissement de la pensée ; ses idées étaient imposées au croyant sous forme de catéchisme.[665] »
Multhauf, qui avait également déjà placé l'orthodoxie islamique au 9ème siècle, la fait également coïncider avec Al-Ashari (et Al-Farabi). Il dit :
« Une réaction orthodoxe et anti-intellectuelle a pris de l'ampleur à Bagdad du vivant d'Al-Farabi (né vers 870 ; décédé à Damas 950), et les grands philosophes de l'Islam sont ensuite apparus ailleurs.[666] »
Pour E.G Browne, le caractère destructeur de l'influence d'Al-Ashari se compare à celui de Gengis Khan et de Hulagu.[667]
Pour Ameer Ali (Browne ?), Al-Ashari et ses partisans (comme Ibn Asakir) considéraient le rationalisme comme une hérésie, et c'est son dogme qui a arrêté le progrès de la nation musulmane et paralysé son énergie intellectuelle pendant des siècles.[668] À cause d'Al-Ashari, Ameer Ali dit :

[663] Idem ; p. 100-1 156-7
[664] G Sarton : *Introduction* ; vol I, op cit; p. 625.
[665] G. Wiet et al : *Histoire* ; op cit; p. 567.
[666] RP Multhauf : *Les Origines de la Chimie* ; op cit; p. 120.
[667] EG Browne : *Histoire littéraire de la Perse*, vol 1 (1908), p . 286.
[668] Ameer Ali : *L'Esprit* ; op cit; pp. 100-1 441 et suiv.

« Tout questionnement était déclaré impiété et péché impardonnable, tandis que l'esprit d'enquête était considéré comme une manifestation du diable.[669] »

Ainsi, si Browne, Ameer Ali, Multhauf, Wiet et bien d'autres qui disent que l'Orthodoxie a tué les sciences et le savoir aux 9e et 10e siècles ont raison, cela signifie que les sciences étaient mortes en terre d'Islam. Ce qui est historiquement faux, car les sciences étaient florissantes dans le monde musulman, et le nombre de scientifiques qui ont prospéré au Xe siècle est remarquable, comme on peut le lire dans le récit de Sarton sur cette période :

« Première moitié du 10e siècle : La tâche principale de l'humanité a été accomplie par les musulmans. Le plus grand philosophe, Al-Farabi, était musulman ; les plus grands mathématiciens, Abu Kamil et Ibrahim Ibn Sinan, étaient musulmans ; le plus grand géographe et encyclopédiste, Al-Masudi, était musulman ; le plus grand historien, Al-Tabari, était encore musulman. Il est vrai que le plus grand médecin, Ishaq Al-Isra-ili, n'était pas musulman mais juif arabophone. Il est intéressant de noter qu'Ishaq, né en Egypte, pratiquait à Tunis.[670] »

Il y avait aussi :

« Un groupe arabe fort : Al-Hamdani, Abu Dulaf, Abu Al-Faraj Al-Isfahini, Ibn Duraid. Le groupe persan n'était pas aussi fort, mais considérable : Ibn Rusta, Ibn Al-Faqih, Abu Zaid ; Abu Bakr Al-Razi : un Espagnol ; Al-Balkhi et Al-Jaihani venaient du Khurasan et de la Transoxiane ; Al-Farabi et Ibn Amajur étaient des Turcs ! La culture musulmane était donc la plus élevée de cette époque, s'étendant de l'Asie centrale jusqu'à l'extrémité occidentale du monde.[671] »

Des centaines d'autres scientifiques et érudits peuvent être ajoutés à cette liste, qui ont tous prospéré pendant cette période où la science soi-disant islamique avait été tuée par l'Orthodoxie, parmi lesquels : Al-Battani (850-929) ; Al Soufi né en 903 et décédé en 986 ; Al-Madjusi décédé en 994 ; Al-Majriti décédé en 1007 ; Ibn al-Nadim (d.955); et bien d'autres encore.

Nous passons à un autre groupe d'historiens, et le moment de la destruction de la science islamique par l'Orthodoxie est une fois de plus avancé. Artz, par exemple, dit : « Au 11e siècle, les plus grands jours des lettres et du savoir islamiques étaient révolus.[672] »

C'est encore une fois historiquement faux. Sarton nous raconte cette première moitié du 11ème siècle :

[669] Ibid. p. 443.
[670] G Sarton : *Introduction* ; op cit; tome I, p. 624.
[671] Ibid.
[672] FB Artz : *L'esprit ;* op cit; p. 172.

« Pour revenir à la période considérée, il ne serait pas exagéré de dire qu'elle marque l'apogée de la pensée médiévale. Les grands dirigeants étaient si nombreux : Ibn Yunus, Ibn Al-Haitham, Al-Biruni, Ibn Sina, Ali Ibn Isa, Al-Kharkhi, Ibn Gabirol (tous musulmans sauf le dernier qui était juif) que, pendant un instant, pour le moins, l'historien est déconcerté.[673] »

L'orthodoxie est ensuite déplacée vers la seconde moitié du 11e siècle. Wiet et al (une fois de plus, après avoir déjà tué à deux reprises la science islamique, par cette même orthodoxie), disent maintenant :

« Ces deux partisans de la libre enquête et de la discussion, Ibn Butlan (mort en 1063) et Ibn Ridwan (vers 998, vers 1061), doivent être notés car la pensée musulmane allait bientôt être alignée par la madrasa seldjoukide à un niveau beaucoup plus bas ; nous remarquons, ce n'est pas la première fois, la « décadence lamentable qui s'est installée culturellement à la suite de l'intolérance religieuse. » Ce changement n'a pas empêché l'émergence de certaines personnalités marquantes, mais leur isolement est apparent. La science, de préoccupation commune d'un grand nombre d'intellectuels, est devenue pour ainsi dire l'apanage d'une classe particulière vouée à l'érudition pure.[674] »

Le système des madrasas, symbole et « cause » du déclin du savoir islamique dans la seconde moitié du 11e siècle, a été créé par le Seldjoukide Nizam al-Mulk en 1065 et par la suite, et il fait l'objet d'attaques féroces de la part de Wiet et son groupe :

« Le système des madrasas en particulier, en tant qu'institution, était sans aucun doute d'une nécessité vitale pour assurer l'avenir immédiat de l'Islam. Il n'en reste pas moins vrai que cela a pour conséquence une baisse de la qualité de l'éducation.[675] »

Et:

« La fonction de la madrasa était double ; il servait à la fois de grand séminaire, formant du personnel religieux, imams, cadis, muftis et de terrain de formation pour les administrateurs supérieurs. Grâce à cette double nature de l'institution, l'Islam n'est plus simplement devenu une religion mais aussi le puissant soutien politique et moral de toute une société. Il était paradoxal que la création et la prolifération des madrasas aient entraîné en même temps une baisse du niveau d'éducation.[676] »

---

673 G Sarton : *Introduction* ; op cit; tome I, p. 693.
674 G. Wiet et al : *Histoire* ; op cit; p. 663.
675 Idem ; p. 458.
676 Ibid.

Et:

« Cependant, après l'extension du système des madrasas, la religion commença à exercer une influence hostile sur la recherche intellectuelle. « Il n'y a rien, » écrit le père Abd al-Jahl, « pas même la mise en place d'un système éducatif organisé par l'état, jusqu'alors inexistant, qui n'ait contribué à l'ossification générale. L'effort intellectuel créatif a été étouffé par la création d'universités à Bagdad et ailleurs, censées le promouvoir.[677] »

Multhauf, dont l'orthodoxie a déjà tué à deux reprises la science islamique, fait désormais également avancer cette orthodoxie jusqu'au milieu du 11e siècle :

« Peu de temps après la mort d'Avicenne (en 1037), la vague d'orthodoxie se répandit en Perse et la manière de philosopher d'Avicenne disparut.[678] »

Von Grunebaum est d'accord :

« La tendance naturelle du despotisme et de l'orthodoxie à décourager la révision et la réforme… est responsable de l'apparence d'un torse de la civilisation islamique. Arrêté dans son essor au 11e siècle, il reste une promesse non tenue.[679] »

Et Bernal aussi :

« Après le 11e siècle, même s'il n'y a pas eu d'effondrement spectaculaire, il est évident que les meilleurs jours de la science islamique sont révolus ;[680]

Et, plus loin, en insistant :

« La science dans le monde islamique est restée sensiblement figée au stade où elle avait atteint le 11e siècle. La raison apparente en était la montée de la faction cléricale qui décourageait activement la philosophie et la science.[681] »

Ainsi, il semble, de l'avis général, qu'à la fin du 11e siècle, la pensée et la science islamiques étaient définitivement terminées, surtout lorsque Wiet et son groupe nous préviennent :

« Il ne faut pas accorder ici trop d'attention aux éloges excessifs que font les historiens des savants des 12e et 13e siècles, qui ne sont en somme que de simples vulgarisateurs.[682] »

Et pourtant, encore une fois, les absurdités et les distorsions prédominent, car au 12e siècle et dans la première moitié du 13e siècle, nous trouvons non seulement certains des plus grands noms des sciences islamiques, mais aussi certaines des percées les plus brillantes, alors qu'elles

---

[677] Ibid.

[678] RP Multhauf : *Les Origines de la Chimie ;* op cit; p. 100-1 123-4

[679] G. Von Grunebaum : *Islam médiéval* ; op cit; p. 322.

[680] JD Bernal : *Science en histoire ;* en quatre volumes (Ca. Watts and Co Ltd ; Londres ; 1969), Vol 1 ; p. 281.

[681] Idem *;* p. 283.

[682] G. Wiet et al : *Histoire* : op cit ; p. 663.

sont prétendument islamiques, les sciences avaient déjà été tuées par l'orthodoxie à plusieurs reprises, des siècles plus tôt. Et voici un bref échantillon de ces grands noms :

- À commencer par le botaniste Al-Ghafiqi (mort en 1165) qui a écrit *Kitab al-Adwiyat al-Mufradah* (Le Livre des Médicaments Simples), dont l'immense valeur a été soulignée par Meyerhof, en particulier.[683]
- Yaqut Al-Hamawi (mort en 1229), qui a géré au total 33 180 pages dans ses deux ouvrages encyclopédiques : *Mu'jam al-Buldan* (Dictionnaire des Pays) et *Mu'jam al-Udaba* (Dictionnaire des Hommes de Lettres).[684] Cet ouvrage de Yaqut est probablement l'ouvrage de référence majeur dont nous disposons en matière d'érudition islamique.
- Al-Jazari (début du 13e siècle à Dyar al-Bakir ; Turquie) est l'auteur en 1206 d'*Al-Jami' Bain Al-'Ilm Wal-'Amal Al-Nafi' Fi Sina'at Al-Hiyal* (Un Compendium sur la Théorie et Pratique des Arts Mécaniques).[685] Il s'agit de loin du meilleur ouvrage médiéval sur la technologie et l'ingénierie.
- Al-Khazini (fl. vers 1115-vers 1130 à Merw, aujourd'hui Turkménistan) était l'auteur de la *Balance de la Sagesse*. Il a également écrit sur l'astronomie, la mécanique, la physique et les mathématiques sous le patronage de la cour seldjoukide.[686]
- Al-Idrisi (1100-1165), né à Ceuta, au Maroc, fit ses études à Cordoue et devint le plus grand géographe de son époque.
- Ibn Al-Shatir de Damas (mort en 1375) a anticipé et inspiré les théories planétaires de Copernic.[687]
- Ibn Khalikan (mort en 1282) est l'auteur de *Wafayat al-'Ayan*,[688] un ouvrage biographique majeur sur lequel s'appuient les érudits modernes pour tout ce qui concerne la civilisation islamique.
- Ibn Al-Baytar (1197-1248), de Malaga, Espagne, est l'auteur de la plus grande encyclopédie pharmacologique qui ait survécu jusqu'à nos jours. Il est l'auteur de plusieurs autres ouvrages

---

[683] M. Meyerhof : Aperçu de l'histoire de la pharmacologie et de la botanique chez les musulmans d'Espagne, dans *Al-Andalus*, Vol 3 : 1935 ; p. 1-41.

[684] Yaqut, ibn-' Abd Allah al-Hamawi, *Irshad al-Arib ila Ma'rifat al-Adib*, également appelé *Mu'jam al-Udaba*, (Dictionnaire des érudits,) éditer., DS Margoliouth (Luzac, 1907). Et ff);
Yaqut, Ibn Abd Allah al-Hamawi, Dictionnaire géographique de Jacut, éd. F. Wustenfeld. 6 vol. (Leipzig, 1866-70).

[685] Texte arabe édité par AY Hassan (Alep, 1979).

[686] Bien documenté, cependant, par RE Hall dans *Dictionary of Scientific Biography,* op cit.

[687] Voir, par exemple, V. Roberts : The Solar and Lunar Theory of Ibn al-Shatir, A Pre-Copernican Model ; dans *ISIS* 48 ; 1957, p. 101-1 428-3

[688] Ibn Khallikan : *Wafayat al-Ayan wa-Anba Abna al-Zaman* (Maymunyah Press, Le Caire, 1888). *Dictionnaire* biographique, tr., M. De Slane Duprat (Paris et Londres, 1843).

traduits dans diverses langues européennes, le plus connu *Kitab-ul-Jami' fil Adwiyah al-Mufradah* (Dictionnaire des Remèdes Simples et de l'Alimentation) est l'ouvrage encyclopédique le plus complet sur les médicaments simples.[689]

- Muhyi l'Din Al-Maghribi (fl Syrie et plus tard observatoire de Maragha 1260-1265) a écrit sur la trigonométrie et l'astronomie. Ses traités incluent *Risala fi Kayfiyyat Istikhraj al-Juyub al-Waqi'a fi'l-da'ira* (Traités sur le Calcul des Sinus).
- Al-Bitruji (né au Maroc, vécut à Séville ; décédé vers 1204) dont le « *Kitab-al-Hay'ah* » fut très populaire en Europe, surtout après avoir été traduit par le sicilien Michael Scot sous le titre « Sur la Sphère.[690] »
- Ibn Al-Nafis (né près de Damas, décédé au Caire en 1288) étudia la médecine à l'hôpital du Grand Nuri et fut le précurseur de la théorie moderne de la circulation sanguine.[691]
- Ibn Rushd (Averoès) (1126-1192), né à Cordoue mais passa l'essentiel de sa vie professionnelle à Marrakech (Maroc) où il mourut.
- Jabir Ibn Aflah (mort en 1145), le premier à concevoir une sphère céleste portable pour mesurer et expliquer les mouvements des objets célestes, également connu pour ses travaux en trigonométrie sphérique et affirmant à juste titre que les planètes inférieures, Mercure et Vénus, n'ont aucun parallaxe visible.[692]
- Al-Marrakushi (Maroc ; né en 1185) l'un des précurseurs de la trigonométrie moderne.[693]

Cette liste d'érudits ayant vécu aux 12e et 13e siècles peut être encore élargie, réfutant ainsi de manière convaincante l'idée selon laquelle l'Orthodoxie Islamique a tué la science islamique au 11e siècle.

Maqbul Ahmad (diplômé d'Oxford d'origine musulmane), en un seul paragraphe, étend la vie, la mort et l'impact destructeur de cette orthodoxie sur près de dix siècles. Il dit:
« Le déclin de la science et de la technologie était (dû) à l'attitude antagoniste des orthodoxes à l'égard de la science et de la philosophie. Une telle attitude trouve son origine au début de la période médiévale, lorsque la philosophie et les sciences grecques étaient étudiées par les

---

[689] J. Vernet et J. Samso : Développement de la science arabe en Andalousie ; dans *Encyclopédie de l'Histoire* (Rashed ed), op cit, pp 271-2

[690] Sur la diffusion des idées d'al-Bitruji, voir RS Avi-Yonah : Ptolémée contre al-Bitruji ; Une étude de la prise de décision scientifique au Moyen Âge ; *Archives internationales de l'histoire des sciences ;* 35 ; 1985 ; p. 100-1 124-4

[691] M. Meyerhof : Ibn Nafis et sa théorie de la moindre circulation. *ISIS* 23 (1935); pp. 100-1 100-2

[692] PK Hitti : *Histoire,* op cit, p 572.

[693] G Sarton : *Introduction ;* Vol II ; op cit. pp. 100-1 505-6

musulmans. On a alors soutenu que l'étude de la philosophie, en particulier de la philosophie grecque, n'était pas islamique car elle conduisait à l'érosion des croyances islamiques fondamentales et à l'hérésie. Les controverses et polémiques de longue date entre l'orthodoxie et l'opinion libérale avaient finalement pris fin avec la prédominance de la première sur la seconde. Là encore, comme la philosophie ismaélienne, issue de la philosophie grecque, influençait de plus en plus la pensée islamique, il fut jugé nécessaire de réorganiser le système éducatif en mettant exclusivement l'accent sur la théologie. Le Collège Nizamiya de Bagdad a été fondé (1062) dans le but de former des érudits capables de combattre les « philosophes hérétiques. » Dans ce système d'éducation, la science et la philosophie occupaient une place secondaire. Avec le temps, le système éducatif est devenu traditionnel et statique, ne laissant aucune place à l'originalité de la pensée ou à la recherche scientifique. Il s'est largement répandu dans le monde islamique et est devenu une source de traditionalisme et de dogmatisme dans l'éducation. D'un autre côté, les recherches scientifiques et technologiques étaient laissées aux chercheurs qui s'y intéressaient. Cela a progressé au fur et à mesure que le patronage des dirigeants est devenu disponible, mais l'antagonisme des traditionalistes était toujours présent comme un courant sous-jacent, et ils ont exercé leur pression chaque fois qu'ils en ont eu l'occasion. Ainsi, nous constatons que la lutte entre le traditionalisme et la pensée libérale s'est poursuivie sans relâche tout au long de la période allant du 12e au 16e siècle , où elle a abouti à l'ascendant complet du traditionalisme qui a duré jusqu'au 19e siècle . Une lutte similaire entre l'Église et la science avait eu lieu en Europe à l'époque médiévale et, finalement, avec l'arrivée de la révolution industrielle, l'influence de l'Église a reculé et la pensée libérale et scientifique a pris le dessus. Dans la société islamique, c'est l'inverse qui s'est produit. Le traditionalisme et le dogmatisme se sont solidement établis du 16e au 19e siècle.[694] »

Ce n'est pas seulement que Maqbul Ahmad a fait tuer la science par l'orthodoxie à au moins trois reprises, au début du Moyen Âge, au 12e siècle, puis entre le 16e et le 19e siècle , mais il commet aussi une terrible erreur historique, car si c'est la révolution industrielle (à partir de la fin du 18e siècle), comme il le dit, qui a apporté la naissance de la science dans le monde chrétien occidental, comment peut-il alors expliquer Copernic, Galilée, Descartes, Boyle, Harvey, Da Vinci et des centaines d'autres, qui ont tous vécu des siècles avant le 18e et qui sont considérés par les historiens occidentaux comme les pères de la renaissance occidentale. Et si Maqbul Ahmad avait raison, puisque l'Orthodoxie Islamique a elle-même été massacrée pour la dernière

---

[694] SM Ahmad : *Histoire ;* op cit; pp. 100-1 xxxiv-xxxv

fois au 19e siècle (époque de la colonisation occidentale des terres islamiques), qu'est-il arrivé à ces terres musulmanes, qui depuis le 19e siècle sont libres de toute invasion ? Une telle « orthodoxie maléfique, » et pourtant ils sont devenus bien plus arriérés que jamais auparavant. Au moins, avant le 19e siècle, avant que la « mauvaise orthodoxie » ne soit tuée, les musulmans étaient capables d'égaler militairement l'Occident chrétien et lui étaient supérieurs culturellement. Nous reviendrons sur ces questions dans le dernier chapitre.

Enfin, la destruction de la civilisation islamique par l'orthodoxie se situe à la fin du Moyen Âge. Ainsi, Von Grunebaum (qui nous a déjà dit que l'Orthodoxie avait tué la science islamique au 11ème siècle) dit maintenant :

« Du point de vue orthodoxe, rien n'a été perdu et peut-être beaucoup gagné lorsque, à la fin du Moyen Âge, la civilisation islamique s'est préparée à renoncer aux sciences étrangères qui ne pouvaient qu'apparaître comme de dangereuses distractions. Le rétrécissement de la portée intellectuelle a dû sembler un petit prix à payer pour la préservation de l'expérience religieuse originelle. Ce n'est pas seulement le fond mais aussi la méthode qui ont été suspectés.[695] »

Et Campbell :

« La réaction orthodoxe du 13e siècle a vu la disparition rapide de la pensée spéculative parmi les écrivains arabes occidentaux. Après la chute de Cordoue en 1235 et de Bagdad en 1258, la médecine arabe cessa de donner naissance à de nouveaux travaux. Les Maures d'Espagne, cependant, continuaient à pratiquer sous le voile du christianisme.[696] »

Bien entendu, Von Grunebaum et Campbell ont tous deux raison de situer le début du déclin de la civilisation islamique à ce stade de l'histoire. Pourtant, tous deux sont induits en erreur et trompeurs quant à la cause du déclin. En effet, la civilisation islamique et la production scientifique islamique ont commencé à décliner à partir du milieu du 13e siècle, diminuant progressivement jusqu'à disparaître définitivement quelques siècles plus tard. Ce déclin n'était pas dû à l'Orthodoxie, mais aux événements historiques qui l'ont provoqué. Entre 1219 (date des premières invasions mongoles) et les années 1260, les musulmans ont perdu tous les centres d'où provenaient presque toute leur science et leurs scientifiques. N'importe qui, aussi boiteux intellectuellement soit-il, mais néanmoins assez honnête, peut vérifier cela en regardant quels endroits les musulmans ont perdus au 13ème siècle et d'où les érudits musulmans venaient,

---

[695] GE Von Grunebaum : *Islam,* p. 118.
[696] D. Campbell : *Médecine arabe* , op cit ; p. 58.

vivaient ou travaillaient. N'importe qui peut en effet constater qu'entre 1219 et 1221, toutes les parties orientales du Ferghana, du Khwarizm, de Herrat, de Boukhara, de Samarkand, de Merw et d'autres, grands lieux du savoir et des sciences islamiques, ont été dévastées par les Mongols, chaque infrastructure, y compris des écoles, des bibliothèques, des barrages, des centres commerciaux ont été détruits et des centaines de milliers de personnes ont été massacrées.[697]
Des décennies plus tard, les musulmans ont perdu définitivement leurs grands centres de pouvoir et de civilisation en Occident : Cordoue (1236), Valence (1238), Séville (1248) et le reste de l'Espagne à l'exception de Grenade, ajoutant ainsi à la perte de la Sicile en la fin du 11e siècle. Au même moment, en Orient, les centres islamiques de savoir et de civilisation étaient dévastés par la deuxième invasion mongole : Bagdad (1258), Alep, Damas et autres, en 1259-1260. Puis, une fois que ces lieux ont commencé à se rétablir, ils ont subi de nouvelles dévastations au début du 15e siècle (aux mains de Timur le Boiteux). Aucune civilisation, même la plus puissante d'aujourd'hui, ne peut survivre si tous les principaux centres de pouvoir et de civilisation sont perdus ou dévasté par des hordes barbares. Browne, qui n'est en aucun cas un fervent admirateur de la foi islamique, parle par exemple de :
« L'effroyable catastrophe de l'invasion mongole ou tartare du 13e siècle, qui a porté à l'Islam un coup dont il ne s'est jamais relevé.[698] »
Le Califat a été renversé en 1258, ses villes ont été dévastées, et Browne souligne que, même si les savants survivants de la jeune génération ont perpétué la solide tradition de l'érudition pendant un certain temps encore,
« Il existe, d'une manière générale, une différence non seulement de degré mais aussi de nature entre le travail littéraire et scientifique réalisé avant et après le 13e siècle dans toutes les terres d'Islam.[699] »
Pour conclure là-dessus, et en admettant qu'on raisonne comme un imbécile, on se demanderait : Comment un érudit musulman pourrait-il venir de Cordoue ou de Séville, alors qu'elles n'étaient plus aux mains des musulmans (à partir de 1236), mais aux mains des chrétiens occidentaux, dédié à l'élimination de tous les aspects et manifestations de la culture islamique ?[700] Comment Boukhara a-t-elle pu produire un autre Ibn Sina alors qu'elle avait été entièrement incendiée en 1220 ? Comment Merw pouvait-elle prospérer alors que ses écoles et

---

[697] Sur la destruction du commerce islamique par les Mongols et leurs successeurs, voir par exemple W. Heyd : *Histoire du Commerce* ; op cit.
[698] EG Browne : *Médecine arabe* ; op cit; p. 91.
[699] Ibid.
[700] Voir H. Léa : *Les Morisques* ; op cit; S. Lane Poole : *Les Maures ;* op cit; etc.

ses bibliothèques avaient été réduites en ruines et que tous les habitants de la ville avaient été massacrés en 1221 ?[701] Comment Nishapur a-t-elle pu subir le même sort la même année, 1221, et ensuite produire à nouveau un Omar Khayyam ? Comment Bagdad a-t-elle pu être la capitale du savoir alors qu'en 1258, un million de ses habitants ont été massacrés et que toutes ses institutions de savoir, ses livres et ses bibliothèques ont été incendiées ? Comment Damas et Alep pourraient-elles prospérer à nouveau, alors qu'elles étaient tombées en 1260 aux mains des Mongols et étaient dévastées, Alep en particulier subissant l'un des pires outrages de l'histoire ? Et il en fut de même dans tout le monde islamique, depuis Khwarizm dévastée dans les années 1219-1221, jusqu'à Valence perdue en 1238, jusqu'à Murcie perdue dans les années 1250, et ainsi de suite. Ces faits évidents expliquent le déclin du savoir et de la civilisation islamiques, qui est survenu précisément à la suite de telles pertes et dévastations, et n'importe quelle personne ordinaire peut le découvrir en parcourant l'histoire, et tout cela a un sens, contrairement aux idées contradictoires, fallacieuses et explications idiotes qui nous sont données par de prétendus « experts » en histoire et civilisation islamiques.

Pour confirmer notre conclusion concernant les explications accusant « l'Orthodoxie Islamique, » la section suivante se concentre sur les personnalités « orthodoxes » qui auraient détruit la civilisation islamique.

B. Les « orthodoxes maléfiques »

Al-Ashari et Al-Ghazali

Comme nous l'avons déjà vu, c'est le soi-disant « maléfique » Calife al-Mutawakkil (847-861), le champion de l'Islam Sunnite, qui, le premier, a détruit la civilisation islamique. Il est clair, cependant, que la civilisation islamique a prospéré pendant et après son époque jusqu'à ce que, comme le prétend Browne, Al-Ashari (mort en 935) lui inflige les mêmes ravages que Genghiz Khan et Hulagu.[702] Ceci est historiquement faux, car, comme cela peut facilement être vérifié

[701] EG Browne : dans W. Durant : *The Age of Faith* , op cit ; p. 339
[702] EG Browne : *Histoire littéraire* ; op cit; p. 286.

par toute étude historique, la civilisation islamique a atteint son apogée exactement entre le 10e et le 12e siècle, donc pendant des siècles après qu'Al-Ashari était censé l'avoir déjà détruite. Cherchant à résoudre ce dilemme, Sachau élargit le réseau des orthodoxes destructeurs en affirmant que :

« Sans Al-Ashari et Al-Ghazali, les Arabes auraient pu être une nation de Galilée, de Keplers et de Newton.[703] »

Cela ne fait que créer de nouveaux problèmes, car Al-Ashari (mort en 935) et Al-Ghazali (mort en 1111) appartiennent à deux périodes historiques complètement différentes, séparées par près de deux siècles. Si Al-Ashari avait tué la science en 935, elle devrait être morte à l'époque d'Al-Ghazali deux siècles plus tard. S'il vivait entre les deux hommes jusqu'à ce qu'il soit tué par al-Ghazali, cela signifierait qu'Al-Ashari ne l'a jamais tué en premier lieu. Et, en effet, le nombre de scientifiques et de réalisations scientifiques entre les vies des deux hommes, comme on l'a vu dans la partie précédente, est stupéfiant. Tout aussi stupéfiant est le nombre d'érudits qui ont vécu après al-Ghazali (comme indiqué ci-dessus). Ainsi, aucun des deux hommes n'a tué l'apprentissage.

Sachau, en outre, a complètement tort de soutenir que la science musulmane n'a pas produit des savants du calibre de Newton, Kepler et Galilée, stipulant par là que la science musulmane était de moindre valeur. Il est très facile pour quiconque de comparer les travaux d'Al-Battani, d'Al-Khwarizmi, d'Al-Biruni et d'autres érudits musulmans avec ceux de Galilée, Kepler et Newton, et de voir qui a accompli le plus de choses et qui a eu le plus d'impact sur notre science moderne.

Enfin, Sachau, tout comme d'autres, ne parvient pas à comprendre que, comme l'ont abondamment montré les chapitres précédents, les scientifiques musulmans ont été, directement et indirectement, les précurseurs de ces « grandes figures de la Renaissance. »

Revenons à Al-Ghazali, qui est généralement considéré comme le chef orthodoxe, qui a provoqué la fin de la civilisation islamique avec ses opinions et ses écrits. Ainsi Bernal dit qu'il était difficile de concilier la raison avec le Coran, bien que « de pieux érudits musulmans aient certainement tenté de le faire, » mais cela a été empêché par le livre d'Al-Ghazali, L'Incohérence

---

[703] Traduction et édition par EC Sachau d'Al-Biruni : *La chronologie des nations anciennes ;* 1879 ; Préface; p. dix.

des philosophes, qui était un avertissement sur la futilité de cette tentative.[704] C'est le point de vue partagé par presque tous les commentateurs d'Al-Ghazali.

Cependant, toute consultation ou lecture d'Al-Ghazali montrera qu'en aucun cas, Al-Ghazali n'attaque, ne réfute ou ne décourage la science et la raison. En fait, toute lecture d'Al-Ghazali prouverait le contraire. Voici Al-Ghazali dans ses propres mots :

« Le deuxième inconvénient vient de l'homme fidèle à l'Islam mais ignorant. Il pense que la religion doit être défendue en rejetant toute science liée aux philosophes, et ainsi rejette toutes leurs sciences et les accuse d'ignorance en la matière. Il rejette même leur théorie de l'éclipse de soleil et de lune, estimant que ce qu'ils disent est contraire à la révélation. Lorsque ce point de vue est ainsi attaqué, quelqu'un entend dire qui a connaissance de ces questions par démonstration apodictique (empirique). Il ne doute pas de sa démonstration, mais, estimant que l'Islam est basé sur l'ignorance et le déni de la preuve apodictique, il grandit dans l'amour de la philosophie et dans la haine de l'Islam.

Un grave crime contre la religion a été commis par l'homme qui s'imagine que l'Islam est défendu par la négation des sciences mathématiques, sachant qu'il n'y a rien dans la vérité révélée qui s'oppose à ces sciences par voie de négation ou d'affirmation et rien dans ces sciences s'opposent aux vérités de la religion. Muhammad (Saluts et Bénédictions d'Allah sur lui) a dit : « Le soleil et la lune sont deux des signes de Dieu ; ils ne sont éclipsés ni pour la mort de personne ni pour sa vie ; si vous voyez un tel événement, réfugiez-vous dans la mention de Dieu (le Très-Haut) et dans les prières. » Rien ici ne nous oblige à nier la science arithmétique qui nous renseigne spécifiquement sur les orbites du soleil et de la lune, ainsi que sur leur conjonction et leur opposition.[705] »

En fait, plus que n'importe quel érudit de l'Islam, Al-Ghazali insiste à plusieurs reprises sur la primauté de la raison, sur le fait que la raison, avec ses pouvoirs de critique et d'évaluation, peut corriger les données des sens et de l'imagination : la raison seule est capable, par exemple, pour prouver qu'une étoile est bien plus grosse qu'elle n'y paraît à l'œil nu, et si l'imagination ne parvient pas à nous fournir une évaluation fiable de quelque chose, la raison le peut.[706] Cette comparaison entre l'insuffisance des sens et la capacité de la raison est un point sur lequel Al-Ghazali insiste à plusieurs reprises. Dans *Mishkat al-Anwar,* par exemple, il conclut d'une telle

---

[704] JD Bernal : *La science dans l'histoire* ; op cit; p. 275.

[705] WM Watt : *La foi et la pratique d'al-Ghazali* (Londres ; 1953), p. 33-5

[706] Al-Ghazali : *Mi'yar al-ilm* ; pp. 100-1 62-5 dans AN Diyab : Al-Ghazali : dans *Religion, apprentissage et science à l'époque abbasside ;* (Ed. par MJL Young et coll.) ; op cit; p. 100-1 424-44 ; p. 432.

comparaison que la raison, contrairement à la perception, peut être consciente de l'infinité du nombre, et est également capable de conscience de soi et d'autocritique.[707]
Contrairement aux hypothèses largement répandues, Al-Ghazali n'utilise à aucun moment la foi pour saper la raison, son point de vue mariant en fait les deux, « la raison nous rapprochant des secrets les plus profonds de la religion et la lumière de la foi renforçant la raison dans sa tâche morale.[708] » À plusieurs reprises, dans différents ouvrages, Al-Ghazali affirme que les faits de la foi nécessitent une compréhension rationnelle :
« La raison est comme le pouvoir de la vision sonore qui voit bien, et le Coran est comme le soleil irradiant de la lumière partout… donc la raison avec révélation est lumière sur lumière.[709] »
Le seul exemple, dans l'ensemble des écrits d'Al-Ghazali, comme on peut facilement le vérifier, où il s'oppose à une « science » de son temps, est sa réfutation de l'astrologie. Son argument est que l'astrologie est condamnable en soi parce qu'elle cherche à scruter les desseins cachés de Dieu, et aussi pour trois autres raisons fondamentales :
- Cela enlève au croyant son sens des responsabilités, en rejetant la responsabilité sur les étoiles de ses propres actes, qu'il s'agisse du bien ou du mal qui l'affecte.
- Elle est basé sur une pure conjoncture, qui ne peut être vérifiée et qui est arbitraire.
- Elle n'apporte aucun bénéfice, qu'il soit matériel ou spirituel, au musulman.[710]

Une autre erreur courante à propos d'Al-Ghazali est promulguée par Watt qui insiste sur le fait qu'à cause d'Al-Ghazali, il n'y a pas eu de grand érudit musulman après Ibn Sina (mort en 1037)[711] ; Les opinions d'Al-Ghazali, selon Watt, agissent comme une sorte d'arrêt de mort contre la libre pensée après Ibn Sina. Watt, cependant, une page avant, dit également qu'Al-Ghazali dans son *Tahafut al-Falasifa* (l'Incohérence des Philosophes) :
« Il s'intéresse également à montrer dans quelle mesure certaines des sciences de la *falasifa*, comme les mathématiques, n'avaient rien de contraire à la doctrine islamique et pouvaient donc être acceptées.[712] »
Watt se contredit ainsi d'une page à l'autre. Sur le point précédent, il raconte également une erreur qui peut facilement être réfutée, car d'innombrables érudits ont prospéré après Ibn Sina

---

[707] Al-Ghazali : *Mishkat al-anwar ;* pp. 100-1 42-9; Diab : 432.
[708] N. Diyab : Al-Ghazali ; op cit; p. 431.
[709] Al-Ghazali : *Iqtisad ;* 3 ; *Ihya al-Ulum,* iii; p. 17 ; dans ETyab : p. 431.
[710] P. Lory (avec la collaboration de H.Bellosta) : Philosophes et érudits ; op cit; p. 375.
[711] WM Watt : *Rencontres musulmanes-chrétiennes* (Routledge, Londres, 1991), p. 55.
[712] Idem ; p. 54.

aux 11e, 12e et jusqu'au 13e siècle, en particulier dans certaines parties du monde musulman comme le Caire et l'Espagne.

Watt est responsable d'autres erreurs. Il dit qu'Al-Ghazali « n'a tué la libre pensée qu'en Orient musulman, » car en Occident musulman, un siècle après Al-Ghazali, la libre pensée était encore vivante avec Ibn Rushd. Cherchant à résoudre ce dilemme entre la libre pensée tuée dans une partie du monde musulman et la libre pensée vivante dans l'autre, Watt ajoute :

« Malgré son éminence (Ibn Rushd), il n'avait pas de successeurs dans l'Occident islamique et était à peine connu en Orient... il souffrit parfois d'une certaine répression de la part des traditionalistes.[713] »

Ici, Watt, tout comme tous les chercheurs occidentaux partageant le même point de vue, déforme les faits pour deux raisons :

- Premièrement, le déclin brutal du savoir qui s'est produit en Orient après Al-Ghazali, et en Occident après Ibn Rushd peut être expliqué par tout lecteur d'histoire : précisément à l'époque d'Al-Ghazali (d.1111) descendirent en Orient, les croisés (1095-1291) qui ont exterminé des millions de musulmans,[714] y compris des dizaines de milliers de victimes musulmanes au cœur même de l'érudition d'Al-Ghazali, Jérusalem, qui a été dévastée et sa population tuée en masse, y compris ses innombrables savants.[715] Comment l'Orient musulman pouvait-il alors produire des philosophes alors que le pays était passé à l'épée et au feu et que chaque musulman était tué à vue. L'érudition qui a survécu en Orient, bien que considérablement diminuée, s'est concentrée précisément dans les régions qui sont restées épargnées par le fléau des croisés, comme le Caire, Damas, Alep et Mossoul.[716] Et lorsque l'Orient musulman fut complètement submergé au 13e siècle par les forces combinées des Mongols et des croisés, il était tout à fait normal qu'une telle science disparaisse presque complètement, sauf dans le seul endroit qui restait sous contrôle musulman : le Caire.[717] C'est absolument et précisément la même cause et le même effet que nous observons dans l'Occident musulman au siècle suivant lorsque, peu après la mort d'Ibn Rushd (en 1192), dans la première moitié du 13e siècle, l'Espagne, à

---

[713] Idem ; p. 55.

[714] S. Runciman : *Une histoire des croisades* (Cambridge University Press ; 1951), Vol I. Ibn al-Athir : *Kitab al-Kamil* ; éd. KJ Tornberg; 12 vols (Leyde ; 1851-72). Ibn Al-Qalanisi : *L'histoire de Damas* (Damas, 1983).

[715] Mudjir Eddin : *Al-Euns al-Jalil bi Tarikh el-Qods wa'l Khalil*, traduit en français par Histoire de Jérusalem et d'Hébron, par H. Sauvaire (Paris ; Ernest Leroux ; 1875 ; et 1926). JW Draper : *Une histoire* ; Vol II ; op cit; p. 100-1 22-3

[716] H. Suter : *Les Mathématiques*, op cit. -L. Leclerc : *Histoire de la médecine arabe* ; 2 vol. (Paris; 1876).

[717] F. Wustenfeld : *La sculpture Paysages arabes et naturalistes* (Gôttingen ; 1840). Baron G. D'Ohsson : *Une histoire des Mongols*. U., et MC Lyons : *Ayyoubides, Mamelouks et Croisés, Sélections du Tarikh al-Duwal wal Muluk d'Ibn al-Furat* ; 2 vols (W. Heffer and Sons Ltd., Cambridge, 1971).

l'exception de Grenade, a été perdue par les musulmans, et les musulmans ne pouvaient plus cogiter sous leurs nouveaux maîtres chrétiens car il leur était interdit de le faire, en plus d'être expulsés et assassinés, et la culture musulmane était déracinée.[718]

- Deuxièmement, il n'y a aucune validité dans ce que dit Watt (tout comme la majorité des historiens), selon lequel Ibn Rushd a été réprimé par les Berbères orthodoxes, car ce sont eux, comme le montre le titre suivant, qui l'ont parrainé.

Il s'agit en effet d'une opinion généralisée selon laquelle les Berbères et les Turcs, en raison de leur orthodoxie, seraient à l'origine de tous les malheurs de la civilisation islamique.

Les Berbères et les Turcs

Renan rejette la responsabilité du déclin et de la chute de la civilisation islamique sur les Turcs et les Berbères :

« Voilà, selon moi, la leçon la plus curieuse qui résulte de toute cette histoire. La philosophie arabe offre l'exemple, plus ou moins unique, d'une très haute culture supprimée presque instantanément sans laisser de trace, et oubliée par ceux qui l'ont créée. L'Islamisme a dévoilé dans cette circonstance ce qu'il y avait d'irrémédiablement étroit dans son génie. Le Christianisme, lui aussi, avait été peu favorable au développement de la science positive. Il avait réussi à l'arrêter en Espagne et à l'empêcher en Italie ; mais ne l'étouffait pas, et même les branches les plus importantes de la famille chrétienne avaient fini par s'y réconcilier. Incapable de se transformer et d'admettre le moindre élément de vie civile et profane, l'Islam a arraché de son sein tout germe de culture rationnelle. Cette tendance fatale fut combattue alors que l'Islam était aux mains des Arabes, une race raffinée et hautement spirituelle, et des Perses, une race fortement encline à la spéculation ; mais il ne pouvait plus gouverner depuis que les barbares (Turcs et Berbères) ont pris la tête de l'Islam. Le monde islamique est alors entré dans une période de brutalité ignorante, dont il est sorti pour tomber dans la lugubre agonie dans laquelle il se débat actuellement.[719] »

De même, Le Bon dit :

[718] HC Lea : *Les Morisques d'Espagne* (Burt Franklin ; New York ; réimpression de 1968). Rodrigo de Zayas : *Les Morisques et le racisme d'État* (Les Voies du Sud ; Paris, 1992). S. Lane-Poole : *Les Maures en Espagne* (Fisher Unwin ; Londres ; 1888).

[719] E. Renan : *Averroès et l'averroïsme,* op cit ; p. iii.

« La race arabe était très délicate et très indulgente, et ne s'est jamais départie d'un esprit de tolérance. Cependant, lorsqu'au 13e siècle les Arabes disparurent de la scène et que le pouvoir tomba aux mains des Turcs et des Berbères : les races « lourdes, » « brutales » et « écervelées, » l'intolérance commença à régner parmi les musulmans. Ce ne sont pas les doctrines qui sont intolérantes, mais les hommes parmi les entités que nous venons de citer… L'intolérance est la marque des races « inférieures » : Turcs et Berbères.[720] »
Charles André Julien résume cette vision en parlant de l'impuissance turque et de l'inertie berbère.[721]

D'autres opinions du même genre peuvent être formulées, mais elles ont toutes peu de fondement historique comme on le voit aujourd'hui.

Les Berbères

Les Berbères (Almoravides (Mourabitine) et Almohades (Mouwahhidine), qui ont gouverné l'Espagne de la fin du 11e au début du 13e siècle, et l'Afrique du Nord jusqu'à plus tard), ont suscité l'indignation même des plus fervents admirateurs de la civilisation islamique, H.C Lea, par exemple, en parlant de « Barbares fanatiques, des 11e et 12e siècles.[722] »
Pour Scott :
« Les instincts sauvages des Berbères étaient assouvis par des tortures et tous les arts de la cruauté la plus exquise. Chaque fois que ces barbares rencontraient un monastère, aucun des saints pères ne restait en vie. Les chrétiens subissaient alors de sévères représailles pour les horreurs indescriptibles qu'ils avaient l'habitude d'infliger à leurs adversaires infidèles au nom de l'Évangile de la paix.[723] »
Durant note que : « Après Maïmonide, les Juifs d'Espagne ont fui la persécution almohade.[724] »
Tandis que pour Lane Poole :

---

[720] G. Le Bon : *Civilisation* ; op cit; p. 447 ; 453.
[721] CA Julien : L'Histoire de l'Afrique du Nord, dans L.Valensi : *L'Histoire de l'Afrique du Nord avant la conquête française 1790-1830* ; tr. KJ Perkins (Africana Publishing Company ; Londres ; 1977), p. 115.
[722] HC Lea : *Les Morisques d'Espagne ;* op cit; p. 1.
[723] SP Scott : *Histoire ;* op cit; tome 1 ; p. 584.
[724] W. Durant : *L'ère de la foi*, op cit ; Chapitre XVII ; p. 395.

« Une nouvelle révolution berbère avait eu lieu en Afrique du Nord, et une secte de fanatiques, appelés marabouts ou saints, les Almoravides (al-Mourabitine) avait conquis tout le pays depuis Alger jusqu'au Sénégal.[725]

Lorsque les Almoravides arrivèrent pour la première fois (en Espagne) comme une nuée de sauterelles pour dévorer le pays ainsi offert à leur appétit, ils trouvèrent la voie parfaitement ouverte.[726]

Les poètes et les hommes de lettres qui avaient prospéré dans les nombreuses petites cours... étaient dégoûtés des sauvages Berbères, qui ne comprenaient pas leurs raffinements.[727] »

Monroe dit :

« La menace chrétienne venue de l'extérieur a favorisé le développement en Andalousie d'une orthodoxie berbère stricte sans précédent en Orient, comme Goldziher l'avait déjà noté il y a des années,[728] et cela a conduit à une stagnation intellectuelle.[729] »

George Henri Bousquet parle de « l'impuissance congénitale des Berbères à créer quoi que ce soit, [730] » tandis que pour Fletcher :

« Les Almoravides étaient des étrangers, des gens du Bled, des membres d'une tribu peu sophistiquée, matériellement et culturellement pauvres… Il est difficile d'imaginer Ibn Tashfin aux élégantes soirées de la cour abbadide de Séville…. Les dirigeants almoravides étaient des puritains, des ascétiques et des fanatiques. Ils considéraient que leur rôle consistait à purifier l'observance religieuse en imposant, si nécessaire, les canons les plus stricts de l'orthodoxie islamique.[731] »

Ces affirmations sont cependant pleines de contradictions et d'erreurs historiques.

À propos des Almoravides, Mieli dit d'abord qu'au Maroc une confrérie puissante et fanatique est apparue et que, sous la direction de Yusuf Ibn Tashfin, elle a constitué un empire qui s'est étendu du Maroc à Alger, tuant la civilisation et le progrès.[732] Puis, dans la même page, (p.177 en

---

[725] S. Lane-Poole : *Les Maures en Espagne* (Fisher Unwin ; Londres ; 1888), p. 178.
[726] Ibid.
[727] Idem ; p. 181.
[728] Dans une conférence prononcée devant l'Académie hongroise des sciences en 1876 et publiée à Budapest en hongrois par cette Académie en 1877. Espagnol tr. FM Pareja, « Les Arabes espagnols et l'Islam », « *Actes du premier congrès d'études arabes et islamiques :* (Cordoue 1962 (Madrid, 1964), pp. 3-77.
[729] JT Monroe : Le monde hispano-arabe*,* op cit ; p. 85.
[730] GH Bousquet : Les Berbères (1957) dans L. Valencia : *Afrique du Nord ;* op cit *;* p. 115.
[731] R. Fletcher : *Espagne mauresque* (Phoenix ; Londres ; 1992), p. 108.
[732] A. Mieli : *La science arabe ;* op cit; p. 177.

bas de page) il reconnaît que : malgré ses origines, la domination almoravide n'a pas empêché la continuation de la science.[733]

Les critiques des Almoravides oublient de dire que, plutôt que de provoquer l'effondrement de l'Andalousie et de la civilisation musulmane, ils ont fait tout le contraire, en la sauvant. Les historiens attaquant les Almoravides ne nous racontent presque jamais, voire jamais, comment la désintégration de l'Andalousie a commencé avant les Almoravides, sous le règne des princes Taifas (environ 1015-1080), et qu'une telle désintégration a conduit à la reconquête chrétienne de l'Espagne. Barbastro tomba en 1064. Tolède tomba en 1085. Le reste de l'Andalousie était menacée de s'effondrer. Sagement, les dirigeants des Taifas envoyèrent des délégués en Afrique du Nord pour inviter Yusuf Ibn Tashfin à venir les sauver ainsi que l'Andalousie, ce qu'il fit en brisant les armées chrétiennes.[734] Sans l'intervention des Almoravides en 1086 et leur domination ultérieure de l'Andalousie, l'époque du pouvoir musulman en Espagne aurait pris fin à la fin du 11e siècle au lieu du milieu du 13e siècle.[735] Et sans les Almoravides, l'érudition musulmane en Andalousie aurait également pris fin deux siècles prématurément. En effet, l'enseignement et l'érudition islamiques ont pris fin dès qu'une place a été prise par les chrétiens et ne leur a pas été reprise par les Almoravides. Tolède, autrefois l'un des plus grands centres de science islamique, a complètement perdu ce savoir dès qu'il a été capturé par les chrétiens en 1085.[736] Al-Zarqali (mort en 1087), le célèbre fabricant d'instruments, l'a fui, tout comme Ibn Al-Wafid et Ibn Bassal, qui ont tous deux fui vers la cour d'Al-Mu'tamid à Séville.[737] Il en fut de même pour tous les autres érudits qui le pouvaient, tandis que d'autres furent tués ou réduits au silence par les envahisseurs chrétiens. Aucun érudit musulman n'a été entendu parler de Tolède après 1085. Le reste de la péninsule andalouse a subi des conséquences similaires. Ibn Bassam décrit comment les invasions incessantes des chrétiens l'ont contraint à fuir Santarem au Portugal, « la dernière des villes de l'Occident, » après avoir vu ses terres ravagées et ses richesses détruites, un homme ruiné sans rien d'autre que son épée émoussée.[738] Petrus Alphonsi, qui a joué un rôle crucial dans les débuts de l'enseignement médical et astronomique en Angleterre, a vécu dans le cercle des tribunaux savants des villes musulmanes de Huesca et de Saragosse et a reçu une

---

[733] Ibid.
[734] Voir Great Muslim Army Commanders, vol 3, de cet auteur, pour plus de détails sur tout cela.
[735] S. Lane-Poole : *Les Maures en Espagne ;* Fisher Unwin; Londres; 1888.
[736] FF Armesto : *Millénaire* (Simon et Shuster ; 1995), p. 37.
[737] GS Colin : Filaha ; op cit; p. 901.
[738] C. Dawson : *Essais médiévaux* ; (Sheed et Ward : Londres ; 1953), p. 129.

bonne éducation scientifique.[739] Lorsque les chrétiens prirent Huesca en 1097 et Saragosse en 1118, Petrus se convertit du judaïsme au christianisme et partit pour l'Angleterre et le nord de la France.[740] De nombreux autres érudits ont été soit tués par des groupe chrétiens en maraude, soit ont dû émigrer hors d'Espagne, vers l'Égypte ou jusqu'au Yémen.[741] En stoppant l'avancée chrétienne après 1086, suite à leurs succès militaires à Zalaqah et ailleurs, les Almoravides apportèrent ainsi l'unité et la sécurité, et c'est sous leur règne, que ce soit en Espagne ou au Maghreb, que surgirent certains des plus grands savants de l'Islam. La liste comprend le botaniste Al-Ghafiqi (mort en 1165), le philosophe et scientifique Ibn Bajja (Avempace) (né en 1106), l'astronome Jabir Ibn Aflah (mort en 1145) et d'innombrables autres personnes déjà nommées. De plus, la Grande Université de Fès prospéra sous la domination almoravide et la demande de livres fut telle qu'elle stimula le progrès de la fabrication du papier à Fès.[742] Enfin, concernant les Almoravides, leur héritage artistique et architectural reste l'un des plus importants de l'histoire de l'Islam occidental, comme l'attestent de nombreuses sources qui ont étudié le sujet, ce qui contredit fondamentalement[743] la notion établie d'inimitié des Almoravides envers la civilisation.

Les Almohades (al-Mouwahidin) qui ont succédé aux Almoravides en Espagne et en Afrique du Nord à partir du milieu du 12e siècle sont également blâmés pour les malheurs qu'ils ont infligés à la civilisation islamique. Von Grunebaum, Wiet et al, Campbell et bien d'autres décrivent les Almohades avec férocité pour leur intolérance et leur fanatisme.[744] Ce qui est remarquablement étrange, car d'autres historiens occidentaux nous disent le contraire, à savoir que des érudits musulmans fuyant l'orthodoxie fanatique de l'Orient ont trouvé refuge en Occident parmi les Almohades. Artz appartient à ce dernier groupe, qui note qu'après le 11e siècle, les « orthodoxes réactionnaires ont pris le dessus partout sauf en Espagne et en Afrique du Nord. » Ici, les savants chassés de l'Orient trouvèrent refuge, tout comme les savants schismatiques et païens chassés par les Byzantins trouvèrent refuge chez les musulmans.[745] Les Almohades se sont en effet

---

[739] LG Ballester : Introduction ; en *Médecine Pratique de Salerne à la Peste Noire* ; éd., LG Ballester et al (Cambridge University Press; 1994), pp. 1-29; note 43, à la p. 13.
[740] Ibid.
[741] C. Dawson : *Essais médiévaux*, op cit, p . 129.
[742] A. Pacey : *La technologie dans la civilisation mondiale ;* op cit; p. 41.
[743] Voir par exemple : E. Male : *Art et artistes du Moyen Âge* (Paris 1927), pp. 30-88. G. Marcais : *Manuel d'Art Musulman* (Paris ; 1926). H. Terrasse : L'art *hispano- mauresque des origines au XIIIe siècle* (Paris ; 1933).
[744] C'est -à-dire G. Von Grunebaum : *Islam médiéval* ; op cit; G. Wiet et al : *Histoire ;* op cit; D. Campbell : *Médecine arabe*, op cit ; etc.
[745] FB Artz : *L'esprit* ; op cit; p. 100-1 151-2

montrés très accueillants envers les hommes de science.[746] L'éminent dirigeant almohade Abd al-Mu'min, par exemple, en 1153, convoqua Ibn Rushd à Marrakech pour organiser le système judiciaire et éducatif local.[747] C'est à Marrakech, la capitale almohade, qu'Ibn Rushd écrivit la plupart de ses ouvrages sur la philosophie, la théologie, l'astronomie, les mathématiques et particulièrement la médecine. Et là aussi, à Marrakech médecins et philosophes (Ibn Tufayl ; Ibn Sabin…) trouvèrent un accueil chaleureux sous les Almohades.[748] A la cour almohade, surtout sous le troisième calife, Abu Yusuf, ils constituaient une sorte de corporation présidée par l'un d'eux.[749] De même, le médecin Ibn Zuhr, après avoir servi les Almoravides, étendit ses services à Abd al-Mu'min et mourut pendant son règne.[750] Son fils, Abu Bakr Muhammed, n'était pas seulement médecin d'Abu Yaqub Yusuf, mais agissait également comme son vizir. Le même prince avait également été servi par le philosophe Ibn Tufayl, également nommé ministre. Et à la mort de ce dernier, Ibn Rushd fut nommé à sa place.[751] Les Califes almohades furent également impliqués dans de longues disputes avec des érudits,[752] et Ibn Rushd raconte comment, en privé, il put discuter librement de la philosophie grecque avec l'émir almohade Abu Yaqub Yusuf, qui l'encouragea à écrire ses commentaires sur Aristote.[753] De plus, tout comme pour les Almoravides, il suffit de regarder les arts et la civilisation des Almohades, si détaillés dans de nombreuses sources,[754] pour se rendre compte que si le fanatisme pouvait produire de tels résultats, il serait extrêmement difficile de le critiquer. C'est aux Almohades que l'on doit, par exemple, la tour de la mosquée Kutubya de Marrakech et la Giralda de Séville.[755] La Giralda, à l'origine haute de 250 pieds, se dresse « à la perfection, » une tour carrée en pierre rose, avec une bande de tuiles turquoise et couronnée des célèbres « boules d'or » qui éveillaient la cupidité de chaque envahisseur de la ville.[756] Si l'on considère également les noms des érudits qui ont prospéré sous les Almohades, la liste est fascinante à lire. Il comprend Al-Saqati (mort à la fin du 12e siècle), Al-Mazini (mort en 1170), Al-Ishbili (fl. Fin du 12e siècle), Ibn Rumiyya (mort en

---

[746] R. Landau : *Maroc* : op cit ; p. 100-1 81-2
[747] Idem ; p. 82.
[748] Ibid.
[749] G. Deverdun : *Marrakech* (Éditions techniques nord-africaines ; Rabat ; 1959), p. 261.
[750] Ibid.
[751] Ibid.
[752] F. Braudel : *Une grammaire des civilisations* (Flamarion, 1987), p. 106.
[753] Voir George Hourani, Averroès, *1126-1198 : Sur l'harmonie des religions et de la philosophie*, EJW Gibb Memorial Series (Londres : Luzac 1961).
[754] Voir par exemple : EL Provençal : *Civilisation arabe en Espagne* (Paris ; 1948). G. Marcais : *Manuel d'art musulman* (Paris ; 1926). H. Terrasse : *L'art hispano-mauresque des origines au XIIIe siècle* (Paris ; 1937).
[755] W. Blunt : *Splendeurs de l'Islam* (Angus et Robertson, Londres ; 1976), p. 61.
[756] Idem ; p. 100-1 61-2

1239-1240), Ibn Baso (fl. Seconde moitié du 12e siècle, qui construisit la Giralda), Al-Bitruji (mort en 1204) et bien d'autres.

En conclusion, ceux qui accusent les Berbères de fanatisme devront se mettre d'accord sur la question de savoir si « l'orthodoxie » musulmane a prévalu en Orient ou en Occident. Ou bien plus probablement, la véritable raison pour laquelle les érudits musulmans ont fui l'Espagne vers l'Orient était l'assaut chrétien contre le pays, et la véritable raison pour laquelle les érudits musulmans ont fui l'Orient vers l'Afrique du Nord était pour échapper à l'assaut des croisés ; et non à cause de l'orthodoxie. Les dates et les circonstances de cette fuite le confirment fidèlement, et les récits des érudits survivants et en fuite, comme chacun peut le vérifier en lisant leur vie, le prouvent de manière irréfutable.

Les Turcs

Les Turcs sont plus décriés que les Berbères, et tout ennemi des Turcs dans l'histoire musulmane trouve une grande faveur parmi les historiens modernes, comme ici les ennemis jurés des Turcs, les 'Oubaydi :
« Les Califes 'Oubaydi du Caire [selon Wiet et al] vivaient dans un luxe magnifique, et les écrivains ont écrit en termes extatiques sur leurs palais. Les panneaux de bois sculptés de ces palais existent heureusement encore ; ils sont la preuve convaincante d'un art sûr de ses techniques et témoignant d'un véritable souci de réalisme de la présentation. Cette œuvre en bois, justement célèbre, présente, dans des médaillons cuspidés que l'on retrouve tout autour de la Méditerranée, une série de scènes originellement juxtaposées, représentant la chasse, des séances de musique, des danses et des beuveries. Les artistes dont l'imagination les a inspirés ont conservé leur sens de l'équilibre et de leur disposition systématique. Certains médaillons montrent même des groupes d'animaux se faisant face, certains dans des postures de repos gracieux, mais pour la plupart dans des actions bien délimitées.[757] »
Tout comme les 'Oubaydi, les Safavides, qui ont été historiquement responsables des malheurs ottomans, et peut-être même de la rupture du pouvoir ottoman, constituent la dynastie la plus

[757] G. Wiet et al : *Histoire* ; op cit; p. 790.

populaire parmi les chercheurs traitant de l'Islam. Il en va de même pour Timur Lang, qui est de loin la figure de l'histoire islamique la plus populaire dans le récit historique occidental, très certainement en raison de tous ses massacres de musulmans sunnites et de la dévastation des terres musulmanes, y compris de la Turquie ottomane.

La réhabilitation des ennemis des Turcs s'accompagne d'un intense massacre des Turcs, comme le soulignent quelques exemples ici. Ainsi, Wiet et al, sur les progrès des Seldjoukides aux 10e et 11e siècles, écrivent :
« Pendant un siècle et demi, les Samanides luttèrent contre les Turcs nomades d'Asie centrale. Ces tribus barbares avaient, en tant que mercenaires, grossi les forces du Califat.[758]
La nature de l'armée a changé en raison de l'afflux constant de mercenaires turcs, recrutés en Asie centrale. Les Arabes et les Khorassiens furent éliminés et ces gardes prétoriennes en vinrent à céder une influence dominante, ce qui allait profondément modifier l'équilibre politique des pouvoirs dans l'Islam. Ces Turcs étaient arrogants et insupportables ; ils faisaient et défaisaient les Califes à volonté, sans même respecter leur personne.[759]
Brockelmann, pour sa part, assimile la « dévastation » turque à celle des Mongols ; cette dernière ne faisant qu'achever la destruction commencée par les Turcs, qui, « par des siècles de mauvaise administration, ont infligé les pires dommages à la civilisation autrefois florissante de l'Iran et de la Mésopotamie. [760] »
De même, pour Artz :
« Le déclin frappant qui a suivi cet âge d'or (islamique) était dû à plusieurs causes. Au milieu du 11e siècle, les Turcs seldjoukides arriérés, récemment convertis au muhammadisme, prirent Bagdad et une grande partie du Proche-Orient. Les autorités seldjoukides étaient répressives contre tous ceux qui n'étaient pas d'accord avec les théologiens musulmans orthodoxes ; dans le long et amer combat de l'orthodoxie contre la liberté de pensée, les orthodoxes ont enfin pris le dessus… En même temps, les Seldjoukides ne pouvaient pas maintenir l'ordre ; une révolte constante et une anarchie générale, rarement brisées par un dirigeant fort et éclairé, ont entraîné la dévastation, le dépeuplement et la stagnation. La civilisation musulmane a connu, à partir du 11e siècle, le même problème d'invasion par des cultures inférieures que l'empire romain au 5e

---

[758] Idem ; p. 243.
[759] Idem ; p. 100-1 156-7
[760] C. Brockelmann : *Une histoire des peuples islamiques* (Routledge ; Londres ; 1950), p. 240.

siècle… Ce n'est qu'en Afrique du Nord et en Espagne que les vieilles lumières de l'enseignement islamique brillaient encore brillamment.[761] »

Et Campbell, qui dit :

« Au 12e siècle, on assiste au déclin de l'activité intellectuelle libérale en Islam. L'ascendant croissant des races turques et leur intolérance (une caractéristique, il faut le reconnaître, de la plupart des prosélytes) furent la première cause de la croissance de cette influence inhibitrice parmi les musulmans. Ainsi, alors que la philosophie ethnique commençait à trouver sa place en Europe latine, la réaction orthodoxe de l'Islam réduisait les philosophes et médecins arabes au silence.[762] »

Chaudhuri, qui met complètement de côté le fait que l'homogénéité du monde musulman a été détruite des siècles avant l'apparition des Seldjoukides, insiste :

« L'unité et l'homogénéité du monde arabe sous les Califats omeyyades et abbassides ont duré longtemps. Mais finalement, l'expansion militaire turque depuis l'Asie centrale a détruit sa cohésion.[763] »

Il répète que les Seldjoukides ont provoqué la fragmentation de la terre islamique après avoir conquis Bagdad en 1055.[764] Ici, afin de montrer à quel point ces affirmations de Chaudhuri sont imbéciles (tout comme tous ses écrits d'ailleurs), expliquons un peu l'histoire et les circonstances de l'avènement des Seldjoukides. En 945, Ahmed Ibn Buwaih, dont le père avait revendiqué la descendance des anciens rois persans sassanides afin de renforcer le prestige dynastique, quitta Chiraz et occupa Bagdad sans opposition.[765] Le Calife Mustakfi fut obligé de reconnaître son autorité et de lui conférer le titre honorifique de *Mu'izz al-Dawlah* (Celui qui rend l'état puissant).[766] Le pouvoir et l'arrogance des Buwaihid grandirent au point de faire du Calife une marionnette entre leurs mains. Finalement, le 29 janvier 946, lors de l'audience des ambassadeurs du Khurasan, le Calife fut traîné de son trône dans un cachot à travers les rues de sa propre capitale sous les coups et les railleries des soldats.[767] Son palais fut pillé, ses yeux crevés, et tout au long de leur siècle de suprématie (945-1055), les Buwaihids firent et défirent

---

761 FB Artz : *L'esprit* ; op cit; pp. 100-1 175-6
762 D. Campbell : *Médecine arabe*, op cit, pp. 44-5
763 KN Chaudhuri : *Commerce et civilisation dans l'océan Indien* (Cambridge University Press ; Cambridge ; 1985), p. 36.
764 Idem ; p. 56.
765 Ibn Khallikan : *Wafayat al-Ayan wa-Anba Abna al-Zaman*, Dictionnaire biographique, tr., M. De Slane Duprat, (Paris et Allen & Co., Londres, 1843) ; tome 1 ; p. 98.
766 J. Glubb : *Une brève histoire des peuples arabes* ; (Hodder et Stoughton, 1969) ; p. 120.
767 E. Gibbon : *Le déclin et la chute* ; op cit; p. 56 ; J. Glubb : *Une brève histoire* ; op cit; p. 120.

des Califes à volonté.[768] Les Buwaihids, qui étaient persans, peu orthodoxes et responsables de l'effondrement et de la désintégration de l'autorité du Calife, devaient rester au pouvoir jusqu'en 1055, date à laquelle leur règne fut mis fin par les Turcs seldjoukides. L'arrivée des Turcs seldjoukides ramèna en effet l'unité du Califat.[769]

« Lors de leur apparition depuis l'Orient au début du 11e siècle, le Calife ne détenait plus que l'ombre de son ancien pouvoir et la terre islamique avait été presque entièrement démembrée. Telles étaient les divisions, les guerres, chaque prince local attendant une occasion de se jeter à la gorge de l'autre, l'anarchie politique et militaire régnant partout, le conflit chiite-sunnite à l'ordre du jour, l'Islam semblait écrasé [dit Hitti.][770] »

Ce sont les Seldjoukides qui ont mis fin à ce chaos, et non seulement ils ont restauré l'unité et la force islamiques, mais ils ont également résisté et combattu les croisés pendant des décennies alors que le reste du monde musulman était militairement impuissant ou passif.[771]

Ashtor va plus loin dans ses attaques contre les Turcs. Dans son étude chronologique de l'histoire sociale et économique de l'Islam, en arrivant à la période critique à partir de la fin du 11e siècle, c'est-à-dire la période des croisades, il met complètement de côté l'impact des croisades sur le monde musulman et préfère renommer le chapitre : Chevaliers féodaux et bourgeois (Chapitre VI p. 209 ss.), puis impute toutes les destructions, famines, maladies, et même la diminution de la population (en réalité due aux massacres de musulmans par les croisés) sur le Seldjoukides, comme le montrent les extraits ici :

« Les seigneurs féodaux seldjoukides qui tyrannisaient leurs sujets devinrent une classe riche ; et le gouvernement a eu recours à l'extorsion de fonds contre ses agriculteurs.[772]

Les innombrables passages où les chroniques parlent de la tyrannie et de la cruauté des princes turcs ne laissent aucun doute sur le sort des citadins orientaux à l'époque seldjoukide. Il a sûrement dû y avoir un déclin général de la prospérité, et la conséquence d'une mauvaise gouvernance et de la pauvreté a été une diminution de la population.[773]

---

[768] PK Hitti : *L'histoire des Arabes ;* (MacMillan and Co. Ltd. ; Londres ; 1937) ; p. 471.

[769] Idem ; p. 473.

[770] Ibid.

[771] Voir, par exemple : S. Runciman : *A History of the Crusades*, en 3 vols ; (Presse universitaire de Cambridge, 1962).

- *Réception des Historiens des Croisades ; Historiens orientaux* ; (RHOr) en 4 volumes ; Imprimerie nationale ; Paris; 1841 et suiv.

[772] E. Ashtor : *Une histoire sociale et économique du Proche-Orient au Moyen Âge* (Collins ; Londres ; 1976), p. 214.

[773] Idem ; p. 217.

La construction de palais par les nouveaux dirigeants fut plus que contrebalancée par la destruction des quartiers résidentiels. Dans la première moitié du 12e siècle, les conditions étaient très mauvaises et le déclin de la population reprit…. Les chroniques parlent de gens qui ont quitté leurs villes à cause de la tyrannie des gouverneurs.… La principale raison de la ruine des villes n'était pas les tremblements de terre, dont beaucoup se sont produits au 12e siècle, ni les famines, mais le déclin de la population était principalement dû à la mauvaise gouvernance et à la négligence des services publics tels que les services d'incendie, l'approvisionnement en eau et l'évacuation des déchets.[774]

Il y a eu de nombreuses épidémies et maladies tout au long du 12e siècle (qu'il énumère), des maladies et des épidémies qui se produisaient plus souvent sous le règne seldjoukide et étaient plus graves, en raison de la négligence des conduites d'eau et des canaux d'irrigation, qui sont devenus des foyers de les maladies porteuses de germes et la saleté générale sont des causes importantes de la détérioration de la santé publique.[775]

La diminution de la population n'était pas seulement un déclin quantitatif. Il s'agissait d'une hémorragie permanente, voire d'une autodestruction de la classe dirigeante. En lisant attentivement les chroniques arabes, on se rend compte des conséquences vraiment catastrophiques de l'ivresse des militaires turcs.[776] D'innombrables passages traitent de la consommation excessive d'alcool des princes et de leurs courtisans. On nous répète sans cesse qu'un prince est mort à cause d'une trop grande consommation d'alcool ou qu'il a été assassiné alors qu'il était ivre. Un prince qui s'abstenait de boire était considéré comme exceptionnel. Parfois, des armées entières étaient ivres.[777] Certes, les Califes et autres dirigeants musulmans du passé buvaient aussi, mais il semble qu'à cette époque, cela soit devenu un phénomène plus général, en ce qui concerne les classes supérieures, l'élite. Il ne fait aucun doute que les Turcs ont importé la coutume de boire de leurs terres natales, situées dans les régions froides de l'Asie centrale. Une des conséquences fut probablement une procréation plutôt limitée.[778] »

Et qui, selon Ashtor, est responsable d'avoir introduit les ivrognes et les Turcs dévastateurs au milieu de la civilisation musulmane ? Théologiens musulmans et orthodoxes, répond-il.[779]

La réfutation des opinions d'Ashtor (et celles des autres) suivra plus loin.

---

[774] Idem ; p. 218.
[775] Idem ; p. 220.
[776] Idem ; p. 221.
[777] Ashtor citant hors contexte Ibn al-Athir : *Kamil,* 12 ans ; p. 100-1 48 ; 314 ; 341.
[778] Idem ; p. 221.
[779] Idem ; p. 210.

Il semble que les Turcs ottomans aient été plus dévastateurs que leurs cousins seldjoukides. Thomas Shaw, après avoir voyagé pendant douze ans à travers le Maghreb, entre 1720 et 1732, arriva à la conclusion suivante :

« Pendant de nombreux siècles, les muhmmadiens ont fortement négligé les arts et les sciences, alors que dans le passé ils étaient les seuls à avoir étudié et réussi à maintenir l'apprentissage de la philosophie, des mathématiques et de la médecine. Le mode de vie errant des Arabes et la manière tyrannique avec laquelle les Turcs traitent les Maures ne permettent pas à ces peuples de cultiver des sciences, qui exigent une liberté et une tranquillité absolues. Les Turcs sont trop en proie aux soucis et aux turbulences, ou trop attachés à leur métier et au désir de s'enrichir, pour qu'ils aient peu de goût pour le savoir ; ils m'ont même montré qu'ils étaient très surpris de voir que les chrétiens trouvaient du plaisir et du temps à gaspiller tant d'argent pour des spéculations vaines, qui ne leur rapportent aucun profit.[780] »

De même, Chevallier D'Arvieux, dans ses *Mémoires,* affirme que :

« Ces conquérants insolents avaient réduit les Arabes à un état qui ne leur permettait pas de s'appliquer à la science, malgré tous les avantages que la nature leur avait donnés pour faire de grands progrès.[781] »

Voltaire, dans son *Essai sur les Mœurs*, incite Catherine de Russie :

« Il ne suffit pas de mener une guerre heureuse contre ces barbares… Il ne suffit pas de les humilier, il faut les détruire. Il termine sa lettre : « Au nom de Dieu, battez les Turcs. Battez les Turcs et je mourrai heureux.[782] »

Dans une lettre du même jour au Comte Vorontsor, il présente les Turcs comme des ennemis des lois et des beaux-arts, qui leur sont totalement inconnus.[783]

Pour Cuper, membre associé de l'Académie Française, dans une lettre à Galland du 30 octobre 1714, les Turcs endommagent les statues, et leur hostilité envers les beaux-arts vient du Coran.[784]

Un stigmate également étendu par les Européens à d'autres sujets de l'Empire Ottoman.[785]

Pour Chateaubriand :

---

[780] T. Shaw : Sciences et arts en Barbarie ; pp, 338-47 ; dans D. Brahimi : *Opinions et visions européennes du Maghreb aux XVIIe et XVIIIe siècles* (SNED ; Alger ; 1978), pp. 147-8

[781] Dans A. Gunny : *Images ;* op cit; p. 22.

[782] Voltaire 1968-79 ; D15487 ; 26 février 1769.

[783] Dans A. Gunny : *Images ;* op cit; p. 159.

[784] Cuper mentionné dans A. Gunny : *Images ;* op cit ; p. 45.

[785] A. Gunny : *Images* ; p. 45.

« Contrairement aux Romains, les Turcs n’exploitent jamais les richesses naturelles d’un pays, ni le travail des populations conquises ; au contraire, toutes les terres entre les mains des Turcs deviennent arides. Ces envahisseurs appartiennent aux races barbares dans la mesure où ils détruisent tout et ne construisent jamais rien. Les Turcs ne planifient jamais l’avenir, n’organisent jamais l’économie et ne cherchent jamais à préserver quoi que ce soit. Au lieu de cela, ils se comportent comme des vampires, saignant leur victime jusqu’à ce qu’elle expire, puis passent à une autre.[786] »

Et encore:

« Les champs dévastés appartiennent à des Turcs qui possèdent trois ou quatre mille oliviers, et qui, dans un harem de Constantinople, dévorent l’héritage d’Aristomène.[787] »

Pour Le Bon, écrivant en 1884 :

« Les successeurs des Arabes en Egypte furent les Turcs. Les Turcs, bien que grands guerriers, qui ont fait trembler l’Europe et qui ont étendu l’influence de l’Islam, n’étaient puissants que militairement. Ils n’ont jamais réalisé de progrès dans les sciences, le commerce ou les arts. Et comme les gens qui ne progressent pas, ils reculent. Fatalement, l’heure de la décadence était arrivée pour eux. La fin de la civilisation arabe en Orient date du jour où leur empire (les Arabes) tomba aux mains des Turcs. C’est en Egypte que la baisse est la plus forte. Les arts et les sciences moururent avec Selim I (le souverain turc). La corruption, le retard et la mauvaise gestion se sont installés. Personne, aujourd’hui, n’ignore le sort des régions sous la domination turque. Aux portes des grandes villes, même à Smyrne par exemple, les brigands règnent, et il y a des pirates jusque dans les mers du Bosphore et de Marmara.[788] »

Une chose avec laquelle Von Grunebaum est d’accord :

« Les pays arabes, en particulier ceux qui avaient été le centre de la civilisation musulmane, se sont soumis avec apathie à la double domination de l’orthodoxie et des Turcs. Ce n’est qu’avec l’expédition de Napoléon en Égypte en 1798 que, sous l’influence de l’Europe et de la montée du nationalisme local dans son sillage, la civilisation musulmane retrouve la volonté de changer, d’expérimenter, de risquer, en bref, de vivre.[789] »

Parry parle du fanatisme ottoman :

---

[786] Abrégé de Chateaubriand : *Itinéraire* ; op cit; p. 934 ; 974.
[787] Ibid. p. 790.
[788] G. Le Bon : *La Civilisation* ; op cit; p. 460-1.
[789] G. Von Grunebaum : *Islam* ; op cit; p. 29.

« L'incursion depuis la steppe d'une autre horde de pilleurs à cheval, les Turcs ottomans, se convertit rapidement à l'Islam et s'engagea dans une guerre sainte contre la chrétienté.[790] »

Quant à Isaacs :

« En guise de conclusion, il suffit de dire que l'échec des Turcs ottomans à capitaliser initialement sur une médecine et une science occidentales significatives était dû avant tout à l'attitude rigide et réactionnaire des oulémas. À cela s'ajoutent d'autres carences : manque de ressources, communications inadéquates, apathie de l'administration et absence d'institutions scientifiques.[791] »

En fait, il y a peut-être des milliers d'ouvrages qui traitent ou font référence aux Turcs ottomans, et dans chacun d'eux, il est extrêmement rare de trouver quelqu'un qui sympathise avec eux.[792]

L'étiquetage persistant des Turcs, qu'il s'agisse des premiers Seldjoukides (10e - 13e siècles) ou des Ottomans (13e - 20e siècles), comme ennemis de la science et du progrès, n'a aucun fondement dans la réalité mais a d'autres motivations. En ce qui concerne les Seldjoukides, l'hostilité à leur égard, tout comme à l'égard des Mamelouks, découle du simple fait que lors de l'assaut des chrétiens occidentaux sur la terre islamique (les croisades (1095-1291), les Seldjoukides et les Mamelouks étaient les principales forces qui combattaient les assauts des croisés. Toute personne lisant l'histoire des croisades, à partir de sources musulmanes ou chrétiennes, anciennes ou nouvelles, s'en rendrait compte. [793] S'il n'y avait pas eu ces deux peuples turcs, les Seldjoukides et les Mamelouks, il est certain que le monde musulman aurait a cessé d'exister au plus tard au 13e siècle.

Quant aux Ottomans, le même argument s'applique : du 13e au début du 20e siècle, ils constituèrent la principale force militaire combattant au nom de l'Islam, engageant la chrétienté

---

790 JH Parry : *L'ère de la reconnaissance* ; p. 7.

791 HD Isaacs : Médecine, science et technologie : réactions islamiques à l'apprentissage occidental ; en *Renaissance et études modernes* ; Vol 31 ; pages 43 à 57 ; p. 57.

792 Avec les plus rares exceptions telles que : J. McCarthy : *Mort et exil : le nettoyage ethnique des musulmans ottomans, 1821-1922* ; La Presse Darwin ; New Jersey; 1995. SJ Shaw et EK Shaw : *Histoire de l'Empire ottoman et de la Turquie moderne*, 2 vols ; La Presse de l'Universite de Cambridge, 1976.

793 Ibn al-Adim : *Bughyat al-Talab* ; éd. partielle, Ali Sevim (Ankara; 1976). TA Archer : *Les Croisades* (T. Fisher Unwin ; Londres ; 1894). Ibn al-Athir : *Tarikh al-Dawla al-Atabakiya Muluk al-Mawsil* ; dans Collection des historiens des croisades ; 11/ii (Paris; 1871), p. 1-394. Ibn al-Athir : *Kitab al-kamil* ; éd., KJ Tornberg; 12 vols (Leyde ; 1851-72). Baha Eddin : Ibn Shadad : *sultanat de Nawadir ;* dans Réception des historiens orientaux ; III (Paris; 1884). CR Conder : *Le Royaume latin de Jérusalem* (The Palestine Exploration Fund ; Londres ; 1897). GW Cox : *Les Croisades* (Longman ; Londres ; 1874).

-Baron G. D'Ohsson : *Histoire des Mongols,* op cit. Z. Oldenbourg : *Les Croisades* ; tr., d'après Fr par A. Carter (Weinfeld et Nicolson ; Londres ; 1965).

sur d'innombrables fronts.[794] Sans les Ottomans, des régions comme l'Afrique du Nord seraient tombées aux mains des Espagnols au début du 16ème siècle, et leur population et la foi islamique auraient été éradiquées.[795] S'il n'y avait pas eu les Ottomans également et surtout Selim Ier (sultan 1512-1520), l'Arabie aurait été entièrement subjuguée par les chrétiens et les lieux saints de La Mecque et de Médine profanés comme le voulaient les Portugais, à l'époque la deuxième puissance chrétienne après l'Espagne.[796] Il y a peut-être une grande crainte de voir le vieil ennemi, le Turc, redevenir fort. La diffamation des Seldjoukides, des Mamelouks et des Ottomans, et des Turcs en général, est amplement notée par Fisher [797]et Davenport, qui ont également conclu que les Turcs, en étant le principal ennemi islamique de l'Occident chrétien pendant des siècles, étaient la principale raison des violences rhétorique anti-turque.[798] Galland (1646-1715) avait déjà observé à quel point les Turcs étaient vilipendés à tort : il suffit de les nommer pour signifier aux Européens une nation grossière, barbare et complètement ignorante.[799]

La représentation des Turcs comme des ennemis de la science et de la civilisation se révèle en outre fallacieuse si l'on considère les faits historiques. En commençant par les Seldjoukides, Talbot Rice observe qu'ils sont généralement considérés comme ayant peu contribué à l'art et que la qualité des œuvres réalisées sous leur patronage doit être attribuée au fait qu'ils employaient des artisans persans, arméniens ou grecs. Mais le caractère très particulier de

---

[794] Samuel Chew : *Le Croissant et la Rose* (New York ; 1974). P. Coles : *L'impact ottoman sur l'Europe* (Thames et Hudson ; 1974).

[795] Voir l'ouvrage de cet auteur : *Victoires décisives musulmanes* ; Livres MSBN ; 2015 ; tome 4.

[796] *Les commentaires des grandes chutes d'Albuquerque,* tr. de l'édition portugaise de 1774 par W. Birch (Londres : Hakluyt Society) ; (Burt Franklin Repr; New York, 1970), Vol. III, p. 37. HV Livermore, *Une nouvelle histoire du Portugal* (Cambridge. 1967), p. 142. Christopher Bell dans son *ouvrage Portugal and the Quest of the Indies* (New York : Barnes and Noble, 1974) dit (p. 154) :. Cf. Père Francisco Alvares, *Le Prêtre Jean des Indes, étant le récit de l'ambassade du Portugal en Ethiopie en 1520,* trad. Lord Stanley (Londres : Hakluyt Society, 1881) ; éd. révisé, 2 vol. (Cambridge, 1961). Également *héritage de David Aethiopiae Regis ... ad Clément Pape VII,* Paris, Antonius Augerelius, c. 1531, qui dans l'éd. de Bologne. de 1533 porte le nom de Prêtre Jean. H. Morse Stephens : *Albuquerque* ; Presse Clarendon ; Oxford ; 1892 ; p. 77-8
D. Ross : Les Portugais en Inde, *The Cambridge History of India*, en six volumes, Cambridge University Press, vol 5, édité par HH Dodwell, Cambridge University Press, 1929, pp. 1-27 ; à la p. 12. G. Casale : *L'ère ottomane de l'exploration ;* Presse universitaire d'Oxford ; 2010 ; p. 33. J. Crawfurd : *Histoire de l'archipel indien* ; Archibald Constable & Compagnie; Edinbourg; 1820. Révérend JD Dorsey : *Découvertes et missions portugaises en Asie et en Afrique*, WH Allen Londres, 1893, p. 30. RB Serjeant : *Les Portugais au large de la côte sud-arabe ;* Oxford ; 1963 ; p. 14. JH Plumb : Introduction dans CR Boxer : *L'Empire maritime portugais ; 1415-1825* ; Hutchinson ; Londres; 1969 ; p. XXII-XXIII. A. Hamdani : Réponse ottomane à la découverte de l'Amérique et à la nouvelle route vers l'Inde ; dans *Journal de l'American Oriental Society* ; Vol 101 ; 1981 ; pp. 323-330 ; à la p. 327.

[797] G. Fisher : *Légende de Barbarie ;* op cit.

[798] J. Davenport : *Des excuses pour Mahomet et le Coran ;* op cit.

[799] A. Gunny : *Images* ; op cit; p. 45.

l'œuvre seldjoukide, souligne-t-il, notamment en matière d'architecture et de sculpture, sert à réfuter cette hypothèse.[800] Talbot Rice donne ensuite un très bon compte rendu des réalisations artistiques seldjoukides, avec des textes et surtout des photographies à l'appui,[801] réfutant ainsi complètement les affirmations répétées de l'ineptie ou de l'inimitié des Seldjoukides envers les arts et la culture. Talbot Rice insiste, entre autres, sur la recherche de motifs géométriques complexes, qui intriguaient et ravissaient les artistes seldjoukides, complexité qui s'accentuait avec le temps.[802] Faisant l'éloge des tuileries seldjoukides, il souligne également que c'est à Konya que se concentrait la fabrication de la poterie vernissée et que c'est là, certainement, que l'art du sertissage des tuiles atteignit sa plus haute perfection.[803] S'attardant sur les tissus seldjoukides, il note que c'est en fait aux Seldjoukides que l'on doit l'institution de la fabrication de tapis dans toute l'Asie Mineure.[804] La première partie de cet ouvrage a également démontré les grandes réalisations des Seldjoukides en matière d'ingénierie, d'architecture, de design urbain et d'autres aspects de la civilisation islamique.

En ce qui concerne les sciences, au lieu que les Turcs réprimèrent la science, ce fut en fait l'inverse. Un grand nombre de scientifiques ont prospéré sous le règne et le parrainage des premiers Turcs (Seldjoukides, Ortoqids et autres) ; des noms comme ceux d'Omar Khayyam, le mathématicien, poète ; Al-Khazini (fl ca.1115-ca 1130), célèbre pour ses travaux sur la physique et les instruments qu'il a construits, notamment une sphère montrant la terre en rotation[805] ; Al-Marvasi (fl.1120), géographe qui a écrit sur l'Extrême-Orient, la Chine et le Tibet, ainsi que sur la zoologie[806] ; et Al-Jazari (fl au 12e siècle dans Dyar al-Bakir), qui a écrit son livre sur les appareils mécaniques pour ses sponsors turcs.[807] C'était une règle parmi les Turcs de parrainer les savants. Le Turc Bajkam (milieu du 11e siècle) dit ainsi :

« Bien que je ne sois pas capable d'érudition et d'excellence littéraire, je désire pourtant qu'il n'y ait pas sur cette terre un homme de lettres, ou un homme de science religieuse, ou un chef d'un domaine quelconque de la connaissance, mais que je l'aie sous ma protection.[808] »

---

[800] D. Talbot Rice : *Art islamique* (Thames et Hudson ; Londres ; 1979), p. 183.
[801] Idem ; pp 162 et suiv.
[802] Idem ; p. 174.
[803] Idem ; p. 172.
[804] Idem ; p. 177.
[805] RE Hall : Al-Khazini : *Dictionnaire de biographie scientifique ;* op cit; tome 7 ; pp. 100-1 335-58 ;
[806] IJ Krckovsky : *Izbrannye Socinenja ;* op cit; pp. 100-1 363-4
[807] Voir D. Hill : *Science islamique* ; op cit; et *Dictionnaire de Biographie Scientifique* ; op cit; Vol 7 ; pp. 100-1 335-51.
[808] George Makdisi : Sur l'origine et le développement du Collège dans l'Islam et l'Occident, dans *l'Islam et l'Occident médiéval*, éd. Semaine du KI, op cit ; pages : 26-49 ; à la p. 37.

Bianquis souligne à juste titre que jusqu'à la fin du 11e siècle, peu de musulmans vivaient de leur activité intellectuelle.[809] Les érudits pratiquaient d'autres métiers qui leur permettaient de gagner leur vie, recevant très peu de rémunération pour leurs travaux ; les maîtres d'école et les copistes de manuscrits, par exemple, vivaient de ce travail, mais extrêmement modestement, voire pauvrement.[810] Cependant, au 11e siècle, avec l'avènement des Turcs seldjoukides, les choses changèrent considérablement, grâce à la piété des princes et des officiers de l'armée turcs, mais aussi, dans une large mesure, grâce aux princesses turques, aux khans et aux waqfs (dotations), qui assuraient alors d'assez bons revenus aux savants, et qui permettaient de vivre plus confortablement grâce à sa science.[811] Les dirigeants seldjoukides ont également parrainé et construit de nombreuses institutions scientifiques, notamment l'observatoire construit sous Malik Shah (1072-1092), à Ispahan.[812] Là, il rassembla un grand groupe des astronomes les plus éminents, parmi lesquels Al-Khayyami, Abu'l Muzaffer et Al-Wasiti.[813] Les instruments utilisés étaient beaucoup plus volumineux qu'auparavant, le but étant de minimiser au maximum les erreurs.[814] De grosses sommes d'argent furent dépensées à cet effet et l'observation dura plus de trente ans.[815]

Les Seldjoukides étaient à l'origine de l'institution de la madrasa. À juste titre, aucune région du monde islamique n'est plus richement dotée en madrasas que l'Anatolie, avec quelque 200 exemplaires survivants avant 1500.[816]

Enfin, les historiens occidentaux sont déconcertants par leurs points de vue contradictoires, accusant d'un côté les Seldjoukides d'être à l'origine du déclin de la civilisation islamique en promouvant un islam orthodoxe fanatique dans la mise en place du système des madrasas (Wiet et son groupe), et de l'autre les Seldjoukides, pour avoir provoqué le déclin de la civilisation islamique au contraire : en se livrant à la débauche, en étant ivre et en ayant une mauvaise moralité (Ashtor).

---

[809] Thierry Bianquis : Mesdames ; dans *les Grandes Villes Méditerranéennes ;* op cit *;* pp. 100-1 37-55; p. 44.
[810] Ibid.
[811] Ibid.
[812] G. Sarton : *Introduction ;* op cit; tome 1 ; p. 760.
[813] A. Cycle : *L'Observatoire* ; op cit; p. 161.
[814] GM Wickens : Le Moyen-Orient, op cit ; p. 117.
[815] M. Al-Wabkanwi : *Al-Zij al-Muhaqqaqi* ... Mme Istanbul ; Bibliothèque du musée Hasofya ; n° 2694 ; p. 23b.
[816] R. Hillenbrand : Madrasa, dans *Dictionnaire du Moyen Âge ;* op cit; tome 8 ; pp. 100-11-12; à la p. 12.

La tromperie des écrits historiques devient encore plus évidente lorsqu'on examine l'art et la culture ottomans. L'art ottoman, observe Talbot Rice, est totalement original et distinct.[817] Les réalisations ottomanes en matière d'art et d'architecture, bien détaillées dans certaines œuvres, défient également l'image de leur barbarie et de leur inimitié envers la culture, et la consultation de preuves photographiques réfute les innombrables inepties sur l'ineptie ou l'inimitié ottomane envers les arts.[818] La première partie de ce travail a également montré de nombreuses réalisations turques ottomanes dans les domaines de l'architecture, de l'ingénierie et de la haute culture, ainsi que l'impact décisif des Turcs ottomans sur la culture de l'Europe occidentale.

En ce qui concerne le soutien ottoman au savoir, Galland croit fermement qu'il est injuste de les calomnier de cette manière, et il rejette l'idée selon laquelle ils étaient inférieurs aux Arabes et aux Perses dans les sciences et la littérature communes à ces trois nations. Il soutient qu'ils se sont engagés dans ces activités presque dès le début de l'Empire et qu'ils disposent d'une succession ininterrompue de théologiens, de juristes ainsi que d'historiens.[819] Galland admire leur prodigieuse quantité de livres sur la théologie islamique, la philosophie, la physique, les mathématiques, l'histoire, les traités de rhétorique et de grammaire, la poésie en arabe, en persan et en turc.[820] Dans une lettre du 25 février 1701 à P.D Huet, ancien évêque d'Avranches, Galland exprime son admiration pour la façon dont les Turcs manifestent leur amour des bons livres, dépensant des sommes considérables pour l'acquisition de manuscrits.[821] Galland est également frappé par l'existence de tant de poètes en arabe, en turc et en persan, apparemment plus nombreux que ceux des autres langues. Il recense quelque 1 600 titres, qui occuperaient plus de 2 000 volumes, traitant de l'histoire islamique depuis l'Hégire, de l'histoire des grands conquérants musulmans et des biographies d'hommes illustres de toutes professions.[822] Écrivant également en soutien aux Ottomans, un autre contemporain, Jean de Thévenot, neveu de Melchisédech Thévenot, l'un des fondateurs de l'Académie des Sciences, qui a voyagé à travers la Turquie, l'Égypte, l'Irak et l'Inde, décrit les belles mosquées d'Istanbul, frappé, comme il l'était, par le fait que tous avaient attaché à eux des hôpitaux et des écoles où de nombreux étudiants pauvres, dépourvus de moyens nécessaires, étaient nourris et instruits.[823] Un ouvrage récemment publié

---

[817] D. Talbot Rice : *Art islamique* ; op cit ; p. 183.
[818] O. Aslanapa : *Art et architecture turcs* (1971) ; E. Atil, éd., *Art turc* (1980) ; G. Goodwin : *Une histoire de l'architecture ottomane* (1971).
[819] Dans A. Gunny : *Images* ; op cit; p. 45.
[820] Idem ; p. 46.
[821] Idem ; p. 37.
[822] Idem ; p. 44.
[823] Idem ; p. 13.

soutient également l'idée selon laquelle, même si la science musulmane s'est progressivement éteinte dans presque tout le royaume islamique après le 13e siècle, un nombre considérable d'érudits, notamment des mathématiciens, des astronomes et surtout des architectes, ont prospéré en Turquie.[824] Il suffit de consulter les travaux d'Ihsanoglu pour se rendre compte de l'ampleur des réalisations scientifiques ottomanes dans toutes les branches de la science moderne.[825] Il faut également examiner les grandes réalisations techniques des Ottomans pour comprendre que les Turcs étaient de grands bâtisseurs.[826] Si une nation pouvait produire autant d'amiraux qui étaient également des érudits de haut niveau, comme l'ont fait les Ottomans en nous donnant Piri Reis, Sidi Ali Reis, un Kheir Eddin Barbarossa, alors on reconnaîtrait l'ineptie ottomane. Ce sont également les Turcs ottomans qui ont préservé la civilisation musulmane de l'effondrement et sauvé une grande partie de son patrimoine, car si le terrain avait été laissé aux puissances coloniales occidentales, une grande partie de ce patrimoine aurait été soit pillée, soit éteinte.[827] Enfin, comment pourrait-on accuser les Turcs ottomans d'être barbares ou d'avoir mis fin à la civilisation ? Dans toutes les théories de la civilisation, dans toute l'histoire de l'humanité, il est impossible de trouver une seule nation qui ait régné sur de nombreux continents, sur d'innombrables groupes ethniques et religieux, et pendant des siècles, en plus d'écraser les armées occidentales sur d'innombrables champs de bataille. Seuls les Turcs ottomans ont fait tout cela.

C. Incohérences des théoriciens de l'orthodoxie

Les partisans de « l'Orthodoxie Islamique » comme cause de la chute de la civilisation islamique, outre le fait de déformer les faits historiques, se contredisent eux-mêmes de plusieurs manières.

---

[824] B. Rosenfeld et E. Ihsanoglu : *mathématiciens, astronomes ;* op cit.
[825] E. *Ihsanuglu* : Ottoman Science, dans H. Selin éd., Kluwer Academic Publishers. Boston/Londres, 1997, p. 799-85. E. Ihsanoglu : Science in the Ottoman Empire, dans H. Inalcik et G. Renda ed : *Ottoman Civilization*, vol 1, Ministère de la Culture et du Tourisme, République de Turquie, 2004 ; pp. 100-1 319-4 E. Ihsanoglu : Institutions éducatives ottomanes, dans ibid ; pp. 100-1 344-8
[826] G Goodwin, *Une histoire de l'architecture ottomane,* Thames and Hudson, Londres, 1971.
[827] JM Mac Kenzie : *Orientalisme* ; *Histoire, théorie et arts* ; (Presse universitaire de Manchester ; 1995) ; p. 53. G. Le Bien : *La Civilisation* ; op cit; p. 466 et suiv.

À commencer par Artz, qui confond encore une fois la date de l'orthodoxie, déclarant d'abord : « Au 11e siècle, les plus grands jours des lettres et du savoir islamiques étaient révolus. [828] »

Et continue en disant :

« Après le 13e siècle, les conservateurs ont pris le contrôle partout et jusqu'au 19e siècle, aucun nouveau courant intellectuel important ne s'est développé au sein de l'Islam.[829] »

Puis Campbell :

« La destruction des Mongols à Bagdad... la percussion et la répercussion de ce désastre sur la culture arabe trouvèrent une corde vibrante sous les Almohades réactionnaires qui étaient alors maîtres de l'Andalousie.[830] »

De toute évidence, Campbell est un expert en matière médicale, mais lorsqu'il s'agit d'histoire, il aurait dû être plus avisé. Bagdad est en effet tombée aux mains des Mongols en 1258, mais à ce moment-là, les Almohades avaient été expulsés d'Espagne.

Wiet et son groupe nous disent :

« Les Berbères s'étaient convertis à l'Islam sans opposition mais également sans sentiment profond. La religion n'avait réellement d'importance pour eux que dans la mesure où elle pouvait servir de couverture à de vagues aspirations à l'autonomie.[831] »

Puis, sur la même page, la même attitude tiède des Berbères à l'égard de la religion change :

« L'adhésion des Berbères à l'Islam ; leurs passages d'enthousiasme pour les idées kharijites et chiites, et leur retour final à une orthodoxie rigide.[832] »

Les mêmes auteurs :

« Le malékisme s'était introduit en Espagne et y mena longtemps une existence isolée, particulièrement intransigeante et immuable. L'atmosphère n'était pas favorable à la spéculation libérale, et la tradition religieuse musulmane espagnole était en général restrictive.[833] »

Cependant, sur la même page, ils disent :

« Le 12e siècle occidental compte deux grands noms : Ibn Tufail et Averroès. Contrairement au déclin des études philosophiques en Orient, ces études connaissent désormais un bel épanouissement en Espagne.[834] »

Et von Grunebaum :

---

[828] FB Artz : *L'esprit* ; op cit; p. 172.
[829] Idem ; p. 100-1 151-2
[830] D. Campbell : *Médecine arabe* ; op cit; p. 45.
[831] G. Wiet et al : *Histoire ;* op cit; p. 570.
[832] Ibid.
[833] Idem ; p. 571.
[834] Ibid.

« Les réalisations de la science mathématique et médicale islamique qui continuent de susciter notre admiration ont été développées dans des domaines et à des époques où les élites étaient prêtes à aller au-delà de toute possibilité contre les courants fondamentaux de la pensée et du sentiment orthodoxes. Car les sciences n'ont jamais perdu le soupçon de friser l'impie qui, pour les stricts, serait presque identique à ce qui est religieusement injustifié. C'est pourquoi la recherche des sciences naturelles, comme celle de la philosophie, tendait à se situer dans des cercles relativement restreints et ésotériques et pourquoi peu de leurs représentants échappaient à un malaise occasionnel quant aux implications morales de leurs efforts.[835] »
Puis, cinquante pages plus bas, il note :
« La richesse des nouveaux matériaux a peut-être été la plus grande dans la médecine et les sciences naturelles, qui avaient été cultivées.[836] »
L'affirmation de Von Grunebaum dans sa première citation (la poursuite des sciences naturelles étant cultivée dans des cercles relativement petits et ésotériques) contredit sa seconde citation parlant de la richesse du matériel en sciences naturelles.
Enfin, Mieli insiste de manière récurrente sur les destructions que les Mongols ont infligées à la civilisation musulmane, et note clairement la fin de la science musulmane en Espagne suite à la perte de ces grands centres de science et de civilisation : Cordoue (1236), Valence (1232-1245) ; Jaen (1246), Séville (1248), Xatiba (1248), Murcie (1253), etc.[837] dit alors :
« Par une curieuse coïncidence, une fois que les musulmans ont transmis leur science à l'Occident, la science et la civilisation musulmanes, désormais dominées par l'Orthodoxie, ont connu un déclin irrémédiable.[838] »

D. Derniers mots sur l'Orthodoxie

Le déclin de la civilisation islamique n'a rien à voir avec le Calife Al-Mutawakkil, ou Al-Ashari, ou Al-Ghazali, ni avec les Berbères ou les Turcs. Quiconque consulte un ouvrage de référence,

[835] GE Von Grunebaum : *Islam*, op cit ; p.114.
[836] Idem ; p. 164.
[837] A. Mieli : *La Science Arabe ;* op cit; p. 178.
[838] Idem ; p. 246.

tel que le Dictionnaire biographique scientifique[839] ou *l'Introduction de Sarton* , remarquera que c'est au 13e siècle que la production scientifique islamique a fortement chuté, en particulier dans les dernières décennies du siècle, et non à l'époque où des Orthodoxes. Lorsque la civilisation musulmane s'est effondrée au cours de ce siècle, ni les Turcs, ni les Berbères, ni les Orthodoxes d'aucune sorte n'étaient au pouvoir à Cordoue, Séville, Valence, Bagdad, Damas, Khwarizm, Ferghana, Boukhara, Merw, Samarqand, etc. Ces lieux, autrefois phares de la civilisation islamique, étaient au 13e siècle, soit sous contrôle mongol et chrétien, soit entièrement ruinés, réduits en ruines pour certains, par les Mongols et les croisés. Ces lieux représentaient autrefois 95 % de la production scientifique islamique, alors comment la science islamique pourrait-elle prospérer une fois qu'elles avaient été perdues ou détruites ?

De plus, les Berbères et les Turcs ne peuvent pas être blâmés pour le déclin de la civilisation islamique du simple fait que les deux peuples possédaient de grandes civilisations et un grand nombre d'érudits (comme le montre le chapitre sur les sciences). En outre, les Turcs étaient présents en terre islamique dès le 10ème siècle, voire le 9ème siècle (les Tulunides en Egypte) et les Berbères plus tôt, et la civilisation a prospéré autour d'eux et à leur époque. Et si les Berbères étaient réellement responsables du déclin de la science et de la civilisation, l'Afrique du Nord (leur terre d'origine et d'établissement) n'aurait jamais dû connaître une quelconque forme de vie scientifique, alors qu'elle l'était sous le règne des Almoravides et des Almohades, toutes deux dynasties berbères. L'Afrique du Nord a joué un rôle fondamental dans la naissance des mathématiques et de la médecine modernes et européennes ainsi que de nombreuses autres sciences, comme le montre le volume précédent. Si les Berbères avaient été des ennemis fanatiques du savoir, Tolède, qui était sous la domination et la domination berbères, ne serait jamais devenue le plus grand centre de savoir au 11e siècle jusqu'à sa chute en 1085.[840] C'est d'ailleurs à partir de ses bibliothèques que furent apportées les traductions du 12e siècle de l'arabe vers le latin pour aboutir à la Renaissance occidentale.[841] Si les Berbères avaient été les ennemis fanatiques du savoir, comme on le croit généralement, l'Espagne n'aurait jamais connu un quelconque essor de la civilisation sous leur domination (1088-1248), alors qu'elle l'a été. Jabir Ibn Aflah, par exemple, a fait des observations à partir de ce que les Berbères ont construit, la Giralda de Séville,[842] et lorsque Séville, la capitale almohade, est tombée aux mains de

[839] *Dictionnaire de biographie scientifique* ; op cit.
[840] Voir, par exemple, E. Teres : le Développement de la Civilisation Arabe à Tolède ; op cit. J. Vernet : Al-Zarqali : *Dictionnaire de biographie scientifique ;* tome 14.
[841] CH Haskins : *Études ;* op cit. CH Haskins : *La Renaissance*, op cit.
[842] W. Durant : *L'ère de la foi* ; op cit; p. 329.

Fernando III en 1248,[843] avec sa chute, précisément, la science musulmane est morte en Espagne. Pas un seul nom, pas un seul érudit musulman n'est venu de cette ville après sa chute aux mains des chrétiens. Auparavant, sous les Almohades berbères, elle était le puissant successeur de Bagdad.[844]

L'argument selon lequel l'Orthodoxie a causé le déclin de la civilisation islamique est en outre réfuté par le fait que la pratique islamique « Orthodoxe » est fondée sur la science. Autrement dit, plus l'observation de l'Islam est stricte, plus la science est nécessaire. Cela est évident dans le partage de l'héritage dans des situations complexes, nécessitant les calculs les plus compliqués ; ou dans la construction de mosquées, exigeant des opérations architecturales et de construction complexes répondant aux exigences islamiques ; ou dans la gestion stricte de l'eau et du sol selon les lois islamiques ; ou dans la rédaction et l'application rigoureuses de contrats, de transactions commerciales et de transactions financières, tout comme l'exige le texte du Coran ; ou dans les arts qui, comme le stipule la foi, exigent la plus grande ingéniosité pour éviter la reproduction de formes vivantes, et ainsi de suite. Un exemple pratique illustre cela en mathématiques. Les mathématiciens de l'Islam ont dû perfectionner la trigonométrie pour résoudre des triangles sphériques, car la loi islamique exige que les musulmans soient face à la direction de La Mecque lorsqu'ils prient, et déterminer la direction appropriée à son propre emplacement nécessite une connaissance approfondie de la solution de tels triangles sur la sphère de la terre.[845] La solution des triangles plans et sphériques était également importante pour déterminer les heures correctes des prières ; des heures qui étaient généralement définies « par rapport au début de l'aube et à la fin du crépuscule ainsi qu'à la durée de la lumière du jour et à l'altitude du soleil un jour donné, qui nécessitent tous une trigonométrie sphérique pour être déterminés avec précision.[846] » Ainsi, plus la pratique est Orthodoxe, plus la nécessité d'une science précise est grande, et sans science, l'Islam « Orthodoxe » ne peut pas survivre.

Enfin, l'argument selon lequel l'Orthodoxie serait responsable du déclin de l'Islam peut être contré d'une autre manière. Depuis des siècles, les sociétés islamiques se sont aujourd'hui débarrassées d'Al-Ghazali et de toute sorte d'orthodoxie. Il n'existe actuellement aucune

---

[843] Idem ; p. 697.
[844] G Sarton : *Introduction,* Vol II, op cit ; p. 148.
[845] VJ Katz : *Une histoire des mathématiques* (Addison-Wesley, New York ; 1998), p. 274.
[846] Ibid.

Orthodoxie Sunnite au pouvoir dans aucun pays islamique. À quelques exceptions près, la plupart des sociétés islamiques sont dirigées, ou pour certaines ont été dirigées jusqu'à récemment, par des élites pro-occidentales et laïques, et cela depuis des décennies. Un examen attentif de ces pays musulmans, libres du pouvoir politique orthodoxe, ne révèle absolument rien de valeur légué à l'humanité. La seule science qui a prévalu et qui prévaut encore parmi eux est celle du massacre et de la torture massive de leurs propres citoyens, et de la saleté qui inonde leurs terres, de la saleté dans tous ses sens.

Mots de conclusion : Islam, Science et Civilisation

La première conclusion, et la plus évidente, est la suivante : à aucun autre moment de leur histoire, et dans aucune autre circonstance, les musulmans n'ont réalisé quelque chose d'aussi proportionné que lors de ce qu'on appelle l'âge d'or (650-1260). Avant l'Islam, les Arabes vivaient dans la Jahiliya, ce qui se traduit littéralement par un état d'extrême ignorance ; quand le chaos régnait ; lorsque les filles étaient enterrées vivantes par leurs pères, lorsque l'ivresse et le jeu étaient des pratiques généralisées, etc. Il n'y avait pas de science ; pas la moindre trace. Sur ce point au moins, tous les historiens, qu'ils soient amoureux ou haineux de l'Islam, sont d'accord : les semi-barbares de la Jahiliya ne pouvaient en aucun cas se comparer aux musulmans civilisés qui sont arrivés peu après l'Islam, et cela seul suffit à souligner la montée en puissance de la civilisation islamique en même temps que l'essor de l'Islam.

- Deuxième conclusion : c'est avec l'éclatement de l'unité et de la puissance du royaume islamique au 13e siècle que la grandeur de la civilisation islamique s'est évanouie jusqu'à nos jours. Seuls les Turcs ottomans pouvaient la préserver de l'effondrement total et de l'extinction.

- Troisième conclusion : la soi-disant Orthodoxie Musulmane n'a rien à voir avec cet effondrement, de près ou de loin, comme nous l'avons amplement démontré ci-dessus.

- Quatrième conclusion, la science et la civilisation occidentales ont leurs origines dans l'État Islamique « Théocratique, » comme cela a été démontré à plusieurs reprises tout au long de cet

ouvrage et démontré par d'autres sources.[847] Cela s'est produit à l'époque où l'état musulman théocratique, tant diabolisé aujourd'hui dans les écrits historiques, promouvait la science, la démocratie et, par-dessus tout, le respect de la vie humaine, des valeurs qui ne sont pas défendues par les élites dirigeantes musulmanes laïques et occidentalisées d'aujourd'hui. Il convient à ce stade de citer Owen, qui commente que chez les dirigeants des premiers temps de l'Islam, comme chez le Prophète lui-même, il y avait des exemples d'hommes éminents pour l'illumination, la libéralité et la tolérance, et que l'histoire de l'Islam, considérée comme un dans son ensemble, doit être considéré comme :
« Une puissante propagande de libre pensée et de culture libérale, d'autant plus frappante qu'elle contraste avec la barbarie qui l'entoure.[848] »

- La cinquième et dernière conclusion est celle de la différence fondamentale de temporalité entre l'Islam et la Chrétienté occidentale : la science occidentale moderne s'est développée en dehors d'un cadre religieux, au moment même où le pouvoir de l'Église diminuait (surtout à partir du 17ème siècle) ; d'autre part, il s'est élevé avec la foi, et l'âge d'or du pouvoir islamique coïncide avec l'âge d'or de la science islamique (7e - 13e siècles). Lorsque l'unité de la terre d'Islam a été brisée, la science et la civilisation sont mortes elles aussi, et elles sont toujours mortes. La preuve en est le nombre de mathématiciens, géographes, astronomes, médecins, historiens, architectes et autres érudits qui ont vécu dans le sillage de la montée de l'Islam (7e -fin 13e siècle). Il y en avait des milliers. Et pourtant, de tels noms et leurs œuvres ne pouvaient être que le fruit de la fantaisie d'écrivains comme Sarton[849] ou Suter.[850] Et ceci n'est qu'une infime partie de la science islamique telle qu'elle a été découverte.[851] À l'inverse, il est presque impossible de citer une seule réalisation scientifique de dimension universelle dans les sociétés musulmanes « modernes » d'aujourd'hui.

---

847 J. Vernet : *Ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne*, op cit. A. Mieli : *La Science Arabe ;* op cit. M. Vintejoux : *Le Miracle Arabe* (éd. Charlot, Paris, 1950). GM Wickens : « Qu'est-ce que l'Occident ? Op cit. DR Hill : *Science islamique,* op cit. JW Draper : *Une histoire* ; op cit. G. Sarton : *Introduction,* op cit. CH Haskins : *Études sur l'histoire,* op cit. R. Briffault : *La fabrication de l'humanité,* op cit.
-WM Watt : *L'Influence* ; op cit; SE Al-Djazairi : *La dette cachée envers la civilisation islamique* (Bayt al-Hikma ; Manchester ; 2005).

848 J. Owen : *Les sceptiques de la Renaissance italienne* (Swan Sonnenschein & Co ; Londres ; 1908), p. 64.

849 G. Sarton : *Introduction ;* op cit.

850 H. Suter : *Die Mathematiker,* op cit

851 E. Savage-Smith : « Glanage d'un atelier d'arabiste : Tendances actuelles dans l'étude de la science et de la médecine islamiques médiévales », *ISIS,* 79 (1988) : pp. 246-72.

Mais si l'Islam a promu la science et n'a pas tué la civilisation islamique, comme on le prétend abondamment ici, alors qu'est-ce qui l'a fait ? C'est à cela que le chapitre suivant répondra.

Chapitre Trois

Les Vraies Causes du Déclin des Musulmans

La civilisation islamique s'est effondrée au 13e siècle. C'est au cours de ce siècle que le monde musulman a perdu ses principaux centres de pouvoir et de civilisation, soit définitivement, comme en Espagne, soit dévasté par les envahisseurs, comme Bagdad, Merw, Boukhara, Samarqand, Alep, Damas et d'autres endroits. Ce point de rupture a été lui-même précédé d'autres événements destructeurs qui y ont conduit. L'effondrement du 13e siècle a été suivi d'autres crises qui ont épuisé le royaume islamique. Les musulmans ont trouvé des solutions pour endiguer leur déclin, trouvant des réponses à une crise pour ensuite être submergés par une autre peu de temps après, jusqu'à ce qu'à la fin, la civilisation et l'unité économique autrefois la plus puissante de la planète soient complètement minées, sans plus le pouvoir ni la capacité de répondre, et s'est complètement effondré. Ce sont seulement les Turcs ottomans qui ont mis fin à l'occupation occidentale du monde islamique des siècles avant qu'elle ne se produise. Lorsque les Ottomans sont entrés en déclin, le monde musulman était trop faible pour empêcher l'occupation occidentale de ses terres à partir du 18e siècle. Lorsque les occupants sont partis au 20e siècle, ils ont légué le monde musulman d'aujourd'hui : désordonné, arriéré et, par endroits, aux mains de despotes corrompus et meurtriers et de leurs élites.
C'est la manière dont la terre d'Islam a décliné depuis son apogée au Moyen Âge jusqu'à l'ère coloniale qui est décrite dans ce chapitre. Les crimes et l'héritage de la colonisation occidentale, ainsi que le désordre actuel, relèvent de la responsabilité d'autres pays.

1. Facteurs internes du déclin musulman

Al-Biruni (mort en 1048) observe :
« Lorsque les Abbassides eurent décoré indistinctement leurs assistants, amis et ennemis, de vains titres, composés du mot *dawla* (c'est-à-dire empire, comme Aide de l'Empire, Épée de

l'Empire, etc.), l'empire périt ; car en cela ils dépassèrent toutes les limites raisonnables. Cela dura aussi longtemps que ceux qui étaient particulièrement attachés à leur cour revendiquaient une sorte de distinction entre eux et les autres. Les Califes décernèrent alors des titres doubles. Mais les autres aussi voulaient les mêmes titres et savaient comment faire valoir leur point de vue par la corruption. Il devint alors nécessaire de créer une seconde fois une distinction entre cette classe et ceux qui étaient directement attachés à leur cour, aussi les Califes décernèrent-ils des titres triples, ajoutant en outre le titre de Shahinshah. De cette manière, la matière est devenue tout à fait contraire au bon sens et lourde au plus haut point, de sorte que celui qui les évoque se fatigue avant d'avoir à peine commencé, celui qui les écrit perd son temps à écrire et celui qui les aborde court le risque de manquer le temps de la prière.[852] »

Des lignes exquises reprises par Von Grunebaum, qui observe que l'adhésion des Abbassides, rendue possible en grande partie grâce au soutien des Perses, a mis en avant le concept de royauté auquel les Iraniens avaient été habitués par leurs dirigeants autochtones.[853] Le dirigeant abbasside, comme le dit Von Grunebaum :

« Consacré par désignation divine pour sa fonction, légitimé par sa descendance d'une longue lignée de rois, gardé par une étiquette élaborée conçue pour protéger sa personne du contact souillé avec la foule humble et pour intimider les esclaves sur lesquels il avait été placé par le Seigneur des Mondes, ce type de despote fusionne désormais avec succès avec le représentant théocratique de Dieu.[854] »

Wiet et ses collègues notent également que progressivement, « la vie a fait son œuvre » et que les maîtres musulmans ont adopté le mode de vie ostentatoire des Byzantins et des Iraniens. C'est d'eux que les cours califales, à Damas puis à Bagdad, tirèrent leur prédilection pour le luxe des vêtements, pour l'orfèvrerie, pour les fêtes somptueuses et pour la pompe royale.[855]

Sarton observe également que :

« Bien que les Perses aient introduit dans le Califat un plus grand amour de la beauté, une plus grande urbanité, une curiosité intellectuelle et un plus grand goût pour la discussion, tous favorables au progrès de la science, la libre pensée était souvent suivie du libertinage et de l'immoralité. Il n'est pas étonnant que les véritables Arabes méprisaient les intrus perses, tout comme les anciens Romains méprisaient les Grecs. Le fait est que toute civilisation agit comme

---

[852] Al-Biruni : *Chronologie des nations anciennes*, tr. E. Sachau (Londres, 1879), p. 129.
[853] G E. Von Grunebaum : *Islam médiéval,* op cit ; p. 155.
[854] Ibid.
[855] G. Wiet et al : *Histoire* : op cit ; p. 784

un poison sur ceux qui n'ont pas été correctement vaccinés ; il agirait ainsi même s'il était parfaitement pur et ne contenait pas (comme c'est toujours le cas) d'éléments mauvais. La force et la vertu arabes furent progressivement minées par l'urbanité persane.[856] »

Que les Perses aient, d'une manière ou d'une autre, sapé la force arabe va à l'encontre de l'opinion de ceux qui, dans leur écrasante majorité, vont à l'autre extrême et accordent aux Perses presque tout ce que la civilisation islamique a accompli. En vérité, les Perses ne sont pas à eux seuls responsables de la décadence musulmane. Les musulmans se sont corrompus dans l'urbanité, le luxe, les futilités, les harems et autres, non seulement là où les Perses avaient une influence, mais partout, y compris en Espagne musulmane, où l'influence perse directe était très limitée. Ainsi, selon les mots de Scott :
« Le caractère des musulmans d'Espagne était souillé par tous les vices qui suivent le luxe prodigue et la richesse sans bornes. Parmi eux, l'ivresse était l'une des plus courantes. Les personnages du plus haut rang n'avaient pas honte d'apparaître en public en état d'ébriété… La dégénérescence nationale indiqua très tôt la dissolution prochaine et inévitable de l'empire. La postérité des conquérants, qui en trois ans avaient marché de Gibraltar au centre de la France, devint au cours de quelques générations lâche, efféminée, corrompue.[857] »

À l'Est comme à l'Ouest, le royaume musulman a produit sa génération de dirigeants de ce type qui sont responsables de la disparition du pouvoir musulman. Y compris parmi ceux-ci les propres fils et frères de Salah Eddin (Saladin), qui ont divisé le royaume qu'il leur avait légué, dépensant leurs énergies à se battre en alliance avec leur ennemi prétendument commun, les croisés.[858] Le Calife abbasside Mu'tasim (mort en 1258) n'avait pas non plus grand-chose à admirer. Lorsque Hulagu, le chef mongol s'empara de Bagdad en 1258, avant de massacrer son million d'habitants, il donna l'ordre de compter le nombre de femmes dans le harem de Mu'tasim, le dernier calife abbasside. Il y avait 700 femmes et esclaves, et mille personnes pour les servir.[859] Il en fut de même pour Al-Nasir, le souverain almohade (r. 1199-1213), responsable de la perte de l'Espagne musulmane et dont le harem était l'un des plus grands jamais vus.[860]

---

[856] G. Sarton : *Introduction* ; op cit : vol 1 ; à la p. 524.
[857] SP Scott : *Histoire* ; op cit; Vol II, aux pp. 648 et
[858] C. Hillenbrand : *Les Croisades*, op cit ; p. 249.
[859] Baron G. d'Ohsson : *Histoire des Mongols* ; op cit; p. 240.
[860] SP Scott : *Histoire ;* op cit; tome 3 ; p. 643.

L'histoire islamique regorge d'exemples et de leçons sur la façon dont une dynastie après l'autre a été renversée par des dirigeants ivrognes et efféminés dégénérés et leurs ministres ou tribunaux. Timur le Boiteux (mort en 1405) représente le dirigeant sauvage et meurtrier typique d'origine musulmane : enclin à la trahison, avec des instincts de meurtre de masse et fréquemment sous l'ivresse de l'alcool.[861] Il est responsable d'une grande partie de la destruction permanente de la civilisation musulmane, comme nous le verrons ci-dessous. Les Safavides (16e siècle et suivants) (les Perses ou les Iraniens, il faut bien le dire), et Shah Ismail en particulier, partageaient également les mêmes qualités.[862] Les 'Oubaydi, quant à eux, se distinguèrent principalement par leurs massacres de populations musulmanes, notamment d'érudits sunnites, la ruine de l'Afrique du Nord en envoyant les Banu Hilal, qui la dévastèrent, en détruisant l'unité musulmane, et en nouant des alliances avec les croisés.[863] Tout comme Boabdil d'Espagne qui vendit Grenade contre de l'or en 1492.[864] Tous ces dirigeants, et d'autres du même acabit, se comportèrent avec des niveaux de débauche plus élevés que ceux de n'importe quel non-musulman, où que ce soit.[865] Le dirigeant 'oubaydi Al-Hakim (r. 996-1021) s'est même déclaré « une manifestation vivante de Dieu.[866] » De même dans l'Inde musulmane, où certains dirigeants ont surpassé les pires jamais vus dans l'histoire par leur ivresse, leur mollesse et leur dépravation sexuelle, en plus de leur férocité extrême.[867] Nous pouvons citer l'exemple de la façon dont Mahmud de Ghazna (mort en 1030) en avait fait l'entité la plus puissante de l'Inde, forte militairement, avec une civilisation riche, et comment son fils, Mas'ud, en héritant du vaste empire et de la richesse de son père, a tout conduit à l'effondrement. Sous son règne, la dégénérescence s'est manifestée dans le luxe et l'effémination de la cour,[868] un mépris imprudent pour les principes de l'Islam,

---

[861] Des représentations de lui, qui peuvent être glanées à partir de sources fiables telles que : Rodrigo de Zayas : *Les Morisques* ; op cit ; p. 136. ER Wolf : *L'Europe et les peuples sans histoire* (University of California Press ; Berkeley ; 1982), p. 45. E. Poires : Les Turcs ottomans jusqu'à la chute de Constantinople. Dans *L'histoire médiévale de Cambridge* (Cambridge University Press, 1923), Vol IV ; édité par JR Tanner, CW Previte ; ZN Brooke, (1923), pages 653 à 705.

[862] JJ Saunders éd. *Le monde musulman à la veille de l'expansion de l'Europe* (Prentice Hall Inc; New Jersey; 1966), pp. 1 et 6.

[863] SP Scott : *Histoire*, op cit, vol 1 ; p. 581. JM Abun Nasr : *Une histoire du Maghreb* ; op cit; p. 83. JJ Saunders : *Aspects des Croisades*, Université de Canterbury, 1962 ; p. 31. WZ Haddad : Les croisés vus par les musulmans : *le monde musulman ;* vol 73 (1983); p. 234-52 ; à la p. 235.

[864] J. Read : *Les Maures en Espagne et au Portugal* (Faber et Faber, Londres, 1974), p. 219.

[865] Pour en savoir plus sur ces personnages : SP Scott : *Histoire* ; op cit; S. Lane Poole : *Les Maures* ; op cit; P. Brummett : Le mythe du Shah Ismail Safavi : Rhétorique politique et royauté « divine » ; dans *Perceptions chrétiennes médiévales de l'Islam* ; éd., par JV Tolan (Routledge ; Londres ; 1996), vol 1 ; p. 331-59.

[866] R. Burns : *Damas, une histoire ;* Routledge ; Londres; 2005 ; p. 138.

[867] Voir celui de cet auteur : *Les Grands Turcs* ; MSBN Books, 2015, le chapitre consacré à l'Inde.

[868]SL Poole : *Inde médiévale Sous la règle mahométane*, Fisher et Unwin, Londres, 1903, p. 34.

qui interdisent la consommation d'alcool.[869] Ce n'était pas seulement que les soldats et leurs officiers se livraient à des bagarres ivres ; le Sultan Mas'ud lui-même avait l'habitude de se réjouir de combats réguliers au cours desquels il voyait triomphalement tous ses camarades s'effondrer sous la table.[870] L'Empire de Ghazna s'est effondré. La même chose s'est produite avec les dynasties suivantes. Après la mort d'Ala Eddin Khalji, la puissante dynastie qu'il avait bâtie en Inde entre 1296 et 1316 s'effondra quatre ans après son décès. Encore une fois, le facteur commun : Ala Eddin a été remplacé par son fils, Qutb Eddin, qui a rouvert les magasins de vin, et tout le monde a bu, tandis que la corruption, l'extorsion et la péculation prospéraient, et chacun faisait ce qu'il voulait et s'amusait pleinement.[871] Le Sultan lui-même (Qutb Eddin), totalement insouciant et indiciblement dépravé, affichait ouvertement, nuit et jour, son mépris de la décence avec son favori masculin, un hindou Parwani, un paria de la classe la plus basse du Gujarat : Khusru Khan.[872] Sous son influence, le Sultan apparaissait devant ses courtisans en tenue féminine, et parfois le Sultan courait nu parmi ses courtisans.[873] Le Sultan, dans ces circonstances, ne pria évidemment plus et rompit ouvertement le jeûne du Ramadan.[874] Et que s'est-il passé : La dynastie s'est effondrée au milieu de la violence et de la destruction. Outre la débauche et la corruption, ces dirigeants et nombre de leurs ministres, Ibn Al-'Alqami à Bagdad, Zein Eddin Al-Hafizi au tribunal ayyoubide de Damas et bien d'autres, avaient un besoin insatiable de trahison de leur foi et de leur peuple, unique dans les annales de l'histoire.[875] À leur gouvernement incompétent et à d'autres facteurs peuvent être attribués l'effondrement du pouvoir et de la civilisation islamiques dans leurs deux moitiés, à l'Ouest et à l'Est.

A. À l'Ouest

[869]Ibid, SL Poole : *Inde médiévale*, op cit, p. 36.
[870]Ibid.
[871]A. Laljjrivastava : *Le Sultanat de Delhi* ; Éditeurs Shiva Lal Agarwala ; Âgra ; 1950 ; pp. 100-1 176 suiv., et S. Lane Poole : Inde médiévale, p. 116-7
[872]Ibid.
[873]A. Laljjrivastava : *Le Sultanat de Delhi* ; op cit; p. 176.
[874]S. Lane Poole : *Inde médiévale* ; op cit; p. 117.
[875] Voir Baron G. d'Ohsson : *Histoire des Mongols* ; La Haye et Amsterdam ; 1834.

L'unité et la puissance de l'Andalousie (Espagne musulmane) furent brisées à la mort de son dernier grand dirigeant, Al-Mansur (mort en 1002). Avant sa mort, il était saisi d'un fort pressentiment :

« Qu'Allah fasse que ma prédiction ne se réalise pas ; car mes pressentiments me disent la vérité, le feu de la discorde civile fera bientôt rage dans l'enceinte de ce palais et toutes les beautés d'Al-Zahira seront bientôt effacées, toutes les traces disparaîtront de la surface de la terre, ce splendide manoir sera démoli et transformé en un tas de ruines, les jardins transformés en un morne désert, les trésors seront dilapidés et dispersés.[876] »

À la mort d'al-Mansur, en 1002, son fils lui succéda et régna pendant six ans avant que la péninsule n'entre dans une période de chaos. La guerre civile éclata sur tout le territoire. Cordoue fut incendiée en 1018 et les érudits effrayés cherchèrent refuge dans les tribunaux de Tolède, Grenade et Séville.[877] L'Andalousie se désintégra bientôt à l'ère des « rois des taifas » (*reyes de taifas, muluk at-tawa'if*) (1009-1091) en trente dirigeants plus ou moins indépendants, en guerre les uns contre les autres.[878] Ibn Hazm (994-1064) assistait impuissant à la descente dans le chaos de son pays.

« Un jour, j'ai demandé à la maison de ceux qui étaient décédés : « Où sont vos habitants qui nous sont si chers ? Ils répondirent : « Ils ont vécu ici peu de temps, puis ils sont partis, mais je ne sais où.[879] »

La vie d'Ibn Hazm a traversé l'une des périodes les plus chaotiques de l'histoire de l'Espagne musulmane, et sa carrière officielle reflète les changements soudains et violents de l'époque.[880] Il fut contraint de quitter Cordoue après la *fitna* (conflit interne musulman) et la ville où il avait grandi[881] lui manqua beaucoup. Lorsqu'il demanda à un voyageur des nouvelles de Cordoue, notamment des maisons de sa famille dans le quartier de Balat Mughith, à l'ouest, on lui répondit que les bâtiments étaient tellement détériorés qu'ils avaient pratiquement disparu.[882] L'image des salles négligées est devenue pour Ibn Hazm un signe tragique de la destruction de

---

[876] A. Thomson ; MA Rahim : *L'Islam en al-Andalus* (Taha Publisher ; Londres ; 1996), p. 72.
[877] W. Durant : *L'ère de la foi*, op cit ; chapitre 13 ; p. 296.
[878] Pour plus de détails sur le règne d'al-Mansur et l'éclatement du royaume, voir J. Read : *The Maures*, op cit.
[879] Al-Maqqari, *Entretiens sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne (Nafh al-Tib),* éd. R. Dozy et al ; 2 volumes en 3 ; (Leyde ; 1855-61 ; Londres ; 1967). je : 345 ; tr., dans Nykl, *Poésie hispano-arabe,* 106 ; ceci est traduit par D. Fairchild Ruggles : *Jardins, paysages et vision dans les palais de l'Espagne islamique ;* (Presse universitaire de l'État de Pennsylvanie ; 2000); p. 139.
[880] L'Ormsby : Ibn Hazm ; dans *Dictionnaire du Moyen Âge* ; vol 6. Edité par JR Strayer ; (Charles Scribner's Sons, New York; 1980), aux pp. 117 à 118.
[881] D. Fairchild Ruggles : *Jardins ;* op cit; p. 139.
[882] Ibid.

Cordoue qu'il a connue autrefois et de la fin d'une époque de paix, de sécurité et de bonheur.[883] Sa réponse fut une profonde déclaration de désespoir :

« C'était comme si les palais gracieux et les chambres ornées, aussi radieuses que le soleil, la beauté de leurs vues effaçant tous les soucis, maintenant que la ruine et la destruction totale étaient tout autour, étaient comme les gueules béantes de prédateurs sauvages annonçant l'anéantissement du monde....[884] »

Les toits effondrés d'al-Zahra, les murs démantelés et les trottoirs fissurés, dit Fairchild Ruggles :

« Représentait la perte et la ruine de toute al-Andalousia et a donné naissance à un désir nostalgique d'une époque irrémédiable où les musulmans dirigeaient une Andalousie unifié et ses territoires s'étendaient sous la direction compétente de 'Abd al-Rahman, al-Hakam II et al-Mansur.[885] »

Les intrigues et la guerre civile dans un royaume divisé invitèrent bientôt l'invasion chrétienne.[886] Non pas que les chrétiens espagnols n'étaient pas eux-mêmes divisés, mais l'Espagne musulmane les a surpassés en termes de fragmentation et d'anarchie.[887] À partir de 1055, la reconquête chrétienne devint une réelle menace lorsque Fernando Ier de Castille et Léon assiégea Saragosse, Tolède et Bajadoz et fit des dirigeants de la taifa ses vassaux.[888] La force chrétienne a été renforcée par l'édit papal ; en 1063, le Pape Alexandre II accorda la rémission de leurs péchés aux chrétiens participant à la guerre sainte contre les musulmans d'Espagne.[889] Répondant à l'appel, les chevaliers et les aventuriers français traversèrent les Pyrénées et, grâce à ces puissants renforts, Barbastro fut prise aux musulmans en 1064, suivi du massacre de sa population et du viol massif de ses femmes.[890]

Les musulmans ont vu, impuissants, le pays tomber petit à petit entre les mains des chrétiens et leurs dirigeants ont été contraints de conclure des pactes humiliants avec leurs

[883] Ibid.

[884] Ibn Hazm, *Le collier de la colombe (Tawq al-Hamama)* éd., et tr. L. Bercher ; (Alger, 1949) ; (arabe), p. 242.

[885] D. Fairchild Ruggles : *jardins, paysages ;* op cit; p. 139.

[886] JJ Saunders : *Aspects des croisades* (Université de Canterbury, 1962), p. 19.

[887] B. Lewis : *Cultures en conflit* ; op cit; p. 19.

[888] D. Fairchild Ruggles : *Jardins, Paysage,* op cit ; p. 140.

[889] J. Read : *Les Maures* ; op cit ; p.103.

[890] Pour un récit succinct et vivant de la conquête chrétienne primitive et des massacres de musulmans en Espagne et au Portugal, voir DW Lomax : *The Reconquest of Spain,* Longman, Londres, 1978 ; J. Read : *Les Maures ;* op cit.

ennemis.[891] En 1085, la grande ville de Tolède, l'un des principaux centres de la civilisation musulmane, fut cédée à Alphonse VI de Castille.[892] Il était assisté à cette occasion par Al-Mu'tamid de Séville.[893] Al-Mu'tamid, lui, se retrouva bientôt menacé par le lieutenant d'Alfonso, Garcia Jimenez, qui s'était établi au milieu de son royaume avec une garnison de 12 000 hommes au fief d'Aledo.[894] Alors que l'Espagne s'effondrait, en Afrique du Nord, une puissante dynastie, les Almoravides, s'était établie. C'est vers son chef, Ibn Tashfin, que les Andalous se tournèrent pour obtenir de l'aide.[895] Répondant à l'appel, en 1086, il dirigea ses armées et infligea aux chevaliers chrétiens une défaite sensationnelle à Sagrajas près de Bajadoz.[896] Ibn Tashfin fut incité par les dirigeants musulmans espagnols à se retirer maintenant que le danger chrétien était atténué, mais, sous de nouvelles menaces chrétiennes, ils firent de nouveau appel à Ibn Tashfin, qui débarqua deux fois de plus dans la péninsule, en 1088 et 1090. La dernière fois,[897] il décida de prendre en charge lui-même les destinées du pays, en supprimant tous les princes et en plaçant l'Andalousie sous contrôle almoravide.[898] Après la mort d'Ibn Tashfin et sa succession par des dirigeants incompétents, la décadence almoravide et de nouvelles menaces chrétiennes, une autre dynastie nord-africaine, les Almohades, est intervenue et a de nouveau maintenu l'Andalousie sous domination musulmane.[899] Les règnes almoravides et almohades, comme nous l'avons déjà vu, se sont combinés pour donner à l'Espagne musulmane un nouveau souffle et un éclat scientifique (c'était l'époque de la famille Ibn Zuhr, Ibn Rushd, Jabir Ibn Aflah, Al-Bitruji, Ibn Al-Awwam et beaucoup d'autres grands noms de l'érudition musulmane.) Cependant, tandis que l'Espagne était reconquise et autorisée à prospérer sous la domination almoravide et almohade avant sa chute au 13e siècle (ce qui sera relaté plus loin), la Sicile, en revanche, dont la conquête chrétienne avait commencé au milieu du 11e siècle, a connu un destin différent.

Le début de la fin des musulmans sur l'île de Sicile a commencé au début du 11e siècle, et exactement de la même manière qu'en Espagne. Cela a commencé par des divisions entre

---

[891] D. Fairchild Ruggles : *jardins, paysages ;* op cit; p. 139.
[892] JJ Saunders : *Aspects des croisades ;* op cit; p. 19.
[893] W. Durant : *L'ère de la foi*, op cit ; chapitre 19 ; p. 460.
[894] J. Read : *Les Maures en Espagne et au Portugal*, op cit ; p. 133.
[895] Ibid.
[896] G. Wiet et al : *Histoire* ; op cit; p. 269.
[897] DW Lomax : *La reconquête de l'Espagne*, Longman, Londres, 1978, p. 71 et suiv.
[898] H. Kennedy : *Espagne et Portugal musulmans*, Longman, Londres, 1996, p. 159 et suiv.
[899] R. Le Tourneau : *Le mouvement almohade en Afrique du Nord aux XIIe et XIIIe siècles*, Princeton University Press, New Jersey, 1969.

musulmans, par une guerre ouverte entre différents émirs, et l'un de ces émirs invitant les Normands à envahir la Sicile.[900] Cela s'est produit en 1056, lorsque Roger, le leader normand, fut contacté par l'émir de Syracuse qui était en conflit avec le souverain musulman de Palerme. C'est sous ces auspices que les Normands franchirent le détroit et attaquèrent Messine en 1060.[901] Roger débarque en Sicile en 1061 et commenca à avancer aux dépens des musulmans.[902] Les Normands qui envahirent le sud de l'Italie au cours des décennies suivantes constituaient un petit groupe mais, grâce aux divisions musulmanes, purent s'emparer de la majeure partie du territoire.[903] Cela ne semblait guère déranger les musulmans, car même lorsque les Normands étaient à moitié maîtres de l'île, les chefs musulmans continuaient à se battre.[904] En fait, les chrétiens siciliens étaient plus opposés à l'invasion normande que les factions musulmanes.[905] Si les musulmans n'avaient pas été divisés, les Normands n'auraient pas trouvé pied ; Or, au cours d'une génération, le petit groupe d'aventuriers s'est créé un royaume.[906] Les Normands lancèrent un assaut sur Palerme et, en janvier 1072, elle se rendit à eux.[907] Moins de vingt ans plus tard, les Normands mirent fin à toute résistance musulmane et contrôlèrent toute l'île.[908] À la fin du 13[e] siècle, comme nous le verrons ci-dessous, la présence musulmane sur l'île et dans le sud de l'Italie était anéantie.

L'Afrique du Nord, elle aussi, devait sombrer dans les mêmes divisions et conflits. La région a connu sa page la plus glorieuse de son histoire sous les Aghlabides d'Al-Qayrawan (9[e] siècle).[909] En ce qui concerne les réalisations en sciences, en architecture et en travaux d'utilité publique, aucune dynastie ne pouvait se comparer aux premiers Aghlabides.[910] La puissance des

---

900 N. Daniel : *Les Arabes ;* op cit; p. 144.
901 JD Breckenridge : Les Deux-Siciles ; dans *l'Islam et l'Occident médiéval* ; S. Ferber rédacteur en chef ; Une exposition de prêt à la University Art Gallery (Université d'État de New York ; 6 avril - 4 mai 1975), pp. 39-59 ; aux pp. 46 à 47.
902 J. Glubb : *Une brève histoire* ; op cit; p. 148.
903 JD Breckenridge : Les Deux-Siciles ; op cit; p. 46-7.
904 G. Le Bon : *La Civilisation des Arabes*, op cit ; p. 230.
905 JD Breckenridge : Les Deux-Siciles ; op cit; p. 46-7.
906 N. Daniel : *Les Arabes* ; op cit; p. 145.
907 JD Breckenridge : Les Deux-Siciles ; op cit; 46-7
908 N. Daniel : *Les Arabes* ; op cit; p. 145.
909 G. Iver : Autre ; *Encyclopédie de l'Islam* ; première série vol 4 ; pp. 100-1 646-9 H. Saladin : *Tunis et Cairouan ;* op cit.
910 M al-Rammah : L'ancienne bibliothèque de Kairaouan et ses méthodes de conservation, dans *La conservation et la préservation des manuscrits islamiques,* Actes de la troisième conférence de la Fondation du patrimoine islamique Al-Furqan (1995) pp. 29-4
-Ibn al-Athir : *L'Histoire d'Al-Kamil* ; op cit. G. Iver : Autre ; op cit; pp. 100-1 646-9 H. Saladin : *Tunis et Cairouan ;* op cit.

Aghlabides et la prospérité de l'Afrique du Nord furent détruites par les 'Oubaydi (Fatimides) au début du 10e siècle. Puis, après 1050, le Calife 'oubaydi Al-Mustansir envoya les Banu Hilal et les Banu Sulayman en Afrique du Nord dans une mission de vengeance contre ses ex-alliés, les Zirides de Tunisie. À la suite de cet assaut, les côtes tunisiennes et tripolitaines ont été complètement dévastées.[911] Les envahisseurs ont ravagé sans pitié toute la campagne de cette région autrefois prospère, détruisant des villages, des canaux, des barrages, des vergers et des plantations, et transformant les terres cultivées en pâturages pour leurs moutons et chèvres.[912] La grande ville d'Al-Qayrawan fut pillée par eux en 1057. Les Zirides s'accrochèrent aux villes de la côte, mais l'arrière-pays fut ruiné, et 300 ans plus tard, l'historien tunisien Ibn Khaldun put affirmer que sa terre natale ne s'est jamais rétablie des effets de cette dévastation.[913] La ruine des terres, suivie de famines, obligèrent les Tunisiens à acheter du blé normand sicilien. Voyant la faiblesse du pays, les Normands entamèrent sa conquête.[914] Ils prirent Tunis, Djerba, Sfax, Mehdia, Monastir et Sousse.[915] L'expansion normande a même menacé l'ensemble de l'Afrique du Nord, à l'exception de l'intervention opportune des Almohades à partir du milieu du 12e siècle, qui ont vaincu les Normands et ont maintenu l'Afrique du Nord sous domination musulmane.[916] La région ne s'est toutefois jamais remise de la destruction des Banu Hilal.

B. À l'Est

Tout comme en Espagne, en Sicile et en Afrique du Nord, les conflits musulmans ont provoqué leur chute à l'Est. Le facteur principal : les 'Oubaydi, encore une fois. Le pouvoir 'oubaydi (909-1171), note Breckenbridge, n'a pas seulement provoqué un changement majeur dans la répartition du pouvoir au 11e siècle, il a semé les graines de changements au sein même de la terre d'Islam.[917] Près de deux siècles auparavant, lorsque les Aghlabides de Tunisie prirent la

---

[911] D. Abulafia : Le Royaume normand d'Afrique et les expéditions normandes à Majorque et dans la Méditerranée musulmane ; dans D. Abulafia : *Italie, Sicile et Méditerranée 1100-1400 ;* Variorum Reprints (Londres; 1987), pp. 27-4 p. 27.

[912] JJ Saunders : *Une histoire de l'Islam médiéval* (Routledge ; Londres ; 1965), p. 155.

[913] Ibid.

[914] D. Abulafia : Le Royaume Normand ; op cit; p. 27.

[915] Ibn al-Athir : *Al-Kamil et l'Histoire ;* op cit; voir les sections pertinentes. D. Abulafia : *Le Royaume Normand ;* pp. 100-1 32 et suiv.

[916] Voir, par exemple : R. Le Tourneau : *Le mouvement almohade en Afrique du Nord aux XIIe et XIIIe siècles* (Princeton ; 1962). HC Lea : *Les Morisques d'Espagne* (Burt Franklin ; New York ; 1968).

[917] JD Breckenridge : Les Deux-Siciles ; op cit. p.45.

Sicile (827), le monde musulman était remarquablement unifié : « Une chaîne de tours de guet le long de la côte nord-africaine pouvait diffuser des informations d'Alexandrie à Gibraltar en un seul jour » ; cette situation a changé avec la montée des 'Oubaydi.[918] En 910, ils expulsèrent de Tunis les conquérants Aghlabides de la Sicile. Puis, sous la direction de leur général Gawhar, chrétien sicilien d'origine, les 'Oubaydi conquirent l'Egypte ; et en 969 transférèrent leur capitale au Caire.[919] Un an plus tard, ils ont pris le contrôle de Damas, divisant ainsi complètement le monde musulman. Le Calife 'oubaydi al-Hakim (r. 996-1021) devint à moitié fou de richesse et de pouvoir, au point de se proclamer Dieu ; envoyer des missionnaires pour établir son culte parmi le peuple.[920] Ses émissaires furent tués par la population égyptienne avant qu'il ne soit lui-même assassiné à l'âge de trente-six ans.[921] Un autre souverain 'oubaydi, Mustansir (1036-1094), s'est construit un pavillon de plaisir et a vécu une vie de musique, de vin et de facilité ; ce qui, dit-il, « est plus agréable que de regarder la Pierre Noire, d'écouter le bourdonnement du Muezzin et de boire de l'eau impure » (du puits sacré de Zamzam à La Mecque). [922]Ainsi, alors que les croisés approchaient de la Terre Sainte en 1096, Hillenbrand le note à juste titre, ce sont eux qui possédaient l'avantage idéologique sur les musulmans.[923]

L'assaut des croisés fut bientôt aidé par un facteur décisif : l'arrivée du mouvement Ismaili, Assassin, formé en Iran. En 1090, Hassan i-Sabbah, leur chef, s'empara de la forteresse d'Alamut dans les montagnes de l'Elbourz, au nord de la Perse.[924] Depuis cette forteresse et d'autres, et pendant les deux siècles de croisades (1095-1291), les Assassins lancèrent une campagne d'assassinats organisés et systématiques des dirigeants islamiques sans précédent dans l'histoire.[925] En moins de deux ans, à partir de 1092, tous les principaux dirigeants politiques du monde islamique avaient été balayés, depuis l'Égypte jusqu'à l'est.[926] En 1092, la plus grande figure de l'histoire seldjoukide, Nizam Al-Mulk, dirigeant de facto de l'empire seldjoukide pendant plus de trente ans, fut assassinée par les Assassins. Un mois après Nizam, Malik Shah, le troisième sultan seldjoukide, mourut dans des circonstances suspectes, après un règne réussi de vingt ans, suivi de près par son épouse, son petit-fils et d'autres personnalités politiques

[918] Ibid.
[919] Ibid.
[920] W. Durant : *L'ère de la foi*, op cit ; chapitre 13 ; p. 285.
[921] Ibid.
[922] PK Hitti : *Histoire* ; op cit; p. 626 ; dans W. Durant : *The Age of Faith* , op cit ; p. 285.
[923] C. Hillenbrand : *Les Croisades,* op cit *;* p. 103.
[924] JJ Saunders : *Aspects des Croisades* ; op cit. p. 25.
[925] Ibid.
[926] C. Hillenbrand : *Les Croisades,* op cit ; p. 18.

puissantes.[927] Sans chef, le monde islamique était en proie à des conflits internes et à des luttes pour la terre et le pouvoir. Les deux fils de Malik Shah, Barkyaruk et Mohammed, étaient engagés dans un conflit qui absorbait toutes les ressources militaires disponibles dans tout l'Est.[928] La Syrie du 11e siècle, note Lamonte, était « une folle mosaïque d'états semi-indépendants, » résultat de divisions antérieures opérées par l'Empire Byzantin et le Califat 'oubaydi du Caire.[929] Le monde islamique n'était donc pas en mesure de parer aux attaques imminentes venues d'Europe occidentale.[930] Le moment des croisades, note Hillenbrand, n'aurait tout simplement pas pu être « plus propice. » « Les Européens avaient-ils été informés d'une manière ou d'une autre que c'était le moment idéal pour bondir ?… rarement le bras de la coïncidence avait été plus long.[931] »

En lançant les croisades en Orient, en 1095, le Pape Urbain II utilisa cependant le prétexte mensonger de l'agression musulmane :

« Il est urgent que vous apportiez en toute hâte à vos frères d'Orient l'aide si souvent promise et qui est d'une impérieuse nécessité. Les Turcs et les Arabes les ont attaqués... et, pénétrant toujours plus loin dans les pays chrétiens, les ont battus à sept reprises au combat, en ont tué et faits prisonniers un grand nombre, ont détruit des églises et dévasté le royaume.[932] »

Le pape, tout comme la hiérarchie de l'Église, était pleinement conscient que c'était le meilleur moment pour en finir avec un monde musulman déchiré par les divisions et plongé dans le chaos.

2. Invasions et dévastations

Le chaos qui régnait dans le monde musulman a fortement incité les envahisseurs à lancer des attaques simultanées à l'Est et à l'Ouest. Ces invasions ont eu des conséquences dévastatrices sur le royaume islamique, mais leur caractère destructeur est généralement minimisé, voire ignoré

---

927 Idem ; p. 33.
928 Idem ; p. 38.
929 JH Lamonte : Croisade et Jihad : dans *The Arab Heritage*, édité par NA Faris (Princeton University Press, 1944), pp. 159-198 ; à la p. 163.
930 C. Hillenbrand : *Les Croisades*, op cit ; p. 18.
931 Idem ; p. 33.
932 Discours du pape Urbain II. Elle est retranscrite par Fulcher de Chartres dans Régine Pernoud : *Les hommes et la croisade* (Jules Tallandier, Paris, 1982).

par les historiens occidentaux qui, comme nous l'avons vu ci-dessus, rejettent la responsabilité de leurs propres malheurs sur l'Islam et les musulmans. C'est ce qui est examiné dans la suite.

A. Les croisades (1095-1291)

Durant les croisades, les massacres de musulmans étaient systémiques. Il s'agit de l'un des génocides les moins médiatisés, mais aussi le pire de l'histoire. Un exemple parmi tant d'autres fut la prise en 1098 par les croisés de Ma'arrat an-Nu'man en Palestine.[933] Les notables de Ma'arrat prirent contact avec Bohémond, le nouveau seigneur chrétien d'Antioche, qui mènait les assaillants. Il promit d'épargner la vie des habitants s'ils arrêtaient les combats et se retiraient de certains bâtiments.[934] Faisant désespérément confiance à sa parole, les familles se sont rassemblées dans les maisons et les caves de la ville et ont attendu toute la nuit dans la peur. Les chrétiens arrivèrent à l'aube. Ce fut un carnage.[935] La population, terrifiée, s'était cachée dans ses maisons, mais en vain. Pendant trois jours, le massacre ne s'est jamais arrêté ; les croisés ont tué plus de 100 000 personnes.[936] Le chroniqueur d'Alep, Ibn Al-Adim (mort en 1262), décrit le carnage :

« Ils (les Francs) tuèrent un grand nombre sous la torture. Ils ont extorqué les trésors des gens. Ils empêchaient les gens d'obtenir de l'eau et la leur vendaient. La plupart des gens moururent de soif... Il ne resta là aucun trésor qui ne fût extorqué par eux. Ils ont détruit les murs de la ville, incendié les mosquées et les maisons et brisé les minbars.[937] »

Les sources chrétiennes, contemporaines de l'événement, donnent de meilleurs récits. Ainsi, Robert le Moine dit :

« Nos hommes parcouraient les routes, les places, sur les toits, et se régalaient du massacre comme une lionne à qui on enlevait ses petits. Ils coupaient en morceaux et mettaient à mort les enfants, les jeunes et les vieux, croulant sous le poids des années. Ils faisaient cela en groupe… Nos hommes attrapaient tous ceux qui tombaient entre leurs mains. Ils ouvraient le ventre et en retiraient des pièces d'or. Ô détestable cupidité de l'or ! Des flots de sang coulaient sur les routes

---

[933] Ibn Al-Athir dans F. Gabrieli : *Historiens arabes des croisades* (Londres ; Routledge ; 1957), p. 9.
[934] A. Maalouf : *Les Croisades à travers les yeux des Arabes* tr. J. Rothschild ; Saqi ; Londres 1984 ; p. 38.
[935] Ibid.
[936] Ibn Al-Athir dans F. Gabrieli : *Historiens arabes* ; op cit; p. 9.
[937] Y. Tabba : Monuments à message, Propagation du Jihad sous Nur Al-Din (1146-1174) dans *La Rencontre des Deux Mondes* ; ed VP Goss (Kalamazoo; 1986), pp. 223-40; à la p. 233.

de la ville ; et partout il y avait des cadavres. Ô nations aveuglées et destinées à la mort ; Aucun de cette multitude n'a accepté la foi chrétienne. Bohémond fit enfin sortir tous ceux qu'il avait d'abord invités à s'enfermer dans la tour de la place. Il ordonna de mettre à mort toutes les vieilles femmes, ainsi que les vieillards que l'âge avait rendus inutiles ; puis il ordonna que tous les autres soient emmenés à Antioche pour être vendus comme esclaves. Ce massacre des Turcs eut lieu le 12 décembre ; le dimanche; mais ce jour-là, tout le travail ne pouvait pas être accompli ; aussi le lendemain, nos hommes tuèrent tous les autres.[938] »

Radulphe de Caen a dit comment :

« À Maarra, nos troupes faisaient bouillir des adultes païens dans des marmites ; ils empalaient les enfants à la broche et les dévoraient grillés.[939] »

Pour éviter un tel sort, un écrivain chrétien a déclaré que de nombreux musulmans auraient sauté dans des puits jusqu'à la mort.[940]

Cela a été généralisé à chaque ville prise par les chrétiens, comme Antioche, Tripoli, Acre et bien sûr Jérusalem. Là, comme le raconte Draper :

« La prise de Jérusalem, comme on pouvait s'y attendre dans de telles circonstances, s'est accompagnée de la perpétration d'atrocités presque au-delà de toute croyance. Quel contraste avec la conduite des Arabes ! Lorsque le Calife Omar prit Jérusalem, en 637 après JC, il entra dans la ville aux côtés du Patriarche Sophrone, s'entretenant avec lui de ses antiquités. A l'heure de la prière, il refusa de faire ses dévotions dans l'Église de la Résurrection, dans laquelle il se trouvait par hasard, mais pria sur les marches de l'Église de Constantin ; « car, » dit-il au patriarche, « si je l'avais fait, les musulmans, dans l'avenir, auraient enfreint le traité, sous couvert d'imiter mon exemple. Mais lors de la capture par les croisés, les cerveaux de jeunes enfants furent projetés contre les murs ; des enfants étaient jetés par-dessus les créneaux ; chaque femme qui pouvait être saisie était violée ; les hommes étaient rôtis au feu ; certains furent éventrés pour voir s'ils avaient avalé de l'or ; les Juifs furent chassés dans leur synagogue et là brûlés ; un massacre de près de 70 000 personnes eut lieu ; et l'on vit le légat du pape « participer au triomphe.[941] » »

---

[938] Robert le Moine, dans G. Le Bon : *La Civilisation*, op cit ; p. 248.
[939] Dans Janet Abu Lughod : *Avant l'hégémonie européenne ;* op cit; p. 107.
[940] R. Finucane : *Soldats de la foi* (JM Dent and Sons Ltd ; Londres, 1983), p. 106.
[941] JW Draper : *Une histoire* ; Vol II ; op cit; p. 22-3.

Un contemporain, l'Abbé Raymond d'Agiles de la ville française du Puy, qui était présent, a écrit avec joie :

« Lorsque nos hommes prirent les principales défenses, nous vîmes alors des choses étonnantes parmi les Sarrasins. Certains ont été décapités, et c'est la moindre des choses qui puisse leur arriver. D'autres furent transpercés et se jetèrent ainsi du haut des murs ; d'autres, après avoir longuement souffert, furent jetés dans les flammes. Nous pouvions voir sur les routes et dans les places de Jérusalem des morceaux de têtes, de mains et de pieds. Partout, nous ne pouvions marcher que sur des cadavres. Mais tout cela n'était que peu… »

La description de l'Abbé se déplace vers la mosquée d'Omar, où :

« Il y avait tellement de sang dans le vieux temple de Salomon que des cadavres y nageaient. On voyait des mains flotter et des bras qui allaient se coller à des corps qui n'étaient pas les leurs ; nous ne pouvions pas distinguer quel bras appartenait à quel corps. Les hommes qui tuaient pouvaient à peine supporter la fumée des cadavres.[942] »

Les populations de Syrie et de Palestine ont été presque anéanties. La Syrie, par exemple, au moment de l'invasion franque, comptait 2,7 millions d'habitants.[943] Deux siècles plus tard, malgré un renouveau sous les Mamelouks, en 1343, elle n'était plus que de 1,2 million.[944] La Palestine a connu une situation bien pire. La chute catastrophique de la population, note Saunders, était tout à fait l'équivalent des pires catastrophes de l'histoire.[945]

Mais les historiens occidentaux modernes, à de très rares exceptions près, mettent de côté le côté sanglant des croisades, voire les justifient. Jean Richard va même jusqu'à imputer le massacre de l'ensemble des populations musulmanes et juives de Jérusalem par les croisés au fait que les croisés : « avaient été exaspérés par les insultes proférées contre la procession qu'ils avaient faite sous les remparts.[946] »

En règle générale, les historiens modernes ont nettoyé l'histoire des croisades de tous les outrages. Une déclaration isolée du voyageur musulman espagnol Ibn Jubayr est, par exemple, utilisée pour présenter les croisades sous une forme très idyllique, sous-entendant qu'elles n'ont

[942] L'Abbé Raymond d'Agiles ; dans G. Le Bon : *La Civilisation* ; op cit; p. 249.
[943] J. Cox Russel : Population ancienne et médiévale tardive, *Transactions de l'American Philosophical Society,* vol. 48/III, 1958 ; dans Y. Courbage et P. Fargues : *Chrétiens* ; op cit; p. 35.
[944] AN Poliak : L'évolution démographique du Moyen-Orient : tendances démographiques depuis 1348, *Palestine et Moyen-Orient*, vol X. no 5, 1938 ; dans Y. Courbage-Fargues : *Chrétiens* ; op cit; p. 35.
[945] Une note de RA Rotz sur JJ Saunders : *Une histoire de l'Islam médiéval* ; op cit; à http://www.iun.edu/~history/Turkmong.htm
[946] J. Richard : *Le Royaume latin de Jérusalem ;* tr., par J. Shirley (North Holland Publishing Company ; Amsterdam ; 1979), vol A ; p. 15.

eu aucun impact négatif sur la société musulmane. Sur son chemin de Tibnine à Acre, en 1184, Ibn Jubayr avait remarqué que les musulmans vivaient prospèrement avec les chrétiens et possédaient leurs maisons et autres biens. Grousset fait de ce récit « *Le plus bel éloge de la colonisation française »* (le plus grand éloge en faveur de la colonisation française).[947] Jean Richard, qui consacre seulement les trois quarts de page de son ouvrage au statut des musulmans sous le règne des croisés, consacre la majeure partie de ce bref aperçu au passage d'Ibn Jubayr, affirmant :

« Mais tous les musulmans n'étaient pas pour autant des esclaves. La grande majorité d'entre eux étaient des paysans ; des méchants au début peu coopératifs, réticents à travailler la terre et susceptibles de lancer des attaques armées contre les Francs. Mais finalement, un accord a été trouvé.

Les relations étaient bonnes. Ibn Jobeir, qui en 1184 parcourut la région d'Acre, qui était entièrement musulmane, déclara qu'ils avaient une meilleure situation que sous les dirigeants musulmans…. Hormis une capitation sur les non-chrétiens, un peu comme le kharadj musulman, d'un dinar et cinq qirat, soit environ un bezant, et un impôt sur les arbres fruitiers, les Francs n'exigeaient rien de leurs sujets au-delà des fermages agricoles habituels, payés en nature.[948] »

D'autres historiens crétins, comme Chaudhuri, suivent la même ligne, écrivant également qu'Ibn Jubayr :

« Il a fait remarquer que les propriétaires terriens francs avaient une meilleure réputation que les musulmans en ce qui concerne le traitement de leur main-d'œuvre agricole.[949] »

Bien entendu, ces « historiens » (l'un d'eux fait ici référence à des méprisables comme Chaudhuri, et non à Grousset qui est un immense érudit et à qui l'on peut pardonner son zèle français excessif) soit ne connaissent pas leur sujet, soit racontent des erreurs, et très certainement les deux. S'ils avaient lu Ibn Jubayr, ils auraient dû être particulièrement corrompus pour faire de tels commentaires. Ibn Jubayr, comme Kedar le note à juste titre, consacre certaines de ses lignes les plus émouvantes à une description des hommes musulmans captifs trébuchant dans des chaînes et effectuant des travaux pénibles comme des esclaves, et des femmes

---

[947] R. Grousset : *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem* (Paris, 1935), 2 : p. 754.

[948] J. Richard : *Le Royaume latin* ; op cit; p. 133.

[949] KN Chaudhuri : L'endiguement de l'Islam et le contexte de l'expansion européenne, dans *The Global Opportunity* ; éd., par FF Armesto; Variorum (Ashgate Publishing ; Londres ; 1995), pp. 299-313 ; à la p. 304.

musulmanes captives marchant péniblement avec des anneaux de fer aux jambes.[950] Ibn Jubayr décrit également les efforts visant à racheter les prisonniers musulmans du Maghreb lointain.[951] Les musulmans qui n'avaient pas été tués avaient été réduits en esclavage lors de la conquête des croisés et beaucoup avaient été capturés.[952] Tout musulman cherchant à échapper à son sort en s'enfuyant risquait de perdre ses jambes s'il était attrapé.[953] Ibn Jubayr dit également que presque rien ne différencie certains Francs des cochons, certains comme le roi Baldwin IV qu'il considère comme *al-khinzir* (le cochon) et sa mère comme *al-khinzira* (la truie), épithètes qu'il a dû choisir parmi lesquelles les musulmans qu'il a rencontrés en Galilée franque.[954] Il faut aussi rappeler que le récit d'Ibn Jubayr, utilisé par les historiens pour faire l'éloge des croisades, outre qu'il est isolé, date également des étapes ultérieures des croisades (années 1180), lorsque les massacres de musulmans avaient diminué en intensité. À cette époque, les chrétiens étaient de grands propriétaires fonciers et avaient besoin de fermiers pour cultiver leurs terres, ainsi que d'agriculteurs musulmans pour lever des impôts.

En matière d'impôts, Goitein et Mayer ont montré de manière convaincante que, loin d'être une bagatelle, l'imposition chrétienne des musulmans était une lourde charge pour la population la plus pauvre.[955] En plus de la capitation payée par tous les musulmans, les paysans musulmans payaient jusqu'à la moitié de leurs récoltes, ainsi que d'autres frais coutumiers.[956] (Sous le système islamique, ils ne payaient que l'équivalent du cinquième de leurs récoltes en impôts). Erbstosser insiste sur le fait que la majorité des paysans indigènes vivaient dans un état de dépendance féodale et que, si l'impôt qu'ils payaient variait entre un quart et la moitié du rendement de leurs récoltes, ils imposaient également du travail obligatoire et la fourniture d'animaux de trait pour la construction de châteaux notamment.[957] Les musulmans étaient également soumis à une taxe électorale et, en outre, ils devaient payer une dîme, qui était versée à l'Église catholique locale par l'intermédiaire de l'état.[958]

---

[950] Ibn Jubayr : Voyages ; p. 322 ; dans BZ Kedar : Les musulmans soumis du Levant franc, dans *Muslims Under Latin Rule, 1100-1300,* éd. JM Powell (Princeton University Press, 1990), pp. 135-74, à la p. 153.
[951] Dans BZ Kedar : Les musulmans soumis ; op cit; p. 153.
[952] Ibid.
[953] Idem ; p. 170.
[954] Idem ; p. 155.
[955] SD Goitein : *Une société méditerranéenne*, op cit ; 2 : 380-93 ; HE Mayer : Latins, musulmans et grecs dans le royaume latin de Jérusalem, *History* 63 (1978), pp . 181-2
[956] HE Mayer : Musulmans, pp. 101-1 177-8
[957] M. Erbstosser : *Les Croisades ;* op cit; p. 130.
[958] Ibid.

Les croisades ont porté un coup dur à l'économie islamique. Avant l'arrivée des croisés, les campagnes de l'est étaient une image de prospérité, capturée par la description du voyageur Nasir Eddin Khusraw qui visita Dyar al-Bakir en 1046. Il vit des régions prospères, des récoltes abondantes et bien entretenues, des prix bas des produits de base dus à l'abondance, à une riche profusion de raisins et de miel, à l'exploitation active de la forêt et aux marchés florissants de Ma'arat an-Nu'man, alimentés par les prospères terres agricoles environnantes, où poussaient des vergers fruitiers et des champs de blé.[959] La vue des régions côtières était encore plus grandiose : Tripoli et ses environs étaient couverts de champs cultivés, et d'une abondance de vergers et de jardins, de vastes plantations de sucre ; agrumes, bananiers, dattiers… toutes prospèrent.[960]

Les croisades ont dévasté cette terre. Les massacres de la population et les rigueurs de la guerre ont décimé la main-d'œuvre et le marché. Les ouvrages d'irrigation, les vergers et les économies locales ont également été détruits. Les arbres étaient coupés en nombre considérable à des fins de guerre ou à d'autres fins. L'arrivée supplémentaire de millions d'hommes d'Europe a dû avoir un impact dévastateur sur l'environnement local, augmentant la pression sur la terre, l'eau et la couverture végétale, ainsi que la décimation de la faune. La perte de terres musulmanes au profit des chrétiens a été particulièrement préjudiciable. Les terres agricoles ont été transformées en vertu d'un droit de conquête du système féodal européen ; c'est pourquoi les musulmans, y compris les anciens propriétaires, se sont retrouvés contraints au servage.[961] Même la plupart des musulmans convertis au christianisme avaient été transformés en serfs ou en esclaves, et des esclaves musulmans étaient ajoutés de temps à autre à la population active.[962] Cela contredit ce que nous dit Richard, à savoir que « les colons chrétiens étaient essentiellement des paysans libres, dont beaucoup s'installaient dans des terres nouvellement récupérées aux musulmans afin de bénéficier des magnifiques récoltes qui pouvaient y être récoltées après que le sol était resté si longtemps en jachère.[963] » On note ici sa parole : récupération (donc pas usurpation). De plus,

[959] P. Guichard : Valorisation foncière et production : de la révolution agricole aux difficultés du bas Moyen Âge ; dans *les Etats, les Sociétés* ; op cit; pp. 100-1 175-98, que pp. 175-6
[960] Ibid.
[961] Voir par exemple : J. Prawer : *Histoire du royaume latin de Jérusalem* ; 2 Vols (Paris ; 1969-70) ; JE; p. 506 et suiv. ; C. Cahen : Notes pour une histoire de l'Agriculture dans les pays musulmans médiévaux ; *Revue d'histoire économique et sociale de l'Orient* ; xiv; 1971 ; p. 63-8. Notes Croisades ; 298 à l'avant ; Et F. Chalondon : *Histoire de la domination normande en Sicile* ; 2 vols (Paris ; 1907) ; tome II : p. 500.
[962] A. Watson : *Agricole ;* op cit; Remarque 20 ; p. 211.
[963] J. Richard : *Le Royaume latin ;* op cit; p. 133-4.

l'existence musulmane sous la domination franque (autre que le servage) se faisait en captivité et en esclavage, la ligne de démarcation entre les deux étant plutôt floue.[964]

La perte par les musulmans de villes comme Antioche, Beyrouth, Jérusalem, Tyr, Tripoli, Acre et d'autres sites côtiers fut tout aussi désastreuse. Dans ces villes conquises, tous les biens musulmans et les possessions de ceux qui avaient été tués ou partis étaient confisqués, et le sort de ceux qui restaient n'était pas meilleur.[965] La perte de ces villes a également eu de graves conséquences sur le commerce musulman. Ces lieux, à de rares exceptions près, resteront aux mains des chrétiens pendant un à deux siècles (Acre fut reconquise par les musulmans en 1291). L'ensemble du réseau commercial reliant les deux moitiés du monde islamique, l'Est et l'Ouest, ainsi qu'avec la Méditerranée, fut ainsi rompu. Le commerce passa désormais sous contrôle chrétien, surtout sous le contrôle de Venise, Pise et Gênes, qui avaient aidé les croisades avec leurs flottes. En échange d'une telle aide, ils avaient obtenu des concessions substantielles de la papauté et des dirigeants francs locaux.[966] Par exemple, les Vénitiens au 13e siècle ont acquis quatre-vingts villages près de Tyr, revendiquant également un tiers de cette ville et des quartiers à Haïfa, Acre, Tripoli et Ascalon.[967] Cette mainmise sur l'ensemble du commerce de Terre Sainte a ruiné le commerce local et les rivaux étrangers ont appauvri les commerçants musulmans et juifs.[968]

D'autres bastions économiques islamiques qui ne sont pas tombés sous l'occupation permanente des croisés ont également souffert. Damas, Alexandrie, Damiette et d'autres villes ont été dévastées (par la guerre des croisés ou par la perte des échanges commerciaux, ou les deux), ce qui a causé d'immenses dégâts aux professions, aux compétences, à l'artisanat et aux métiers.[969] L'insécurité était également répandue partout. Alep, par exemple, a été menacée par la présence des croisés pendant des décennies jusqu'à ce que la montée de 'Imad Eddin Zangi (r. 1128-1146) et de Nur Eddin Zangi (r. 1146-1174) parvienne à retrouver une sorte d'activité urbaine.[970] Il n'y a eu pratiquement aucun mouvement de sécurité pour les commerçants ou les

[964] Dans BZ Kedar : Les musulmans soumis ; op cit; p. 153.
[965] AM Nanai : L'image de la croix dans les sources historiques musulmanes : dans *De Toulouse à Tripoli,* AMAM ; Colloque tenu du 6 au 8 décembre 1995 (Université de Toulouse ; 1997), pp. 10-11. 11-39 ; p. 20.
[966] Z. Oldenbourg : *Les Croisades ;* op cit; pp. 100-1 295-3
[967] *Registres* : 31, 84, 102-5 ; 139 ; 197-8 ; 282 ; 434 ; 632 ; 639 ; dans CR Conder : *Le Royaume Latin de Jérusalem* (The Palestine Exploration Fund ; Londres ; 1897), p. 208.
[968] Z. Oldenbourg : *Les Croisades ;* op cit; pp. 100-1 297-8
[969] Voir par exemple : S. Runciman : *A History of the Crusades ;* op cit. JJ Saunders : *Aspects des croisades* (Éditions de l'Université de Canterbury ; Canterbury ; 1962.)
[970] AM Eddé : Alep ; dans *les Grandes Villes Méditerranéennes ;* op cit; p. 157-75 ; à la p. 157.

marchandises islamiques dans et autour d'une grande partie de ce qui est aujourd'hui la Syrie, le Liban, la Palestine et les zones côtières de l'Égypte ; les risques d'attaques des croisés contre les caravanes étaient également trop élevés et trop fréquents.[971]

Sur le plan de l'apprentissage, l'impact des croisades a été encore plus catastrophique, comme le montre ici la prise de la ville de Tripoli par les croisés, une ville qui était habitée par les Banu Ammar, très instruits.[972] Dans un premier temps, à l'arrivée des croisés, les Banu Ammar leur apportèrent une grande aide et un grand soutien, comme lorsque Raymond de Toulouse assiégea le Château de Karak et passa par Tripoli.[973] Cependant, bien qu'elle ait soutenu les croisés, la ville attira leur convoitise et fut prise d'assaut. Malgré la promesse des croisés d'un sauf-conduit au dirigeant de la ville, comme le décrit un chroniqueur contemporain :

« Le 12 juillet 1109, les croisés pillèrent tout ce qu'elle contenait, capturèrent les hommes et réduisirent en esclavage les femmes et les enfants. Les quantités de marchandises et d'entrepôts et de livres de son collège et dans les bibliothèques des propriétaires privés dépassent tout calcul.[974] »

La bibliothèque des Banu Ammar, la plus grande de Syrie, selon Oldenbourg, par la qualité comme par la quantité des livres qui y étaient conservés, fut dispersée et détruite.[975] Un chroniqueur musulman ultérieur des croisades, Ibn Al-Furat (1334-1405), fait effectivement référence à l'événement et affirme également que les croisés ont sauvé un certain nombre de livres des flammes qui ont englouti la bibliothèque sur ordre d'un prêtre.[976] Cochrane note que même si certains des livres pourraient être tombés entre les mains de l'érudit anglais Adélard de Bath, qui était présent sur les lieux, la plupart ont certainement été détruits.[977] Cela s'est répété tout au long des croisades. Les érudits musulmans avaient du mal à comprendre pourquoi les livres étaient systématiquement détruits.[978] Les guerres de croisades ont également vidé la place des musulmans de stature intellectuelle, dont aucun n'est resté de façon permanente sous la domination chrétienne, tandis que les réfugiés musulmans et les fugitifs des régions conquises,

---

[971] La bataille de Hattin de 1187 fut déclenchée par une de ces attaques.
[972] L. Cochrane : *Adélard de Bath* (British Museum Press, 1994), p. 33.
[973] S. Runciman : *Une histoire* ; op cit; tome 2 ; p. 403.
[974] Ibn al-Qalanisi : *Suite de la Chronique de Damas ; La Chronique de Damas des Croisades ;* éd. et tr. en anglais HAR Gibb, (Londres ; 1932) ; p. 89.
[975] Z. Oldenbourg : *Les Croisades ;* op cit; p. 474.
[976] Ibn al-Furat, cité dans Y. Eche : Les Bibliothèques ; op cit ; pp. 100-1 120-1
[977] L. Cochrane : *Adélard de Bath ;* op cit; Chapitre 4; p. 33.
[978] C. Cahen : *L'Orient et l'Occident au temps des croisades* (Aubier Montaigne, 1983), p. 82.

parmi eux un fils et un neveu d'Ahmad Ibn Qudama, tous deux nés à Jammail, a joué un rôle considérable dans la diffusion de l'idée du jihad anti-franque.[979]

C'est ainsi que le Jihad est apparu, remplaçant les activités intellectuelles, d'autant plus que d'autres envahisseurs, les Mongols, menaçaient d'extinction l'ensemble du royaume islamique.

B. Les Mongols (1219-1300)

« Surpassant en cruauté les peuples les plus barbares, ils assassinèrent de sang-froid, dans les pays conquis, des hommes, des femmes et des enfants ; ils incendièrent des villes et des villages, détruisirent les récoltes, transformèrent des terres florissantes en déserts, et pourtant ils n'étaient animés ni par la haine ni par la vengeance ; ils connaissaient à peine les noms des personnes qu'ils avaient exterminées…. Leur gouvernement était le triomphe de la dépravation ; tout ce qui était noble et honorable fut avili… L'histoire des Mongols, empreinte de leur barbarie, n'offre que des tableaux hideux. » (Baron d'Ohsson)[980]

C'est en 1219 qu'eurent lieu les premières invasions mongoles de la terre islamique. Ces premières invasions (1219-21) furent dirigées par Genghiz (Chingis et autres orthographes) Khan. Les hordes mongoles sont descendues sur l'Islam oriental, les terres du Khwarizm et d'autres endroits ; « les régions les plus peuplées, les plus belles et les mieux cultivées, dont les habitants excellaient par le caractère et l'urbanisme, » dit Spuler, [981]et ils les dévastèrent. En trois ans, entre 1219 et 1221, les Mongols ont causé plus de morts que dans n'importe quel conflit similaire d'une telle durée, note Saunders.[982] Genghiz procéda à la destruction méthodique du royaume khwarzmien.[983] Une armée dirigée par son fils Jagtai captura et pilla Otrar, tandis qu'une autre dirigée par Gengis lui-même incendia Boukhara, viola des milliers de femmes et

---

[979] BZ Kedar : Les musulmans soumis ; op cit; p. 173.
[980] Baron G. d'Ohsson : Histoire des Mongols ; en RH Major : *Une histoire de la médecine* ; op cit; p. 258.
[981] B. Spuler : *L'histoire des Mongols* (Londres, Routledge & Kegan Paul, 1972), p. 31.
[982] JJ Saunders : *L'histoire des conquêtes mongoles* (Routlege & Kegan Paul ; Londres ; 1971), pp. 55-6
[983] Idem *;* p. 59.

massacra 30 000 hommes.[984] Un historien de Boukhara, un homme chanceux en effet d'avoir survécu à la dévastation de sa ville en 1220, a écrit :

« Ils sont venus, ils ont déraciné, ils ont brûlé, ils ont tué, ils ont dépouillé, ils sont repartis.[985] »

Samarkand capitula en mars 1220 ; les habitants reçurent l'ordre d'évacuer la ville, qui était plus facilement pillée en leur absence.[986] La garnison turque fut passée au fil de l'épée, les artisans au nombre de 30 000 furent déportés en Mongolie et de nombreux massacres aveugles se poursuivirent.[987] L'ampleur de la destruction de la ville était telle qu'un siècle plus tard, Ibn Battuta décrivait Samarkand (et Balkh) comme étant encore en grande partie en ruines.[988]

En février 1221, les Mongols anéantirent totalement Hamadan et sa population.[989] À travers le Khurasan, les Mongols ont ravagé toutes les villes sur leur marche, plaçant des captifs dans leur camionnette, leur donnant le choix entre combattre leurs semblables devant ou être abattus par derrière.[990]

Merw tomba en février 1221 aux mains du chef mongol Tolui qui massacra 700 000 habitants[991] ; seuls quatre-vingts artisans furent épargnés. Browne, en fait, estime le nombre total de morts à 1,3 million de personnes.[992] La ville fut entièrement incendiée ; ses bibliothèques, gloire de l'Islam, furent consumées par l'incendie.[993]

Lorsque la ville de Gurganj tomba en avril 1221, les Mongols brisèrent les barrages et inondèrent la ville, réduisirent en esclavage les femmes et les enfants, déportèrent les artisans et massacrèrent les autres.[994] Gurganj était complètement ruiné ; les barrages ne furent jamais réparés, et l'Oxus, ayant été détourné de son cours normal, se jeta dans la Caspienne pendant 300 ans.[995]

---

[984] W. Durant : *L'ère de la foi,* op cit ; p. 339.
[985] Dans W. Blunt : *Splendeurs de l'Islam ;* op cit; p. 50.
[986] JJ Saunders : *L'histoire des conquêtes mongoles ;* op cit; p. 57.
[987] Ibid.
[988] Ibn Battuta : *Voyages en Asie et en Afrique ;* tr., et sélectionné par HAR Gibb (George Routledge and Sons Ltd; Londres, 1929).
[989] JJ Saunders : *L'histoire des conquêtes mongoles ;* op cit; p. 59.
[990] W. Durant : *L'ère de la foi*, op cit ; p. 339.
[991] Ibn al-Athir ; 1221 dans JJ Saunders : *L'histoire* ; op cit; p. 60.
[992] EG Browne : *Histoire littéraire de la Perse* (Cambridge University Press ; 1929), 3 vols ; Vol 2 ; p. 439.
[993] W. Durant : *L'ère de la foi*, op cit ; p. 339.
[994] JJ Saunders : *L'histoire des conquêtes mongoles ;* op cit; p. 60.
[995] Sur le cours changeant de l'Oxus, consulter G. Le Strange : *The Lands of the Eastern Califat* (Cambridge University Press ; 1930), pp. 455-8.

À Nishapur, prise en 1221, tous les hommes, femmes et enfants furent tués à l'exception de 400 artisans et artistes envoyés en Mongolie ; et les têtes des tués étaient entassées dans une « horrible » pyramide.[996]
En novembre 1221, Herat fut rasée, après qu'une semaine entière eut été consacrée au massacre des habitants. Environ un million et demi de personnes ont été massacrés et les villes voisines ont connu le même sort.[997] La puanteur des morts planait sur les terres sinistrées.[998]
Selon Bulliet et Petrushevskii, les massacres mongols s'élèvent à 747 000 à Nishapur ; 1,3 million à Merw ; et 1,6 million à Herat.[999] À propos du terrible dépeuplement de la Perse orientale, Juwaini déclare :
« Même s'il y a génération et augmentation jusqu'à la Résurrection, la population n'atteindra pas le dixième de ce qu'elle était auparavant.[1000] »

Après une trentaine d'années, une autre invasion mongole eut lieu, visant cette fois la destruction du centre même du Califat, Bagdad. Cette seconde invasion fut le résultat d'une alliance entre le christianisme et les Mongols contre leur ennemi commun : l'Islam. Cela a été rendu possible par le fait que non seulement les deux camps partageaient la haine de l'Islam, mais, plus important encore, par le fait que le christianisme nestorien occupait une grande place aux côtés du chamanisme parmi les croyances mongoles.[1001] Hulagu, le chef mongol qui devait prendre Bagdad en 1258, et son général Kitbuka avaient des affinités avec le christianisme nestorien.[1002] C'est la protection des Nestoriens par Hulagu et le respect avec lequel il accueillit et promouva le Katholikos Nestorien de Bagdad qui devaient jouer un rôle majeur dans l'alliance entre Mongols et croisés.[1003] L'épouse de Hulagu, Doqouz Khatun, était également chrétienne et détestait férocement l'Islam.[1004] En fait, les épouses des grands dirigeants mongols, Mangu, Kubilai et

---

[996] W. Durant : *L'ère de la foi*, op cit ; p. 339.
[997] M. Levey ; N. Al-Khaledy : Chimie dans le formulaire médical d'al-Samarqandi ; *Chymie* ; tome 11 ; p. 37-44. p. 37.
[998] JJ Saunders : *L'histoire des conquêtes mongoles ;* op cit; p. 61.
[999] RW Bulliet : *Les Patriciens de Nishapur ; Une étude de l'histoire sociale médiévale islamique* (Cambridge ; masse ; 1972), pp. 9-10 ; IP Petrushvskii : Les conditions socio-économiques de l'Iran sous les Il-Khans ; Dans *Cambridge Histoire de l'Iran* ; v (Cambridge ; 1968), pages 483 à 537 ; p. 485.
[1000] La traduction de Boyle ; Moi, 97 ; dans JJ Saunders : *L'histoire des conquêtes mongoles* ; op cit; Remarque 42 ; p. 215.
[1001] B. Spuler : *Histoire des Mongols* (Londres, Routledge & Kegan Paul, 1972), p. 2.
[1002] B. Spuler : *Les Mongols dans l'Histoire* (Payot, Paris, 1961).
[1003] A. Mieli : *La science arabe et son rôle* ; op cit; p. 147.
[1004] Ibid.

Hulagu, tous chrétiens, jouèrent le rôle principal dans les faveurs accordées par les Mongols aux chrétiens.[1005] Les papes de Rome, conscients de cela, et afin d'atteindre leurs objectifs souhaités, ont travaillé très dur pour stimuler le zèle de ces épouses chrétiennes.[1006] Kubilai, lorsqu'il établit la domination mongole en Chine, en 1272, non seulement montra de grandes faveurs au christianisme, mais alla jusqu'à chercher à faire de la Chine un pays chrétien.[1007] Il y avait aussi des soldats chrétiens employés comme archers, marins et aventuriers à la cour mongole.[1008]
Afin de cimenter l'alliance, des envoyés furent envoyés aux Mongols par Saint Louis, roi de France, et les papes.[1009] En 1245, le pape Innocent IV chargea Giovanni de Carpini d'explorer l'alliance avec les Mongols contre l'Islam.[1010] En 1249, alors qu'il se rendait à la croisade contre l'Egypte, à sa halte à Chypre, le roi de France Louis IX reçut des envoyés mongols, lui proposant une alliance contre les musulmans.[1011] Le plan prévoyait une attaque simultanée des croisés et des Mongols, des chrétiens attaquant l'Égypte et des Mongols dévastant la Syrie et l'Irak. L'offensive prévue n'a pas fonctionné cette fois parce que l'empereur mongol Guyuk est mort et la croisade de Louis a échoué lorsque les Mamelouks, menés par Baybars, ont écrasé les croisés à Al-Mansurah en 1250. [1012] Trois ans plus tard, en 1253, Saint Louis envoya le franciscain Guillaume de Rubrouck aux Mongols.[1013] Rubrouck fut alors envoyé rencontrer le grand leader lui-même, Mangu (Mongke) Khan plus à l'est.[1014] Les Mongols ont accepté les offres d'alliance anti-musulmane et ont renvoyé leurs réponses. Mongke s'est engagé auprès du roi d'Arménie (principal intermédiaire entre lui et la chrétienté occidentale) que Hulagu, son frère, conquérirait la Terre Sainte et la rendrait directement aux chrétiens.[1015] Pour Louis et la papauté, cependant, l'objectif n'était pas seulement Jérusalem, mais aussi de faire des Mongols « un atout majeur pour l'Occident[1016] » et de « porter le coup mortel aux musulmans et garantir ainsi le règne de la

---

[1005] Hayton, Saint Martin Brosset cité dans W. Heyd : *Histoire du Commerce,* op cit; tome II ; p. 66.
[1006] J. Richard : *La Papauté et les missions d'Orient au Moyen Âge* (École française de Rome ; Palais Farnèse ; 1977), p. 104.
[1007] Sir EA Wallis Budge : *Les moines de Kublai Khan ;* La Religious Tract Society, Londres, 1928, p. 33.
[1008] J. Richard : La Papauté ; op cit; 104.
[1009] Innocent IV : *Statuts des chapitres généraux de l'ordre cistercien*, éd. J. Canivez, Vol II, Louvain, 1934, ad., année 1245, & 28, p. 294, dans J. Richard : *La Papaute et les Missions d'Orient* ; op cit; p. 66.
[1010] G. Sarton : *Introduction* ; tome II ; op cit; p. 37.
[1011] Idem ; p. 350
[1012] Pour plus de détails à ce sujet, voir Muslim Decisive Victories de cet auteur, 2016, MSBN, vol 2.
[1013] *Guillaume de Rubrouck, envoyé de Saint Louis, Voyage dans l'Empire mongol (1253-1255)* (Payot, Paris, 1985).
[1014] CR Conder : *Le Royaume latin de Jérusalem ;* op cit; p. 372.
[1015] Hayton ; dans W. Heyd : *Histoire* ; Vol II ; op cit; p. 68.
[1016] RW Southern : *Vues occidentales de l'Islam au Moyen Âge*, op cit ; p. 44.

croix sur la Terre Sainte.[1017] » Pour l'Occident chrétien, les invasions mongoles visaient en effet « la chute définitive et tant attendue de l'Islam.[1018] » Allant peut-être encore plus loin, de telles invasions étaient une réponse au rêve « d'un monde d'où les Arabes auraient été éradiqués.[1019] » Les autorités occidentales, religieuses ou érudites, restent globalement silencieuses sur cette alliance, cherchant à absoudre la chrétienté des atrocités mongoles commises contre les musulmans.[1020] Ce que l'on sait avec certitude, c'est que, peu après les derniers échanges d'ambassades entre chrétiens et mongols, Hulagu traversa la Perse et atteignit ensuite le siège du Califat, Bagdad.[1021]

Au début de 1258, les Mongols atteignirent Bagdad. Le 30 janvier 1258, Hulagu ouvrit un bombardement massif avec ses mangonneaux contre la capitale. En trois jours, les défenses de Bagdad étaient en ruines. Le 5 février, les Mongols escaladaient une longue partie des murs.[1022] Pendant une semaine, ils attendirent sur les murs, aucun soldat n'entrant dans la ville.[1023] À leur arrivée, les Mongols ont naturellement favorisé le christianisme,[1024] ce qui a incité le Calife à choisir un nestorien, le Patriarche Machida II, pour négocier la capitulation de Bagdad. Hulagu ordonna alors à l'armée du Calife de se rassembler dans la plaine hors des murs, où tous furent massacrés.[1025] Puis vint le tour de la population. Les quartiers chrétiens furent épargnés,[1026] mais toute la population musulmane fut entièrement exterminée.[1027] 800 000 habitants furent évacués par lots de la ville pour être massacrés, et la plus grande partie de la ville elle-même fut détruite par le feu.[1028] Voici un bref récit de l'événement :

« Les horreurs du viol, du massacre et de l'indignation de l'humanité ont duré six semaines. Les palais, mosquées et mausolées ont été détruits par le feu ou rasés à cause de leurs dômes dorés. Les patients des hôpitaux, les étudiants et les professeurs des collèges ont été passés au fil de

---

[1017] J. Richard, « L'Extrême-Orient légendaire au Moyen Âge : le roi David et le prêtre Jean », dans *Annales d'Ethiopie*, Vol II (Paris, 1957), pp. 225-42.
[1018] M. Rodinson : *L'Europe et la mystique de l'Islam* ; op cit p. 27.
[1019] N. Daniel : *Les Arabes ;* op cit; p. 218.
[1020] Que ce soit Saunders évoqué ici, ou d'autres historiens comme Richard, qui ont traité de la question, et même ceux apparemment favorables aux musulmans, comme Daniel (Les Arabes et l'Europe médiévale), *tous* nient que l'alliance entre les chrétiens et Les Mongols ont travaillé sur le terrain pour exterminer les musulmans, alors qu'ils le faisaient.
[1021] CR Conder : *Le Royaume Latin ;* op cit; p. 381.
[1022] J. Glubb : *Une brève histoire ;* op cit; p. 207.
[1023] Ibid.
[1024] Y. Courbage, P. Fargues : *Chrétiens* ; op cit; p. 29.
[1025] J. Glubb : *Une brève histoire ;* op cit; p. 207.
[1026] Y. Courbage, P. Fargues : *Chrétiens* ; op cit; p. 29
[1027] 800 000 personnes selon HH Howorth : *Histoire des Mongols* (Londres, 1927) dans Y. Courbage et Fargues : *Chrétiens* ; op cit; p. 29.
[1028] Sir Thomas W. Arnold : Civilisation musulmane ; op cit; p. 279.

l'épée. Dans les mausolées, les restes mortels des cheikhs et des pieux imams, et dans les académies, les œuvres immortelles des grands et des savants, étaient réduits en cendres ; les livres étaient jetés au feu, ou, là où celui-ci était éloigné et le Tigre proche, étaient précipités dans les eaux de ce dernier. Les trésors accumulés pendant cinq siècles furent ainsi perdus à jamais pour l'humanité. La fleur de la nation fut ainsi complètement détruite.[1029]

Pendant cinq cents ans, » dit Glubb, « Bagdad a été une ville de palais, de mosquées, de bibliothèques et d'universités. Ses universités et ses hôpitaux étaient les plus modernes au monde. Il ne restait plus que des tas de décombres et une puanteur de chair humaine en décomposition.[1030] »

Pour Browne :

« Une terrible catastrophe a été infligée à l'Islam, un coup dont il ne s'est jamais remis.[1031] Jamais, probablement, une civilisation aussi grande et aussi splendide n'a été si rapidement consumée par le feu et éteinte par le sang.[1032] »

Après la prise de Bagdad, les Mongols avancèrent en Syrie ; dans la région de Mayafaraqin, la grande partie de la population musulmane fut massacrée.[1033] Le 18 janvier 1260, les Mongols établissent leur camp devant la ville d'Alep et après un siège d'une semaine, ils font irruption dans la ville par Bab al-Iraq.[1034] Ils massacrèrent et pillèrent pendant six jours, jusqu'à ce que les rues soient remplies de tués.[1035] On estime que cent mille jeunes femmes et enfants furent réduits en esclavage, le reste des habitants ayant été systématiquement exterminé.[1036] Ruine et à moitié déserte, Alep ne se remettra pas du carnage avant un siècle.[1037] Le siège mongol de Damas commença en janvier 1260, et après six jours, ils brisèrent les murs et pénétrèrent par effraction dans la ville ; le massacre des citoyens dura cinq jours.[1038]

[1029] E. Gibbon : *The Decline and Fall* , cité dans Syed Ameer Ali : *The Spirit of Islam ;* op cit; p. 402.
[1030] J. Glubb : *Une brève histoire* ; op cit; p. 207.
[1031] EG Browne : *Médecine arabe* (Cambridge University Press, 1962), p. 91.
[1032] EG Browne dans RH Major : *Une histoire de la médecine ;* op cit; p. 259.
[1033] W. Samolin : Empire mongol ; dans *Dictionnaire du Moyen Âge* ; op cit; tome 8 ; pages 470 à 6 ; p. 472.
[1034] RS Humphreys : *De Saladin aux Mongols* (Université d'État de New York Albany ; 1977), p. 349.
[1035] Ibid.
[1036] J. Glubb : *Une brève histoire* ; op cit; p. 207.
[1037] Ibn Wasil : *Mufarrij al-Kurub et Akhbar Bani Ayyub ;* éd., G. Shayyal ; S. Ashur ; et H. Rabbi ; 4 Vols (Le Caire ; 1953) ; 147b; 149b; C. Cahen : *Le nord de la Syrie à l'ère des croisades* (Paris ; Geuthner ; 1940), pp. 705-6
[1038] W. Samolin : Empire mongol ; op cit; p. 473.

Il ne restait plus que l'Égypte et Hulagu était déterminé à en finir avec elle.[1039] Une ambassade mongole fut envoyée par Hulagu au Caire, avec une lettre appelant les Mamelouks à se rendre.[1040] Les dirigeants mamelouks se sont réunis en conseil et ont plutôt décidé de faire la guerre.[1041] Le 3 septembre 1260, les Mamelouks d'Égypte écrasaient l'armée mongole à Ain Jalut et assuraient la survie de la terre islamique.[1042]
L'assaut mongol devait cependant durer encore quelques décennies. Dans les années 1299-1300, les Mongols, désormais basés en Iran, dévastèrent davantage de villes syriennes. A Damas, les banlieues sont pillées et incendiées. De nombreux bâtiments importants ont été détruits et la population a été pillée et assassinée.[1043] De nombreux hôpitaux et madrasas ont été perdus. À l'intérieur de la ville, la zone autour de la citadelle a été gravement endommagée et d'importantes écoles ont été incendiées. Les villages périphériques ont également souffert.[1044]

Les effets des invasions mongoles ne pourront jamais être pleinement évalués, mais l'un de leurs impacts majeurs fut le dépeuplement quasi total de l'Orient musulman. La province de Diyala, près de Bagdad, indique que cette province comptait près de 900 000 habitants du temps des Abbassides (vers 800), et seulement environ 60 000 personnes en 1300 sous la domination mongole. Cela représente une baisse de population de plus de 90%, qui a ramené la province à des niveaux d'environ 1500 avant JC. [1045] Plus à l'est, dans les environs d'Herat, en 1236, il n'y avait plus de paysans pour travailler la terre,[1046] ce qui a entraîné une nouvelle baisse du nombre de paysans.[1047] La *wilaya* (district régional) d'Hérat qui comptait 400 villages au 10e siècle, malgré un grand renouveau au 14e, n'en comptait que 167 au 15e, une baisse aggravée par une paupérisation considérable ; un état de désolation que le voyageur marocain du 14e siècle, Ibn Battuta, pouvait encore constater un siècle après l'irruption des Mongols dans ces régions.[1048]
Résultat également de l'invasion mongole, la route commerciale moyenne musulmane, qui partait de la côte méditerranéenne de la Syrie/Palestine, traversait le petit désert puis la plaine

---

[1039] C. Dawson : *La mission mongole* (Sheed et Ward ; Londres ; 1955) ; p. xxvi.
[1040] Baron G. d'Ohsson : *Histoire des Mongols* ; op cit; Note 2; p. 332.
[1041] Ibid.
[1042] Pour en savoir plus à ce sujet, voir : U. et MC Lyons : *Ayyoubids, Mamelouks and Crusaders, Selection From the Tarikh al-Duwal wal Muluk of Ibn al-Furat* ; 2 vols (W. Heffer and Sons Ltd., Cambridge, 1971).
[1043] IM Stone : *Villes musulmanes* ; op cit. p. 13.
[1044] Ibid.
[1045] C. Issawi : Le déclin du commerce au Moyen-Orient ; dans *The Global Opportunity*, éd., par FF Armesto ; op cit; 100-1 133-154 ; à la p. 136 ; et Une note de RA Rotz sur JJ Saunders ; op cit.
[1046] P. Guichard : Mixage ; op cit; p. 195.
[1047] Ibid.
[1048] Ibid.

mésopotamienne jusqu'à Bagdad, avant de bifurquer pour suivre soit les alternatives terrestres, soit maritimes, fut également dévastée par l'action en tenaille des armées croisées et mongoles.[1049] Weissmann explique que le manque d'informations sur Bagdad entre 1258 et l'arrivée des Ottomans des siècles plus tard est, en soi, un indicateur important de l'importance réduite de la ville.[1050] Le fait que les érudits islamiques ne parlent plus de la ville et que les voyageurs la mentionnent rarement suggère que les principales routes commerciales ne passaient plus par Bagdad.[1051] Weismann soutient que le déclin de Bagdad était politique, économique, démographique et social, le déclin économique étant si évident aujourd'hui, depuis que les routes commerciales longue distance contournaient Bagdad.[1052]
L'agriculture fut également ravagée. Les massacres et les destructions massives ont laissé très peu de choses, et les Mongols se souciaient peu d'une activité qui, sous les musulmans, avait atteint des niveaux de sophistication extrêmement élevés. Les ouvrages d'irrigation ravagés, par exemple, ne se relevèrent que cinq siècles plus tard.[1053] Des famines s'ensuivirent. Bagdad, par exemple, a subi ces fréquentes récidives.[1054]

L'impact le plus dévastateur de l'invasion mongole a toutefois été sur la culture et l'apprentissage islamiques. La civilisation musulmane d'Orient, dit Padover, a été « finalement écrasée » par les hordes d'envahisseurs, culminant en 1258, lorsque Hulagu a mis Bagdad à sac.[1055] Ni Gengis Khan, ni Hulagu, n'avaient le moindre respect pour la vie humaine ou les institutions culturelles : « ils installaient leurs chevaux dans les mosquées, brûlaient les bibliothèques, utilisaient de précieux manuscrits comme combustible ; et rasé les villes conquises avec leurs populations réduites à néant.[1056] Pacey observe comment un historien particulièrement perspicace de l'industrie européenne compare les effets de l'invasion mongole à l'effondrement de l'empire romain au 5e siècle, un désastre qui fit alors reculer la science européenne de près de mille ans ; de même, les invasions mongoles du 13e siècle ont mis fin à la civilisation islamique classique et « un nouvel âge des ténèbres a suivi.[1057] » Une observation très pertinente, en effet,

---

[1049] Janet L. Abu-Lughod : *Avant l'hégémonie européenne*, op cit ; p. 145.
[1050] K. Weismann : Conférence à l'Université de Chicago ; inédit; 1986 ; dans JL Abu Lughod : *Avant l'Européenne ;* p. 195.
[1051] JL Abu Lughod : *Avant l'hégémonie européenne* ; op cit; p. 195.
[1052] K. Weismann : Conférence ; op cit.
[1053] C. Issawi : Le déclin ; op cit ; à la p. 136.
[1054] JL Abu-Lughod : *Avant l'hégémonie européenne*, op cit ; p. 196.
[1055] SK Padover : bibliothèques musulmanes ; op cit; p. 355.
[1056] Ibid.
[1057] DS Landes : *Le Prométhée délié* ; 1969 ; pp. 29-30 dans A. Pacey : *Technologie* ; op cit; p. 45.

qui ne trouve pas de meilleur écho que l'exposé exceptionnel de Durant sur l'ensemble de l'effet mongol sur la civilisation islamique, qui mérite d'être répété dans son intégralité, y compris une brève narration à nouveau de la prise de Bagdad :
« Le 13 février 1258, Hulagu et ses troupes entrèrent à Bagdad et commencèrent quarante jours de pillage et de massacres ; 800 000 habitants, nous dit-on, furent tués. Des milliers d'érudits, de scientifiques et de poètes sont tombés dans ce massacre aveugle ; les bibliothèques et les trésors accumulés au fil des siècles furent en une semaine pillés ou détruits ; des centaines de milliers de volumes ont été consommés. Finalement, le Calife et sa famille, après avoir été contraints de révéler la cachette de leurs richesses secrètes, furent mis à mort. Ainsi prit fin le Califat Abbasside en Asie. Hulagu est maintenant retourné en Mongolie. Son armée resta sur place et, sous la direction d'autres généraux, elle avança vers la conquête de la Syrie. A Ain Jalut, il rencontra une armée égyptienne sous les chefs mamelouks Qutuz et Baybars, et fut détruit (1260)…. En 1303, une bataille décisive près de Damas mit fin à la menace mongole et sauva la Syrie aux Mamelouks...
Jamais dans l'histoire une civilisation n'avait subi un coup aussi soudain et aussi dévastateur. La conquête barbare de Rome s'était étalée sur deux siècles entre chaque coup et le suivant était possible ; et les conquérants allemands respectèrent, certains essayèrent de préserver, l'Empire mourant qu'ils contribuèrent à détruire. Mais les Mongols allaient et venaient en quarante ans ; ils ne sont pas venus pour conquérir et rester, mais pour tuer, piller et transporter leur butin en Mongolie. Lorsque leur marée sanglante s'est refluée, elle a laissé derrière elle une économie fatalement perturbée, des canaux brisés ou étouffés, des écoles et des bibliothèques en cendres, des gouvernements trop divisés, trop pauvres et faibles pour gouverner, et une population coupée en deux et brisée dans son âme. L'indulgence épicurienne, l'épuisement physique et mental, l'incompétence et la lâcheté militaires, le sectarisme religieux et l'obscurantisme, la corruption politique et l'anarchie, tout cela aboutissant à un effondrement fragmentaire avant une attaque extérieure - tout cela, et aucun changement de climat, a fait passer l'Asie occidentale du statut de leader mondial à la misère, d'une centaine de villes grouillantes et cultivées en Syrie, en Mésopotamie, en Perse, dans le Caucase et en Transoxiane dans la pauvreté, la maladie et la stagnation des temps modernes.[1058] »

Ce coup dévastateur a été simultané avec un autre coup porté à l'Islam dans sa partie occidentale.

[1058] W. Durant : *L'ère de la foi ;* op cit; p. 340-1.

C. Sicile et Espagne (1085-1265)

Sicile

Il convient de rappeler que la première invasion normande de la Sicile faisait suite à une invitation musulmane locale.[1059] Roger Ier, le chef normand, débarqua en Sicile en 1061 et commença à avancer aux dépens des musulmans.[1060] Alors qu'une grande partie de la Sicile avait déjà été prise aux musulmans, Palerme se rendit en janvier 1072.[1061] Moins de vingt ans plus tard, les Normands mirent fin à toute résistance musulmane.[1062]

Il existe de nombreux éloges dans la littérature sur la tolérance des musulmans sous la domination normande,[1063] tolérance qui ne constitue cependant qu'une partie du tableau. Les musulmans, il est vrai, étaient appréciés pour leurs services, notamment militaires et administratifs, leur culture, et la place du géographe Al-Idrisi à la cour normande en est un bon exemple.[1064] Cependant, parmi les exemples de tolérance, d'appréciation et de faveurs, la vérité inexorable a prévalu : les musulmans, en tant que minorité vivant au milieu des chrétiens, n'avaient pas leur place. Lorsque Guillaume des Pouilles décrit la prise de Palerme dans son *De Rebus Gestis Normannorum en Sicilia*, il parle de l'offre de sécurité et de faveur de Roger aux habitants musulmans. En même temps, il détruisit toutes les mosquées et transforma la mosquée principale en église de la Vierge, de sorte que « là où les démons étaient assis, ce soit maintenant le siège de Dieu et une porte appropriée vers le ciel.[1065] » « Ce n'est pas un mauvais résumé de la miséricorde que l'Europe offrira toujours aux Arabes : à condition de la destruction de leur religion et, en fin de compte, de leur identité distincte », dit Daniel.[1066]

[1059] N. Daniel : *Les Arabes* ; op cit; p. 144.
[1060] J. Glubb : *Une brève histoire* ; op cit; p. 148.
[1061] JD Breckenridge : Les Deux-Siciles ; op cit, p. 46-7.
[1062] N. Daniel : *Les Arabes* ; op cit; p. 145.
[1063] Comme dans PK Hitti : *Histoire des Arabes*, op cit ; p. 606.
[1064] C. Waern : *La Sicile médiévale* (Duckworth and Co. ; Londres ; 1910), pp. 47-8
[1065] Dans N. Daniel : *Les Arabes* ; op cit; p. 148.
[1066] Ibid.

C'est leur religion, plutôt que leur statut social, qui distinguait les musulmans, et l'on sait que lorsque, pour une raison quelconque, la protection royale à leur égard était impuissante, ils furent victimes des persécutions déclenchées par les nouveaux arrivants latins qui ne partageaient pas l'attitude tolérance du gouvernement « envers ces sujets infidèles.[1067] » Il a fallu des épisodes de tension, des rumeurs et des incidents isolés pour que la tolérance et les faveurs se transforment en massacres généralisés. Le sort de la population musulmane de l'île serait en effet scellé par une série de massacres.[1068] Sous le règne de Guillaume Ier (le Mauvais) (r. 1154-1166), les marchands musulmans de Palerme furent assassinés en grand nombre dans les marais du Papiretum en 1160. [1069] Les courtisans et autres fonctionnaires musulmans furent à leur tour massacrés en mars 1161, à la suite d'une révolte de palais. Ils ont été tués partout où ils se trouvaient, beaucoup dans les rues, d'autres dans leurs entrepôts et bien d'autres encore dans leurs bureaux.[1070] Même ceux qui travaillaient au *diwan,* à la monnaie et dans d'autres bureaux publics ont dû fuir pour sauver leur vie ; Plusieurs des artistes et sages musulmans que Guillaume, comme son père (Roger), hébergeait en permanence dans le palais, parmi eux l'un des poètes musulmans les plus éminents de son époque, Yahya Ibn At-Tifashi, furent pourchassés et tués.[1071] Au même moment, dans la partie basse de la ville, une foule chrétienne descendait sur le bazar, obligeant tous les commerçants et boutiquiers musulmans, à qui la loi interdisait le port d'armes depuis les défaites africaines de 1159-1160, de fuir vers le quartier musulman de la ville.[1072] La même année, les Lombards envahissent le domaine royal et massacrent les musulmans partout où ils les trouvent.[1073] Sous leur chef, Roger Sclavus, ils ont lancé une série de pogroms, forçant les musulmans à fuir vers l'ouest vers des zones plus sûres, où la population était encore majoritairement musulmane.[1074] Les Lombards ont détruit les communautés musulmanes, aussi bien celles qui vivaient avec des chrétiens dans différentes villes, que celles qui vivaient dans leurs propres villages, sans distinction de sexe ni d'âge.[1075] Quelques-uns s'enfuirent, déguisés en vêtements chrétiens, pour se réfugier temporairement dans

---

[1067] D. Matthew : *Le royaume normand de Sicile* (Cambridge University Press ; 1992), p. 92.
[1068] BZ Kedar : Croisades ; op cit; p. 52.
[1069] F. Falcand : *Liber du Regno Sicilae*, p. 52 ; dans H. Bercher, A. Courteaux, J. Mouton : Une abbaye latine dans la société musulmane : Monreale au XIIe siècle. *ANNALES;* vol 34 (1979), p. 525-47 ; à la p. 538.
[1070] N. Daniel : *Les Arabes* ; op cit; p. 149.
[1071] JJ Norwich : *Le Royaume du Soleil* ; (Longman ; 1970); p. 226.
[1072] Ibid.
[1073] Daniel : *Les Arabes ;* op cit; p. 151.
[1074] D. Abulafia : *Commerce et conquête en Méditerranée, 1100-1500* (Variorum, 1993), p. 108.
[1075] N. Daniel : *Les Arabes ;* op cit; p. 151.

les villes musulmanes du sud, mais éprouvèrent une telle horreur des régions lombardes que pendant des générations, ils ne les traversèrent qu'à contrecœur.[1076]

Sous Guillaume II (r. 1166-1189), puis sous Frédéric. II (roi de Sicile 1208-1250), la condition des musulmans s'améliora quelque peu. Ces derniers ont cependant dû se soumettre à des pressions et à des édits papaux répétés pour supprimer la présence musulmane. Il déporta d'abord la population musulmane vers l'arrière-pays italien, à Lucera. Cependant, la rhétorique papale amère et incendiaire a constamment pressé l'empereur d'expulser complètement les musulmans de la péninsule italienne.[1077] Les musulmans selon les mots du Pape Grégoire (pape 1227-1241) :

« Placés presque au milieu du royaume, ils peuvent plus facilement corrompre la foi catholique par le venin de leur infidélité. Ainsi, de plus grands dangers surviennent, car les chrétiens s'y mêlent. Grâce à la compagnie des païens, les troupeaux de fidèles quittent le troupeau du Seigneur.[1078] »

Manfred, le successeur de Frédéric, subit également des pressions constantes pour expulser les musulmans de son territoire. Après son échec, une croisade contre lui et les musulmans lucerins fut lancée au printemps 1255.[1079] Malgré les exigences liées à l'organisation d'une telle opération, en mai de cette année-là, le Pape Alexandre veilla également à la promotion d'une croisade contre les musulmans d'Afrique.[1080] La première croisade contre Lucera et Manfred échoua. En juin 1263, le nouveau Pape Urbain fit un certain nombre de concessions au souverain français Charles d'Anjou, afin d'obtenir son soutien pour l'entreprise en Sicile.[1081] Pour gagner le soutien populaire à la campagne, la croix fut prêchée non seulement contre Manfred mais aussi contre les musulmans de Lucera, en France ainsi qu'en Lombardie, en Toscane, dans la Marche d'Ancône et dans les terres limitrophes du royaume de Sicile.[1082] Ceux qui prenaient la croix recevaient les mêmes indulgences, privilèges et immunités que les participants aux

---

[1076] Ibid.

[1077] JP Lomax : Frédéric II, ses Sarrasins et la papauté, dans *Perceptions chrétiennes médiévales de l'Islam,* édité par JV Tolan ; op cit; pp. à la p. 179.

[1078] MGH (*Monuments Historiques Germanique*) Epist. Saec. XIII1:574-5 ; N° 676 dans JP Lomax : Frédéric II, p. 185-6

[1079] J. Taylor : *Les musulmans dans l'Italie médiévale* ; (Lexington Books ; New York ; Oxford ; 2003) ; p. 131.

[1080] *Les Archives d'Alexandre IV,* vol. 1, 142, non. 483 ; Cf. *Les Archives d'Alexandre IV,* vol. 1, 260-1, non. 873.

[1081] Pape Urbain IV, *Les Registres d'Urbain IV (1261-1264),* éd., MM. Leo Dorez et Jean Guiraud, 2 ^{e} sér., vol. 2 (Paris : Ancienne Librairie Thorin & Fils, 1901). Pape Urbain IV, *Les Registres,* vol. 2, 125-6, non. 272.

[1082] Ibid.

croisades en Terre Sainte.[1083] Urbain mourrait en octobre 1264. C'est au Pape Clément IV qu'incombait la tâche d'éliminer définitivement les musulmans. Le 20 mars 1265, le Pape Clément appellait à prêcher une croisade contre Manfred et ses musulmans partisans.[1084] À la suite de la défaite de Manfred face à l'armée papale-française, le sort des musulmans fut scellé.[1085] S'en est suivi un retrait systématique des musulmans par diverses méthodes, mais un retrait qui nécessitait néanmoins des justifications. Dans ses sermons de croisade, Eudes de Châteauroux accusait les musulmans lucérins d'enlever des femmes chrétiennes mariées, de priver les plus jeunes de leur virginité et de forcer les femmes au concubinage.[1086] De telles accusations visaient à exploiter les craintes des chrétiens d'une destruction violente et d'une profanation de la société chrétienne par les musulmans.[1087] Afin d'inciter les gens à s'opposer à la colonie musulmane de Lucera, Eudes a également écrit sur la possibilité alarmante d'une alliance entre les Lucerins et les puissances musulmanes étrangères.[1088] La colonie fut officiellement dissoute par le roi de France Charles II d'Anjou, neveu de Louis IX (St Louis), en 1300. [1089] Les musulmans furent tous vendus comme esclaves et beaucoup furent tués. On sait ou on dit peu de choses à ce sujet.[1090] En apprenant la nouvelle de l'extinction des musulmans en Italie, le Pape Boniface VIII fut ravi.[1091]

L'extinction des musulmans dans les premières années du 14ème siècle est le point culminant de deux siècles de déprédations qui leur ont fait perdre richesse, statut et culture.
Les musulmans furent d'abord économiquement pauvres. Alors qu'à la fin du 12e siècle, la majorité des marchands de Palerme étaient encore musulmans, à la fin du 13e siècle, ils étaient principalement des Latins, en grande partie des immigrants ou des descendants d'immigrés récents.[1092] En dehors de la cour, les musulmans étaient de plus en plus chassés des lieux publics

1083 J. Taylor : *Les musulmans dans l'Italie médiévale* ; op cit; p. 133.
1084 Pape Clément IV, *Les Archives de Clément IV (1265-1268),* éd. M. Edouard Jordan (Paris : Thorin & Sons, éditeurs, 1893-1945) 451, no. 1444 ; *Le* Saurus *Novus Anecdotorum,* sous la direction d'Edmond Martine et Ursino Durand (Lutetiae Parisiorum, 1717) vol. 2, col. 70-73.
1085 Sur la victoire papale française et son impact sur les musulmans, voir Ibn Wasil d'après le manuscrit arabe ; 1702 ; Collection Caetani ; p. 100-1 121-3
1086 La croisade et la rhétorique contre la colonie musulmane de Lucera : les Sermons de la Rebellione Sarracenorum d'Eudes de Châteauroux ; éd. Christophe Maier ; *Revue d'Histoire Médiévale* ; 21 ; (1995); sermon 2, 380.
1087 J. Taylor : *Les musulmans dans l'Italie médiévale* ; op cit; p. 143.
1088 Croisade et rhétorique ; sermon 1 ; 379.
1089 H. Bresc : *Un monde méditerranéen : Économies et société en Sicile*, 1300-1450 : 2 vols (Rome-Palerme, 1986), vol 2 : p. 583.
1090 D. Abulafia : *Commerce et conquête ;* op cit; p. 4.
1091 Housley : Les croisades italiennes ; p. 65 ; dans JP Lomax : Frédéric II ; p. 189.
1092 D. Abulafia : *Commerce et conquête ;* op cit; p. 105.

et des vallées fertiles vers les collines.[1093] La couronne, les églises et autres propriétaires fonciers de Sicile profitèrent de la fuite des musulmans et des expulsions qui eurent lieu.[1094] L'évêque d'Agrigente, par exemple, effectuait de nombreux achats auprès des musulmans expulsés de l'île au cours de la seconde moitié du 12e siècle.[1095] Sous le règne de Guillaume II (1166-1189), de nombreux agriculteurs musulmans se réfugièrent dans les montagnes, tandis que les nobles français et lombards prennaient le contrôle de la plupart de leurs terres.[1096] En fait, peu à peu, les musulmans se sont concentrés en grande partie dans les régions montagneuses.[1097] Les compétences agricoles qu'ils avaient apportées d'Afrique ont disparu. Dans les domaines de Monreale, environ 1 200 formes spécialisées de culture et d'artisanat ont cédé la place à une concentration plus monotone sur la production de blé, les compétences disparaissant sur l'île à mesure que la population musulmane diminuait en nombre.[1098] Les musulmans employés sur la terre ont perdu une plus grande partie de leurs revenus à cause d'impôts toujours plus lourds.[1099] Pire encore, du fait qu'ils étaient propriétaires fonciers, ils avaient désormais le choix d'être vendus comme esclaves ou installés sur la terre comme serfs.[1100] Il existe des documents montrant des ouvriers musulmans attribués à certaines églises comme à Agrigente et à Mazara, une centaine de musulmans en chiffres ronds.[1101] Lorsque l'église de Catane fut fondée comme monastère, Roger l'accorda à tous les musulmans qui y avaient vécu autrefois, même à ceux qui avaient fui par peur de l'occupation normande, ainsi qu'à leurs enfants, partout où ils s'étaient installés depuis en Sicile.[1102] Dans le but de contrôler et de christianiser l'importante population musulmane de l'ouest de la Sicile, Guillaume II apporta son soutien à l'Abbaye de Monreale, dotée de vastes étendues de terres dans le Val di Mazara.[1103] Monreale est devenu le propriétaire foncier monastique le plus puissant de la Sicile occidentale du 12e siècle.[1104] Les terres de l'archidiocèse de Monreale couvraient 1 200 kilomètres carrés, comprenant Corleone,

---

[1093] N. Daniel : *Les Arabes ;* op cit; p. 148.
[1094] J. Taylor : *Les musulmans dans l'Italie médiévale* ; op cit; p. 2.
[1095] *Le Piu Antiche Carte dell'Archivio Capitolare di Agrigento (1092-1282),* éd. Paolo Collura, vol. 25 *du DSSS* (Palerme : U. Manfredi Editore, 1960) 61. Le document est daté entre 1154 et 1171.
[1096] Note 27, p. 184 dans AM Watson : *Innovation agricole* ; op cit.
[1097] Remarque dans AM Watson ; Remarque 21 ; p. 211.
[1098] Voir sur ce procédé le précieux article de H. Bercher, A. Courteaux et J. Mouton : « Une Abbaye Latine ; op cit.
[1099] D. Matthieu : *Le royaume normand de Sicile ;* op cit; p. 87.
[1100] C. Waern : *Sicile médiévale* ; op cit; p. 86.
[1101] D. Matthieu : *Le royaume normand de Sicile ;* op cit p. 89.
[1102] Ibid.
[1103] J. Taylor : *Les musulmans dans l'Italie médiévale* ; op cit; p. 3.
[1104] Ibid.

Lato, Calatrasi et Battelaro.[1105] Des milliers de musulmans se sont retrouvés à vivre ou à travailler dans des zones relevant de la juridiction de l'archevêque de Monreale.[1106] Le parrainage de Monreale faisait partie d'un processus par lequel la Sicile était progressivement latinisée.[1107] Le dossier montre également qu'un seul domaine à Aci a coûté la vie à plus de cinq cents hommes.[1108] En dehors de Palerme, accroupis dans tous les terrains vagues, dans de misérables masures, se trouvaient d'innombrables serfs, généralement musulmans.[1109]

La perte de la Sicile fut également un coup terrible porté au système économique islamique dans son ensemble. L'esquisse d'Udovitch de l'économie de l'île avant sa chute aux mains des Normands reflète parfaitement son rôle au sein du réseau économique islamique.[1110] Cette période de domination musulmane en Sicile, dit Udovitch, « coïncida avec les premières phases de la révolution commerciale du Moyen Âge et fut une époque de brillante prospérité économique pour l'île. » La Sicile était au cœur même de l'activité commerciale en expansion dans le monde méditerranéen.[1111] Depuis au moins la fin du 10e siècle, la Sicile était un producteur majeur de soie brute et tissée, qui constituait une part importante du commerce méditerranéen, tandis que sa pièce d'or, la rubaiya, ou quart de dinar, était très appréciée et très demandée aux Pays-Bas, en Egypte et dans les villes commerçantes de Syrie et de Palestine.[1112] Plus important encore, avec la Tunisie, la Sicile était à cette époque à l'intersection de plusieurs routes commerciales majeures ; des caravanes de Sijilmasa, dans le sud du Maroc, transportant des marchandises africaines et marocaines, se dirigeaient vers la Tunisie, et de là ces marchandises se dirigeaient vers les marchés de Palerme et de Mazara.[1113] La Sicile servait également d'intermédiaire commercial entre l'Espagne musulmane et l'Orient musulman, et les navires voyageant entre les deux extrémités de la Méditerranée faisaient régulièrement escale dans ses ports. Pour les commerçants européens (essentiellement italiens) à la recherche de produits orientaux (lin, sucre, textiles d'origine égyptienne, poivre, épices, herbes médicinales et autres produits), les marchés de Palerme et de Mazara (ainsi que ceux des villes côtières

[1105] Franco D'Angelo, "Corleone dai Muslimani del XII ai Lombardi del XIII se colo", ASS, 4ème sér, 20 (1994), p. 17.
[1106] J. Taylor : *Les musulmans dans l'Italie médiévale* ; op cit; p. 3.
[1107] Ibid.
[1108] D. Matthieu : *Le Royaume Normand* ; op cit; p. 89.
[1109] C. Waern : *Sicile médiévale* ; op cit; p. 97.
[1110] AL Udovitch : Sicile islamique ; dans *Dictionnaire du Moyen Âge* ; Tome 11 ; pp. 100-1 261-3 ; p. 262.
[1111] Ibid.
[1112] Ibid.
[1113] Ibid.

tunisiennes) étaient plus proches et plus accessibles que celles de la Méditerranée orientale.[1114] Même après le milieu du 11e siècle, lorsque l'Égypte remplaça la Sicile et la Tunisie comme plaque tournante du commerce Est-Ouest, la Sicile resta un centre important du commerce international, et les correspondances commerciales de ce (11e) siècle contenaient de nombreuses informations sur ses marchés ainsi que les prix des matières premières.[1115]
Une fois la Sicile perdue (après 1061), ce rôle crucial dans le système économique islamique et ce lien ont également été perdus. Bien pire, comme on le verra amplement plus loin, dès que la Sicile tomba aux mains des Normands, elle devint le principal centre d'où furent lancées les attaques les plus dévastatrices contre l'Afrique du Nord, puis contre l'Egypte (après la chute des 'Oubaydi). De nombreuses attaques de ce type contre l'Afrique du Nord musulmane étaient menées par ou incluaient des officiers et des marins musulmans au service de la couronne normande. Par la suite, lorsque Frédéric partit en croisade en Orient (1228-1229), une proportion considérable de son armée était également composée de musulmans.[1116]

La perte de la Sicile signifiait finalement la perte d'un joyau de la culture et de la civilisation islamiques. A l'époque musulmane, voyageant sur l'île dans les années 972-973, le géographe Ibn Hawqal décrivait les quartiers de Palerme, leurs palais et surtout leurs centaines de mosquées : « Les mosquées de la ville et des quartiers qui l'entourent hors les murs dépassent le nombre de trois cents.[1117] » Il n'avait jamais vu un nombre égal de mosquées, même dans des villes deux fois plus grandes ; des bâtiments qui, en plus d'être des lieux de culte, servaient également d'écoles, chacune avec son propre maître d'école.[1118] Les écoles de la Sicile musulmane, comme celles de l'Andalousie, ont longtemps été « le lieu de villégiature d'étudiants aspirant à des réalisations littéraires et à des distinctions, venus de tous les pays d'Europe.[1119] » Il y avait aussi l'Université de Balerme (Palerme), qui, même si elle ne rivalisait guère avec celle de Cordoue, avait néanmoins son lot d'érudits compétents, comme Ibn Hamdis, le noble syracusain qui quitta la cour du comte Roger de Palerme pour l'Espagne musulmane, où il a écrit et évoqué sa jeunesse sur l'île.[1120]

[1114] Ibid.
[1115] Ibid.
[1116] D. Abulafia : *Commerce et conquête* ; op cit; p. 112.
[1117] Ibn Hawqal dans JD Breckenridge : Les Deux-Siciles ; op cit; p. 43-4.
[1118] Idem ; p. 44.
[1119] SP Scott : *Histoire ;* tome 3 ; p. 2.
[1120] JD Breckenbridge : Deux-Siciles ; op cit; p. 44.

L'arrivée des Normands marque le début du déclin de la culture islamique.[1121] L'île s'est progressivement vidée de son savoir musulman, comme l'indique la liste succincte suivante, savamment résumée par Granara[1122] :

- 'Umar Ibn Khalaf Ibn Makki (mort en 1107) : jurisconsulte, érudit en hadiths, poète et linguiste qui a composé un ouvrage célèbre sur la dialectologie, *Talkih al-Jiman,* a émigré de Sicile pendant la guerre civile et a élu domicile à Tunis.
- Abu Al-Arab Mus'ab (mort en 1112) quitta l'île au moment de la conquête normande. Il était un célèbre poète et érudit littéraire et on lui attribue le mérite d'avoir enseigné *l'Adab al-katib d'Ibn Qutaybah* en Andalousie, où il s'était installé.[1123]
- Muhammad Ibn Abi Al-Faraj Al-Kinni al-Mazari (décédé en 1116) (de Mazara) était considéré comme le principal expert en philologie et autres arts du langage dans tout le Maghreb. Il a émigré de Sicile et s'est rendu au Khurasan et à Ghaznah, pour finir en Inde, où il a donné des conférences et s'est engagé dans des débats. Il était également connu comme spécialiste du fiqh.
- 'Ali Ja'afar Ibn Al-Qatta (mort en 1122) était l'un des plus éminents historiens et anthologues littéraires siciliens. Il était l'élève d'Ibn Al-Birr et maître de grammaire. Au moment de l'invasion normande, il partit pour l'Egypte où il écrit de nombreux ouvrages.
- Abd Arrahman Ibn Fahham (mort en 1122) était un grammairien qui a écrit sur la morphologie et la syntaxe et qui a également quitté l'île.[1124]

Ce qui restait de la culture musulmane, des arts et de l'érudition de la Sicile a été hérité par les Normands lorsqu'ils ont pris le contrôle de l'île. Leur adoption d'aspects de la culture islamique a cependant été placée dans un moule chrétien et, progressivement, à mesure que les conditions de vie des musulmans se détérioraient, la culture islamique indépendante a été supprimée. De plus en plus, l'île est devenue peu attrayante pour les musulmans fervents à mesure que des colons latins arrivaient d'autres parties de la chrétienté, apportant avec eux des sentiments anti-musulmans.[1125] Les érudits musulmans restés sur place préféraient de plus en plus abandonner cette belle île, peut-être avec regret, mais en reconnaissant avec réalisme qu'ils ne pouvaient plus

---

[1121] J. Taylor : *Les musulmans dans l'Italie médiévale* ; op cit; p. 2.

[1122] W. Granara : L'éducation islamique et la transmission des savoirs en Sicile musulmane ; dans JE Lowry et al : *Droit et éducation dans l'Islam médiéval* ; Fiducie commémorative EJW Gibb ; 2004 ; pages 150 à 73 ; aux pp. 170 et 171.

[1123] Ibid.

[1124] Ibid.

[1125] D. Matthieu : *Le royaume normand de Sicile ;* op cit *;* p. 92.

partager les traditions intellectuelles de l'Islam dans les nouvelles conditions.[1126] Ceux qui sont attestés comme ayant émigré, souligne Metcalfe, venaient de milieux universitaires ou religieux et de professions supérieures.[1127] Leur émigration a conduit à une crise de leadership, qui a laissé la communauté musulmane dans son ensemble « exposée, acéphale » et n'ayant d'autre choix que de se soumettre à la domination chrétienne après la défaite militaire.[1128] Au début du 12e siècle, la communauté musulmane, politiquement et socialement fragmentée, avait été privée de ses penseurs et décideurs politiques, écrasée dans les batailles, soumise par les non-musulmans et abandonnée par les dynasties nord-africaines qui ne tenteraient plus jamais de venir à leur secours.[1129] Ceux qui restèrent avaient de bonnes raisons de considérer leurs perspectives comme sombres et incertaines.[1130] Parmi les musulmans occupant des postes élevés qui étaient restés, ils ont dû soit changer, soit cacher leur foi.[1131] Les chambellans royaux actifs au sein d'*al-Diwan al-Ma'mur* à l'époque de Roger II étaient pour la plupart des convertis issus de l'Islam.[1132] Avec l'avènement ultérieur de la dynastie française angevine, l'ensemble de la communauté musulmane fut éradiquée au début du 14ème siècle. Par la suite, la plupart des traces des vestiges islamiques ont été supprimées[1133] et, progressivement, le récit historique moderne efface le reste.[1134]

Espagne (Andalousie)

En Espagne, les Almoravides (fin du 11e siècle), suivis des Almohades, furent les premiers à freiner l'avancée de la conquête chrétienne et à y étendre la domination musulmane pendant près de deux siècles supplémentaires (jusqu'au milieu du 13e). Puis, suite à la défaite des Almohades à Las Navas de Tolosa en 1212, le pouvoir musulman fut brisé dans la péninsule.[1135] Cette défaite

---

[1126] Idem ; p. 120.
[1127] A. Metcalfe : *Musulmans et chrétiens en Sicile normande* ; (Routledge ; Londres ; 2003) ; p. 29.
[1128] Ibid.
[1129] Ibid.
[1130] Ibid.
[1131] D. Matthieu : *Le royaume normand de Sicile ;* op cit; p. 88.
[1132] H. Houben : *Roger II de Sicile* ; (Presse universitaire de Cambridge ; 2002) ; p. 151.
[1133] Voir la première partie, chapitre sur les jardins et le jardinage, par exemple sur la suppression de l'héritage islamique.
[1134] À de rares exceptions près, comme Bresc par exemple, l'écriture moderne, telle que représentée par J. Johns, supprime son héritage islamique et représente mal son histoire.
[1135] B. Lewis : *Cultures en conflit* (Oxford University Press ; 1995), p. 19.

provoqua la chute rapide d'Al-Nasir, le dirigeant almohade, ce qui déclencha la désorganisation du royaume.[1136] L'Andalousie almohade s'est divisée en petits états indépendants, ce qui a entraîné des guerres civiles entre eux et des troubles généraux qui ont à la fois démoralisé les musulmans et invité l'invasion chrétienne.[1137] Le roi Jacques d'Aragon entra dans Valence en 1238 pour soutenir l'un des camps d'une guerre civile islamique, qui s'inscrivait dans le cadre d'un conflit interne musulman plus large.[1138] Des années auparavant, entre 1229 et 1235, les îles Baléares étaient tombées aux mains de Jacques Ier.[1139] Cordoue, autrefois puissante capitale de l'Andalousie, elle aussi, affaiblie par les luttes intestines musulmanes, tomba facilement en 1236. En 1246, Fernando III (1217-1252), roi de Castille, occupa Murcie. Deux ans plus tard, Séville, la capitale almohade, tout comme Cordoue, fut victime de luttes intestines entre musulmans locaux.[1140] Pour prendre la ville, Fernando fut également grandement aidé par Mohammed Ier de Grenade, car les habitants musulmans de Séville avaient opposé une résistance désespérée.[1141] Le victorieux Fernando III réunit Léon et Castille, repoussa la frontière catholique jusqu'à Grenade, fit de Séville sa capitale, de la Grande Mosquée sa cathédrale et de l'Alacazar sa résidence.[1142] Par la suite, un autre dirigeant musulman grenadien s'est allié aux chrétiens pour se débarrasser d'un coreligionnaire ; une alliance entre Castille et Grenade, qui aboutit également à la prise du dernier bastion musulman : Tarifa (1275-76).[1143] Désormais, toute l'Espagne, à l'exception de Grenade (qui devait tomber deux siècles plus tard en 1492), était aux mains des chrétiens.

La conquête chrétienne espagnole s'est révélée particulièrement sanglante et destructrice pour les musulmans. Les Chroniques d'Alphonse VII (1105-1157) disent :
« Les armées chrétiennes ont pillé tout le pays…. Ils incendièrent tous les villages qu'ils trouvèrent et détruisirent leurs mosquées ; et tous les hommes instruits en religion qu'ils trouvèrent, ils les coupèrent avec l'épée ; ils abattirent les vignes, les oliviers, les figuiers et tous les arbres, et partout où ils marchaient, ils laissaient derrière eux des ruines.[1144] »

[1136] ML de Mas Latrie : *Traités de Paix ;* op cit; p. 72.
[1137] RI Burns : Les musulmans dans les royaumes d'Aragon du XIIIe siècle : interaction et réaction, dans *Les musulmans sous la domination latine*, (JM Powell éd.) ; op cit, p. 57-102 ; à la p. 73.
[1138] Ibid.
[1139] ML de Mas Latrie : *Traités paix ;* op cit; par exemple 74.
[1140] Felipe Fernández Armesto : *Avant Colomb* ; op cit; par exemple 52.
[1141] Rodrigo de Zayas : *Les Maures et le racisme de l'âge* ; op cit; par exemple 173.
[1142] W. Durant : *L'ère de la foi*, op cit ; par exemple 697.
[1143] Rodrigo de Zayas : *Les Maures* ; op cit; par exemple 174.
[1144] Dans N. Daniel : *The Arabs*, op cit, à la p. 85.

La ville musulmane de Coria, en juin 1143, « fut purifiée du peuple barbare et de la contamination de Muhammad.[1145] » Après la bataille de Las Navas, en 1212, les musulmans de Baeza, qui cherchèrent refuge dans la mosquée, furent brûlés vifs.[1146] La même année, la population de la ville voisine d'Úbeda, soit 70 000 musulmans, fut soit massacrée, soit réduite en esclavage.[1147]

Le nettoyage massif des populations musulmanes était également systématique. Initialement, les Castillans suivaient généralement une politique de partage des villes avec les musulmans et de maintien intacte de la structure de l'agriculture islamique lorsque cela était possible (par exemple, Tolède). Mais la politique changea radicalement avec la prise de Baeza en 1226, après quoi les musulmans furent systématiquement expulsés des villes andalouses ainsi que d'une grande partie des campagnes.[1148] En 1247, Jacques Ier ordonna l'expulsion des musulmans d'Aragon ; plus de 100 000 d'entre eux sont partis.[1149] Majorque a également perdu la plus grande partie de ses musulmans à cause de la fuite et de l'expulsion, tandis que sa petite voisine, Minorque, a vu sa population entièrement asservie.[1150] Dans les négociations qui précédèrent la capitulation de Séville, Fernando se montra intransigeant et, pour être absolument sûr que Séville resterait aux mains des chrétiens, il fit quitter la ville à tous les musulmans, en emportant avec eux uniquement les biens qu'ils pouvaient emporter, afin que la ville puisse être réinstallée par une population exclusivement chrétienne.[1151] Lorsque le roi de Castille fit son entrée officielle le 22 décembre 1248, « s'étendait une ville fantôme aux immeubles et aux rues désertes, où les chats et les chiens qui avaient échappé à la nourriture pendant le siège fouillaient parmi les ballots qui s'étaient avérés trop lourds pour le des réfugiés mal nourris à transporter.[1152] »
Les quartiers musulmans et juifs des villes étaient également isolés. Des complexes fortifiés furent créés, des « Juderias » pour les Juifs et des « Moreiras » pour les musulmans, toutes deux entourées d'un grand mur et n'ayant qu'une seule entrée.[1153] Tout musulman qui ne s'était pas

---

[1145] Luis Sánchez Bleda, éd., *Chronica Adefonsi Imperatoris* ; (Madrid; 1950); livre 2; chapitres 151-4 ; 159-61 ; pp. 100-1 117-20 ; 123-5, dans JF O'Callaghan : Les Mudéjars de Castille et du Portugal aux XIIe et XIIIe siècles ; chez *les musulmans sous domination latine ;* op cit; pp. 100-11-56; à la p. 14.
[1146] JF O'Callaghan : Les Mudéjars ; op cit ; à la p. 15.
[1147] A. Thomson ; MA Rahim : *L'Islam en Andalousie ;* op cit; p. 107.
[1148] Sur l'importance de la capture de Baeza, Ubieto, Economic Cycles, pp. 134-5 ; dans T. Glick : *islamique ;* op cit; p. 100.
[1149] W. Durant : *L'ère de la foi,* op cit ; p. 700.
[1150] RI Burns : Les musulmans dans les royaumes d'Aragon du XIIIe siècle ; op cit; p. 67.
[1151] R. Fletcher : *Espagne mauresque* (Phoenix ; Londres ; 1992), p. 129.
[1152] Ibid.
[1153] A. Thomson et AM Rahim : *Islam ;* op cit; p. 116-7.

installé dans les Moreiras dans les huit jours voyait ses biens confisqués et était passible de la punition que le roi jugeait appropriée, qui prenait souvent la forme de la torture et de la mort. Il était interdit aux femmes chrétiennes d'entrer dans les Moreiras (Moreria).[1154]

L'impact économique de la perte de l'Andalousie au 13e siècle fut désastreux. Dans chaque ville conquise, les musulmans étaient généralement déplacés vers une banlieue située à l'extérieur des murs principaux,[1155] et des flots de colons chrétiens s'appropriaient leurs terres.[1156] Autour de Séville, à l'époque musulmane, plus de 40 000 petites fermes prospéraient sur ces terres, utilisant l'eau du Guadalqavir pour irriguer l'une des régions les plus riches d'Europe.[1157] Après la chute de Séville, Fernando III récompensa sa noblesse castillane avec de telles fermes, les divisant entre 200 de ses membres, obligeant de nombreux musulmans à partir pour l'Afrique du Nord.[1158] À Murcie, Alfonso a continué à déplacer les musulmans de la huerta et à les remplacer par des chrétiens.[1159]
Le commerce, initialement contrôlé par les musulmans et les juifs, est passé aux mains des chrétiens à mesure que les deux groupes disparaissaient progressivement. Aidé par les avancées militaires chrétiennes aux 11e et 12e siècles, note Constable, les marchands européens ont commencé à exploiter les marchés et les routes méditerranéennes auparavant contrôlés par les commerçants musulmans et juifs.[1160] Les routes maritimes le long de la route principale est-ouest, qui étaient autrefois le domaine du commerce musulman et juif, furent progressivement reprises par la navigation chrétienne, ou remplacées par des routes plus au nord qui détournèrent les affaires des ports musulmans.[1161] Contrairement aux siècles précédents de commerce relativement ininterrompu, la période de conquête chrétienne de 1212 à 1248 a marqué un tournant dramatique.[1162] L'incorporation des îles méditerranéennes (y compris les Baléares, la Corse, la Sardaigne, la Sicile et la Crète) dans la sphère chrétienne latine a permis à la navigation italienne, française et catalane de contrôler les routes plus sûres et plus rapides le long des rives nord de la Méditerranée et d'éviter les récifs et les vents contraires le long du littoral nord-

---

[1154] Ibid.
[1155] RI Burns : Musulmans ; op cit; p. 65.
[1156] Idem ; p. 63.
[1157] R. De Zayas : Les *Morisques ;* op cit; note 217 ; p. 677.
[1158] Ibid.
[1159] Repartimiento de la Huerta y Campo de Murcia, dans T. Glick : *Islamique ;* op cit. p. 100.
[1160] OU Gendarme : *Commerce et commerçants ;* op cit; p. 11.
[1161] Ibid.
[1162] Idem ; p. 169.

africain.[1163] Au milieu du 13e siècle, le commerce ibérique était pratiquement sous le monopole chrétien, et même le commerce de la Grenade nasride était largement contrôlé par des marchands chrétiens étrangers.[1164] La principale raison en est, comme nous le verrons ci-dessous, que la navigation musulmane a beaucoup souffert de la piraterie chrétienne.

Les communautés musulmanes d'Andalousie sont tombées dans une misère progressive et croissante après la conquête chrétienne. Les preuves disponibles, souligne Lourie, suggèrent qu'à Valence et en Aragon, par exemple, les mudéjars (musulmans sous la domination chrétienne espagnole) étaient obligés de payer des loyers plus élevés que les locataires chrétiens du même village, ceci en plus des taxes spéciales ils payaient la Couronne en raison de leur « statut d'infidèle.[1165] » Au collecteur d'impôts, les musulmans devaient non seulement payer ces multitudes d'impôts, mais ils devaient également lui donner « la même quantité » de céréales et de légumineuses « qu'ils semaient chaque année, » ce qui représentait une charge très lourde compte tenu de la faible productivité des terres.[1166] Dans les dernières décennies du 13e siècle, le poids des impôts avait contraint de nombreuses communautés musulmanes d'Aragon à un état d'endettement chronique.[1167] La même chose s'est produite ailleurs. Lorsqu'ils se rebellèrent contre de telles mesures, comme en Castille en 1264-66 et en Aragon en 1275-77, cela donna à leurs conquérants des excuses pour revenir sur les engagements pris dans les accords de capitulation antérieurs. À Valence, par exemple, les communautés paysannes musulmanes libres ont été contraintes au servage, ce qui a fait baisser leur statut social et leur niveau de vie.[1168] Les musulmans restés dans le Royaume de Valence l'ont fait dans des régions montagneuses où étaient pratiqués le pâturage et l'agriculture non intensive.[1169] Ajoutez à cela l'appareil de désavantage social et culturel dans lequel les musulmans « étaient enfermés », et ainsi est née « une sous-culture blessée.[1170] »

[1163] Ces changements sont le thème de l'ouvrage de J. Pryor, *Geography, Technology, and War : Studies in the Maritime History of the Mediterranean ; 649-1571* (Cambridge ; 1988), dans OR Constable : *Trade and Traders* ; op cit; p. 11.
[1164] OU Gendarme : *Commerce et commerçants* ; op cit; p. 63.
[1165] E. Lourie : Anatomie de l'ambivalence ; Musulmans sous la couronne d'Aragon à la fin du XIIIe siècle ; dans E. Lourie : *Croisade et Colonisation ; Musulmans, chrétiens et juifs dans l'Aragon médiéval* (Variorum ; Aldershot ; 1990), pp. 1-77 ; à la p. 16.
[1166] Ibid.
[1167] Idem ; p. 31.
[1168] R. Fletcher : *Espagne mauresque ;* op cit; p. 143.
[1169] T. Glick : *Irrigation et société dans la Valence médiévale* (masse de Cambridge ; 1970), p. 231, suiv.
[1170] R. Fletcher : *Espagne mauresque ;* op cit; p. 143.

Culturellement, les pertes musulmanes ont été encore pires. Leur foi a été ciblée en premier. Les conquérants chrétiens avaient pour habitude de transformer les mosquées en églises ; et la pratique consistant à confisquer la mosquée principale à un usage chrétien a effectivement empêché les musulmans de maintenir leur cohésion sociale, car ils ne pouvaient plus se réunir en communauté indivise pour le culte.[1171] Les musulmans étaient également emprisonnés et torturés pour avoir refusé de manger du porc ou de boire du vin, et ils étaient surveillés de près s'ils continuaient à se laver, car cela pourrait indiquer qu'ils faisaient leurs ablutions pour les prières.[1172] En Aragon, les chrétiens locaux ont creusé des fumiers et construit des maisons non seulement dans les cimetières musulmans, qui existaient depuis bien plus longtemps, mais aussi dans leurs mosquées, tandis qu'à Saragosse, le cimetière musulman servait également de fosse d'aisance et même une maison close était ouvert dans le quartier musulman, la Moreria.[1173] Ceux parmi les musulmans qui cherchaient à se convertir au christianisme pour améliorer leur condition se sont vite rendu compte de son inutilité. Lors des émeutes de Valence en 1275, ils payèrent un prix de sang aussi élevé que ceux qui étaient restés musulmans : le musulman, converti ou non au christianisme, était toujours étranger.[1174]

Une série de règlements et d'édits ont fait pression sur les musulmans au niveau juridique ; l'élimination physique, comme toujours, précédée de restrictions et de mesures légales, comme le souligne Daniel.[1175] Des réglementations sur la manière dont les musulmans doivent s'habiller ont été introduites pour aider les chrétiens à les reconnaître à vue et ainsi à garder leurs distances avec eux.[1176] Pour empêcher les musulmans de se présenter comme des personnes de haute position sociale, les Cortes de Séville, en 1252 (art.40), interdisaient aux musulmans vivant dans les villes chrétiennes de porter certains types de vêtements ou certaines couleurs.[1177] Il s'agissait d'extensions de mesures introduites précédemment. En 1216, le Conseil de l'Église lathérienne a adopté une mesure qui obligeait les musulmans et les juifs à porter des vêtements distinctifs, ce qui signifiait non seulement une humiliation quotidienne, mais aussi une exposition aux attaques et au meurtre, en particulier lors de déplacements sur des routes peu sûres.[1178] *Les Leyes del*

[1171] Ibid.
[1172] TB Irving : Dates ; op cit. p. 81.
[1173] E. Lourie : Anatomie de l'ambivalence ; op cit; p. 52.
[1174] RI Burns : Les musulmans au XIIIe siècle ; op cit; p. 79.
[1175] N. Daniel : *Les Arabes*, op cit ; p. 254.
[1176] JF O'Callaghan : Les Mujedars de Castille et du Portugal ; op cit; p. 30.
[1177] Ibid.
[1178] A. Thomson et AM Rahim : *Islam ;* op cit; p. 115.

Estilo, compilées à la fin du 13e et au début du 14e siècle pour être utilisées par la cour royale castillane, stipulaient que l'amende pour avoir tué un musulman devait être conforme à la coutume locale, et si la coutume devait être suivie, la plus précoce *Le Fuero* de Najera fixa en 1076 l'amende pour avoir tué un musulman à la moitié du prix d'une vache et égale à celle d'un âne.[1179]

Sur le plan scientifique, la première vague de conquête chrétienne (milieu de la fin du 11e siècle) a décimé l'érudition islamique. L'historien Ibn Bassam décrit comment les invasions incessantes des chrétiens l'ont contraint à fuir Santarem au Portugal « la dernière des villes de l'Occident, » après avoir vu ses terres ravagées et ses richesses détruites, « un homme ruiné sans autre bien que son épée ébréchée.[1180] » De nombreux savants comme Abu Salt de Dénia et Abu Bakr Al-Tortushi de Tortosa ont complètement quitté l'Espagne pour se réfugier en Égypte, tandis que d'autres ont eu beaucoup moins de chance, comme le poète Ibn Wahbun, assassiné par des pillards chrétiens sur la route de Lorca à Murcie en 1087.[1181] L'intervention almoravide-almohade (fin du 11e - milieu du 13e siècle) ramena la sécurité et une vague d'érudition islamique. Cependant, à la suite du deuxième et dernier cycle de conquête espagnole (années 1220-1260), l'érudition islamique fut définitivement éliminée. La perte permanente des grands centres musulmans de la civilisation : Séville, Cordoue, Valence, Murcie, Jaen et toutes les grandes villes à l'exception de Grenade, a entraîné non seulement la décadence, mais aussi l'anéantissement de la science et de la civilisation musulmanes.[1182] Cela signifiait la perte de Cordoue, autrefois centre de la civilisation musulmane en Occident ; la perte de Xàtiva et de son industrie papetière ; la perte de Valence et de ses arts et métiers ; la perte des ports urbains, de leur commerce et de leurs chantiers navals autrefois florissants ; la perte des bibliothèques et des écoles, et bien pire, la perte grave et irrémédiable des élites musulmanes.[1183] Ibn Al-Baytar (1197-1248), note Sarton, fut l'un des derniers « héros » uniques de cette période, symbole du déclin relatif de ce pays.[1184] Il mourut à Damas la même année où sa grande ville, Séville, la ville la plus savante et culturelle, fut définitivement perdue au profit des chrétiens.

[1179] JF O'Callaghan : Les Mujedars de Castille ; op cit; p. 39.
[1180] C. Dawson : *Essais médiévaux* (Sheed et Ward : Londres ; 1953), p. 129.
[1181] Ibid.
[1182] T. Glick et O. Pi Sunyer : L'acculturation comme concept explicatif dans l'histoire espagnole ; en *études comparées de société et d'histoire* ; XI (1969) 136-54 ; à la p.143.
[1183] R. Fletcher : *Espagne mauresque ;* op cit; p. 143.
[1184] G Sarton : *Introduction ;* Vol II, op. cit.; p. 485.

En effet, aucun lieu ne symbolise mieux l'importance de la perte de l'Espagne pour la civilisation islamique que Séville. Ce n'était pas seulement l'une des villes les plus importantes d'Andalousie, mais « l'une des villes les plus éclairées du monde entier.[1185] » Si l'on nomme au hasard les philosophes Al-Baytalyusi et Ibn Bajja, l'astronome Jabir Ibn Aflah, le géographe Muhammad Al-Zuhri, les médecins de la famille Ibn Zuhr, l'historien Ibn Bashkuwal et les juristes Ibn Al-Arabi et Abu Bakr Al-Turtushi, Ibn Tumart… la plupart de ces hommes, note Sarton, ont vécu et travaillé pendant un certain temps à Séville.[1186] C'est aussi Séville qui donna cette grande figure de l'astronomie, Al-Bitruji, qui écrivit en 1180 « *Kitab-al-Hay'ah,* » qui devait inspirer Copernic.[1187] C'est également à Séville que travaillèrent le grand mathématicien Ibn Al-Yasamin (mort en 1204)[1188] et le grand facteur d'instruments Mohammed Ibn Fatuh (fl. début du 13e siècle).[1189] Al-Shaqundi, résumant la gloire musulmane de la ville, dans sa *Risala*, dit :

« J'ai également entendu parler de la magnificence et de la bonne conception de ses bâtiments ; dont la plupart, pour ne pas dire toutes, sont abondamment pourvues d'eaux courantes et de cours spacieuses plantées d'arbres fruitiers, tels que les orangers, les citronniers, les tilleuls et les citronniers. Les sciences et les arts sont cultivés avec plus ou moins d'ardeur, avec plus ou moins de succès ; le nombre de leurs auteurs est en effet trop considérable pour être indiqué, et leurs écrits trop connus pour avoir besoin d'être décrits.[1190] »

Et ce que signifiait pour l'Islam la perte de l'Andalousie au 13e siècle n'est mieux compris que dans ces vers du poète Ar-Rundi :

« Demandez à Valence ce qu'est devenue Murcie,
Et où est Jativa, et où est Jaen ?
Où est Cordoue, siège du grand savoir.
Et combien d'érudits de grande renommée y reste-t-il ?
Et où est Séville, la patrie des rassemblements joyeux
Sur son grand fleuve, rafraîchissant et débordant d'eau ?
Ces villes étaient les piliers du pays :
Un bâtiment peut-il subsister sans piliers ?

[1185] Ibid. p. 148.
[1186] Ibid.
[1187] C. Singer : *Une brève histoire des idées scientifiques jusqu'en 1900* (Oxford University Press ; 1959), p. 154.
[1188] A. Djebbar : Ibn al-Yasamin ; dans *Encyclopédie* (Selin Ed); op cit; pp. 100-1 414-5
[1189] LA Mayer : *Les astrolabistes islamiques et leurs travaux* (Albert Kundig ; Genève ; 1956), p. 64.
[1190] Al-Shaqundi ; *Traité*, dans Al-Maqqari : *Nafh Al-Tib* ; op cit; p. 100-1 5-6

Les puits blancs d'ablution pleurent de chagrin,
Comme le fait un amant lorsqu'il est arraché à son bien-aimé :
Ils pleurent sur les restes d'habitations dépourvues de musulmans
Dépouillé de l'Islam, désormais peuplé de mécréants !
Ces mosquées ont maintenant été transformées en églises,
Où les cloches sonnent et les croix se dressent.
Même les mihrabs pleurent, pourtant faits de pierre froide,
Même les minbars chantent des chants funèbres, pourtant faits de bois !
Oh, insouciant, voici l'avertissement du destin pour toi :
Si tu dors, le Destin reste toujours éveillé. »[1191]

Les musulmans n'ont jamais récupéré l'Espagne et la Sicile, perdant en fait leur dernière présence à Grenade en 1492. L'Inquisition a ensuite capturé, torturé et envoyé d'innombrables milliers d'« infidèles » musulmans au bûcher.[1192] Finalement, en 1609-1610, les descendants des musulmans furent expulsés du sol espagnol.[1193]

D. Timur (1380-1402)

Lorsqu'il mourut à l'âge de 74 ans, en 1405, note Armesto, Timur « avait conquis l'Iran, détruit le khanat de la Horde d'Or, réduit l'État Jagaite à l'état de ruine, stoppé la croissance de l'empire ottoman et encagé son Sultan, envahit la Syrie et l'Inde. Les marques de son passage, partout où il allait, les terres étaient dévastées, entassés de crânes de gens.[1194] »
De ce bref aperçu d'Armesto, il est déjà évident que Timur, à lui seul, a dévasté le monde islamique qui avait commencé à se remettre par endroits des assauts croisés-mongols, et a achevé tout ce qui avait échappé à la destruction croisée-mongole. De plus amples détails sur ses actes destructeurs, que nous verrons plus loin, expliqueront pourquoi le monde musulman est resté

[1191] Dans R. Fletcher: *L'Espagne Maure ;* op cit; pp. 129-30.
[1192] HC Lea : *Une histoire de l'Inquisition ;* op cit.
[1193] Voir : S. Lane Poole : *Les Maures ;* op cit; SP Scott : *Histoire ;* op cit; J Read : *Les Maures ;* op cit; HC Léa : *Les Morisques ;* op cit; etc.
[1194] FF Armesto : *Millénaire ;* Touchstone Publishing (Simon et Shuster New York ; 1995), p. 115.

brisé, incapable de résister aux envahisseurs ultérieurs. Malgré cela, et bien qu'il ait donné de nombreux récits de la dévastation de la terre d'Islam par Timur, ou peut-être à cause de cela, Jean Aubin, tout comme la plupart des chercheurs occidentaux les plus récents, écrit dans un grand éloge des réalisations de ce qu'il appelle, comme les autres, « le Grand Homme.[1195] » Ainsi Aubin dit par exemple :

« Les chroniqueurs timurides tirent de la vie du Grand Homme des leçons de morale et des leçons de sens politique…. Les récits authentiques qu'ils nous transmettent ne montrent pas un musulman fanatique, mais nous révèlent au contraire un caractère très constructif.[1196]

Génie militaire, Timur était aussi un grand homme d'état, tout comme le sont les grands dirigeants….[1197] »

Nous ne sommes pas surpris que, professant sa foi musulmane, le grand émir ait néanmoins permis à ses soldats de salir, sans aucun état d'âme, les mosquées.[1198]

Puis, après avoir vécu les massacres généralisés de musulmans par Timur, Aubin parvient encore à évoquer « la « modération » du Grand Émir à Bira, Ruba et Nisbine (car il ne les a pas passés par le fer et le feu).[1199]

Puis, justifiant la soif de sang de Timur et sa pratique dépravée d'ériger des pyramides, des minarets et des montagnes de crânes de populations qu'il avait tuées, ainsi que le piétinement généralisé des enfants par ses cavaliers, Aubin conclut :

« La barbarie est naturelle aux guerriers de Cagatay, dans l'histoire de l'Orient, qui connut d'autres malheurs terribles… le grand émir la marqua (telle histoire) des traits les plus marquants de son tempérament : le goût de l'ordre et le goût du colossal.[1200] »

Timur, tout comme d'autres massacreurs de masse de musulmans (tels que Gengis Khan et Hulagu), trouve une bonne place dans le récit historique occidental. La raison, comme pour tout le reste, est historique. Timur avait formé une alliance avec les nations chrétiennes occidentales pour une attaque combinée contre l'Islam Sunnite, considéré comme le camp le plus dangereux. Il existe de nombreuses correspondances et échanges entre Timur et les dirigeants de l'Occident chrétien. Timur croyait que le roi de France était le dirigeant le plus puissant d'Occident et lui

---

[1195] J. Aubin : Comment Tamerlan prend les villes ; en *études islamiques* ; tome 19 ; pp. 100-1 83-122.
[1196] Idem ; p. 85.
[1197] Ibid.
[1198] Ibid.
[1199] Idem ; p. 97.
[1200] Idem ; p. 121.

soumettait une proposition de partage du monde telle qu'aucun souverain européen ne lui avait proposé.[1201] Il écrit ainsi à Charles VI :

« Le roi et sultan le plus serein et le plus victorieux, le roi des Français et de bien d'autres nations, l'ami « du très-haut, le très bienfaisant monarque du monde, sorti triomphant de très grandes guerres ».[1202]

Les chrétiens, souligne Wylie, n'ont pas tardé à reconnaître un allié bienvenu « dans l'infidèle Timur » contre leur ennemi commun, les Ottomans.[1203] L'Angleterre a pris part, avec les autres, à courtiser « l'amitié du conquérant sauvage et sanglant.[1204] » Le rôle de médiateur ou d'ambassadeur était joué par un Anglais, John Greenlaw, frère dominicain, qui s'était depuis quelque temps fait remarquer en Orient par son zèle à soulever les couches chrétiennes de la population contre les Turcs.[1205] En reconnaissance de ses services, il fut consacré en octobre 1400 par le Pape Boniface IX avec le titre retentissant d'Archevêque d'Éthiopie et d'Orient, avec son siège à Soldania, ou Sultanieh, la principale ville d'Azerbaïdjan, près du sud-ouest de la Mer Caspienne, sur la route vers Tabriz, Samarkand et l'Est.[1206] L'archevêque Greenlaw était le moyen de communication entre les cours d'Europe et les potentats de l'Est. Il avait déjà noué une entente avec Timur avant la chute de Bayazid, le principal ennemi de la chrétienté à l'époque, celui qui avait écrasé les armées occidentales à la suite de la croisade de Nicopolis, en 1396. Pour l'Occident chrétien, il s'agissait « Il est tout à fait légitime de négocier avec un infidèle pour la ruine d'un autre » (il faut se rappeler que Timur était également musulman mais détestait l'Islam Sunnite).[1207] L'empereur byzantin Jean VII et les Génois de Péra étaient également en relations diplomatiques avec Timur.[1208] Déjà, un an auparavant, au cours de l'été 1401, il avait envoyé à Constantinople deux envoyés, le dominicain François et un musulman, les informant qu'ils ne devaient pas faire la paix avec Bayazid, car celui-ci était sur le point d'attaquer le Sultan.[1209] Jean et les Génois ont peut-être

[1201]Les lettres échangées entre Charles VI et Timur sont conservées dans les archives françaises. Le texte turc de ces lettres, avec traduction latine, est publié par Charrière, introduction ., i. 118-1

[1202]Sylvestre de Sacy : Mémoire sur une correspondance inédite entre Tamerlan et Charles VI ; *Extrait du Moniteur* ; n° 226 ; 1812 ; pp. 100-17-8; AS Atiya : *La Croisade à la fin du Moyen Âge* ; op cit; pp. 100-1 256-7

[1203]JH Wylie : *Histoire de l'Angleterre sous Henri IV* ; Longman ; Londres; 1884 ; p. 313.

[1204]Ibid.

[1205]Ibid.

[1206]Ibid. pp. 100-1 313-

[1207]Ibid. p. 314.

[1208]Pour les attitudes génoises, voir Michel Balard, *La Romaie génoise,* 2 vols à pagination continue (Genova, 1978).

[1209]Rapport vénitien du 10 septembre 1401, dans N. Iorga, N., 'Notes et extraits pour servir l'histoire des croisades au XVe siècle *ROL (Revue de l'Orient Latin)* 4 (1896), pp. 25- 118 , 226-320, 503-622, à la p. 245. Les relations byzantines avec Timur sont discutées dans John *W.* Barker, *Manuel II Paléologue 1391-1425. Une*

eux-mêmes incité Timur contre les Ottomans ; ils avaient certainement promis de lui payer le tribut qu'ils payaient jusqu'alors aux Ottomans, et ils accédèrent à sa demande de bloquer les détroits afin d'empêcher les forces ottomanes en Europe de passer au secours de Bayazid.[1210] Il y a eu, insiste Gibbons, un échange de cadeaux et d'ambassades avec Gênes, et l'ambassadeur génois a souligné à Timur la nécessité de détruire Bayazid.[1211] Lorsque l'ambassade tartare se rendit à Péra génoise, l'étendard de Timur fut hissé en son honneur depuis la tour de Galata.[1212] Même le lointain roi de Castille avait des ambassadeurs : Enrique Payo de Soto et Hernan Sánchez de Palazuelos, à leur tête, dans le camp de Timur, et par la suite ils auraient le privilège d'assister à la bataille d'Angora (en 1402) du côté des Tartares.[1213]

Bien avant cette bataille (d'Angora), Timur avait déjà prouvé qu'il était l'homme providentiel, tant attendu par la chrétienté, qui faisait le (sale) travail. C'est dans les années 1380 que Timur commença sa dévastation du royaume musulman. En décembre 1383, Shar-I Sistan fut renvoyé dans le désert et quatre ans plus tard, 70 000 têtes furent coupées à Ispahan ; l'année suivante, Khwarizm fut vidée de sa population et là où se trouvait autrefois Urgang, elle était désormais devenue une terre agricole.[1214] Zaranj, la capitale de la province du Seistan, a subi un sort terrible. Sa population fut massacrée, ses barrages et tous ses ouvrages d'irrigation complètement détruits.[1215] Un sort similaire est arrivé au Band-I-Rustam et à la région de Bust.[1216] À Tus, en 1388, le général de Timur, Miran Shah, a donné l'ordre de piller la ville, puis il a ordonné à chaque soldat de lui apporter la tête d'un homme de la ville, et après que tous les hommes aient été tués, ils ont tué, en masse, des vieilles femmes et des enfants, il construisit alors des minarets de crânes.[1217] Toujours à Tus, les hordes de Timur ont entraîné la population féminine hors de la ville et leur ont fait ce qu'ils leur ont fait.[1218]

étude tardive Byzantine Statesmanship (Nouveau-Brunswick, NJ, 1969), pp. 504-8 (annexe XVIII).
[1210]Timur à [Jean VII] le régent de Constantinople, le 15 mai 1402, à Alexandrescu-Dersca, MM, *La Campagne de Timur en Anatolie (1402)* (Bucarest, 1942, repr. Londres, 1977) ; pp. 100-1 123-4 Lettre de Gerardo Sagredo, 12 octobre 1402, p. 131. Peg, p. 93 (cf. L'Étrange, p. 135).
[1211]HA Gibbons : *La Fondation de l'Empire Ottoman*, op cit, p 249.
[1212]Ibid.
[1213]Ibid.
[1214] J. Aubin : Comment Tamerlan prend les villes ; en *études islamiques* ; tome 19 ; p. 83.
[1215] N. Smith : *Une histoire,* op cit, p. 86.
[1216] Ibid.
[1217] J. Aubin : Commentaire ; op cit; p. 116.
[1218] Hafis-I Abru; p. 87 ; dans J. Aubin : Commentaire ; op cit; p. 107.

En 1388, Timur envahit le nord de l'Inde musulmane, puis ravagea à nouveau le pays dix ans plus tard.[1219] À cette dernière occasion, des dizaines de milliers de musulmans indiens furent massacrés et Delhi fut complètement dévastée.[1220] Les rues du massacre étaient si grandes qu'elles étaient devenues impraticables à cause des tas de cadavres ; tandis que Timur regardait calmement et organisait une fête en « l'honneur de sa victoire.[1221] » Le dernier jour de 1398, il reprit sa marche ; offrant d'abord un « hommage sincère et humble de louanges reconnaissantes » à Dieu, dans la mosquée de marbre de Firouz Shah, sur les rives de la Jumna.[1222] Timur traversa ensuite le Gange et commença à commettre d'autres massacres (1399).[1223] Timur n'a laissé aucune trace de son pouvoir en Inde, à l'exception de villes désolées, du chaos, de la confusion et de la famine. La famine, remarque Haig, était la conséquence naturelle de la destruction massive des réserves de céréales et des récoltes sur pied par l'armée d'invasion, et la peste avait probablement son origine dans la pollution de l'air et de l'eau de la ville par les cadavres en putréfaction des milliers de victimes « de la colère de l'envahisseur.[1224] » Quelqu'un voyageant à travers l'Inde de 1400, observe Wolf, aurait trouvé de nombreuses villes en ruine.[1225] Dans la Russie méridionale musulmane, en 1395, les hommes furent tués en masse et toutes les femmes et filles capables furent réduites en esclavage. Partout sur ces terres dévastées, les récits contemporains s'accordent tous sur les viols massifs et brutaux de femmes, de filles et de garçons, généralement devant le reste de leurs familles.[1226]

Tout comme il a brisé la puissance et la civilisation musulmanes en Asie centrale, dans le sud de la Russie et en Inde, Timur a fait de même en Irak et en Syrie, qui commençaient tout juste à émerger de l'épisode croisé-mongol. Il est inutile de s'attarder au-delà des grandes lignes des massacres, des viols en masse et des ravages massifs que Timur a infligés à l'Irak et à la Syrie. A Tikrit, en 1393, comme ailleurs, il fit massacrer toute la population masculine.[1227] Bagdad, qui émergeait lentement de l'assaut mongol de 1258, a été renvoyée dans des temps encore plus

---

[1219] ER Wolf : *Europe* ; op cit p. 45.
[1220] Yazdi ; 2 ; 92 ; dans J. Aubin : commentaire ; op cit; p. 106.
[1221] WW Hunter : *Une brève histoire du peuple indien*, Oxford au Clarendon, 1893, p. 126. Yazdi ; 2 ; 92 ; dans J. Aubin : commentaire ; op cit; p. 106.
[1222] WW Hunter : *Une brève histoire,* op cit. p. 126
[1223] Ibid.
[1224] W. Haig : Le règne de Firuz Tughluk, le déclin et l'extinction de la dynastie et l'invasion de l'Inde par Timur ; dans *The Cambridge History of India*, édité par le lieutenant-colonel Sir Wolseley Haig ; La Presse de l'Universite de Cambridge, 1928, vol 3 ; pages 173 à 205 ; à la p. 200.
[1225] ER Wolf : *Europe* ; op cit; p. 45.
[1226] Comme à Ispahan ; Khwarizm, et ailleurs dans J. Aubin : Commentaire ; op cit; p. 107.
[1227] J. Aubin : Commentaire ; op cit; p. 116.

sombres. Son armée tua sans pitié toute sa population et érigea des pyramides de leurs crânes.[1228] Là comme ailleurs (Shar-I-Sistan, Ispahan, Sivas…), les nourrissons et les enfants étaient généralement écrasés sous les pieds des chevaux.[1229]
Puis Timur tomba sur la Syrie. Voici le récit de Gibbon :
« Timur entra à Alep. Parmi les suppliants et les captifs, Timur distinguait les docteurs de la loi, qu'il invitait au dangereux honneur d'une conférence personnelle… Durant cette conversation paisible, les rues d'Alep ruisselaient de sang et résonnaient des cris des mères et des enfants, avec les cris des vierges violées. Le riche butin abandonné à ses soldats pouvait stimuler leur avarice ; mais leur cruauté était renforcée par l'ordre péremptoire de produire un nombre suffisant de têtes, qui, selon sa coutume, étaient curieusement entassées en colonnes et en pyramides : les Mogols célébraient la fête de la victoire, tandis que les musulmans survivants passaient la nuit en larmes et enchaînés. Je ne m'étendrai pas sur la marche du destructeur d'Alep à Damas… Abandonnés par leur prince, les habitants de Damas défendaient encore leurs murs ; et Timur consentit à lever le siège, s'ils voulaient orner sa retraite d'un cadeau ou d'une rançon ; chaque article de neuf pièces. Mais à peine s'était-il introduit dans la ville, sous couvert d'une trêve, qu'il violait perfidement le traité ; imposa une contribution de dix millions d'or ;… et après une période de sept siècles, Damas fut réduite en cendres. A son retour vers l'Euphrate, il livra Alep aux flammes… mais je mentionnerai brièvement qu'il érigea sur les ruines de Bagdad, une pyramide de quatre-vingt-dix mille têtes.[1230] »
Après avoir ravagé la Syrie, massacré sa population adulte et emmené en orient le plus grand nombre de femmes comme esclaves, les nourrissons privés des soins des adultes ont été laissés derrière eux et sont morts de faim en nombre considérable.[1231] La Syrie, alors fer de lance d'un nouveau renouveau musulman, a été frappée d'un coup mortel.[1232] Dans son orgie de meurtres et de destructions, Timur n'a épargné qu'un seul groupe : les artisans, y compris les verriers, qu'il a emmenés à Samarkand, en Asie centrale.[1233] La déportation des verriers, ainsi que celle d'autres artisans, de Damas en 1400, aurait mis fin à la fabrication dans la région.[1234]

[1228] E. Gibbon : *Le déclin et la chute* ; op cit; p. 55-6.
Edwin Pears : *Les Turcs ottomans ;* op cit; pages 679-80
[1229] J. Aubin : Commentaire ; op cit; p. 100-1 116-7
[1230] E. Gibbon : *Le déclin et la chute de l'Empire romain* ; op cit; p. 100-1 55-6
[1231] Ibn Agar ; fol 173b ; dans J. Aubin : Commentaire ; op cit; p. 107.
[1232] G. Sarton : *L'Incubation ;* op cit; Remarque 35 ; p. 35.
[1233] D. Whitehouse : Verre ; op cit; p. 547.
[1234] Ibid.

Partout sur le territoire musulman, d'Ispahan à Tus, Delhi, Alep, Bagdad, Timur a érigé des minarets de crânes, parfois des tours de crânes, autour des villes, au-dessus des forteresses et au sommet des montagnes.[1235] Sa désolation de l'Inde musulmane et de sa capitale fut si complète qu'elles furent complètement ruinées et que ceux des habitants restés moururent, tandis que pendant deux mois entiers « pas un oiseau ne bougea d'aile à Delhi.[1236] » Partout, les cadavres étaient laissés en décomposition, pour servir, note gaiement Aubin, « à rappeler aux survivants la colère qui s'abattrait sur ceux qui se révoltaient ou seraient les auteurs de provocations.[1237] » Puis, pour achever son horrible tâche de destruction du pouvoir islamique, Timur lança une attaque par l'arrière contre les Turcs ottomans. A Siwas, Timur fit massacrer 120 000 personnes.[1238] En 1402, pour le plus grand plaisir de la chrétienté, il vainquit, captura et enferma jusqu'à sa mort le Sultan Bayazid Ier, autrefois le « foufroyant » de l'Islam.[1239] Par cet acte, Timur venait de briser le pouvoir ottoman pour un long moment et apportait la guérison aux cœurs en deuil de la chrétienté occidentale. Henri IV d'Angleterre lui écrivit très cordialement et lui exprima l'espoir qu'il se convertirait et deviendrait le champion du christianisme.[1240] « Puisse-t-il se lever le jour où votre altesse professera la religion du Christ et se dressera avec puissance en tant que champion de l'Église chrétienne contre les ennemis de la croix.[1241] »

E. Impact partagé des invasions

Une catastrophe démographique en fut le premier résultat. La population syrienne, par exemple, a été presque entièrement décimée.[1242] Au moment des croisades, sa population s'élevait à 2,7 millions d'habitants.[1243] Un recensement ottoman de 1519 dans ce qui est aujourd'hui la Syrie et la Palestine montre que moins de 600 000 personnes vivaient dans une région qui comptait

---

[1235] J. Aubin : Commentaire ; op cit; p. 119.
[1236] W. Haig : Le règne de Firuz Tughluk, op cit, p 201.
[1237] J. Aubin : Commentaire ; op cit; p. 120.
[1238] E. Poires : Les Turcs ottomans jusqu'à la chute de Constantinople ; dans *The Cambridge Medieval History* (Cambridge University Press, 1923), vol IV ; édité par JR Tanner, CW Previte ; ZN Brooke, (1923), pages 101-1 653-705 ; aux pp. 100-1 679-8
[1239] William Miller : Les États des Balkans ; *L'histoire médiévale de Cambridge* (Tanner et al); op cit; pp.100-1 552-593. p. 562.
[1240]HA Gibbons : *La Fondation de l'Empire Ottoman*, op cit, p 259.
[1241] Cf. Henri IV de Wylie, je. 316 et n. 4.
[1242] Y Courbage, P Fargues : *Chrétiens* ; op cit; p. 35.
[1243] Josiah Cox Russell : Population antique tardive et médiévale, In Y. Courbage-P. Fargues; op cit, p. 35.

probablement environ 4 millions d'habitants à l'époque du Califat musulman (avant les croisades, les Mongols et Timur).[1244] Cela signifie une extinction quasi totale. Plus à l'est, c'était pareil. Nishapur, pris ici comme exemple, capturé par assaut en avril 1221 par les Mongols Tolui, devint « une scène de carnaval de sang » rarement surpassée dans les annales mongoles, alors que des tas séparés de têtes d'hommes, de femmes et d'enfants étaient construits en pyramides, et même les chats et les chiens ont été tués dans les rues.[1245]

Il s'agit pourtant d'une pratique généralisée du récit historique occidental moderne visant à minimiser les pertes musulmanes. Qu'il s'agisse du récent génocide en Bosnie (1992-95),[1246] ou celui, moins récent, subi par les Algériens lors de la colonisation française (1830-1962), ou encore celui des musulmans en Andalousie, notamment dans les années 1609-1610.[1247] Il en va de même en ce qui concerne l'assaut croisé-mongol. Certains historiens brouillent la situation à l'extrême, Ashtor, par exemple, accusant les Turcs de toutes les dévastations plutôt que les Mongols et les Croisés. Il déclare:

« Les innombrables passages où les chroniques parlent de la tyrannie et de la cruauté des princes turcs ne laissent aucun doute sur le sort des citadins orientaux à l'époque seldjoukide. Il a sûrement dû y avoir un déclin général de la prospérité, et la conséquence d'une mauvaise gouvernance et de la pauvreté a été une diminution de la population.[1248]

La diminution de la population n'était pas seulement un déclin quantitatif. Il s'agissait d'une hémorragie permanente, d'une autodestruction de la classe dirigeante. En lisant attentivement les chroniques arabes, on se rend compte des conséquences vraiment catastrophiques de l'ivresse militaire turque... Certes, les Califes et autres dirigeants musulmans d'autrefois buvaient aussi, mais il semble qu'à cette époque, cela soit devenu un phénomène plus général, dans la mesure où en ce qui concerne les classes supérieures, l'élite. Sans aucun doute, les Turcs ont importé la coutume de boire de leurs terres natales, situées dans les régions froides de l'Asie centrale. Une des conséquences fut probablement une procréation plutôt limitée.[1249] »

Les Mongols n'ont tué que 100 000 personnes, affirme Ashtor, qui ajoute :

[1244] RA Rotz sur JJ Saunders : *Une histoire ;* op cit.
[1245] JJ Saunders : *L'histoire des conquêtes mongoles ;* op cit; p. 60-1.
[1246] Voir les éditions récentes dans les médias ou des revues telles que Marxism Today, qui nient même certains aspects de tels génocides.
[1247] Comme dans H. Lapeyre : *Géographie de l'Espagne Morisque* (SEVPEN, 1959).
[1248] E. Ashtor : *Un Social* ; op cit; p. 217.
[1249] Idem ; p. 221.

« L'effusion de sang qui accompagna la conquête mongole fut suivie d'une sorte de reprise. L'administration de l'Irak par Ata Malik Djuwaini, qui occupa son poste pendant 24 ans (1258-1282), apporta un soulagement à ce pays durement éprouvé.[1250] »
Bien sûr, Ashtor raconte des erreurs, car toutes les sources contemporaines, qu'elles soient chrétiennes ou musulmanes, parlent du massacre de la population musulmane par les croisés. En outre, Bagdad, comme nous l'avons déjà amplement démontré, ne comptait pas 100 000 personnes, mais plus d'un million. Ensuite, Ashtor est soit malhonnête, soit incompétent, ou les deux, lorsqu'il parle de Djuwaini « qui a apporté un soulagement au pays affligé, » car Djuwaini est l'un des nombreux Perses qui ont servi les Mongols et les ont même aidés dans le massacre d'autres musulmans en plus de chanter les louanges de ses maîtres, Hulagu et de ses successeurs.[1251]

Dans le but de réduire le nombre de victimes musulmanes de tels génocides, les historiens ont d'abord réduit la population musulmane avant les massacres. Russell, par exemple, comme le note Watson, réduit la population des premières villes et campagnes islamiques en supposant que les chiffres pour les villes doivent se référer à l'ensemble des provinces ; en utilisant des multiplicateurs trop faibles pour la taille du ménage ou le nombre d'habitants par hectare ; en supposant que la population des métropoles était une proportion constante de la population de l'hinterland, en concluant que les comptes de déclarations d'impôts qui parlent de dinars devaient signifier des dirhems, etc.[1252]
Reifenberg et d'autres, comme Watson le démontre également, déforment également le tableau en affirmant que les colonies ont été abandonnées en Palestine ou en Syrie après l'arrivée des musulmans.[1253] C'est faux, car les preuves montrent clairement que ces régions ont été abandonnées, soit avant l'arrivée des musulmans, soit, plus important encore, en ce qui concerne les régions syriennes qui ont échappé aux assauts des croisés, comme Alep par exemple, et qui

---

[1250] Ibid. 251.
[1251] Al-Juwaini : *Tarikh JihanKushai* (ou Histoire du conquérant du monde) ; Mme persane; Bibliothèque Royale de Paris. Voir des extraits de son éloge des Mongols, et des justifications du massacre massif des musulmans dans G. D'Ohsson : *Histoire* ; tome 1 ; pp. XVII et suiv.
[1252] Josiah Cox Russell : Population antique tardive et médiévale, op cit ; AM Watson : Une révolution verte médiévale ; op cit; Remarque 45 ; p. 56.
[1253] A. Reifenberg : *La lutte entre le désert et les terres semées* (Jérusalem ; 1955), pp. 55-7 ; 97. C. Tchalenko : *Villages Antiques de la Syrie du Nord* (Paris ; 1953-8), Vol 1 ; p. 431-8. AM Watson : Une révolution verte médiévale ; op cit; Remarque 42 ; p. 55.

étaient densément peuplées et prospères à l'époque musulmane, et ne furent vidées qu'au 13e siècle suite aux invasions mongoles.[1254]

L'ampleur réelle des ravages démographiques causés par les croisés et les Mongols, aujourd'hui occultée, peut cependant être pleinement appréciée à la lecture des récits des contemporains, chrétiens ou musulmans, qui ont vécu ces événements.[1255] Timur, avant les puissances coloniales, a dû tuer entre 5 et peut-être 10 millions de musulmans et avoir renvoyé dans le désert des dizaines de villes musulmanes, dont certaines de façon permanente. Comment vous faites-vous une idée de son extermination des musulmans et de la dévastation du royaume musulman ? La réponse est de deux manières :

Premièrement, les éloges qui lui sont adressés dans les livres d'histoire d'aujourd'hui et dans toute forme de récit. Il est de très loin la figure la plus appréciée de l'histoire musulmane, comme nous l'avons vu plus haut avec Jean Aubin et d'autres.

Deuxièmement et avant tout, évitez les historiens d'aujourd'hui : à la fois incompétents et véreux à de rares exceptions près, qu'ils soient non musulmans ou d'origine « musulmane. » Il faut lire les récits des contemporains, qu'il s'agisse de musulmans ou de chrétiens qui étaient aux côtés de son armée alors qu'elle tuait, ou de marchands chrétiens qui étaient en Orient et qui ont vu de leurs propres yeux. Ces sources sont : Ibn Khaldun (qui a même rencontré la bête et a tenté de le dissuader de faire du mal aux musulmans),[1256] l'Allemand Schiltberger (1396-1402, qui faisait partie de l'armée de Timur après sa libération de la captivité ottomane),[1257] l'Italien Mignanelli (qui était à Damas lorsqu'il fut incendié),[1258] Al-Qalqashandi (1418),[1259] Al-

---

[1254] Voir J. Sourdel Thomine : Les habitants de la région des villes mortes (nord de la Syrie) à l'époque ayyoubide ; *Arabica* ; JE; 1954 ; pp. 100-1 187-2

[1255] Comme dans : Les première et deuxième croisades d'une chronique syriaque anonyme ; tr., par AS Tritton ; avec des notes de HAR Gibb ; *Journal de la Société Royale Asiatique (JRAS)* 1933 ; pp.100-169-101. Ibn al-Athir : *Kitab al-Kamil* ; op cit. *Gesta Francorum et Aliorum Hierosolimitanorum*, éd. K. Mynors, tr. R. Hill (Londres, 1962). Guillaume de Tyr : *Une histoire des actes accomplis au-delà de la mer* ; 2 volumes ; tr., et éd., par E. Babcock et A. Krey (New York ; Columbia University Press ; 1943, repr. 1976).

[1256]Ibn Khaldūn : *Kitāb al-ʿIbar*, V : 506. Voir aussi Ibn Khaldūn, *Al-taʿrīf,* Lajnat al-ta'līf wa-al-tarjamah wa-al-nashr, 1951 ; 382. Dans *Al-Ta'rīf*, Ibn Khaldūn se réfère également à plusieurs reprises à Timur et à ses troupes comme étant Moghols (Ibn Khaldūn, Al-taʿrīf, 365). On les retrouve également sous le nom d'altaṭaṛ/al-tatar dans de nombreux endroits (par exemple Ibn Khaldūn, Al-taʿrīf, 366, 380, 381, 382).

[1257]J. Schiltberger : La servitude et les voyages de Johann Schiltberger, originaire de Bavière, en Europe, en Asie et en Afrique, 1396-1427 ; tr. de Heidelberg Mme Edité en 1859 par Friedrich Neumann ; Londres, la Hakluyt Society ; 1879 ; p. 100-1 27-8

[1258]Beltramo da Mignanelli, « Vita Tamerlani » (1416), dans Et. Baluze, éd., *Miscellanea novo order digesta et non paucis uneditis...,* nouvelle édition par JD Mansi, *N* (Lucca, 1764), p. 138 ; tr partiel. Serveur J. Fischel, « Une nouvelle source latine sur la conquête de Damas par Tamerlan (1400/1401) », *Oriens* 9 (1956), pp. 201-3

[1259] *Subh al-Asha*, 14 vol., Le Caire, 1913-1919 ; cf. W. Bjorkmann, Traité sur la politique du Conseil d'État dans l'Égypte islamique, Hambourg, 1928.

Maqrizi (1442),[1260] Ibn Qadi Shuhba (1448),[1261] Ibn Hajar (1449),[1262] Al-'Aini (1451),[1263] Ibn Taghri Birdi (1469),[1264] ainsi que Sakhawi (1497),[1265] Ibn Iyas (1524)[1266] et Ibn Arab Shah, un prisonnier syrien de Timur qui a survécu et a décrit plus tard ce qu'il a vu se passer en Syrie et en Irak.[1267] Toutes ces sources qui ne se connaissaient pas répètent absolument la même chose, parlant à chaque fois de dizaines de milliers, et dans des endroits, comme à Damas et à Delhi, de centaines de milliers de personnes tuées et de montagnes de crânes, et le dévastation totale de la terre, qu'il s'agisse de villages, de cités, de fermes, de barrages, d'écoles, de tout ce qui existait réellement.

Des siècles de chaos et de meurtres ont également eu de terribles répercussions sur les économies locales. Le système économique musulman était largement exigeant en main-d'œuvre et, à la suite des massacres (et de l'enrôlement dans les armées), il ne restait pratiquement plus de main-d'œuvre pour entretenir les terres, les travaux d'irrigation ou accomplir d'autres tâches. À la suite du conflit, l'économie rurale a rapidement reculé.[1268] A l'Est, suite aux invasions mongoles, les industries rurales, comme celle du sucre, furent complètement dévastées.[1269] Dans les terres envahies par les chrétiens en Espagne, en Sicile et en Orient, les paysans musulmans survivants ont dû fuir, laissant de vastes étendues d'*agri deserti* et de nombreuses autres terres qui, bien que non complètement abandonnées, ont été exploitées de manière moins intensive[1270] La situation des paysans tombés sous l'occupation s'est aggravée à mesure qu'ils ont été réduits au servage et soumis à des paiements plus lourds.[1271] En Sicile, Ibn Jubayr rapporte que de riches musulmans s'occupaient activement de racheter les hommes réduits en esclavage pour leur foi, mais qu'ils ne faisaient pas ou ne pouvaient pas faire grand-chose pour leurs coreligionnaires des campagnes

---

1260 *Livre as-Suluk*, MS Paris, no. 1728. Pour ce MSS et le suivant, voir de Slane, Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale, Paris, 1883-1895.
1261 *Adh-Dhail 'ala Ta'rikh al-Islam*, MS Paris, n° 1598-1599.
1262 *Inbaa al-Ghumr* , MS Paris, n° 1603-1
1263 *Iqd al-Juman*, MS Paris, no. 1544.
1264 *Al-Manhal as-Safi*, Paris MS, n° 2069-2071, et *An-Nujum az-Zahira*, éd. W. Popper, Berkeley, Vol. V, 1932-1936 ; Vol. VI, 1915-1923 ; L'Histoire de l'Égypte (1382-1411) traduite des Annales arabes d'Ibn Taghri Birdi par W. Popper, University of California Publ. dans Philologie sémitique, Vols. 13 et 14, Berkeley, 1954.
1265 *Ad-Dau' al-Lami'a*, Le Caire, 1353, Vol. III, p. 107-1 46-5
1266 *Bada'i az-Zuhur,* 3 vol. Boulaq, 1311-1312 de l'hégire
1267 Ahmed Ibn Arabshah : *Tamerlan ou Timur le Grand Émir, tr. Extrait de La vie arabe* de JH Sanders ; Londres, Luzac et Co ; Londres; 1936.
1268 Voir A. Watson : *Innovation agricole* ; op cit; Chapitre vingt-cinq : L'agriculture en retrait.
1269 N. Deerr : *L'histoire ;* op cit; tome 1 ; p. 72.
1270 AM Watson : *Agricole* ; op cit; p. 144.
1271 AM Nanai : L'Image du croise; op cit; p. 20.

dont le sort lui paraissait « tout à fait pitoyable.[1272] » Ceux qui ont fui sont restés principalement dans les régions montagneuses où étaient pratiqués le pâturage et l'agriculture extensive.[1273] La fuite des paysans s'est poursuivie par intermittence pendant quelques siècles après les conquêtes, en raison des persécutions locales des chrétiens et des soulèvements infructueux des musulmans.[1274] Les agriculteurs musulmans ont été remplacés par des immigrants venus du cœur de l'Europe, dont les compétences agricoles étaient inférieures à celles des musulmans.[1275] Le résultat fut un effondrement général de l'économie rurale musulmane, avec de grandes implications sur les revenus, le commerce et la santé des populations, voire sur leurs capacités de survie. Quant à la beauté des jardins, elle mourut bientôt elle aussi ; la passion pour la verdure des débuts de l'Islam ne tardera pas à s'éteindre pour laisser place à la stérilité.

La culture et l'érudition musulmanes, autrefois florissantes, ont également disparu. Partout, les érudits musulmans capturés par les envahisseurs furent tués. Lors de la prise de Jérusalem, par exemple, presque aucun des érudits, dont le nombre prospérait avant les croisades, n'a survécu. Al-Rumayli, l'expert palestinien en Hadiths le plus célèbre de son époque et auteur de traités sur les mérites de Jérusalem et d'Hébron, a été lapidé à mort.[1276] D'autres, comme Abd Al-Djabbar Ibn Ahmad d'Ispahan, ont également été tués dans la même ville.[1277] Les noms de nombreux érudits tués par les Mongols nous ont été laissés, tels que Najib Al-Din Al-Samarkandi, tué lors du sac d'Herat en 1222-1223.[1278] Al-Jaghmini (mort en 1221), l'un des grands mathématiciens de l'est, fut également tué.[1279] Les Mongols, en effet, ont massacré tous les érudits sunnites ; les seuls érudits supposés qui ont été épargnés étaient les Perses qui les servaient (Al-Juwaini et son frère, Nasir Eddin Al-Tusi, Rashid Eddin et d'autres, y compris en Chine, ou certains astrologues qu'ils employaient à l'observatoire de Maragha). Ils ont tué sans pitié les autres. Timur a épargné les artisans qu'il a emmenés à Samarqand, comme on le voit à quelques reprises dans le premier volume, le reste, il les a tués sans pitié ; Ibn Khaldun était la seule exception.

[1272] D. Matthieu : *Le royaume normand de Sicile ;* op cit; p. 88.
[1273] T. Glick : *Irrigation* ; op cit; pp. 100-1 231 suiv.
[1274] J. Prawer : *Histoire ; Latin de Jérusalem ;* 2 vols (Paris ; 1979), I. Peri : *Villes et campagnes en Sicile* ; 2 vols (Palerme ; 1953-6), vol 1 ; p. 100-1 40-1 ; etc.
[1275] A. Watson : *Agricole ;* op cit; p. 144.
[1276] BZ Kedar : Les musulmans soumis du Levant franc, op cit ; p. 143.
[1277] Mudjir Eddin : *Al-Euns al-Jalil bi Tarikh el-Qods wa'l Khalil*, traduit en français par Histoire de Jérusalem et d'Hébron, par H. Sauvaire (Paris ; Ernest Leroux ; 1875 ; et 1926), p. 299.
[1278] G. Sarton : *Introduction* ; op cit; tome II ; p. 661.
[1279] B. Rosenfeld et E. Ihsanoglu : *Mathématiciens,* op cit ; pp. 100-1 198-9

En Espagne, la seule élite musulmane qui restait sous la domination chrétienne était composée d'hommes (et de femmes) dont le génie créateur « ne dépendait pas de la langue et pouvait éviter les implications politiques inévitables du discours verbal ; bref, des maîtres des arts décoratifs et architecturaux, des peintres, des plâtriers, des sculpteurs sur bois, des céramistes et des maçons, des domaines où il n'y avait aucune anomalie à recevoir le patronage chrétien.[1280] Le seul domaine d'études qui permettait de gagner sa vie à un mudéjar (un musulman sous domination chrétienne) était la médecine, car elle aussi était un métier plutôt qu'une forme de discours ; et même alors, ils étaient principalement des chirurgiens. Ce n'est probablement pas une coïncidence, souligne Lourie, si lorsqu'un érudit de Lérida avait besoin d'exemplaires de certains livres de médecine en arabe, ce sont les Juifs et non les mudéjars qui étaient censés les avoir ; et un ophtalmologiste musulman populaire exerçant à Vilafranca del Penedes était un esclave, qui avait manifestement été formé ailleurs.[1281] De même, lorsque Ramon Lull décida d'apprendre l'arabe, ce ne fut pas un mudéjar qui devint son précepteur, mais un esclave musulman qu'il avait acheté spécialement pour lui apprendre.[1282]

Les bibliothèques, autrefois gloire de l'Islam, ont été presque toutes détruites par le vandalisme des envahisseurs.[1283] À l'Est, le comportement barbare des croisés, en particulier lors de la première croisade, insiste Erbstosser, a été un coup dur pour les écoles et les bibliothèques.[1284] L'incendie des bibliothèques a déjà été évoqué. Les Mongols ont fait bien pire. Leurs premières invasions (1219-21) furent si destructrices qu'à partir de ce moment-là, on n'entend plus parler d'une seule bibliothèque dans les régions qu'ils avaient envahies.[1285] Avant son sac, Merw était rempli de bibliothèques, de scientifiques et d'écrivains ; après la dévastation, elle « est devenue une demeure pour la chouette et le corbeau.[1286] » A Bagdad, Ibn Said Al-Maghribi, dans son traité de géographie, fait référence aux trente-six bibliothèques qu'il avait visitées avant l'invasion mongole (de 1258).[1287] Ils furent tous rasés, provoquant la destruction des trésors littéraires et

---

[1280] E. Lourie : L'anatomie de l'ambivalence ; op cit; p. 50.
[1281] Pour les chirurgiens mudéjars et maures, voir L. Garcia Ballester : *The Moorish and Medicine* (Barcelone 1984).
[1282] E. Lourie : L'anatomie de l'ambivalence ; op cit; p. 50.
[1283] Pour en savoir plus sur la destruction des bibliothèques islamiques, voir, par exemple : J. Pedersen : *The Arabic Book ;* op cit. SP Scott : *Histoire*, op cit ; A Shalaby : *Histoire* ; op cit; W. Durant : *L'ère de la foi* ; op cit;
[1284] M. Erbstosser : *Les Croisades ;* op cit; p. 149.
[1285] W. Heffening : Mactaba ; *Encyclopédie de l'Islam* ; op cit; tome 6 ; p. 198.
[1286] Yaqut al-Hamawi, auteur du Dictionnaire des savants, cité dans M. Levey ; N. Al-Khaledy : Chimie dans le formulaire médical d'al-Samarqandi ; *Chymie* ; tome 11 ; pp. 100-1 37-44; p. 37.
[1287] G. Sarton : *Introduction* ; op cit; tome 2 ; p. 796.

scientifiques accumulés au fil des siècles.[1288] La grande bibliothèque fut incendiée et ses livres et manuscrits jetés dans le Tigre, et ils étaient si nombreux qu'ils « remplissaient le fleuve d'une rive à l'autre comme un pont.[1289] » Parmi les grands chefs-d'œuvre des bibliothèques de Bagdad, il n'en existe pas un sur mille aujourd'hui, même sous la forme la plus fragmentaire.[1290] Non seulement ces trésors accumulés furent détruits, mais presque tous les savants et érudits furent impitoyablement assassinés.[1291]

En Occident, lorsque les chrétiens reprirent Cordoue en 1236, ils incendièrent sa grande bibliothèque.[1292] D'autres incendies ont ravagé l'érudition musulmane au cours des décennies et des siècles qui ont suivi, notamment le tristement célèbre incendie massif de livres islamiques ordonné par le Cardinal Cisneros à la suite de la prise de Grenade (1492). Les livres sauvés ont trouvé refuge dans les bibliothèques de Fès ou de Tunis.[1293] Lors du sac de Tunis en 1535 par l'Empereur Charles Quint, tous les livres écrits en arabe furent brûlés.[1294] L'Espagne était tellement dépourvue de livres musulmans que lorsque Philippe II, au 16e siècle, fonda la bibliothèque de l'Escurial, il ne trouva pas beaucoup de livres arabes dans le pays.[1295] Certains ont survécu au Maroc, et la capture d'une galère marocaine a permis de constituer progressivement une collection.[1296] Un catalogue du 17e siècle de la bibliothèque de l'Escurial, alors la plus grande d'Espagne, ne contenait que 4 000 titres islamiques, derniers survivants de l'un des pires holocaustes du livre de l'histoire.[1297] D'autres livres ont été collectés par la suite. Cependant, en juin 1674, un incendie éclata à l'Escurial et détruisit 8 000 livres en arabe, et un siècle plus tard, lorsque Michael Casiri commença à cataloguer la collection arabe, il ne trouva que 1 824 manuscrits, des « survivants désespérés.[1298] » Cet incendie massif de livres, depuis l'Espagne jusqu'aux frontières extrême-orientales de l'Islam, a anéanti la quasi-totalité de l'héritage islamique.[1299] Puis s'est installée l'ère coloniale (fin du 18e siècle - années 1960), et avec elle s'est produite le pillage et la destruction massive des livres islamiques, mais aussi de

1288 J. Pedersen : *Le livre arabe,* op cit, p. 128. RH Major : *Une histoire de la médecine* ; op cit; p. 258.
1289 Ibid.
1290 Ibid.
1291 Ibid.
1292 S. Watts : Maladie et médecine ; op cit; p. 40.
1293 SK Padover : bibliothèques musulmanes ; op cit; p. 368.
1294 Ibid.
1295 FB Artz : *The Mind,* op cit ; p. 153.
1296 SK Padover : bibliothèques musulmanes ; op cit; p. 368.
1297 FB Artz : *L'esprit* ; op cit; p. 153.
1298 SK Padover : bibliothèques musulmanes ; op cit; p. 368.
1299 Voir, par exemple, M. Nakosteen : *History* ; op cit ; M. Sibai : *Bibliothèques des mosquées* ; op cit; et J. Pedersen : *Le livre arabe ;* op cit.

tout ce qui faisait partie du patrimoine du monde musulman.[1300] On lit les récits des Anglais et des Allemands qui marchèrent aux côtés de l'armée française à la conquête de l'Algérie dans les années 1830 et 1840, notamment Dawson Borer et Moritz Wagner, que ce soit en Kabylie (dans les années 1840), ou lors de la prise de Constantine, en 1837, et c'est la même litanie du pillage et de la destruction de manuscrits beaux et rares, et de tout le patrimoine culturel, scientifique, historique et naturel, en fait.[1301] Dans le domaine presque stérile des études historiques musulmanes, les grands érudits et les amoureux de l'héritage islamique, comme King, ne font que se plaindre de l'ampleur de la destruction et de la perte.[1302]Tout ce qui avait de la valeur était pillé à l'époque coloniale. L'ampleur des pertes de manuscrits, d'artefacts, d'objets d'art, d'autres objets précieux, etc. ne sera certainement jamais connue. Très peu de choses ont survécu. À titre d'exemple, pertinent ici, la plupart des instruments scientifiques musulmans, datant pour la plupart de la période ancienne et médiévale, sont également perdus pour nous et ne sont connus que par le biais de textes. Et pourtant, comme le soutient King, s'il y a lieu de démontrer la grandeur de la civilisation islamique médiévale, près de 1000 instruments astronomiques islamiques sont encore conservés dans les bibliothèques et les musées.[1303] De même, même si l'on estime à 10 000 le nombre de manuscrits astronomiques islamiques conservés dans les bibliothèques, la grande majorité des ouvrages astronomiques musulmans (comme dans d'autres domaines) ont été perdus presque sans laisser de trace ; c'est-à-dire que nous ne connaissons que leurs titres.[1304] Le biographe scientifique syrien du 13e siècle, Ibn Al-Qifti, raconte que l'astronome égyptien du 11e siècle , Ibn Al-Sanbadi, entendit que les manuscrits de la bibliothèque du Caire étaient en cours de catalogage et qu'il alla donc consulter les ouvrages relatifs à son domaine. Il a trouvé 6 500 manuscrits sur l'astronomie, les mathématiques et la philosophie. Aucun d'entre eux ne subsiste parmi les 2 500 manuscrits scientifiques conservés aujourd'hui au Caire.[1305]

Quand on généralise cela à toutes les sciences musulmanes, et qu'on se rend compte que près de neuf ouvrages sur dix des grandes bibliothèques musulmanes sont perdus, et quand on sait

---

[1300] Voir par exemple G. Le Bon : *La Civilisation des Arabes ;* op cit ; pp. 480 et suiv.

[1301] Dawson Borrer : *Récit d'une campagne contre les Kabailes d'Algérie ;* Spottiswoode et Shaw, Londres, 1848. M. Wagner : *Le Tricolore sur l'Atlas*, Londres ; T. Nelson et fils, 1854.

[1302] DA King : Instruments astronomiques dans le monde islamique ; dans H. Selin éd. *Encyclopédie* ; op cit; pp. à la p. 86.

[1303] DA King : L'astronomie dans le monde islamique ; dans H. Selin : *Encyclopédie* ; pp. 100-1 125-33 ; à la p. 125.

[1304] Ibid.

[1305] Ibid.

qu'aujourd'hui, des centaines de milliers, voire des millions, peut-être, de manuscrits musulmans survivent encore, dispersés un peu partout à travers le monde,[1306] alors on conclut : quelle grande réussite la civilisation musulmane a été. On réfléchit à cette grande civilisation qui, à l'époque médiévale, à l'apogée de l'État Islamique Théocratique, était capable de produire d'innombrables millions d'œuvres ; une civilisation que les chercheurs modernes qualifient de fanatique et hostile aux livres et au savoir.

Toute guerre, aussi courte soit-elle, a toujours un effet néfaste sur une société en raison de tous ses effets déstabilisants. Au-delà de l'impact économique, culturel et démographique, tout conflit désorganise profondément la société, notamment dans ses réalisations intellectuelles. Si une guerre, même de courte durée, peut avoir des effets très dommageables, il n'est pas difficile de comprendre ce que des siècles de guerre ont eu sur la société musulmane. L'un des principaux effets, sans doute, a été que les gens ne pensaient plus à créer mais seulement à survivre, et après des siècles de sentiments tels, il n'est pas difficile de voir une telle attitude perdurer encore aujourd'hui.

Derniers mots sur les invasions

En voyageant à travers le royaume islamique (fin du 12e siècle), Ibn Jubayr a saisi l'état de la terre islamique alors qu'elle commençait à s'effondrer. Il vit Acre entre les mains des croisés et dit :

« Les Francs l'ont arraché des mains des musulmans... L'Islam l'a pleuré amèrement... Il brûle d'incrédulité et de tyrannie, bouillonnant de porcs et de croix. La ville est sale et sordide et tout est rempli de saleté et de merde.[1307] »

Il en était de même pour la ville de Messine en Sicile sous la domination normande :

[1306] Un aperçu de cela est offert aux astronomes et mathématiciens musulmans par B. Rosenfeld et E. Ihsanoglu : *Mathematicians,* op cit.

[1307] Ibn Jubayr : *Les voyages d'Ibn Jubayr* ; traduit de l'arabe original avec introduction et notes, par RJC Broadhurst (Jonathan cape, Londres, 1952), aux pp. 136 ; 276.

« Messine est assombrie par la mécréance ; aucun musulman n'y réside. Elle est remplie d'adorateurs de la croix... et est pleine de puanteur et de saletés.[1308] »
Les voyageurs ultérieurs ne verront que des ruines sur une grande partie du pays, une terre islamique dévastée par les envahisseurs et finalement ruinée par les pirates et les colons chrétiens.

3. Piraterie et appauvrissement de la Société Islamique jusqu'à l'ère précoloniale

Braudel pose un certain nombre de questions sur les raisons pour lesquelles la civilisation islamique s'est arrêtée soudainement :
1) Était-ce à cause d'al-Ghazali, qui avait étouffé la liberté de pensée ?
Braudel répond par la négative, expliquant que la philosophie musulmane a survécu à Al-Ghazali, citant de nombreux noms tels qu'Ibn Rushd, Ibn Tufayl et bien d'autres qui lui ont succédé.
2) Était-ce la faute des barbares berbères almohades ?
Encore une fois, la réponse est négative, car les Almohades avaient une civilisation brillante et ils protégeaient et parrainaient les érudits.
3) Ou peut-être que les Turcs, ou tout autre groupe islamique, ont été à l'origine d'un tel déclin ?
La réponse est négative. La véritable raison du déclin islamique, conclut Braudel, était la destruction du commerce musulman méditerranéen ; en fait, la théorie de Pirenne s'est inversée.[1309]

Braudel reste l'un des rares noms à expliquer en ces termes le déclin de l'islam. Et même lui ne parvient pas à offrir une vision d'ensemble. En effet, on va plus loin que lui en ajoutant que la destruction du commerce musulman de l'Océan Indien et de celui de la Méditerranée ont été responsables de l'appauvrissement du monde musulman avant la colonisation occidentale, qui n'a fait qu'achever le travail.

[1308] Idem *;* p. 296.
[1309] F. Braudel : *Grammaire des Civilisations* (Flamarion, 1987), p. 117.

A. La destruction du commerce musulman méditerranéen et des économies nord-africaines remonte à la fin du 13e siècle

Au Moyen Âge, dit Lethaby, ce qui remplissait l'esprit des créateurs et des auditeurs de la Chrétienté occidentale était les Califes et les émirs, les Arabes, les Turcs et les Sarrasins « qui n'avaient rien de blanc à part leurs dents ; l'Espagne, l'Afrique, l'Égypte, la Perse, Cordoue, Tolède, Séville, Palerme, Babylone et Alexandrie avec ses ports et ses navires ; soie d'Alexandrie, or d'Arabie, broderies, olifants et chaises en ivoire, casques et épées ornés d'anthrax, selles couvertes d'or et de pierreries, boucliers peints, gofalons brillants.[1310] » Comme l'explique également Braudel, au 10e siècle, contrairement à une époque ultérieure, le riche était le musulman et le pauvre le chrétien.[1311] Cependant, comme l'ajoute Braudel : « le destin des riches est de devenir des proies et des tentations pour les pauvres.[1312] » Encore une fois, il s'agit d'une explication partielle : la richesse musulmane a effectivement attiré la cupidité chrétienne, mais ce n'était pas la seule raison, comme nous le verrons.

Si le monde musulman a su repousser ces attaques au 10e siècle, sa fragmentation totale au 11e et son déclin militaire généralisé en ont fait une proie pour les invasions ultérieures. À partir du milieu de la fin du 11e siècle, une attaque sur quatre fronts fut lancée contre la Sicile musulmane, l'Espagne, la Palestine et la Syrie (toutes vues ci-dessus) et l'Afrique du Nord (vue ici). En 1087, le Pape Victor III (pape mai 1086-septembre 1087) convoqua une grande assemblée de cardinaux et d'autres personnalités de premier plan et déclara la guerre sainte à l'Afrique du Nord musulmane.[1313] La rémission des péchés des participants a été annoncée ; et un étendard aux armes de Saint Pierre fut béni par le pape pour être remis aux chefs de l'expédition.[1314] L'un des objectifs de la papauté, note de Latrie, était d'affaiblir, voire de détruire, un royaume « hostile à la chrétienté.[1315] » Le jour fixé, 300 navires et environ trente mille hommes furent lancés contre la ville nord-africaine d'Al-Mahdiya (Al-Mahdia et autres orthographes), le centre le plus

---

[1310] WR Lethaby : Medieval Architecture : dans *The Legacy of the Middle Ages* , édité par CG Crump et EF Jacob (Oxford at the Clarendon Press, 1969), pp. 59-93 ; à la p. 63.
[1311] F. Braudel : *Grammaire* ; op cit; p. 89.
[1312] Ibid.
[1313] ML de Mas Latrie : *Traités de Paix* ; op cit; p. 29.
[1314] Léon d'Ostie : *Chronique de Monast. Cassino*., lib III, ch. Lxxi; ap. Fragment de Muratorien, t. IV, p. 480.
[1315] ML de Mas Latrie : *Traités de Paix* ; op cit; p. 29.

prospère du commerce nord-africain, qui venait tout juste d'abandonner la cause 'oubaydi.[1316] Al Mahdiya a été submergé par la force des forces d'invasion. La ville fut prise d'assaut par la mer, ses structures portuaires dévastées, ses tours de défense détruites ; le bazar fut pillé et la ville incendiée.[1317] Ne pouvant ou ne voulant pas poursuivre leur conquête militaire, les forces d'invasion se retirèrent après avoir reçu un paiement s'élevant à 100 000 dinars-or, en plus de conserver leur butin et un grand nombre de prisonniers musulmans.[1318] Cette attaque fut le précurseur d'une succession d'assauts contre l'Afrique du Nord.

Au 11e siècle, de nombreux pirates du nord qui descendaient sur les côtes de l'Espagne musulmane venaient des îles britanniques, « Anglici piratae, » comme les historiens contemporains les appelaient.[1319] Mais ils n'étaient pas seuls. Après la prise de la Sicile par les Normands (1061-f), les musulmans n'ont pas seulement perdu un centre de leur prospérité économique, mais aussi, depuis les villes portuaires siciliennes, les bateaux normands ont pourchassé sans relâche les bateaux marchands musulmans. Bientôt, des pirates chrétiens commencèrent à débarquer en Afrique du Nord, détruisant des entrepôts lors d'une série d'assauts meurtriers.[1320] Les villes furent attaquées, saccagées et incendiées, et leur population massacrée. En 1135, Roger II envoya une force de chevaliers francs et musulmans de Sicile à Gerba, en Tunisie. L'endroit fut ravagé, sa population massacrée en grand nombre, le reste fut réduit en servitude et placé sous la domination d'un '*amil* (larbin) musulman.[1321] En 1141-1142, alors que la famine et la peste décimaient les Tunisiens, Roger exigea que ses agents reçoivent ce que l'émir leur devait ; lorsque celui-ci échoua, Roger envoya sa marine qui confisqua les bateaux égyptiens à Al-Mahdiya, en plus d'imposer de nouveaux tributs aux Tunisiens.[1322] Une autre attaque menée par le même Roger en 1146 avec une flotte de 200 navires sous le commandement de Georges d'Antioche réussit à s'emparer de la ville de Tripoli après trois jours de combats, suivis de plusieurs jours de pillage.[1323] En 1148, Al-Mahdiya tomba aux mains des

---

[1316] El-Tidjani ; p. 240 ; Kairouani : *Histoire de l'Afrique* ; tr. MM Pélissier et Rémusat ; p. 146. Léon d'Ostie : *Chronique de Monast. Cassino*., lib III, ch. Lxxi;
[1317] Marangone : *Chron.pis.* , modifier. Bonaini, *Archiv.stor.ital*., t.IV, partie 2, p. 6 ; *Chron, divers pis*., ap. Fragment de Muratorien, t. VI, col. 109 ; 168.
[1318] El-Tidjani, p. 241. Ibn Khaldoun, T II, p. 24.
[1319] Histoire du compostage dans l'Espagne sacrée ; éd. H. Florès ; Madrid; 1791 ; XX ; 133-4, dans D. Metlitzki : *La question de l'Arabie dans l'Angleterre médiévale* (Yale University Press, 1977), p. 124.
[1320] ML de Mas Latrie : *Traités de paix* ; op cit; p. 7.
[1321] H. Wieruszowski : Le royaume normand de Sicile et les croisades ; en *politique et culture dans l'Espagne et l'Italie médiévales* ; éd., H. Wieruszowski; Édition de Contes et Littérature (Rome; 1971), p. 26.
[1322] Ibid.
[1323] Ibid. p. 27.

Normands, tout comme Suse et Sfax. La domination des Normands s'étendait désormais de Tripoli aux frontières de Tunis, et du Maghreb occidental jusqu'à Al-Qayrawan.[1324] Roger cherchait à étendre sa domination vers l'ouest jusqu'à Bejaia, autre terminal de la route transsaharienne, et peut-être à cette époque un centre plus prospère qu'Al-Mahdiya et Tripoli.[1325] L'objectif normand n'était rien de moins qu'une domination permanente sur l'Afrique du Nord.[1326] Les résultats d'une telle occupation furent bientôt visibles : les conquêtes de Roger en Afrique du Nord coupèrent effectivement la route alternative non sicilienne au trafic d'est en ouest, Tunis étant le seul point d'arrêt non sous domination normande directe.[1327] Les routes caravanières du Maroc à travers la Tunisie jusqu'en Égypte étaient également surveillées et taxées par les Normands.[1328]

La domination normande de la région a pris fin avec les Almohades dans les années 1150. Les Almohades furent aidés par une série de soulèvements musulmans bien organisés contre les Normands, et l'Afrique du Nord fut de nouveau soumise à la domination islamique.[1329]

Cependant, si le succès des Almohades a sauvé l'Afrique du Nord de la domination normande, il n'a pas réussi à mettre un terme aux attaques des pirates. En 1157, une flotte normande apparut dans les îles musulmanes des Baléares, à Ibiza, qui fut attaquée et dévastée.[1330] Ces îles seront arrachées aux musulmans au même titre que le reste de l'Espagne au 13e siècle. Suite à cela, l'Afrique du Nord est devenue la principale cible des raids chrétiens répétés. En 1284 et 1285, profitant de la lutte des prétendants au trône à Tunis, Roger Doria, Amiral d'Aragon, débarqua subitement sur l'île de Gerba et la ravagea, récoltant un immense butin et faisant plus de 2000 captifs qu'il revendit en Europe.[1331]

Lorsque le règne 'oubaydi tomba en Égypte, en 1171, et que le pays rejoignit le giron sunnite, il devint le principal objectif des pirates chrétiens.[1332] En 1174, une vaste force navale

---

[1324] Ibn al-Athir ; 121 ; et An-Nuwayri : 185 ; dans D. Abulafia : Les expéditions normandes à Majorque et dans la Méditerranée musulmane ; dans D. Abulafia : *Italie, Sicile et Méditerranée 1100-1400* (Variorum Reprints ; Londres ; 1987), pp. 27-49 ; aux pp. 100-1 34-5

[1325] Ibn Khaldun pour les attaques sur la côte de l'état de Bougie dans D. Abulafia : Le Royaume Normand d'Afrique. p. 36.

[1326] D. Abulafia : Le royaume normand d'Afrique. p. 47.

[1327] Ibid. p. 36.

[1328] Ibid.

[1329] M. Amari : *L'Histoire des musulmans de Sicile,* 3 vols, (1933-9) 2 e édition révisée par CA Nallino, Rome ; p. 100-1 481-2

[1330] Romuald de Salerne : 242 dans D. Abulafia : Le royaume normand d'Afrique ; op cit; p. 42.

[1331] ML de Mas Latrie : *Traités de paix* ; op cit; p. 157.

[1332] D. Abulafia : Le Royaume Normand d'Afrique ; op cit; p. 45.

magnifiquement équipée est envoyée par Guillaume II de Sicile contre Alexandrie. Les estimations conservatrices évaluent l'effectif à 30 000 hommes. L'objectif était d'exploiter le soulèvement des partisans 'oubaydi et de s'associer aux armées croisées d'Amaury Ier, roi de Jérusalem.[1333] Salah Eddin a découvert le complot 'oubaydi, a fait exécuter les chefs du réseau ; l'expédition échoua et le corps expéditionnaire fut anéanti.[1334] Cela ne découragea pas Guillaume qui, en 1175-1176, envoya deux autres expéditions pour attaquer le centre commercial de Tinnis, près du Delta du Nil.[1335]
Coïncidant avec ces raids navals, l'effort des croisés s'est également concentré sur l'Égypte maintenant qu'elle n'était plus aux mains des alliés 'oubaydis. En 1218, une croisade commença à arriver dans le Delta du Nil. Il comprenait des Italiens, des Espagnols, des Gascons, des Allemands et des Français, avec des navires de Venise, de Gênes et de Pise.[1336] En juillet 1221, après une campagne militaire réussie, l'armée croisée dirigée par Pélage, légat du pape, avança vers le sud dans le delta égyptien, mais comme c'était la saison de la crue annuelle du Nil, la population égyptienne coupa les digues. Bientôt, les croisés se retrouvèrent entourés par la montée des eaux, sur le point de se noyer.[1337] Le Sultan Al-Kamil a secouru les chrétiens et leur a fourni de la nourriture et d'autres fournitures à la seule condition qu'ils évacuent pacifiquement le pays.[1338] Des décennies plus tard, en 1248, le roi de France Louis IX, mieux connu sous le nom de Saint Louis, lança une nouvelle croisade contre l'Égypte. Il captura Damiette en 1249, puis s'avança vers le Caire au début de 1250, atteignant Al-Mansurah, où il fut écrasé par l'armée mamelouke.[1339]

Tout au long de cette période, la Méditerranée est devenue une zone à haut risque pour la navigation musulmane. Ni les marchands musulmans, ni même les pèlerins, ne pouvaient s'aventurer dans la mer. Les pèlerins préféraient voyager par voie terrestre tout le long de la côte africaine, car il s'agissait d'une route entièrement islamique, et en évitant de voyager par la mer, car les chrétiens occidentaux avaient rendu la Mer Méditerranée dangereuse pour les embarcations musulmanes qui la traversaient dans le sens de la longueur.[1340] La Méditerranée,

---

[1333] H. Wieruszowski : Le royaume normand de Sicile ; op cit; p. 100-1 40-1
[1334] Ibid.
[1335] Ibid. p. 41.
[1336] CR Conder : *Le Royaume Latin* ; op cit, p. 310.
[1337] J. Glubb : *Une brève histoire ;* op cit; p.185.
[1338] Ibid.
[1339] GW Cox : *Les Croisades* ; op cit; p. 204.
[1340] G. Sarton : *Introduction ;* op cit; p. 775.

autrefois lac islamique, a fait couler désormais toute entreprise. Un poète arabe, cite Braudel, disant :

« Ne vous étonnez pas de voir mes cheveux blanchir de chagrin, mais vous devez vous demander pourquoi le noir de mes yeux n'était pas devenu blanc à la place. Désormais la mer appartient aux Roum. Les bateaux qui s'y aventurent ne courent que de grands risques. Seule la terre appartient aux musulmans.[1341] »

À la fin des croisades (1095-1291), il n'y a pas eu de renaissance de la navigation musulmane. Hillenbrand, citant Malouf, nous explique que les attaques chrétiennes contre les zones côtières et les navires musulmans étaient le résultat des croisades, et :

« Après le départ des croisés (en 1291), le monde musulman s'est replié sur lui-même, se mettant sur la défensive, se sentant exclu et considérant les développements technologiques modernes comme une manifestation de « l'autre.[1342] » Le modernisme était synonyme d'Occident, d'où étaient nées les croisades... Après les croisades, le monde musulman qui avait vaincu les Européens de l'Ouest était confronté à la vérité indéniable et déconcertante que ces mêmes ennemis vaincus connaissaient une véritable croissance économique, technologique et culturelle et avaient continué à gouverner le monde.[1343] »

Bien sûr, qu'il s'agisse de Hillenbrand ou de Malouf, ou d'« érudits » de leur acabit, ce qu'ils disent et la réalité/vérité sont extrêmement différents, et si cela est dû à leur incompétence ou à leur malhonnêteté, ou les deux, cet auteur ne peut pas le dire. Alors éclairons-les, ainsi que les autres, sur ce qui s'est passé après 1291. À partir de cette époque précisément, après les croisades (après 1291), et jusqu'à la période coloniale, la politique chrétienne occidentale, sous l'égide de la papauté, consistait à briser le système économique islamique avant l'occupation du monde musulman.

C. Les croisades des 14e et 15e siècles et leurs objectifs

[1341] F. Braudel : *Grammaire des Civilisations* ; op cit; p. 90.
[1342] A. Malouf : *Les Croisades* ; p. 264 ; dans C. Hillenbrand : *Les Croisades ;* op cit; p. 612.
[1343] C. Hillenbrand : *Les Croisades*, p. 612.

C'est à la fin du 13e siècle qu'un franciscain du nom de Fidenzio de Padoue conseilla le Pape Nicolas IV (1282-92) sur les détails d'un projet intitulé : « *Liber Recuperationis Treer Sancte* » (Projet de Récupération de la Terre Sainte) qui impliquait le blocus maritime du monde musulman et la mise en place de bases militaires en Arménie et en Syrie.[1344] A cette époque, à la prise d'Acre en 1291, le Pape Nicolas IV décrèta l'interdiction de fournir aux Mamelouks (qui étaient la première force militaire musulmane et qui avaient expulsé les croisés) tous produits de guerre, chevaux, fer, bois, produits alimentaires et autres articles. L'excommunication était menacée contre quiconque défierait l'interdit ; les coupables déclarés infamie perpétuellement, privés de tous leurs droits civils, et ne pouvant ni témoigner ni hériter.[1345] Puis, au début du 14e siècle, un propagandiste, Marino Sanudo l'Ancien (1274-c.1343), voyagea beaucoup au Proche-Orient et collecta une masse de données sur la région. Son « *Liber Secretorum Fidelium Crucis* » (Livre des Secrets des Fidèles de la Croix)[1346] fut dédié au pape Clément V en 1309.[1347] Son argument était simple : si le Sultan d'Égypte, le dirigeant le plus puissant de l'Islam à l'époque, devait s'il était privé de sa principale source de revenus, qui était le commerce, il tomberait finalement dans un état de faillite matérielle et militaire, et ainsi les chrétiens conquériraient sans difficulté la Terre Sainte.[1348] Pour appauvrir le Sultan, Sanudo proposa une interdiction du commerce avec les musulmans et un strict blocus maritime sous la direction papale jusqu'à ce que l'économie égyptienne soit détruite.[1349] Sanudo n'était pas le seul à conclure que la destruction du pouvoir économique musulman était le précurseur de la chute de l'Islam. Pratiquement tous les théoriciens (Guillaume d'Adam, Dubois, Nogaret et bien d'autres) écrivant à peu près à la même époque savaient que c'était le corollaire essentiel de l'action militaire.[1350] Le missionnaire Raymond Lull, en 1306, avertissait que si les chrétiens persistaient à acheter des épices aux Égyptiens pendant seulement six ans, puis mettaient les pieds à Alexandrie ou en Syrie, cela ruinerait le Sultan, rendant une croisade inutile.[1351]

La papauté avait également connaissance de l'histoire de l'Orient écrite par le prince arménien Hayton (Hethoun), qu'il écrivit, selon sa propre histoire, sur ordre du Souverain Pontife, alors

---

[1344] Voir : N. Housley : *Les croisades ultérieures* ; (Presse universitaire d'Oxford ; 1992).
AS Atiya : *Croisade, commerce et culture* (Oxford University Press ; Londres ; 1962).
[1345] Dans W. Heyd : *Histoire ;* Partie II; op cit; p. 25.
[1346] M. Sanudo : *Liber secretorum ...* ; édité par Bongars ; Jour de Gesta pour les Francos ; TII ; Hanovre ; 1611.
[1347] AS Atiya : *Croisade ;* op cit; p. 98.
[1348] Ibid.
[1349] Ibid. p. 99.
[1350] N. Housley : *Les croisades ultérieures* ; op cit; p. 37.
[1351] Dans W. Heyd : *Histoire* ; op cit; p. 27.

Clément V. [1352] « *Flos Historiarum Terre Orientis*, » achevé en 1307, développe la théorie de Hayton.[1353] Lui aussi recommandait, à titre préparatoire, avant toute nouvelle croisade, d'arrêter les exportations égyptiennes, ce qui conduirait à terme à un état de dénuement total.[1354] L'influence des idées de Hayton au 14e siècle ressort clairement de la popularité de son œuvre, dont les manuscrits étaient conservés dans les bibliothèques des papes, des rois et des nobles, tant en latin qu'en français.[1355] Bien que le titre de son ouvrage suggère seulement une histoire de l'Orient, il est essentiellement un travail de propagande du plus haut niveau et comprend un plan complet sur la manière de vaincre l'Islam. Après une chronique de l'histoire asiatique et tartare depuis l'époque du Christ jusqu'à son époque, Hayton exhorte tous les princes chrétiens « à prendre la croix et à sauver la Terre Sainte.[1356] » Il présente un plan élaboré dont l'adoption, à son avis, conduirait à la victoire des chrétiens. Selon Hayton, il incombe au croisé d'étudier les sources de prospérité et d'adversité dans le domaine de « l'ennemi de la foi, » afin de l'attaquer dans son moment de faiblesse. Une croisade, si elle était menée alors que des conditions défavorables régnaient au Levant, devrait se terminer par la victoire des chrétiens et la chute des « Sarrasins.[1357] » La route la plus pratique à suivre pour la flotte est la route maritime ouverte vers Chypre et finalement vers le royaume de Petite Arménie, d'où des envoyés peuvent être envoyés immédiatement pour négocier une alliance avec les Tartares et les inviter à supprimer le commerce musulman sur leurs territoires et harceler la frontière sud-est de la Syrie. Entre-temps, la flotte chrétienne pouvait bloquer les ports maritimes hostiles, tandis que les armées unies d'Europe occidentale, de Chypre et d'Arménie marcheraient vers le sud pour s'emparer d'Alep.[1358] Les chrétiens, ainsi établis dans diverses parties de la Syrie, pouvaient apprendre la manière de combattre et les tactiques des Égyptiens, et étendre leurs connaissances acquises à leurs compagnons croisés lorsque viendrait le temps du « passagium generale » final (passage général, c'est-à-dire invasion militaire par de grandes armées chrétiennes).[1359]

[1352] Hayton : *Histoire orientale ou tartare ;* tr., par N.Falcon : dans *Réception de divers voyages curieux effectués en Tartarie, en Perse et ailleurs* ; édité par M. Molther; 1529 ; Haguenau ; (désormais dénommé Hist. Orient. Falcon's ed.) ; p. 73.
[1353] De nombreuses éditions de cet ouvrage existent. Les versions française et latine figurent dans *le bras RHC* ; tome 2 ; pp. 100-1 iii et suiv. 255 et suiv. Voir *Histoire littéraire* ; tome XXV ; p. 100-1 479-5
[1354] Dans. W. Heyd : *Histoire ;* p. 27-8.
[1355] Un Père illuminé. Mme des Flos, présentée par le duc de Bourgogne à Jean, duc de Berry, à Paris le 22 mars 1403, puis déposée à la Bibliothèque royale, figure dans la Bibl Nat. sous MS. Français 12; 201.
[1356] Hist. Orient. L'édition du Faucon ; p. 73-5.
[1357] Idem ; p. 86.
[1358] Idem ; p. 87-8.
[1359] Idem ; p. 90.

Ces plans constituent les fondements théoriques des actions militaires qui suivront. Désormais, l'assaut contre le commerce maritime musulman et les villes côtières s'intensifia. Manuel Zaccaria fut chargé par les autorités ecclésiastiques de former une flotte pour surveiller la côte orientale, et en 1308, l'Ordre de Saint-Jean hérita de cette mission accordée par le Pape Clément V. En 1303, un certain Marino Bulgaro, probablement d'origine génoise,[1360] navigua les eaux autour de la Crète et poursuivaient tous les navires qui visaient Alexandrie.[1361] En 1304, la flotte pisane, renforcée par des navires génois, et probablement provençaux, prend la ville de Bône (Algérie orientale), et ravagea la côte jusqu'à Carthage.[1362] En 1308, le Pape Clément V publia un nouvel édit interdisant les échanges avec l'Orient et prévenant que tout commerçant capturé serait directement livré en esclavage.[1363] Bientôt, dix croiseurs furent envoyés dans les eaux, principalement entre l'Asie Mineure et l'Egypte, pour attaquer tout bateau marchand naviguant sur la mer et les poursuivre jusqu'aux côtes et dans les ports.[1364] Les côtes syriennes et égyptiennes ont été dévastées par des raids répétés.[1365] Les villes côtières de Beyrouth, Tripoli, Alexandrie, Rosette et Damiette ont été particulièrement ciblées. En 1363, le Roi de Chypre effectua une série d'attaques qui incendièrent Tripoli, Tortosa et Lattaquié.[1366] À l'automne 1365, une flotte européenne combinée totalisant 165 navires partit vers une cible secrète, la direction d'Alexandrie n'étant donnée qu'au dernier moment. Le 9 octobre 1365, les croisés débarquèrent et pendant sept jours ils tuèrent, pillèrent et incendièrent la ville.[1367] La capture, le pillage et l'évacuation d'Alexandrie en 1365 furent l'un des pillages les plus rentables et les plus destructeurs de l'histoire.[1368] Alexandrie avait longtemps existé dans une paix et une prospérité ininterrompues, le sac produisit un butin si immense, que des quantités considérables furent jetées à la mer.[1369]

« L'occupation de la ville n'a duré que sept jours, mais il est stupéfiant de réaliser comment, en une période aussi courte, la main de la ruine a pu dissiper une si vaste accumulation de richesse et de prospérité, résultat de siècles de paix et d'industrie » [dit Atiya].[1370]

[1360] Raynald.a.a1308, n° 34 ; Paoli, II, p. 19, 31, dans W. Heyd : *Histoire* ; op cit; p. 29.
[1361] Taff et Thom, ined., *Commémorativement* ; IL; p. 40 ; n° 176 ; dans W. Heyd : *Histoire* ; op cit; p. 30.
[1362] ML de Mas Latrie : *Traités de Paix* ; op cit; p. 8.
[1363] W. Heyd : *Histoire ;* op cit; p. 27.
[1364] Ibid. p. 28.
[1365] IM Lapidus : *Villes musulmanes ;* op cit; p. 27.
[1366] CR Conder : *Le Royaume Latin ;* op cit; p. 417.
[1367] AS Atiya : *Croisades* ; op cit; p. 100-1 103-4
[1368] N. Daniel : *Les Arabes* ; op cit; p. 308.
[1369] Ibid.
[1370] AS Atiya : *La Croisade à la fin du Moyen Âge* ; op cit; p. 367.

De terribles atrocités ont également été commises sans scrupules et sans distinction d'âge ou de sexe. Les rues étaient couvertes de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants massacrés et mutilés. Des nourrissons furent écrasés à mort contre des murs de pierre.[1371] La ville est devenue une scène d'horreur, une tombe ouverte. Parmi ceux qui avaient échappé à l'épée, les croisés emmenèrent avec eux environ cinq mille en captivité.[1372] La ville entière sentait les cadavres humains et animaux en décomposition.[1373]
Au cours des années suivantes (décembre 1366 et septembre 1367), les villes côtières égyptiennes et syriennes subirent des raids menés par le fervent monarque croisé de Chypre, Pierre Ier. [1374] En fait, les attaques furent incessantes et paralysèrent littéralement toutes les formes de commerce et d'activité maritimes ou côtiers.[1375]

La puissance ottomane naissante a également été soumise à de nombreuses attaques. Dès le début des années 1330, une large alliance de flottes et de forces fut dirigée contre les positions turques dans la Mer Égée.[1376] En 1334, à la suite de la prédication d'une croisade l'année précédente, une force composée de navires papaux, vénitiens, français, byzantins, hospitaliers et chypriotes vainquit une marine turque, tandis que les Hospitaliers, les Byzantins et les Chypriotes attaquaient le port de Smyrne (Izmir) tenu par les Turcs.[1377] Dix ans plus tard, en 1344, en réponse à une croisade prêchée en 1343, une flotte combinée papale, vénitienne, hospitalière et chypriote attaqua à nouveau Smyrne.[1378] La flotte traversa la baie jusqu'au port, et après avoir incendié la plupart des embarcations turques qui y étaient stationnées, l'armée chrétienne débarqua en toute sécurité sur l'étroite bande de terre.[1379] Les envahisseurs s'emparèrent de la ville avant de faire massacrer les musulmans parmi les habitants.[1380] Ces

---

[1371] Al-Nuwairi : *Le livre d'Al-Ilmam bil'lam* ... al-Askandaria ; tome 1 ; en 2 parties ; Berlin Mme. Alors que. 359-60 et tome 2 ; Caire; MS.; Histologie ; 1449. f. 110 ro.
[1372] AS Atiya : *La Croisade à la fin du Moyen Âge* ; op cit; p. 367.
[1373] S. Runciman : *Une histoire ;* op cit; p. 446.
[1374] Machairas; p. 102 et sous ; Machaut; p. 205 ; dans W, Heyd : *Histoire* ; op cit; p. 100-1 55-6
[1375] Voir *Barbary Pirates de cet auteur* : MSBN Books ; 2017.
[1376] PE Edbury : La politique de croisade du roi Pierre Ier de Chypre, 1359-1369 ; dans *Les terres de la Méditerranée orientale à l'époque des croisades* ; PM Hold Publisher (Aris et Phillips Ltd.; Warminster; 1977), pp. 101-116. 90-105, à la p. 91.
[1377] P. Lemerle : *L'Émirat d'Aydin, Byzance et l'Occident* (Paris, 1957), pp. 90-1
[1378] PE Edbury : La politique de croisade ; op cit; p. 91.
[1379] AS Atiya : *La Croisade à la fin du Moyen Âge* ; op cit; p. 294.
[1380] Ibid.

attaques, et d'autres qui suivirent, reflétaient la conscience que, à des fins militaires et commerciales, les Turcs, et en particulier la puissance navale turque, devaient être brisés.[1381]

Une situation similaire se dessina en Méditerranée occidentale, c'est-à-dire sur la côte nord-africaine, où les activités de croisade et de corsaire ont également fusionné. Une multitude d'ordres militaires et de flottes armées furent mis en place à cet effet. En 1317 eut lieu la nomination de Manuel Pecanha (Pessagno), un riche marchand génois, comme Amiral du Portugal.[1382] Lui et Gonçalho Pereira furent envoyés auprès du pape Jean XXII (22) à Avignon pour acquérir des fonds destinés à la construction d'une flotte destinée à être utilisée contre les musulmans, et à cet effet le pape créa l'Ordre du Christ.[1383] À cela, il transféra toutes les propriétés portugaises de l'Ordre croisé des Templiers supprimé (supprimé en 1307). Le premier chapitre de l'Ordre du Christ fut créé à Lisbonne en 1321.[1384] Cet Ordre, au siècle suivant, joua un rôle de premier plan dans l'avancée portugaise et la conquête de l'Afrique du Nord. Avant une telle conquête, qui sera examinée plus loin, et dans le but d'affaiblir l'ennemi musulman, les villes côtières musulmanes furent ravagées par une succession d'attaques militaires. Des milliers de paysans et de propriétaires fonciers de toutes conditions furent kidnappés à Gerba en 1310 et à Tripoli en 1355 par Muntaner, Roger et Philippe Doria, puis revendus en Europe comme « ignoble bétail.[1385] » Entre juin et septembre 1390 eut lieu une grande expédition contre Al-Mahdiya.[1386] C'était une alliance composée principalement de Génois et de Français, et fut bénie par le Pape Clément VII (Pape 1378-1394) et officiellement déclarée croisade.[1387] Des « gentlemens » venus de France, d'Angleterre, du Hainaut et de Flandre sont venus grossir les effectifs. La population d'Al-Mahdiya a opposé une vive résistance et la réponse armée de Tunis, Bejaia et Tlemcen a fait échouer le projet.[1388] Un traité fut conclu pour le retrait des chrétiens à condition que le Roi de Tunis paie un tribut sur quinze ans et une indemnité immédiate de 25 000 ducats.[1389]

[1381] PE Edbury : La politique de croisade ; op cit; p. 91.
[1382] A. Hamdani : La réponse ottomane à la découverte de l'Amérique et à la nouvelle route vers l'Inde ; dans *Journal de l'American Oriental Society* ; Vol 101 ; 1981 ; pp. 100-1 323-330 ; à la p. 324.
[1383] Voir l'article « L'Ordre du Christ », La Nouvelle *Encyclopédie Catholique.*
[1384] A. Hamdani : Réponse ottomane ; p. 324.
[1385] ML de Mas Latrie : *Traités de Paix,* op cit ; p. 237.
[1386] Froissart (1338 ?- 1410 ?) *Chroniques*, Liv. IV, chap. XIII, fol. 55 et suivants.
[1387] AS Atiya : *Croisade,* op cit ; p. 100-1 105-6
[1388] Ibid.
[1389] Ibid.

Ce traité était l'un des nombreux traités que les musulmans ont été contraints d'accepter afin de préserver la sécurité de leur territoire. Cela ne signifiait pas grand-chose en réalité. Les corsaires ibériques, par exemple, ne voyaient aucune raison de respecter les traités signés entre les musulmans et les Siciliens, les Portugais arguant d'un état de guerre continu avec Tunis pour justifier leurs actions.[1390] Les Portugais entretenaient la *Guerra do corso*, ou guerre corsaire en Méditerranée[1391] ; et en Méditerranée comme dans l'Atlantique, ils furent imités par les Espagnols et les Français.[1392] Les Catalans, de leur côté, attaquèrent les principautés musulmanes, y compris celles sous protection normande sicilienne, comme en 1307, lorsqu'ils ravageèrent Gerba et Pantelleria.[1393] Tout incident avec les douaniers tunisiens ou les chefs tribaux bédouins était une excuse pour reprendre les attaques contre les navires musulmans.[1394] De terribles cruautés ont été infligées aux musulmans au cours de ce processus, « qui rappellent un esprit croisé ; et même les juifs, confondus avec les musulmans, ont considérablement souffert de la haine envers les musulmans, » dit Bresc.[1395] L'État Hafside tunisien, trop faible, est devenu la proie des envahisseurs qui infestèrent son littoral et paralysèrent son activité maritime.[1396] Le Maroc, de même, a fait face à l'alliance combinée des Castillans et des Portugais qui ont vaincu les Mérinides au pouvoir en 1340 à Salado,[1397] tandis qu'une alliance castillane-génoise en 1344 a détruit sa marine.[1398]

Le pillage, la destruction et l'esclavage massif des populations locales ont ruiné les économies côtières du Maghreb pendant des siècles, jusqu'à ce que, finalement, les Maghrébins forment une puissante alliance avec les Turcs ottomans pour riposter.[1399] Même cela ne se produira qu'une fois que l'Afrique du Nord commencera à tomber sous la conquête espagnole après la chute de Grenade en 1492, et la décision des Espagnols de poursuivre de l'autre côté de la mer la « reconquista » qu'ils venaient d'achever sur le sol ibérique. Jusqu'à la formation d'une telle

---

[1390] Aca Cancileria 2833, f, 155 dans H. Bresc : Le parcours méditerranéen au miroir sicilien (XII-XV siècles) ; en *politique et société en Sicile; 12e-15e siècle* (Variorum ; Aldershot ; 1990), pp. 91-110 ; p. 97.
[1391] S. Subrahmanyam : *L'Empire portugais en Asie 1500-1700* (Longman ; Londres ; 1993), p. 38.
[1392] Ibid. p. 49.
[1393] Nicolas de Sancta Oliva, de Valence, et Sarrer de Tarragone ; ACA (Arxtiu de la Couronne d'Arago, Barcelone) Lettres Royales Jacques II 10 226 dans H. Bresc : Le Cours Méditerranéen ; op cit; p. 93.
[1394] ASP (Archives de l'État de Palerme) ; ND. A.Avril 813, 3.06. 1457 dans H. Bresc : Le Cours Méditerranéen ; op cit; p. 97.
[1395] Chancellerie ACA 2824, f. 64 v dans H. Bresc : Le cours méditerranéen à la p. 97.
[1396] H. Bresc : Le Parcours Méditerranéen ; op cit; p. 94.
[1397] S. Subrahmanyam : *L'Empire portugais* ; op cit; p. 38.
[1398] JA Robson : La flotte catalane et la puissance maritime maure ; *La revue historique anglaise* ; Vol LXXIV : (1959) : p. 386-408 ; p. 407.
[1399] H. Bresc : Le Parcours Méditerranéen ; op cit; p. 102.

alliance ottomane-nord-africaine, les principautés musulmanes poursuivaient sérieusement une politique de paiement d'un tribut à leurs voisins chrétiens en échange de protection. Le tribut payé par le royaume de Tunis à la Sicile pour protéger ses sujets des attaques des pirates siciliens,[1400] par exemple, s'élève à 34 333 besants d'or.[1401] Les princes musulmans devaient payer des indemnités exorbitantes aux Vénitiens même pour des actes d'agression causés par d'autres chrétiens contre les Vénitiens.[1402] Les archives de la Banque de Saint-Georges révèlent au 15e siècle que les Génois obtinrent en 1456 l'engagement des dirigeants tunisiens de ne pas imputer aux Corses les agissements de leurs pirates, espérant que les traités existant entre la République et le Roi de Tunis devaient protéger les Corses comme les autres sujets génois.[1403] Des paiements furent également effectués aux puissances ibériques, le traité avec Bejaia de 1314, par exemple, prévoyant un paiement au roi d'Aragon de 500 ducats par an sur le produit des « robes e mercaderies que pagaren dret en la duana de Bugia (marchandises vêtements à payer en justice à la douane de Bugia).[1404] » Les traités de 1314 et 1323 avec Tunis allouaient au roi 4 000 ducats par an sur les cotisations payées par ses sujets.[1405]

Les raids navals, le pillage et le paiement pour la protection n'étaient cependant que des expédients temporaires. Comme le fait remarquer Armesto, il était normal pour les états chrétiens hispaniques médiévaux « de recruter des voisins maures pour obtenir de l'argent de protection, » et cette relation tributaire était souvent un prélude à la conquête.[1406] Les droits de « reconquête » (re-conquista) légitimes que revendiquaient les rois chrétiens hispaniques sur les musulmans étaient universellement supposés s'étendre à l'Afrique du Nord.[1407] Cette politique est exprimée dans le *De Mysterio Cymbalorum* d'Arnau de Vilanova, écrit au plus tard en 1301, et affiné dans un programme qui comprenait la conquête de l'Afrique du Nord.[1408] Cela commença en fait en 1282, juste après la prise par les chrétiens de l'Andalousie (à l'exception de l'enclave de Grenade). Pierre III lanca une vaste armada contre Collo (Alcoll) (Algérie orientale), démontrant ainsi la force du sentiment maghrébin d'Aragon.[1409] La chronique de « Bernat Desclot » a été

[1400] Gregory : Considérations, Vol II, p. 245, dans ML de Mas Latrie : *Traités de paix,* p. 52.
[1401] ML de Mas Latrie : *Tracts de Paix*, p. 52.
[1402] Ibid. p. 171.
[1403] Ibid. p. XII.
[1404] F. Fernandez Armesto : *Avant Columbus* (MaCMillan Education ; Londres, 1987), p. 133.
[1405] Ibid.
[1406] Ibid.
[1407] Ibid.
[1408] Ibid. p. 130.
[1409] Ibid.

rédigée probablement quelques années après l'événement par un fonctionnaire de la maison royale qui a contribué à la préparation de l'expédition. Son récit peut être considéré comme représentant la version « officielle » d'Aragon :

« Le désir du roi de s'emparer de Constantine et de soumettre toute l'Afrique était authentique et défendu pour l'honneur de Dieu et pour le bien de toute la chrétienté. Si le pape lui prêtait secours, il resterait en Afrique, et ses barons se déclaraient prêts à faire venir leurs femmes et leurs enfants.[1410] »

En 1284-86, les îles tunisiennes de Gerba et de Qarqannah (Kerkennah) furent ajoutées aux domaines aragonais ; les îles étaient à juste titre qualifiées pour être considérées comme la première possession coloniale africaine d'Europe.[1411] Des décennies plus tard, au cours du 14e siècle, les dirigeants du Portugal ont sollicité des bulles papales de croisade à au moins cinq reprises pour poursuivre leurs projets de conquête du Maroc.[1412] Cette croisade ne visait pas seulement un simple contrôle territorial de certains points stratégiques en Afrique du Nord, ni un programme défensif visant à contenir une prétendue agression musulmane ou une menace de la part de ses pirates, comme le prétendent de nombreux ouvrages modernes.[1413] Comme le souligne Bishko, c'est en 1291 que le Roi Sancho de Castille conclut un nouvel accord de partage de reconquête avec Jacques II d'Aragon, qui envisageait pour la première fois la division de l'Afrique du Nord en zones castillane et aragonaise, montrant ainsi à quel point était le concept d'étendre la conquête chrétienne vers le sud, au-delà de la péninsule, jusqu'au Maghreb lui-même.[1414] Par le traité de Monteagudo (29 novembre 1291), la rivière Moulouya, qui se jette dans la Méditerranée non loin de l'actuelle frontière maroco-algérienne, fut prise comme ligne de démarcation, tout à l'ouest tombant dans la sphère de pénétration et d'éventuelle conquête future de la Castille, tout à l'est en Aragon.[1415] En 1376, le pape Grégoire XI écrivit à Ferdinand Ier du Portugal (1367-83) au sujet de la campagne planifiée par le roi contre les musulmans à Grenade et au Maroc.[1416] Pour le pape, la campagne était « une juste guerre de défense contre les

---

[1410] Ibid. p. 131.
[1411] Ibid.
[1412] S. Subrahmanyam : *L'Empire portugais ;* op cit; p. 38.
[1413] Comme par R. Mantran : L'Afrique du Nord aux XVIe et XVIIe siècles ; dans *L'histoire de l'Islam à Cambridge ;* édité par PM Holt; AK Lambton ; B. Lewis ; (Presse universitaire de Cambridge ; 1970) ; tome 2a ; pp. 100-1 238-65 ; à la p. 248. A. Hess : *La frontière oubliée* (The University of Chicago Press, 1978) , Ch . De Rotalier : *Histoire d'Alger* ; (Chez Paulin, Paris; 1841) ; tome 1 ; pp. 100-1 i-iii.
[1414] CJ Bishko : La Reconquête espagnole et portugaise 1095-1492 ; dans *Une histoire des croisades* ; (KM Setton éd. ; The University of Wisconsin Press ; 1975) ; tome 3 ; pp. 100-1 396-456 ; à la p. 435.
[1415] Ibid.
[1416] J. Muldoon : *Papes ; Avocats et infidèles ; l'Église et le monde non chrétien ; 12h50-15h50* ; (Liverpool; 1979); p. 102.

ennemis traditionnels de la foi, et le résultat d'une campagne réussie serait l'extension de l'Église dans le reste de la péninsule ibérique et en Afrique du Nord.[1417] » Le pape ordonna au roi de construire des cathédrales, des églises et d'autres institutions ecclésiastiques dans les zones reconquises.[1418] En 1390, les Génois ont fait valoir leur proposition à Charles VI en termes d'obliger les émirs de Tunis, Tlemcen et Bougie, qui dépendaient d'Al-Mahdiya pour leur approvisionnement en céréales, à devenir chrétiens :

« Et nous n'avons aucun doute… que si l'Afrique était entre les mains des chrétiens, et nous nous en emparerons, si Dieu le veut, alors ces trois rois infidèles et leurs pays seraient soit détruits, soit adopteraient la foi chrétienne, ce qui serait une grande réussite pour eux. Votre Seigneurie.[1419] »

À partir du début du 15e siècle, la couronne portugaise a obtenu une série d'importantes subventions de croisade pour soutenir son « exploration » au large de la côte ouest (marocaine) de l'Afrique.[1420] Quelques décennies plus tard, dans la première de ses bulles, *Diem diversas* du 18 juin 1452, le pape autorisa le roi du Portugal « à attaquer, conquérir et soumettre les Sarrasins, les païens et autres incroyants hostiles au Christ ; s'emparer de leurs biens et de leurs territoires ; réduire leurs personnes à un esclavage perpétuel et transférer leurs terres et propriétés au roi de Portugal et à ses successeurs.[1421] »

Cette « exportation » de la Reconquête au-delà de la péninsule ibérique se justifiait par le fait que l'Afrique du Nord avait été elle aussi une terre chrétienne.[1422] En 1486, le Marquis de Cadix déclara que Ferdinand d'Aragon devait :

« Non seulement… gagner le Royaume de Grenade, mais soumettre toute l'Afrique… et prendre la Sainte Maison de Jérusalem… et avec ses mains élevé la bannière d'Aragon sur le Mont Calvaire.[1423] »

C'était donc quasiment inévitable, note Housley :

« Que la contribution espagnole au mouvement des croisades prendrait de nouvelles formes après 1492, et qu'il serait tout à fait erroné de considérer l'élévation de la croix sur l'Alhambra, le palais royal de Grenade, comme le point final de la croisade espagnole.[1424] »

[1417] Ibid.
[1418] Idem ; p. 103.
[1419] Jean Cabaret d'Orville : *La Chronique du Bon duc Loys de Bourbon,* éd. AM Chazaud (Paris, 1876), p. 218.
[1420] N. Housley : *Les croisades ultérieures ;* (Presse universitaire d'Oxford ; 1992) ; pp. 304 et suiv.
[1421] CR Boxer : *L'Empire maritime portugais ; 1415-1825* ; (Hutchinson ; Londres ; 1969) ; p. 20.
[1422] N. Housley : *Les croisades ultérieures* ; op cit; p. 288.
[1423] Idem ; p. 390.
[1424] Idem ; p. 304.

Comme le souligne Bichko, les débarquements des troupes espagnoles en Afrique du Nord, à Melilla en 1497 sous Pierre Estopinan, à Mers-el-Kébir, Oran, Béjaia et Alger en 1505-1510 sous la direction du cardinal-régent Francis Jiménez de Cisneros et le conquistador Pierre Navarro, et en 1535 la prise de Tunis par Charles Quint « représentent la poursuite des motivations et des objectifs de la reconquête médiévale, le projet d'acquérir de « nouvelles Grenades » au Maghreb.[1425] En 1505, Cisneros, dans son ambition clairvoyante, décrivait même la prise de Mers-el-Kébir comme « la première étape de la conquête de la Grèce, de la Turquie, d'Alexandrie et de la Terre Sainte, » et en 1510 Tunis était évoquée comme une étape vers la conquête de la Grèce, de la Turquie, d'Alexandrie et de la Terre Sainte à l'Egypte et à la Palestine.[1426]

Non seulement les puissances chrétiennes étaient unies dans leur croisade, mais elles étaient également beaucoup plus fortes militairement et furent aidées par les conditions internes qui prévalaient alors en Afrique du Nord. L'Afrique du Nord était entrée au 14e siècle dans une phase de grand déclin et les petits princes étaient occupés à se battre. Comme le note Laroui, tandis que le Maghreb se détruisait dans des luttes futiles, l'Aragon, la Castille et le Portugal, aidés par les cités-états italiennes, gagnaient en force économique et militaire.[1427] Ibn Khaldoun (1332-1406), qui vécut à cette époque, reconstitua l'histoire antérieure du Maghreb à partir du 7e siècle.[1428] Il a tiré de son œuvre une théorie de l'histoire à la fois sociologique et critique. « Il était donc à la fois la conscience et la victime de son temps, » dit Laroui.[1429] Il lui semblait vivre au bout d'un monde. Il a ressenti cela et a décrit ses sentiments avec une intensité si poignante qu'aucun écrivain maghrébin n'a pu se libérer depuis d'un sentiment de catastrophe imminente.[1430] Il semble avoir pensé que :

« La race arabe était épuisée depuis longtemps et que par conséquent l'affaiblissement des Berbères signifiait la fin de toute civilisation, qu'il n'y avait aucune possibilité de renouveau de l'intérieur et que l'histoire du Maghreb était terminée.[1431] »

[1425] CJ Bishko : La reconquête espagnole et portugaise, op cit ; à la p. 455.
[1426] N. Housley : *Les croisades ultérieures ;* op cit; p. 306.
[1427] A. Laroui : *L'Histoire du Maghreb ;* (Presse universitaire de Princeton ; New Jersey ; 1977) ; p. 232.
[1428] Le lecteur est appelé Lacoste : *Ibn Khaldun ;* Nassar : *La pensée réaliste ;* Rabbin : *Théorie politique ;* Lahbabi : *Ibn Khaldoun ;* Le Mahdi. *Philosophie de l'histoire d'Ibn Khaldun.*
[1429] A. Laroui : *L'Histoire du Maghreb* ; op cit; p. 219.
[1430] Ibid.
[1431] Ibid.

Profitant de cet effondrement généralisé, les deux principales puissances chrétiennes de l'époque, l'Espagne et le Portugal, entreprirent leur projet de conquête de l'Afrique du Nord, avec la bénédiction papale.[1432] Les unes après les autres, les villes de la côte nord-africaine tombèrent aux mains des envahisseurs. En 1400, Henri III, Roi de Castille, débarqua une flotte à Tétouan (Maroc) et une grande majorité de la population fut réduite en esclavage.[1433] En 1415, les Portugais, avec une armée de plus de 50 000 hommes et une marine de plus de 230 navires, prirent Ceuta.[1434] La prise de Ceuta fut suivie en 1437 par la première croisade avortée contre Tanger ; malgré l'aide espagnole, et, sous Alphonse V l'Africain (o Africano, 1438-1481), par les saisies d'Arzila (1458).[1435] En 1471, Tanger capitule face aux Portugais.[1436] Au début du 16e siècle, sous le règne de Don Manuel, de nouvelles colonies fortifiées furent créées à Agadir (1504), Safi (1508) et Azemmour (1513), dont le but était de refuser aux dirigeants du Maroc l'accès au bord de mer et le commerce d'exportation du sucre d'Agadir et d'Azemmour.[1437] Ces conquêtes étaient considérées comme l'un des volets d'un projet d'attaque contre Jérusalem, à la suite duquel les Portugais tentèrent sans succès de prendre Mers al-Kebir (Algérie) en 1501.[1438] À la suite de la conquête portugaise, de terribles actes de cruauté furent commis sur les musulmans, et d'innombrables nombres ont été réduits en esclavage. Lorsque la ville côtière marocaine d'Asila fut prise le 28 août 1471, plus de 5 000 habitants furent réduits en esclavage.[1439]

A peine sa guerre de reconquête fut achevée sur son sol par la prise de Grenade, en 1492, que l'Espagne s'engagea dans la conquête de l'Afrique du Nord. Sous le patronage papal, l'Espagne et le Portugal sont parvenus à un accord (en 1494) pour partager les devoirs et les dépouilles en Afrique du Nord musulmane.[1440] Après avoir pris Melila en 1497, les Espagnols prirent Mers El-Kébir en 1505. En 1509, Pedro Navarro dirigea un corps expéditionnaire de 10 galères et 80 navires, 8 000 fantassins et 3 000 chevaux contre Oran, décrit comme « le principal port de

---

[1432] F. Fernández Armesto : *Avant Colomb* ; op cit; p.148.
[1433] E. Cat : *Un peu d'histoire de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc ;* Vol 1 (Alger ; A. Jourdan ; 1889), p. 225.
[1434] Ibid.
[1435] CJ Bishko : La reconquête espagnole et portugaise, op cit ; p. 448. E. Chat : *Petite Histoire* ; op cit; p. 225.
[1436] ML de Mas Latrie : *Traités de Paix* ; op cit; p. 324.
[1437] S. Subrahmanyam : *Les Portugais* ; op cit; p. 85-6.
[1438] Ibid.
[1439] N. Matar : Piraterie et captivité au début de la Méditerranée moderne : la perspective de la Barbarie ; dans C. Jowitt Editeur : *Pirates ? La politique du pillage*, 1550-1650 ; (Palgrave ; Macmillan ; 2007) ; p. 56-73 ; à la p. 56.
[1440] E. Chat : *Petite Histoire* ; op cit; p. 226-7.

commerce des le Levant.[1441] » Le cardinal Ximénès lui-même et les armateurs financèrent l'entreprise. La ville fut prise, des milliers de ses habitants furent tués et 5 000 furent transportés en Espagne avec un butin évalué à un demi-million de ducats d'or.[1442] L'année suivante, Béjaia et Tripoli tombent aux mains des Espagnols et Alger fut menacée. Depuis leur place fortifiée, le Penon, les Espagnols tiennent Alger à portée de canon.[1443] Ces occupations ont fourni des têtes de pont à partir desquelles les envahisseurs se sont déployés dans le pays et ont capturé des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants musulmans, qui ont été soit retenus captifs dans les presidios, soit transportés vers les marchés aux esclaves du continent européen et de là vers les possessions impériales de l'Atlantique, de la Floride au Brésil.[1444] La conquête de l'ensemble de l'Afrique du Nord et son expulsion de sa population musulmane n'étaient plus qu'une question de temps, à l'exception de l'arrivée inattendue sur la scène des soi-disant frères Barberousse.[1445]

C'est à Gerba, en 1510, que prit fin la facile conquête portugaise-espagnole par les frères Barbarossa : 'Arouj et Khair Eddin.[1446] Les Espagnols n'avaient pas réalisé que depuis quelques années déjà, l'île était occupée par les Turcs. 'Arouj, le dirigeant turc avait été invité par les dirigeants tunisiens pour les protéger contre les Espagnols.[1447] Bientôt, la même invitation leur fut adressée par les cheikhs d'Algérie pour qu'ils interviennent, les Turcs ottomans « étant la nation la plus redoutable de l'époque et le peuple le plus guerrier de cette époque.[1448] » En 1516, le frère aîné, 'Arouj, reprit Alger aux Espagnols.[1449] Avec l'aide des deux frères, et grâce au matériel militaire reçu de la Turquie ottomane, les Algériens repoussèrent les expéditions contre leurs villes côtières, Alger principalement.[1450] Cela a été suivi par la reprise de Bejaia, Tripoli et d'autres endroits par les marins nord-africains et ottomans au cours des décennies suivantes. Bientôt, la Méditerranée devint le théâtre d'un conflit naval entre les flottes ottomanes et

[1441] Dans G. Fisher : *Barbary Legend* (Oxford au Clarendon ; 1957), p. 34.
[1442] Ibid.
[1443] W. Spencer : *Alger au temps des corsaires* ; Presses de l'Université d'Oklahoma ; 1976 ; p. 16.
[1444] N. Matar : Piraterie et captivité ; op cit; p. 57.
[1445] J. Glubb : *Une brève histoire des peuples arabes ;* op cit; p. 262.
[1446] G. Fisher : *Barbarie* ; op cit; p. 36.
[1447] Ibid.
[1448] Ibid.
[1449] J. Glubb : *Une brève histoire des peuples arabes* ; op cit; p. 262.
[1450] CF Duro : *Armada Espanola depuis l'union des royaumes de Castille et d'Aragon ; 1476-1664 ;* 4 vol. ; (Madrid; 1895); je.
RB Merriman : *La montée de l'Empire espagnol ;* (La société Macmillan ; New York ; 1918) ; tome 2.

(principalement) algériennes d'un côté, et les flottes chrétiennes, de l'autre, luttant pendant le siècle et demi suivant.[1451]

Coïncidant avec ce combat allié nord-africain-turc, est apparu le mythe de la piraterie barbare musulmane ruinant le commerce chrétien occidental et infligeant toutes sortes de cruautés aux chrétiens.

C. Le mythe des corsaires barbaresques et les effets de la piraterie chrétienne sur l'Afrique du Nord à partir du 16e siècle

Le mythe des corsaires barbaresques (16e - 19e siècles), bien que complètement démoli par Earle,[1452] Fisher[1453] et Bono,[1454] qui se sont tous concentrés sur la question, trouve toujours ses défenseurs parmi la plupart des chercheurs, certains comme Chaudhuri, d'ailleurs ardents défenseurs. Chaudhuri parle de :

« Des corsaires musulmans d'Afrique du Nord ravagaient des zones côtières aussi éloignées que les Cornouailles et la Sicile.[1455] »

Brockelmann, pour sa part, écrit :

« Jusqu'au début du 19e siècle, les Beys de Tunisie et les Deys d'Alger, ainsi que les Qaramanlis de Tripolitaine et les dirigeants du Maroc, avaient mené avec assiduité une carrière de piraterie dirigée contre les chrétiens, considérée par les musulmans comme une guerre de foi méritoire. Les états chrétiens n'avaient jamais pu s'unir dans une action commune contre eux.[1456] »

Charles André Julien, affirme :

« De Djerba (Gerba, Jerba) au Maroc, chacun des ports constituait une sorte de république organisée pour la piraterie : Tunis, Bizerte, Bougie (Bejaia et autres orthographes), Alger, Oran, Honein, chacun à ses frais aménageait des galères qui parcouraient le Méditerranéen. Les corsaires des 14e et 15e siècles n'étaient pas de purs voleurs, comme allaient le devenir les Turcs.[1457] »

[1451] AR Lewis éd., *Le monde islamique et l'Occident* (John Wiley and Sons ; Londres ; 1970), épilogue.
[1452] P. Earle : *Corsairs of Malta and Barbary* (Sidgwick et Jackson ; Londres ; 1970), aux pp. 38-40.
[1453] G. Fisher : *Barbarie* ; op cit.
[1454] S. Bono : *I Corsari Barbareschi* (Turin ; 1964).
[1455] KN Chaudhuri : *Commerce et civilisation dans l'océan Indien* (Cambridge University Press ; Cambridge ; 1985), p. 78.
[1456] C. Brockelmann : *Histoire des peuples islamiques ;* op cit; p. 292 ; p. 397.

Cependant, cette interprétation généralisée de l'histoire est fallacieuse. Comme le note Fisher : « La déclaration de Gardiner selon laquelle les navires d'Alger et de Tunis tombaient sur tout commerce chrétien en raison d'une obligation religieuse, et la description de Yonge les décrivant comme « des ennemis de tous les pays ; le pillage était leur gagne-pain, la torture et le massacre leur amusement » sont des reflets, non pas de documents commerciaux ou autres de l'époque, mais de propagande politique périodique, renforcée par un appel aux préjugés religieux, dont notre propre histoire dans la première moitié du 17e siècle contient de nombreuses preuves.[1458] Comme le souligne Valensi, l'historiographie occidentale a déformé le tableau en présentant la prise d'Alger (par les Français en 1830) comme une victoire de la civilisation sur la barbarie et comme un nettoyage final de la Mer Méditerranée des pirates.[1459]

Un examen de l'histoire prouve une fois de plus que l'affirmation selon laquelle l'Afrique du Nord était un repaire de pirates était purement fallacieuse. Cela montre que non seulement l'Afrique du Nord était un lieu de commerce et d'échanges florissant avec l'Occident, mais aussi que c'est la piraterie occidentale qui a détruit l'économie nord-africaine.
Sur le premier point, loin d'être des repaires de pirates, Alger et Tunis étaient des escales reconnues pour la navigation chrétienne au 16e siècle.[1460] Non moins remarquable, souligne Fisher, était la concurrence pour les concessions commerciales permanentes dans ces zones.[1461] En 1482, Louis XI de France, au sujet de son héritage du comté princier de Provence, écrivit au Roi de Tunis, Bona et Bejaia, exprimant son désir de maintenir les relations commerciales qui existaient si longtemps entre leurs pays.[1462] Béjaia, pour des raisons évidentes, entretenait des liens particulièrement étroits avec la France.[1463] Tripoli était également considéré comme un poste consulaire agréable, notamment « en raison du grand respect témoigné aux chrétiens. [1464] » Tunis mérite une mention particulière comme port d'escale des navires vénitiens. Elle comptait

---

[1457] CA Julien : *Histoire de l'Afrique du Nord ;* tr., du français par J. Petrie ; (Routledge & Kegan Paul ; Londres ; 1970) ; p. 274.
[1458] CD Yonge : *The Naval History of Great Britain,* 2 vols, (Londres, 1863), I. 75. Comparez T. Carlyle, *Letters and Speeches of Oliver Cromwell,* 5 vols, (Londres, 1871-87), iv. 231, Paix avec tous les États musulmans, 17 septembre 1656 ; G. Fisher : *Légende de Barbarie ;* op cit; p. 11.
[1459] L. Valensi : *Le Maghreb avant la prise d'Alger ;* (Paris; 1969). L. Valensi : *L'Afrique du Nord avant la conquête française ; 1790-1830* ; tr. par KJ Perkins ; (Africana Publishing Company ; Londres ; 1977).
[1460] G. Fisher : *Légende de Barbarie* ; op cit; p. 100-1 123-4
[1461] Ibid.
[1462] E. Plantet : *Correspondance des Beys de Tunis et des Consuls de France, 1577-1830* ; 3 vol. ; (Paris; 1893); il. 7.
[1463] G. Fisher : *Légende de Barbarie ;* op cit; p. 23.
[1464] R. Tully : *Récit de dix ans de résidence à Tripoli en Afrique (1783-93),* (Londres 1816) ; p. 100-1 38 et

aussi certainement des ambassadeurs ou des consuls génois et siciliens.[1465] Selon un consul européen, Tunis était un modèle d'administration, et un marchand écossais nous a laissé une image très favorable de son commerce maritime et intérieur.[1466] En 1485, à un moment critique de la guerre de Grenade (1482-1492), des instructions détaillées furent envoyées concernant le retour des galères vénitiennes le long de la côte nord-africaine, avec une référence particulière à Oran et à Tunis.[1467] Peu de temps après, Henri VII (7) d'Angleterre manifesta un vif intérêt à une extrémité de la côte nord-africaine,[1468] et Jacques IV à l'autre.[1469]

Les récits des visiteurs chrétiens en Afrique du Nord soulignent également et toujours la condition hautement civilisée de la région. Léon, l'Africain (fl. 1526) qui, dans sa jeunesse, avait travaillé comme registraire médical à l'hôpital des « étrangers » de Fès, raconte son expérience personnelle du pays au début du 16e siècle. Il témoigne de :

« Civilité, humanité et honnêteté des Barbares... un peuple civil (qui) se prescrit des lois et des constitutions et est instruit dans les arts et les sciences. Même lorsqu'il réside à Rome, il parle avec une certaine nostalgie de la vie agréable dans le centre de l'Algérie et est peut-être revenu terminer ses jours à Tunis.[1470] »

La « piraterie » barbare était le résultat ou une réponse à la piraterie dont les musulmans étaient victimes et qui durait depuis des siècles.[1471] De plus, la piraterie musulmane n'a jamais été aussi destructrice et cruelle que celle des chrétiens, ni celle décrite dans l'histoire. La piraterie barbare, en effet, comme l'a démontré tout particulièrement Fisher, était (et reste encore) l'une des plus grandes légendes de l'histoire moderne pour justifier la colonisation de l'Algérie, et celle de toute l'Afrique du Nord.[1472] C'était un modèle établi bien avant ; la conquête portugaise de Ceuta en 1415, par exemple, fut imputée à la piraterie musulmane, et une justification similaire fut

---

1465 V. Vitale : *Diplomatie et consolation de la République de Gênes ; 1904-12 ;* Attaché de la Société Ligu de l'Histoire de la Patrie ; vol. 63 ; enregistre les consuls génois, etc.

1466 FO 77/3 ; 16 février 1792 ; T. MacGill : *Un compte de Tunis, de son gouvernement, etc. ;* (Glasgow ; 1811). JLM Poiret, *Voyage en Barbarie ;* 2 vol. ; (Paris; 1789). E.Plantet : Introduction aux *correspondances des beys de Tunis.*

1467 Documents d'État vénitiens ; (VSP). 1202-1509, pages 1202-1509. 7 et

1468 *Histoire politique de l'Angleterre* (*Pol. Hist*); éd. W. Hunt et R. Poole ; v.120-1 et *Mémoriaux d'Henri VII* (éd., J. Gairdner, 1858), p. 263, tous deux en

1469 Jacques IV au cardinal d'Amboise, 14 octobre 1507, et au « magnifique viro domino Philippo de Prates Cathalorum Alexandriae civitatis consuli sagaeissimo », même date, *Lettres et papiers, Richard III et Henri VII* (éd. J. Gairdner, 1861- 3),

1470 Dans G. Fisher : *Légende de Barbarie* ; op cit; p. 23.

1471 A. Mieli : *La science arabe* ; op cit; p. 45.

1472 G. Fisher : *Légende de Barbarie ;* op cit; L. Valencia : *Afrique du Nord ;* op cit.

utilisée pour les attaques espagnoles contre Mers el-Kebir et Oran au début du siècle suivant.[1473] Plutôt que la piraterie musulmane, qui ne porte que peu ou pas de preuves, toutes ces attaques avaient un seul objectif de croisade. Il suffit ici de rappeler comment, à son époque, le prince Henri le Navigateur (1394-1460) administrait l'Ordre du Christ et utilisait ses ressources tant pour le commerce maritime que pour des offensives militaires terrestres contre les musulmans.[1474] À ce titre, le Prince Henri organisa la conquête de Ceuta en 1415. À partir de cet avant-poste nord-africain, les routes caravanières marocaines et la côte atlantique devinrent les canaux de la croisade portugaise vers le sud, vers l'Afrique de l'Ouest.[1475] Gomez Eanes de Azurara, contemporain du Prince Henri, a écrit qu'Henri le Navigateur était animé « par le zèle pour Dieu, par le désir d'alliance avec les chrétiens d'Orient, par le désir de savoir jusqu'où existait le pouvoir des « infidèles, » par le désir de convertir les gens au christianisme et par le désir de combattre les Maures.[1476] Azurara omet d'ajouter que l'or, l'ivoire, les esclaves et les épices étaient également les objectifs du Prince Henri.[1477]

De même, les Français accusant la piraterie algérienne de justifier l'invasion de l'Algérie en 1830 ne reposent guère sur des bases solides, car lorsque William Shaler, le nouvel ambassadeur américain est arrivé à Alger, en 1815, il a pu constater que toute la flotte algérienne était composée de quatre frégates, cinq corvettes, un brick et une galère, soit un total de onze navires.[1478] Ceux-ci devaient subir l'anéantissement final par le célèbre bombardement d'Alger par Lord Exmouth en 1816.[1479]

Du 16e siècle jusqu'à l'époque coloniale du 19e, sous le soi-disant règne des pirates barbaresques, plutôt que la piraterie musulmane appauvrissant la navigation occidentale, c'est l'Afrique du Nord musulmane qui a été dévastée à la fois par la piraterie chrétienne en mer et expéditions militaires contre ses principaux centres de commerce côtier. À l'ouest, c'est-à-dire le Maroc d'aujourd'hui, au début du 16e siècle, des pirates chrétiens (que Hess appelle des marchands)

[1473] G. Fisher : *Légende de Barbarie* ; p. 24 ; Voir Al Djazairi : *Victoires décisives musulmanes* ; tome 4 ; op cit..

[1474] A. Hamdani : La réponse ottomane à la découverte de l'Amérique et à la nouvelle route vers l'Inde ; dans *Journal de l'American Oriental Society* ; Vol 101 ; 1981 ; pp. 100-1 323-330 ; à la p. 324.

[1475] Ibid.

[1476] Azurara, « La Chronique et la conquête de la Guinée », tr. CR Beazley et E. Prestage, dans *Readings in Medieval History,* éd. JF Scott, A. Hyma et AH Noyes (New York, 1933) pp. 568-70, également dans Brian Tierney, *The Middle Ages,* I (New York, 1970), pp. 323-25.

[1477] Ibid.

[1478] A. Hollingsworth Miller : Le point de vue d'un homme : William Shaler et Alger ; dans *À travers des yeux étrangers ;* éd. par AA Heggoy (University Press of America; 1982), pp. 7-55; à la p. 18.

[1479] C. Lloyd : *Corsaires anglais sur la côte de Barbarie* (Collins ; Londres ; 1981), pp. 163-4.

descendirent sur la côte atlantique de l'Afrique du Nord et, dès la prise d'Agadir (1505), dévastèrent la région.[1480] Ici, comme dans n'importe quelle autre partie du monde musulman, la même politique combinant zèle de croisade et destruction du commerce et de la vie économique musulmans a été mise en œuvre. Grâce à leurs fortifications côtières, les puissances occidentales ont pu verrouiller le Maroc et sécuriser les routes océaniques menant à l'Inde et au-delà.[1481] Cela a littéralement étouffé le commerce marocain vers cette destination lucrative, et vers toute autre destination d'ailleurs. Sur terre, l'écrasante supériorité militaire portugaise a vaincu l'opposition musulmane et a ainsi permis aux chrétiens d'exploiter les ressources économiques des riches plaines du Maroc.[1482] Depuis leurs bastions, les Portugais ont mené des raids contre les villes et hameaux musulmans, infligeant des destructions à grande échelle, récoltant un butin considérable et réduisant en esclavage un grand nombre de Marocains.[1483] Ce faisant, ils ont commis d'innombrables cruautés envers les Marocains. Un témoin portugais contemporain raconte la pratique privilégiée consistant à couper les enfants en deux moitiés nettes d'un seul coup d'épée.[1484] La croisade portugaise au Maroc a trouvé un écho enthousiaste dans les vers du poète et dramaturge Gil Vicente :

« Le roi de Fès s'évanouit,
Marrakech pousse de grands cris.
Car l'Afrique était chrétienne ;
Les musulmans vous l'ont volé.
Mais maintenant, Sa Majesté décide
Pour magnifier la foi,
En faisant une mosquée-cathédrale,
Par grâce divine, à Fès.
Pour la guerre, oui, la guerre incessante
C'est maintenant sa grande intention.[1485] »

[1480] AC Hess : *La frontière oubliée* (The University of Chicago Press, 1978), p. 34.
[1481] Ibid.
[1482] Voir *Chronique de Sainte-Croix du Cap de Gué* ; tr. P. De Cenival (Paris; 1934), pp. 20-159.
[1483] N. Barbour : *Maroc ;* (Thames et Hudson ; 1965) ; p. 101.
[1484] Idem ; p. 102.
[1485] Idem ; p. 99.

Plus à l'est (Algérie et Tunisie), les littoraux sont devenus des zones d'insécurité encore plus grande.[1486] Des raids sanglants, suivis de la prise de Mers El-Kébir, d'Oran, de Bejaia, de Tripoli et d'autres lieux, ont été évoqués ci-dessus. Au printemps 1530, alors qu'il s'apprêtait à quitter l'Italie pour l'Empire, l'Empereur Charles Quint (1500-1558) ordonna à l'Amiral Doria d'attaquer Cherchel, « un nid de pirates, » à une cinquantaine de milles à l'ouest d'Alger.[1487] L'expédition, lancée en juillet suivant, prend les Algériens par surprise et réussit dans un premier temps. Doria était également capable de prendre ou de détruire, presque sans tirer un coup de feu, les navires qui reposaient dans la baie.[1488] Au moment où les chrétiens se dispersaient pour piller, les Algériens, aidés par les Turcs désormais arrivés en plus grand nombre et mieux équipés militairement, les repoussèrent vers le rivage avec un grand massacre.[1489] En 1531, Alvaro de Bazan monta une grande expédition contre le Port de Honeine, à l'ouest d'Oran ; la ville fut prise, suivie du massacre de 6 000 habitants et de l'esclavage de 1 000 autres.[1490] En 1535 eut lieu la grande expédition contre Tunis dirigée par l'Empereur lui-même, Charles V.[1491] L'attaque de Tunis a été considérée comme une énième croisade ; L'empereur Charles a lancé comme cri de guerre les mots « Jésus-Christ ![1492] » Les soldats venaient de divers pays chrétiens. La prise de la ville a donné lieu à de terribles scènes de pillages, de massacres et de destructions.[1493] L'Espagnol Marmol, témoin oculaire de l'armée de l'empereur, décrit comment les croisés tuaient et pillaient partout, violant toutes les filles qu'ils pouvaient attraper, se battant dans les rues pour le butin et les femmes.[1494]« Dans les rues, on voyait des tas d'hommes, de femmes et d'enfants…[1495] » Tunis, autrefois l'une des villes les plus prospères de l'Islam, ne s'est jamais remise de l'attaque.[1496] Les trésors de l'art et de la science, dit Saladin, furent impitoyablement détruits.[1497] La grande mosquée fut transformée en un repaire pour les chevaux espagnols qui

---

[1486] J. Mathiex : Trafic humain et prix en Méditerranée aux XVIIe et XVIIIe siècles ; *ANNALES : Économies, Sociétés, Civilisations* : Vol 9; pp. 100-1 157-64 ; pp. 100-1 163-4

[1487] RB Merriman : *La montée de l'Empire espagnol* ; (Macmillan ; New York ; 1925) ; tome 3 ; p. 297.

[1488] Ibid.

[1489] CF Duro : *Armada Espanola depuis l'union des royaumes de Castille et d'Aragon, 1476-1664 ;* 4 vol. ; (Madrid; 1895) ie. pp. 100-1 161-2

[1490] RB Merriman : *La montée de l'Empire espagnol* ; op cit; p. 298.

[1491] C. De Rotalier : *Histoire d'Alger* ; (Chez Paulin, Paris; 1847) ; tome 1 ; pp. 100-1 203 suiv.

[1492] G. Welch : *Prélude nord-africain* ; (Greenwood Press Publishers ; 1ère éd . 1949) ; (éd. 1972) ; p. 402.

[1493] Ibid.

[1494] JB Wolf : *La côte de Barbarie ;* (WW Norton & Compagnie ; New York. 1979) ; p. 21 ; G. Welch : *Prélude nord-africain* ; op cit; p. 402.

[1495] Ibid.

[1496] MJ Deeb : Al-Zaytuna, dans *L'Encyclopédie d'Oxford du monde islamique moderne* ; édité par JL Esposito ; (Presse universitaire d'Oxford, 1995) ; Tome 4 ; p. 374.

[1497] H. Saladin : *Tunis et Le Caire* ; (Bibliothèque Renouard ; Paris ; 1908) ; p. 18.

déféquaient à l'intérieur, et à la suite d'un tel assaut, tous les grands chefs-d'œuvre de l'art musulman de la ville furent perdus pour l'éternité.[1498]
Six ans après Tunis eut lieu la grande expédition d'Alger (1541), dirigée par le même Charles Quint. L'expédition, commandée par l'empereur, était gigantesque par rapport aux normes de l'époque. Il se composait d'environ 500 navires, transportant plus de quarante mille hommes, chevaux, canons et approvisionnements de toutes sortes, le but étant une occupation permanente. L'armée comprenait d'importants contingents européens et des centaines de chevaliers de Rhodes, tous dirigés par certains des meilleurs officiers de l'époque.[1499] Parmi eux se trouvait Cortès, le conquérant du Mexique, revenu des Indes l'année précédente.[1500] Il y avait aussi Doria, l'officier de marine chrétien le plus célèbre de l'époque.[1501] L'expédition visait à mettre fin à la domination musulmane dans le pays, ce que Charles s'était fixé comme objectif principal. Déjà maître de Tunis, il se voyait ajouter à son titre les mots « empereur d'Afrique.[1502] » Il espérait même une victoire sans combat et était si sûr du succès que son expédition comprenait des enfants et de nombreuses femmes, dames de la cour et filles du peuple, le but étant la colonisation après la conquête.[1503] Les choses se sont déroulées autrement puisque les Algériens ont opposé une vive résistance, tandis qu'une énorme tempête a détruit l'immense armada. L'ampleur du désastre fut telle qu'outre les navires naufragés, des milliers de cadavres et de chevaux morts recouvrirent les terres depuis Dellys (à l'est) jusqu'à Cherchel à l'ouest d'Alger (une distance de près de cent cinquante milles).[1504]

Cette victoire des Algériens, suivie de la défaite portuguaise face aux Marocains à Wadi al-Makhzen en 1578,[1505] sauva l'Afrique du Nord d'une conquête définitive. Ces victoires ont également brisé définitivement la puissance espagnole et portugaise.[1506] Cependant, les attaques

[1498] Ibid.
[1499] Expédition de Charles Quint à Alger en 1541 par un anonyme ; op cit; pp. 100-1 420 suiv.
[1500] RB Merriman : *La montée de l'Empire espagnol* ; op cit; p. 336.
[1501] JM Abun-Nasr : *Une histoire du Maghreb* ; op cit; p. 169.
[1502] G. Welch : *Prélude nord-africain ;* op cit; p. 400.
[1503] Ibid.
[1504] Idem ; p. 401.
[1505] H. De Castries : *Les Sources Inédites de l'Histoire du Maroc de 1530 à 1845 (SIHM) ;* (Paris, Ernest Leroux; 1905).
WF Cook : *La guerre de Cent Ans pour le Maroc* ; (Presse Westview ; 1994). *Un discours douloureux d'une bataille des plus terribles et des plus sanglantes, livrée en Barbarie, le quatrième jour d'août dernier,* (1578, Londres, 1579), sig A55 ; et sous. Fray Luis Nieto : *Histoire véritable des dernières guerres de barbarie* ; Tr., de l'espagnol vers le français ; (Paris; 1579); Bibliothèque nationale. Estampes d'or. 48. M. Es Seghir : *Nuzhat al-Hadi* ; op cit; p. 133.
[1506] L. Valensi : *Fables de la Mémoire ;* (Le Seuil; Paris; 1992).
H. De Castries : *Les Sources Inédites ;* op cit.

contre l'Afrique du Nord et ses villes côtières ne persisteraient pas, elles proviendraient de toute l'Europe. Au cours de ce processus, des dizaines de milliers de musulmans ont été capturés et ont subi des conditions de captivité cruelles. Matar souligne comment les motifs récurrents dans les premières biographies nord-africaines modernes, les décisions jurisprudentielles, les lettres royales et autres décrivent le danger des invasions euro-chrétiennes et l'impact destructeur de la captivité sur la stabilité de la région, à la fois politique et sociale[1507] De 1495 à 1541, 9 287 Marocains furent faits prisonniers par les seuls Portugais ; et au cours des « années noires » de 1521-1522, près de 60 000 Marocains furent capturés et déportés vers l'Europe.[1508] À la fin du 16e siècle, il y avait tellement d'esclaves musulmans dans les villes portuaires de Gênes à Cadix qu'ils sont devenus un motif courant dans la peinture et la sculpture européennes.[1509] Les captifs musulmans capturés par les flottes pirates et navales européennes appartenaient à diverses nationalités : Marocains, Algériens, Tunisiens, Turcs et Arabes de Turquie et d'Égypte, de Bassorah et d'Ormuz, ainsi que des « Indiens musulmans,[1510] » c'est-à-dire des Amérindiens amenés comme esclaves en Europe et s'étaient ensuite convertis à l'Islam.[1511] En effet, et malgré l'interdiction de transporter des Morisques et des Marranes vers le Nouveau Monde, de nombreux Portugais et Espagnols y emmenaient leurs serviteurs maghrébins, captifs et esclaves.[1512] Ceux-ci ont fini par convertir de nombreux Indiens indigènes à l'Islam.

Entre-temps, tout au long du 16e siècle et par la suite, les attaques contre l'Afrique du Nord et ses navires s'intensifièrent. En octobre 1584, les Vénitiens capturèrent une galère tunisienne en route vers Tripoli, tuant tout l'équipage ainsi que 50 Nord-Africains, 75 Turcs, 74 chrétiens convertis à l'Islam et des femmes.[1513] Les corsaires armés par les chevaliers de Malte,[1514] ou battant pavillon des Deux-Siciles, harcelèrent le commerce nord-africain et entretinrent un état d'insécurité jusqu'au 18e siècle.[1515] Les Chevaliers de Malte, qui opéraient auparavant depuis Rhodes

---

[1507] N. Matar : Piraterie et captivité au début de la Méditerranée moderne : le point de vue de la barbarie dans C. Jowitt Editeur : *Pirates ?* Op cit, p. 62.
[1508] Bu Sharab : *Maghariba fi al-Burtughal* (Rabat : Kuliyat al-Adab w-al Ulum al-Insaniya, 1996), pp. 26-7.
[1509] N. Matar : Piraterie et captivité ; op cit; p. 57.
[1510] Bu Sharab, *Wathaiq wa dirasat* (Rabat : Dar al-Aman, 1997), p.147 ; et le chapitre 4 de *Maghariba fi al-Burtughal.*
[1511] N. Matar : Piraterie et captivité ; p. 60.
[1512] Louis Cardaillac, « Le Problème Morisque en Amérique », *Mélanges de la Casa de Velazquez,* 12 (1976), pp. 289-90.
[1513] W. Byron : *Cervantes : Une biographie* ; (New York ; Parangon ; 1988) ; p. 193.
[1514] Voir EW Shermerhorn : *Malte des Chevaliers* (Londres ; 1929).
[1515] L. Valencia : *Afrique du Nord ;* op cit; p. 47 ; et note 1 ; p. 100-1 54-5

jusqu'en 1522, date à laquelle les Ottomans les délogèrent, trouvèrent refuge à Malte et terrorisèrent les navires musulmans, s'emparant de centaines de navires marchands musulmans au cours des siècles jusqu'au 18e (204 navires rien qu'en 1764).[1516] À l'été 1600, aucun quartier de la Méditerranée n'était non plus à l'abri de la violence des pirates des îles britanniques : « Car cette race maudite est devenue si audacieuse qu'elle va partout sans hésitation, usant d'une cruauté barbare et coulant des navires, » a déclaré un Ambassadeur vénitien.[1517] Les Français, eux aussi, étaient impliqués et ne faisaient pas de différence entre les nationalités : tous les musulmans faisaient de bons captifs, que leur pays soit ou non en paix avec la France.[1518] Tout au long de la période moderne, les pirates français, ainsi que les Maltais et les Italiens, naviguaient sous pavillon majorquin ou portugais (comme les Majorquins naviguaient sous pavillon français et les Britanniques sous pavillon espagnol) et refusaient de faire la distinction entre les nationalités de leurs captifs d'Afrique du Nord. : s'ils étaient en guerre avec Alger, tout musulman devenait Algérien pour justifier l'esclavage.[1519]

Dans un effort pour échapper aux ravages causés par les pirates, explique Mathiex, les commerçants musulmans utilisaient les navires étrangers afin d'obtenir une protection s'ils étaient capturés par des pirates. Les pirates européens ont également trouvé des moyens de contourner ce problème, affirmant que les pavillons ne couvraient que les marchandises.[1520] Être capturé en haute mer en tant que musulman conduisait directement à l'esclavage et aux galères à perpétuité.[1521] En 1613, le scribe de la cour du prince libanais Fakhr al-Din décrit les esclaves musulmans de Livourne.

« Il y avait [écrit-il] environ trois mille esclaves, pour la plupart musulmans et quelques criminels chrétiens, tous enfermés dans des « bagnios » souterrains au-dessus desquels se trouvaient les chambres des sentinelles qui regardaient à travers les trous des plafonds. Au centre de l'un des quatre bagnios se trouvait un pilier auquel les musulmans étaient attachés et battus en guise de punition. Lorsque les navires partaient pour poursuivre leur

---

1516 Ibid.

1517 Ambassadeur de Venise en Espagne : Calendrier des documents d'État, vénitien (1592-1603) ; pp. 100-1 412-3, dans KR Andrews : Sir Robert Cecil et Mediterranean Plunder ; dans *La revue historique anglaise* ; Vol 87 (1972); p. 100-1 513-32 ; à la p. 514.

1518 N. Matar : Piraterie et captivité ; op cit; p. 66.

1519 Matar ; p. 66-7

1520 J. Mathiex : Trafic et prix de l'homme en Méditerranée ; op cit; p. 159.

1521 Ibid. p. 161. Remarque

corsaire (translittération du terme en arabe, *qars),* ils prenaient les hommes capables comme esclaves de galère.[1522] »

Les galères étaient beaucoup plus nombreuses du côté chrétien en raison de la supériorité de la marine, et ses besoins bien plus importants étaient satisfaits par des raids toujours plus nombreux contre les musulmans.[1523] Livourne (un port négrier) a prospéré grâce aux attaques contre les navires musulmans ; chaque marchand d'esclaves à la fin du 17e siècle possédait deux ou trois maisons spécialisées dans le commerce ; les plus pauvres d'entre eux avec un capital de 150.000 écus.[1524] Les captifs musulmans faisaient également partie du travail des esclaves dans l'empire européen émergent.[1525] Ce commerce était si lucratif qu'il attira des personnalités de premier plan des nations occidentales telles que Sir Robert Cecil, qui, le 12 janvier 1603, informa Sir Walter Raleigh de son intention d'investir dans un certain corsaire, l'invitant ainsi que Lord Cobham « à prendre des parts dans l'entreprise.[1526] » Dans les années 1620, les Anglais étaient si actifs dans la traite négrière que même le délégué royal anglais, John Harrison, se plaignit de leurs déprédations.[1527]

Le récit occidental de l'histoire, à de rares exceptions près, a caché cette image et a constamment soutenu que les attaques occidentales et l'occupation française ultérieure de l'Afrique du Nord étaient une réponse à la piraterie musulmane. Ce dernier argument ne tient pas lorsque, comme on le voit aujourd'hui, l'assaut chrétien s'est étendu jusqu'à l'Océan Indien, où ses objectifs traditionnels de croisade et de destruction simultanée de l'activité économique musulmane sont évidents.

D. La destruction du commerce musulman dans l'Océan Indien (1502-)

[1522] *Le Liban et l'Ahd al Amir Fakhr al-Din al-Ma'ni al-Thani,* éd. Asad Rustum et Fuad Afram al-Bustani (Beyrouth : Manshurat al-Jami'a al-Lubnaniya, 1969), p. 222.
[1523] G. Fisher : *Barbarie* ; op cit; p. 163.
[1524] Lettre du consul Cotolendy (Levourne) au ministre Maurepas, 14 février 1682 ; (*Arch. nat.* AEB1, 697).
[1525] N. Matar : Piraterie et captivité ; op cit; p. 61.
[1526] KR Andrews : Sir Robert Cecil et le pillage méditerranéen ; op cit ; à la p. 513.
[1527] N. Matar : Piraterie et captivité ; p. 57.

A l'Est, un système commercial complexe datant du 9e siècle passait par le cœur géographique du système, le pont terrestre de la Méditerranée orientale qui protégeait trois routes d'accès à l'Orient :

- Une route du nord partant de Constantinople et traversant la masse continentale de l'Asie Centrale.
- Une route centrale reliant la Méditerranée à l'Océan Indien via Bagdad, Bassorah et le Golfe.
- Une troisième route, orientée vers le sud, qui reliait le complexe Alexandrie-Le Caire-Mer Rouge à la Mer d'Oman puis à l'Océan Indien.[1528]

Que ce soit en temps de guerre ou de paix, ces routes mettaient en contact des partenaires commerciaux éloignés.[1529] Les 13e et 14e siècles furent une période de commerce intense et de libre circulation dans l'Océan Indien, et il y avait des Arabes en Chine, des Chinois dans le Golfe et des Indiens dans toutes les régions de l'Océan.[1530] Les marchands musulmans commerçaient librement avec toutes les régions de l'Inde et de la Chine,[1531] et contrairement aux Océans Atlantique et Pacifique, l'Océan Indien servait en fait de « pont entre les différentes cultures qui le bordaient, et non de barrière les séparant.[1532] » L'océan Indien, explique Arenson, « constituait un écoumène où les Arabes, les Perses, les Indiens et d'autres peuples d'Asie du Sud entraient en contact, à la fois matériellement et culturellement.[1533] » Aucune tentative n'a été faite pour contrôler l'activité commerciale, les marchands musulmans, hindous et chinois se faisant librement concurrence pour le commerce des épices de l'Inde et de l'Indonésie.[1534] L'intrusion portugaise dans la région à partir de 1498 changea tout cela. Cela à non seulement détruit les liens économiques libres entre diverses nations, mais il a également anéanti le dernier bastion de la prospérité islamique.

Néanmoins, l'intrusion portugaise a ses partisans. Longworth Dames remarque comment :
« Il est généralement admis que le commerce oriental, une fois connu la route par le Cap de Bonne-Espérance, tomba de lui-même et pour ainsi dire automatiquement entre les mains des audacieux aventuriers qui furent les premiers à faire irruption dans le pays indien. Océan... et que

---

[1528] JL Abu-Lughod : *Avant l'hégémonie européenne,* op cit ; p. 137.
[1529] Ibid.
[1530] S. Arenson : Navires et construction navale ; Mer Rouge et Golfe Persique ; dans *Dictionnaire du Moyen Âge* ; op cit; tome 11 ; pages 245 à 51 ; p. 247.
[1531] JL Abu-Lughod : *Avant l'hégémonie européenne ;* op cit; p. 274.
[1532] S. Arenson : Navires et construction navale ; p. 250.
[1533] Ibid.
[1534] DM Traboulay : *Colomb et Las Casas* ; op cit; p. 71

les richesses des Indes coulèrent désormais en un flux fluide et ininterrompu vers le Portugal et vers toute l'Europe.[1535] »

Watt, par exemple, dit :

« Les Portugais, en atteignant l'Inde, furent suivis par les Britanniques, les Français et les Néerlandais, mais sans but de conquête ou de colonisation. Leur intérêt était uniquement commercial car ils voulaient accéder aux sources d'approvisionnement en épices, produits de luxe et marchandises arrivant en Europe via les terres musulmanes de la Méditerranée orientale ; mais ils ont dû se battre face à une opposition armée contre leurs commerçants.[1536] »

C'est l'opinion partagée par presque tous les chercheurs occidentaux ou basés sur l'Occident, une opinion qui est cependant loin de la vérité.

Contrairement à l'idée reçue, les musulmans n'étaient, au début, nullement hostiles à l'idée de commercer avec les Portugais, comme le montre clairement Velho.[1537] Un commerçant musulman a déclaré aux Portugais :

« Vous devriez rendre beaucoup de remerciements à Dieu de vous avoir amené dans un pays où se trouvent de telles richesses.[1538] »

Et en effet, ce que les Portugais virent à Calicut à leur arrivée était stupéfiant : un port où le trafic maritime atteignait entre 500 et 700 navires. Les marchés de la ville regorgeaient des produits les plus riches ou les plus rares ; perles, épices, métaux précieux, qui ont tous eu les effets les plus profonds sur les Portugais.[1539] Cette richesse devait dans une très large mesure aux capacités commerciales et à l'esprit d'entreprise des musulmans. Comme l'ont rapporté Covilha et Da Gama l'ont confirmé, les commerçants et les colons musulmans contrôlaient depuis longtemps les villes et le commerce de l'Afrique de l'Est jusqu'au sud du Mozambique, et avaient également répandu la religion à travers les Indes orientales et les principautés établies.[1540] De petits sultans, généralement de race arabe ou malaise, de religion musulmane, s'installèrent comme princes marchands dans les principales îles productrices d'épices.[1541] Partout où les chrétiens allaient en Orient, ils constataient que les musulmans les avaient précédés.[1542] Sur la

[1535] M. Longworth Dames : Les Portugais et les Turcs dans l'océan Indien au XVIe siècle *: Journal de la Royal Asiatic Society (JRAS) ;* (1921) ; pp. 100-11-28; p. 2.
[1536] WM Watt : *Rencontres musulmanes-chrétiennes* (Routledge, Londres, 1991), p. 91.
[1537] A. Velho : *Roteiro du premier voyage de Basco de Gama ;* éd., Neves Aguas (Lisbonne ; 1987) ; 54-5
[1538] S. Subrahmanyam : *L'Empire portugais* ; op cit; p. 59.
[1539] W. Heyd : *Histoire* ; op cit; pp.100-1 510-11.
[1540] JH Parry : *L'ère de la reconnaissance ;* Weidenfeld et Nicholson ; Londres; 1966 ; 141.
[1541] Ibid.
[1542] Ibid.

côte de Malabar, au sud de Goa, les dirigeants des villes portuaires et la population étaient hindous ; mais leur commerce à l'étranger était principalement assuré par les Arabes et les musulmans Gujurati.[1543] Ces commerçants maritimes compétents, dit Parry,[1544] achetaient des marchandises en Inde et plus à l'Est et les revendaient à l'Ouest.[1545] Les maisons de commerce d'Arabie, d'Égypte et d'Afrique de l'Est entretenaient des entrepôts et des facteurs résidents à Malabar et payaient les dirigeants pour ce privilège.[1546] En revanche, les produits portugais, note Parry, étaient rudimentaires et peu attrayants aux yeux de l'Orient ; et on ne pouvait pas s'attendre à ce que les dirigeants locaux voient, en :
« Des équipages en lambeaux et des navires bondés et souillés par la mer, précurseurs d'une puissance qui allait conquérir la moitié de l'Est. Les Européens pourraient être momentanément dangereux ; mais aux yeux d'un hindou cultivé, c'étaient des desperados, peu nombreux, barbares, truculents et sales. Dans un commerce équitable et ouvert, les Portugais ne pouvaient donc ni rivaliser avec les Arabes ni compter sur la bonne volonté des rajas locaux. Pour profiter pleinement de leur monopole sur la route du Cap, ils devraient détruire le commerce arabe des épices par la force des armes sur mer.[1547] »

En fait, ce n'était pas seulement le commerce musulman que les Portugais avaient en vue, leur arrivée en Orient avait le même but que celui qu'ils avaient envers l'Afrique du Nord : une mission de croisade.[1548] Leur zèle de croisade était aussi ardent que leur désir de détruire le commerce musulman.[1549] Le plus grand idéologue contemporain de l'expansion portugaise, le chroniqueur João de Barros, chargé par son souverain d'écrire « sur les actes accomplis par les Portugais lors de la découverte et de la conquête des mers et des terres de l'Orient, commençait :
« C'est là que s'est élevé en terre d'Arabie ce grand Anti-Christ Muhammad, plus ou moins en l'an 593 de notre Rédemption, il a ainsi travaillé la fureur de son acier et le feu de sa secte infernale au moyen de ses capitaines et de ses Califes, qu'en l'espace de cent ans, ils avaient

---

[1543] Ibid.
[1544] Ibid.
[1545] W. Heyd ; *Histoire* ; op cit;
[1546] JH Parry : *L'ère de la reconnaissance ;* 141.
[1547] Idem ; 143.
[1548] A. Villiers : *Mers de mousson* ; *L'histoire de l'océan Indien* (Mc Graw Hill ; New York), 3 e édition ; 1952 ; p. 167.
[1549] LF : Thomaz : Factions, intérêts et messianisme. La politique de l'expansion portugaise à l'Est ; 15h00-21 ; *La Revue d'histoire économique et sociale indienne* ; xxviii ; (1991) ; 1.

conquis toute l'Arabie, une partie de la Syrie et la Perse, en Asie, et en Afrique toute l'Egypte au-delà et avant le Nil.[1550] »
C'est donc la montée de l'Islam qui, selon Barros, constitue le point de départ logique pour comprendre comment les Portugais sont arrivés en Asie.[1551]

L'arrivée des Portugais n'était que la continuation d'un plan établi de longue date visant à appauvrir le monde musulman avant sa conquête. Les travaux de Marino Sanudo, Raymond Lull, Hayton et ceux des croisades post-médiévales (1095-1291), déjà vus, préconisaient cette stratégie. Ici, une brève référence doit être faite à William Adam et à son plan visant à détruire le pouvoir économique musulman. William Adam (fl.1310), un missionnaire dominicain possédant une connaissance approfondie de l'Orient, a écrit son traité « *De Modo Sarracenos Extirpandi* » (Sur la façon de détruire les Sarrasins).[1552] Grâce à sa grande connaissance de l'Inde et de la Corne de l'Afrique, il promeut vigoureusement l'idée de placer dans le Golfe Arabe une flotte qui attaquerait et ruinerait la navigation commerciale musulmane entre l'Égypte et l'Inde.[1553] Il expliqua que détruire le commerce égyptien en Méditerranée n'était pas suffisant ; il fallait également détruire le commerce oriental musulman et commerce dans la Mer Rouge.[1554] Adam a suggéré que l'Église devrait bloquer le commerce dans l'Océan Indien avec une flotte. La flotte chrétienne trouverait des lieux d'ancrage dans la région dans l'une des nombreuses îles, où les navires pourraient également être réparés et où les marchandises pourraient être transportées.[1555] La flotte chrétienne, affirmait il, trouverait un grand soutien parmi les chrétiens locaux qui détestent les musulmans.[1556]

A l'extrême sud du Portugal, sur son lieu de méditation, Sagres, au bord de l'Océan Atlantique, le Prince Henri (mort en 1460), fils d'une mère anglaise, frère du roi portugais, note Villiers, était déjà venu à la conclusion selon laquelle « combattre les musulmans, étape par étape, port par port, plage par plage, de long en large, serait évidemment un processus long et extrêmement coûteux, si tant est qu'il soit possible. » Mais pourquoi ne pas tourner leur flanc ? Mieux encore,

[1550] J. De Barros : *Da Asia ;* Décennies I-IV ; Lisbonne; Librairie Sam Carlos ; Fac-similé de 1777-78 ; édition Regia Oficina Tipografica; (1973); i/1 : p. 1-2.
[1551] S. Subrahmanyam : *L'Empire portugais* ; op cit; p. 49.
[1552] Mme à Bale ; Ai ,28 f.232 vo-245 vo; éd. Ch. Kohler, au *Recueil des Historiens des Croisades* (*RHC), bras,* II.
[1553] Delaville Leroulx : *La France en Orient* ; op cit; p. 63.
[1554] Idem ; p. 75.
[1555] Idem ; p. 75-6
[1556] Idem ; p. 76.

pourquoi ne pas s'attaquer à la source de leur richesse à la racine ?[1557] Les Portugais, comme d'autres, avaient en effet compris que la richesse du monde islamique ne reposait pas sur le commerce et les ressources de l'Arabie, qui étaient très maigres, mais sur le contrôle des riches routes maritimes de l'Océan Indien. C'est par des mains arabes que provenaient tous les produits coûteux de l'Orient : épices, bijoux, soieries, vêtements, ivoire et encens.[1558] Les Arabes étaient assis à califourchon et contrôlaient les routes remontant la Mer Rouge et le Golfe, le trafic de mousson vers l'Inde et la Péninsule Malaise et la Mer de Chine, ainsi que les caravanes terrestres.

« C'étaient des marins intrépides et compétents. C'étaient des mathématiciens, des navigateurs et des constructeurs navals sans égal. C'étaient des marchands, des commerçants, des linguistes. Leur physique et leur endurance, issus du désert, étaient magnifiques. De plus, toutes les sources d'un riche commerce étaient entre leurs mains, aussi longtemps qu'ils pouvaient dominer les mers orientales.[1559] »

L'idée qui est venue au Prince Henri était donc de submerger la puissance maritime du monde islamique à sa source, et ce qu'il ne pouvait faire qu'en trouvant la route maritime vers l'Inde et en éliminant complètement les boutres de la Mer Rouge et du Golfe ainsi que les caravanes terrestres.[1560]

Ironiquement, comme le souligne Plumb, trouver la route vers l'Est et atteindre la source de richesse musulmane s'est produit grâce à l'expertise musulmane et juive.

« Malheureusement pour l'Orient, dit-il, les Portugais étaient les héritiers de la longue accumulation de compétences techniques de la fin du Moyen Âge. Les Arabes et les Juifs les avaient dotés d'astrolabes et de cartes ; les compétences de construction navale qui avaient été aiguisées par le grand océan dont le défi avait produit des navires qui, bien qu'encombrants selon les normes du 17e siècle, étaient des merveilles de maniabilité qui ne faisaient qu'une bouchée des jonques et des boutres de l'Océan Indien, armés comme ils étaient dotés de la meilleure artillerie que l'Europe pouvait produire….[1561] »

[1557] A. Villiers : *Mers de mousson* ; (Mc Graw Hill Book Company, Inc. ; New York ; 1952) ; p. 118.
[1558] Ibid.
[1559] Ibid.
[1560] Idem ; p. 119.
[1561] JH Plumb : Introduction dans CR Boxer : *L'Empire maritime portugais ; 1415-1825* ; (Hutchinson ; Londres ; 1969) ; pp. 100-1 xxii-xxiii.

Les Portugais mirent également en place une stratégie remarquable pour vaincre l'ennemi musulman. En 1487, le Roi Jean du Portugal envoya deux espions sur des navires musulmans en Inde.[1562] Ces deux hommes étaient Pero de Covilháo et Affonso de Paiva. Leur mission était de fournir des renseignements. Dias devait trouver la route par laquelle les navires et les marins portugais pourraient emprunter et par laquelle le message chrétien pourrait être transmis de manière plus sûre à tous les chrétiens qui vivaient dans les terres « baignées par l'Océan Indien. » Des contacts avaient été établis avec l'Abyssinie avant que les deux aventuriers portugais ne se lancent dans leur quête, et des plans avaient été formulés pour faire du mythique dirigeant chrétien d'Orient, le Prêtre Jean, un formidable allié de l'Europe chrétienne. La mission secrète de Covilhao et Paiva était de faire une bonne évaluation du commerce et de la richesse des Indes, d'informer le véritable Prêtre Jean des intentions du Roi du Portugal et d'évaluer l'aide, le cas échéant, que le Prêtre Jean pourrait apporter.[1563] Covilhao et Paiva étaient des agents expérimentés, qui parlaient couramment l'arabe et pouvaient se faire passer pour des Arabes. Ils parlaient également espagnol et italien et maîtrisaient la lingua franca générale de la Méditerranée utilisée par les marchands qui erraient ici et là sur des navires, emportant avec eux leurs marchandises. Le plan de ces deux-là était de se faire passer pour des marchands et, par tous les moyens à leur disposition, de se rendre en Inde. Le 7 mai 1487, ils furent reçus secrètement en audience royale avant leur départ.[1564] (Les aventures et les actes ultérieurs des deux hommes sont délicieusement racontés par Villiers.)[1565]

L'arrivée des Portugais dans l'Océan Indien dans les dernières années des années 1490 n'était donc ni le produit d'un instinct commercial, ni le fruit d'une coïncidence ou d'une réaction contre l'agression musulmane, comme nous le dit lamentablement Ashtor, Chaudhuri et d'autres. Comme Plumb le souligne à juste titre :
« Il n'y avait rien de hasard dans leur recherche de chemin. C'était délibéré, bien planifié, exécuté avec audace : une haute intelligence technique était mise au service de Dieu et du profit. Et le résultat fut une attaque aussi sauvage et pirate contre les empires éblouissants de l'Orient que le monde n'a jamais connu. Ce n'est cependant pas un sujet qui semble avoir ému la conscience d'un quelconque commandant portugais. Car ces Orientaux étaient des païens, des

---

[1562] A. Villiers : *Mers de mousson* ; op cit; p. 127 et suiv.
[1563] Idem ; p. 128.
[1564] Ibid.
[1565] A. Villiers : *Mers de mousson* ; op cit; p. 128 et suiv.

noirs, des Maures, des Turcs, possédant, comme l'a écrit l'un d'eux, « la méchanceté de tous les hommes méchants ».[1566] »

Le plan du souverain portugais, Dom Manuel, était de lancer une attaque sur deux fronts contre le Royaume Mamelouk d'Égypte (ou le Sultanat de Babylonie, comme l'appelaient ses partisans messianiques), avec une force attaquant via l'Afrique du Nord et l'autre via la Mer Rouge.[1567] L'aventure nord-africaine a déjà été vue. La stratégie de la Mer Rouge consistait à faire d'une pierre deux coups : un blocus de l'entrée de la Mer Rouge donnerait non seulement aux Portugais un avantage décisif sur le marché européen du poivre et des épices par rapport à leurs rivaux vénitiens (qui s'approvisionnaient via le Caire et Alexandrie), mais a également réduirait les revenus de l'État Mamelouk.[1568]

Dès le début, la mise en œuvre de cette politique a abouti à la destruction systématique de la navigation et du commerce côtier musulmans.[1569] En 1500, Vasco De Gama, « Chevalier du Christ, » bombarda Calicut pendant trois jours, avant de se lancer dans la coupe des oreilles, du nez et des mains des prisonniers puis d'y mettre le feu.[1570] Lors de ce même incident, dix navires mamelouks furent incendiés et l'année suivante, le roi du Portugal déclara que les Arabes ne seraient plus autorisés à faire le commerce des épices indiennes.[1571] Utilisant la terreur comme arme, De Gamma fit couler les bateaux des pèlerins en route vers La Mecque et les survivants furent jetés dans l'eau.[1572] Dans les années 1502-1503, un chroniqueur arabe a enregistré : « Cette année-là (Rajab), les navires des Francs apparurent en mer en route vers l'Inde, Ormuz et ces régions. Ils prirent environ sept navires, tuèrent ceux qui se trouvaient à bord et firent quelques prisonniers. Ce fut leur premier acte, que Dieu les maudisse.[1573] »

[1566] JH Plumb : Introduction ; op cit, p. xxii-xxiii.
[1567] S. Subrahmanyam : *L'Empire portugais* ; p. 100-1 50-1
[1568] LF : Thomas : Factions, intérêts et messianisme ; op cit.
[1569] CR Boxer, *Quatre siècles,* pp. 12-14 ; Fernao Lopez de Castanheda, *History of the Discovery and Conquest of India* (initialement publié en 1552), traduction anglaise, par Nicholas Lichefield, dans *A General History and Collection of Voyages and Travels,* II (Édimbourg, 1824), pp. 343- 59. Voir aussi Whiteway, *The Rise of Portugais Power in India 1497-1550 ;* (Londres, 1899).
[1570] A. Zahoor : Musulmans du sous-continent indien : http://www.minhaj-audio.net/Astro/A%20Chronology%20of%20Muslims%20in%20the%20Indian%20Subcontinent%20-%20IV%20(1700-1800%20CE) .htm
[1571] A. Hamdani : Réponse ottomane à la découverte de l'Amérique et à la nouvelle route vers l'Inde ; dans *Journal de l'American Oriental Society* ; Vol 101 ; 1981 ; pp. 323-330 ; à la p. 326. RB Serjeant : *Les Portugais au large de la côte sud-arabe* (Oxford ; 1963), p. 15.
[1572] A. Zahoor : Musulmans du sous-continent indien ; op cit.
[1573] RB Serjeant : *Les Portugais au large de la côte sud-arabe ;* op cit; p. 43.

En 1502, les Portugais, avec l'aide du roi hindou de Channor et Cochin, du sud de l'Inde, avaient déclaré la guerre aux Samuri (Zamorin) de Calicut, protecteur des marchands musulmans.[1574] Ensuite, les Portugais ont bloqué l'entrée sud de la Mer Rouge à la navigation musulmane. En conséquence, en 1504, seule une quantité suffisante d'épices pour la consommation locale arrivait en Égypte, et ce, par des itinéraires alternatifs.[1575]

En 1505, le roi du Portugal décida d'envoyer un vice-roi en Inde et Francisco de Almeida fut nommé à cette fonction importante. La politique portugaise consistait ouvertement à dominer l'Océan Indien.[1576] Ils avaient appris que les routes de la Mer Rouge et du Golfe pouvaient être « embouteillées, » car Aden était la clé de l'une et Ormuz de l'autre. Ces deux cibles finiraient par devenir des cibles principales, Ormuz devant être capturée, tandis que la capture d'Aden serait contrecarrée. Avant cela, Almeida avait érigé un fort à Kilwa et réduit Mombasa, poursuivant ainsi la politique de protection du flanc portugais en établissant des bases sur la côte de l'Afrique Orientale.[1577] C'était une question relativement simple, car les états arabes y étaient petits et divisés. Leurs ports n'étaient visités que par des navires de commerce et aucun des cheikhs de la ville n'était assez puissant pour lever sa propre flotte importante.[1578] Les Portugais attaquèrent Jeddah en 1505, mais le plan d'Almeida de conquérir La Mecque elle-même fut bloqué à la fin de 1506 par le Capitaine Mamelouk Mir Husayn Al-Kurdi, qui construisit des fortifications à Jeddah, le port de La Mecque.[1579] Ce n'était qu'un revers temporaire. Almeida avait établi un gouvernement à Cochin et un fort, ainsi que des forts à Cannanore et sur l'Île d'Anjediva. Il avait étendu la puissance portugaise à Ceylan et avait exigé que les navires musulmans obtiennent un passeport portugais avant de traverser la Mer d'Oman.[1580]

[1574] A. Hamdani : Réponse ottomane ; op cit; p. 326.
[1575] RB Serjeant, *Les Portugais au large de la côte sud-arabe*, pp. 13-21. Ce livre contient des traductions anglaises de plusieurs chroniques sud-arabes relatives à l'activité portugaise dans l'océan Indien, en particulier *Tarikh al-Shihri,* couvrant la période 1495-1592. Voir aussi OWF Stripling, *The Ottoman Turks and the Arabs (1511-1524)* (Urbana, 1942), pp. 29-30, sous l'autorité des envoyés vénitiens ; Peter Pasquali *(Lettre)* et Girolamo Priuli *(Diarii).* Voir également Sir George Birdwood, *Report on the Old Records of the India Office,* p. 167. La source contemporaine la plus importante est *la Description des côtes de l'Afrique de l'Est et de Malabar* de Duarte Barbosa (vers 1514) ; Éd. portugais. (1812) tr., en anglais par Henry EJ Stanley (Londres : Hakluyt Society, 1865) ; Johnson Réimpression (New York, 1970), p. 21.
[1576] A. Villiers : *Mers de mousson* ; op cit; p. 158.
[1577] Ibid.
[1578] Ibid.
[1579] C'est ce que rapporte Ibn Iyas, dont la dernière partie de l'histoire, couvrant la période 1501-16, est traduite en français par Gaston Wiet sous le titre : *Journal d'un bourgeois du Caire,* p. 106, et confirmé par Duarte Barbosa (Ca. 1514), op. cit., p. 24.
[1580] A. Villiers : *Mers de mousson* ; op cit; p. 160.

Pendant ce temps, aux confins sud de l'Afrique, les Portugais supprimaient les intermédiaires swahélis et les expéditeurs musulmans. Cela faisait suite à leur établissement à Sofala, le port le plus proche du Zimbabwe, en 1505, et plus tard à Tete, un port fluvial sur le Zambèze.[1581] Selon l'Abbé Reynal :

« Au milieu de tant de gloire, de richesse et de conquêtes, les Portugais n'avaient pas négligé cette partie de l'Afrique qui s'étend entre le Cap de Bonne-Espérance et la Mer Rouge, et qui, de tous temps, a été célèbre pour la richesse de ses productions. Les Arabes y étaient installés depuis plusieurs siècles ; ils avaient formé le long de la côte de Zanguebar plusieurs petits états indépendants, riches en mines d'argent et d'or. Posséder ce trésor était considéré par les Portugais comme un devoir indispensable. Conformément à ce principe, ces marchands arabes furent attaqués et soumis vers l'année 1508. Sur leur ruine fut établi un empire s'étendant de Sofala jusqu'à Melinda, dont l'Île de Mozambique devint le centre….[1582] »

Maîtres absolus des mers orientales, les Portugais extorquaient un tribut aux navires de tous les pays ;

« Ils ravagèrent les côtes, insultèrent les princes et devinrent la terreur et le fléau de toutes les nations.[1583] »

Bientôt arriva Alfonso d'Albuquerque. Il a continué et a même ajouté au zèle de croisade, à la destructivité et au contrôle portugais sur la région.[1584] A ses hommes, il insistait sur :

« Le grand service que nous rendrons à Notre-Seigneur en chassant les Maures de ce pays et en éteignant le feu de la secte de Muhammad afin qu'il ne puisse plus jamais éclater par la suite.[1585] »

Après le service rendu à Dieu, il fit allusion au service rendu à son roi « car, » dit-il :

« Je suis sûr que si nous leur retirons ce commerce de Malacca, le Caire et la Mecque seront entièrement ruinés.[1586] »

[1581] A. Pacey : *La technologie dans la civilisation mondiale*, (The MIT Press, Cambridge, Massachusetts, 1990) ; Préface, p. 71.

[1582] W. Howitt, *Colonisation* ; op cit; p. 178-9.

[1583] Ibid.

[1584] A. Villiers : *Mers de mousson* ; op cit; p. 160.

[1585] Dans KM Panikkar : *Asie et domination occidentale* (George Allen et Unwin Ltd ; Londres ; 1953), p. 49.

[1586] Ibid.

Sous Albuquerque, les attaques portugaises contre les navires musulmans et les villes côtières se sont intensifiées. Les équipages et passagers musulmans furent systématiquement massacrés.[1587] Un jour, rencontrant un navire contenant deux cent soixante pèlerins à destination de La Mecque, dont cinquante femmes et enfants, les Portugais sauvèrent et baptisèrent vingt des enfants ; le reste a été jeté dans la cale, et le navire a coulé et a été incendié.[1588] La situation dans l'Océan Indien devint bientôt aussi périlleuse pour la navigation musulmane qu'elle l'était en Méditerranée.[1589] Il est impossible de compter le nombre de bateaux musulmans attaqués, que ce soit en haute mer ou à proximité des côtes : coulés ; incendiés après que tout ait été pillé et leurs passagers et membres d'équipage massacrés.[1590] Les Portugais, note Plumb, « n'avaient aucune honte à raconter l'histoire de leur pillage. Comme ils le racontent, ils bombardèrent sous le moindre prétexte les ports riches et prospères d'Afrique, de Perse et d'Inde, incendiant les maisons, pillant les entrepôts, massacrant les habitants. Ils ont massacré des équipages de boutres musulmans capturés, en lançant certains depuis la vergue pour s'entraîner au tir, coupant les mains et les pieds des autres et envoyant un bateau rempli de morceaux au dirigeant local, lui disant de les utiliser pour un curry.[1591] »
Ils n'épargnèrent ni les femmes ni les enfants ; ils ont volé; ils ont détruit les routes établies de longue date qui, à un moment donné, reliaient l'Extrême-Orient et le monde musulman dans « un réseau de commerce mutuellement rentable et largement pacifique.[1592] »
« Et les enfants du Christ ont suivi le commerce du sang, fondant leurs églises, leurs missions et leurs séminaires, car, après tout, la rapine était une croisade : aussi grande que puisse être la récompense de Da Gama, Albuquerque, Pacheco et les autres pourraient être dans ce monde, le prochain les verrait dans une plus grande gloire.[1593] »

Les navires marchands musulmans pouvaient encore s'aventurer dans la Mer Rouge, mais dès leur entrée dans l'Océan Indien, ils étaient détruits.[1594] Ils purent difficilement trouver refuge en

---

[1587] N. Daniel : *Le Culturel*, op cit : p. 138.
[1588] Pour les cruautés des Portugais voir J. Crawfurd : *History of the Indian Archipelago* ; Archibald Constable & Compagnie; Edinbourg; 1820 ; tome 2 ; 403, et pour les Néerlandais, voir notamment II.425 suiv. et 441, dans RB Smith : *Mohammed ;* op cit; p. 34.
[1589] S. Subrahmanyam : *L'Empire portugais* ; op cit; p. 61.
[1590] W. Heyd : *Histoire ;* op cit; tome 2 ; p. 535.
[1591] JH Plumb : Introduction ; op cit; p. XXII-XXIII.
[1592] Ibid.
[1593] Ibid.
[1594] W. Heyd : *Histoire* ; op cit; p. 550.

Inde car la flotte portugaise contrôlait la zone côtière.[1595] Les navires arabes étaient si traqués, explique Serjeant, « que même les embarcations côtières devaient voler d'une crique à l'autre.[1596] » Les Portugais ont progressivement balayé les mers des flottes musulmanes organisées et détourné le commerce local et le trafic longue distance vers les navires européens.[1597] Un contemporain portugais exultant a écrit :

« Mohammed est acculé et ne peut pas aller plus loin et s'enfuit autant qu'il peut… et la vérité est que Mohammed sera détruit et il ne pourra s'empêcher de l'être.[1598] »

Les effets sur le commerce musulman furent en effet dévastateurs. Alexandrie traitait à elle seule entre 1 060 et 1 200 tonnes d'épices, dans les années 1496-98 ; entre 1501 et 1506, la moyenne est tombée à 335 tonnes.[1599] Beyrouth traitait entre 1496 et 1498 une moyenne de 270 à 420 tonnes ; entre 1501 et 1506, ce chiffre est tombé à seulement 45 tonnes.[1600]

Les dirigeants locaux du Gujarat, d'Aden et le Chérif de La Mecque ont fait appel au Sultan Mamelouk pour obtenir de l'aide,[1601] mais la flotte mamelouke a été vaincue en 1509 par Francisco de Almeida, au large de Diu dans le Gujurat, qui était occupé et où une base portugaise était établie.[1602] Goa fut prise en 1510. Déjà avant cela, Albuquerque avait établi des forteresses au large des côtes arabes, dont l'une sur l'Île de Socotra, d'où il pouvait lancer des raids dans la Mer Rouge et intercepter les cargaisons d'épices destinées à Jeddah et Suez.[1603] Les tentatives d'Albuquerque sur Aden furent des échecs, mais en 1511, les Portugais disposèrent de leurs propres postes de traite fortifiés à Ormuz.[1604] Ormuz était le marché insulaire à l'embouchure du Golfe, réputé dans la littérature des 16e et 17e siècles pour sa richesse et sa splendeur orientales.[1605] En contrôlant Ormuz, les Portugais contrôlaient le Golfe, car, jusqu'en 1515, les produits indiens remontaient par le Golfe pour atteindre le sud de l'Irak, puis étaient transportés

---

[1595] Ibid.
[1596] Sergent RB : *Les Portugais* ; op cit; p. 14.
[1597] AR Lewis : *Le monde islamique* ; op cit; Épilogue.
[1598] Dans P. Coles : *The Ottoman Impact on Europe* (Thames and Hudson; Londres; 1968), à la p. 107.
[1599] CHH Wake : Le volume des importations européennes d'épices au début et à la fin du XVe siècle ; *Revue d'histoire économique européenne* ; XV (1986); 3 ; p. 633.
[1600] Ibid.
[1601] Sergent RB : Les Portugais ; op cit., pp. 13-2 Les sources arabes contemporaines incluent Ibn al-Dayba (de Zabid, Yémen) (mort en 1537), *K. Qurrat al-Uyyun,* MS. Dar al-Kutub, Le Caire ; Abu Makhrama (mort en 1540), *Qiledat al-nahr,* dans LO Schuman, *Histoire politique du Yémen au début du XVIe siècle* (Amsterdam, 1961) ; et al-Nahrawali (mort en 1582), *al-Barq al-Yamani fi'l-Fath a1-Uthmani* (Riyad), pp. 18-2
[1602] A. Hamdani : Réponse ottomane ; op cit; p. 326.
[1603] JH Parry : *L'ère de la reconnaissance ;* op cit; p. 144.
[1604] M. Hodgson : *The Venture of Islam* (The University of Chicago Press ; Chicago ; 1974), vol 3 ; p. 21.
[1605] JH Parry : *L'ère de la reconnaissance ;* op cit; p. 144.

jusqu'en Syrie, où les Vénitiens les achetaient sur les marchés de Damas, Alep, Tripoli et Beyrouth, un trafic sous contrôle exclusivement musulman.[1606] Le contrôle d'Ormuz fut le coup fatal porté au commerce musulman.[1607]

Les Portugais avaient également compris que les musulmans devaient être chassés des grands marchés situés plus à l'est, et le plus important d'entre eux était Malacca, qui à cette époque était la clé de tout le commerce de l'Extrême-Orient.[1608] Il dominait le Détroit par lequel devaient passer toutes les relations avec l'Extrême-Orient. Albuquerque prit Malacca en 1511, et ainsi le terminus occidental du commerce chinois était aux mains des Portugais et la voie vers l'Extrême-Orient leur était désormais ouverte.[1609] De là, Albuquerque envoya des expéditions qui découvrirent les célèbres îles aux épices de Ternate et Tidore et la source des clous de girofle à Amboina.[1610] Le passage des Portugais à travers ces terres a été marqué par une destruction généralisée des économies locales et une grande terreur infligée aux habitants, y compris l'introduction de l'Inquisition dans la région.[1611]

De retour à l'ouest, Albuquerque détruisit Kameran en 1513, tuant toute sa population, avant de la raser, afin que « les Maures de Jeddah n'y construisent pas de défenses pour empêcher les futures flottes portugaises d'y débarquer.[1612] » Les villes côtières d'Hadramut subirent le même sort ; le commerce local a été détruit ; des navires furent coulés ; et les populations furent réduites en esclavage en grand nombre et vendues sur les côtes africaines.[1613] Des navires transportant des marchandises ont été attaqués ou pillés à l'extérieur de Qish, Qysay'ir, Mishaqs et Al-Hami.[1614] En 1513, Camilio Portio, au nom d'Albuquerque, adressa un discours au Pape Léon X dans lequel il dit :

[1606] W. Heyd : *Histoire ;* op cit; p. 549.
[1607] Ibid.
[1608] A. Villiers : *Mers de mousson* ; op cit; p. 163.
[1609] JH Parry : *L'ère de la reconnaissance ;* op cit; p. 144.
[1610] A. Villiers : *Mers de mousson* ; op cit; p. 162.
[1611] W. Howitt : *Colonisation et christianisme ;* (Longman ; Londres ; 1838) ; pp. 100-1 150 suiv.
Voir J. Crawfurd : *Histoire de l'archipel indien* ; tome 2 ; op cit.
[1612] E. Denison Ross : Les Portugais en Inde ; op cit; p. 556.
[1613] J. Chelhod : Les Portugais au Yémen d'après des sources arabes ; *Journal asiatique,* vol 283 (1995); pp. 100-11-18; pp. 100-1 10-11.
[1614] Ibid.

« La conquête du Royaume d'Ormuz nous ouvre la voie par laquelle la Sainte Maison de Jérusalem (le pays dans lequel notre Sauveur est né) peut à nouveau être récupérée et sauvée des mains de ces infidèles qui la possèdent tyranniquement et injustement.[1615] »

Albuquerque avait en effet conçu un plan encore plus ambitieux : traverser la Mer Rouge jusqu'à La Mecque et, après avoir conquis la ville sainte musulmane, l'échanger contre Jérusalem.[1616] Albuquerque rêvait également d'une alliance avec le roi chrétien d'Éthiopie qui avait été identifié comme le véritable Prêtre Jean[1617] et proposa même un plan grandiose visant à affamer l'Égypte en détournant le Nil via l'Éthiopie jusqu'à la mer Rouge.[1618] Il n'a pas atteint des objectifs aussi grandioses, en grande partie grâce à l'arrivée des Ottomans turcs dans la région sous le règne de Selim Ier (1512-1520). À la suite des attaques portugaises, les problèmes financiers et économiques qui en ont résulté ont rendu difficile pour les Mamelouks la construction de leur propre flotte, et ce n'est qu'après la conquête ottomane de l'Égypte en 1517 qu'un effort majeur a été fait pour contrer la menace portugaise.[1619] Comme au 12e siècle, lorsque la conquête de l'Égypte ʻoubaydi (par les généraux de Nur Eddin Zangi) avait préparé le terrain pour une contre-croisade, souligne Hamdani, de même aujourd'hui la conquête ottomane de l'Égypte mamelouke a préparé le terrain pour une confrontation avec le Portugal et l'Espagne.[1620] Entre 1517 et 1519, les Ottomans prirent l'Égypte, la Syrie et le Yémen et établirent leur souveraineté sur La Mecque. En 1534, ils prirent Bagdad et, en 1546, Bassorah. En conséquence, ils parvinrent à contrôler la Mer Rouge et le Golfe Arabe et furent ainsi en mesure de bloquer une avance portugaise depuis l'Océan Indien vers le nord jusqu'à La Mecque ou le Caire.[1621] Bien qu'ils aient réussi à contenir les Portugais, les efforts ottomans pour les chasser ont été dans une large mesure entravés par les Safavides (chiites) et certains dirigeants musulmans locaux qui

---

1615 *Les commentaires des grandes chutes d'Albuquerque,* tr. de l'édition portugaise de 1774 par W. Birch (Londres : Hakluyt Society) ; (Burt Franklin Réimpression ; New York, 1970), Vol. III, p. 175.

1616 *Les Commentaires du Grand Afonso D'Albuquerque*, Vol. III, p. 37. HV Livermore, *Une nouvelle histoire du Portugal* (Cambridge. 1967), p. 142.

1617 Christopher Bell dans son *ouvrage Portugal and the Quest of the Indies* (New York : Barnes and Noble, 1974) dit (p. 154) : ou même à Rome pour confirmer que le dirigeant de l'Éthiopie et ses sujets étaient bien chrétiens. Le *Livre de Duarte Barbosa* (éd. cité, p. 19) parle de l'Éthiopie comme du Royaume du Prêtre Jean. Cf. Père Francisco Alvares, *Le Prêtre Jean des Indes, étant le récit de l'ambassade du Portugal en Ethiopie en 1520,* trad. Lord Stanley (Londres : Hakluyt Society, 1881) ; éd. révisé, 2 vol. (Cambridge, 1961). Également *héritage de David Aethiopiae Regis ... ad Clément Pape VII,* Paris, Antonius Augerelius, c. 1531, qui dans l'éd. de Bologne de 1533 porte le nom de Prêtre Jean.

1618 OWF Stripling, *Les Turcs ottomans* op. cit., p. 34. Voir aussi H. Morse Stephens sur Albuquerque dans *Rulers of India,* 1892 ; *Imperial Gazeteer of India* (Oxford, 1907/1908), chapitre 2.

1619 S. Shaw : *Histoire de l'Empire ottoman et de la Turquie moderne*, Cambridge University Press, 1976, vol 1 ; p. 100.

1620 A. Hamdani : Réponse ottomane ; op cit; p. 327.

1621 Ibid.

s'étaient alliés aux Portugais.[1622] Shah, Bahadur, par exemple, concédèrent en 1535 aux Portugais l'Île de Diu, à partir de laquelle ils opéraient.[1623] Shah Ismail Safavid est allé plus loin. Ismail Safavi envoya des ambassadeurs auprès des rois du Gujarat, Ormuz et Bijapur, et en 1513, l'ambassadeur envoyé à Bijapur visita Albuquerque à Kannanur et l'invita à envoyer une ambassade à Ismail.[1624] L'envoyé portugais Ferreira eut de nombreux entretiens avec le Shah, qui exprima « un grand désir de destruction du Sultan et de la Maison de La Mecque.[1625] »

Ces alliances ont entravé la capacité ottomane à expulser les Portugais, mais elles ont néanmoins réussi à stabiliser la situation. Tout cela s'est fait aux dépens de l'état mamelouk chancelant. Avant l'arrivée des Ottomans, le Sultan mamelouk Qansawh al-Ghawri (1500-16) avait d'abord lancé une série de démarches diplomatiques par le biais des relations vénitiennes pour que la papauté retienne les Portugais.[1626] La réponse militaire des Mamelouks et d'autres alliés locaux s'est révélée vaine à la suite de la destruction par les Portugais de la flotte musulmane divisée à Diu en 1509.[1627] Dans une large mesure, l'échec des Mamelouks provenait de leur incapacité à rassembler une flotte puissante.[1628] Une marine forte avait avant tout besoin de bois. La Méditerranée islamique, cependant, soit était naturellement déboisée, soit avait été déboisée avant la période médiévale.[1629] L'Égypte, le centre mamelouk, était le plus aride de tous. Initialement, les chantiers navals musulmans obtenaient leur bois d'Andalousie.[1630] La reconquête chrétienne du pays au 13e siècle a fait pencher la balance de la puissance navale en Méditerranée.[1631] La papauté était consciente de cette faiblesse et a donc interdit l'exportation de bois vers le monde musulman. Les Mamelouks cherchaient à importer du bois d'Asie Mineure

---

1622 P. Brummett : Le mythe du Shah Ismail Safavi : Rhétorique politique et royauté « divine » ; dans JV Tolan : *Médiéval ;* op cit pp. 331-59.
1623 M. Longworth Dames : Les Portugais et les Turcs ; op cit; p. 16.
1624 D. Ross : Les Portugais en Inde, *The Cambridge History of India*, en six volumes, Cambridge University Press, vol 5, édité par HH Dodwell, Cambridge University Press, 1929, vol 5 ; pages 1 à 27 ; à la p. 12.
1625 Ibid.
1626 S. Subrahmanyam : *L'Empire portugais* ; op cit; p. 66.
1627 Idem ; p. 67.
1628 IM Lapidus : *Villes musulmanes* ; op cit; p. 42.
1629 OU Constable : *Commerce et commerçants en Espagne musulmane ;* (Presse universitaire de Cambridge ; 1994) ; p. 197. Sur les forêts méditerranéennes et le commerce du bois, voir R. Meiggs, *Trees and Timber in the Ancient Mediterranean World.* (Oxford, 1982) ; C. Higounet, « Les forêts de l'Europe occidentale du Ve au XIe siècle », *Settimane di studio del centro Italiano di studi sull'alto médievo.* xiii (Spolète, 1966), pp. 343-98 ; M. Lombard, « Un problème de cartographie : le bois en Méditerranée musulmane (VIIe-XIe siècles) », *Annales : ESC* 14(1959), pp. 234-54 ; M. Lombard, « Arsenaux et bois marins en Méditerranée musulmane (VIIe-XIe siècle) », *Le navire et l'économie maritime du Moyen Âge au XVIIIe siècle* éd. M. Mollat, (Paris, 1958), pp. 53-106.
1630 Bodl : a2.17 ; dans Constable ; Commerce; op cit; p. 197.
1631 OU Gendarme : *Commerce* ; op cit; p. 197.

principalement.[1632] Les flottes chrétiennes, cependant, veillaient à ce que ces cargaisons n'atteignent jamais leur destination. Les attaques contre les navires destinés à l'Égypte étaient incessantes et les pirates saisissaient constamment des cargaisons de bois, de fer, de matériel naval et de canons.[1633] En août 1510, par exemple, une flotte des Chevaliers de Rhodes poursuivit un convoi égyptien jusqu'à Iskanderoun, où elle combattit et s'empara de sa cargaison vitale de bois.[1634] La saisie constante du bois a été dévastatrice pour l'Égypte, car sans elle, comme l'observe Rosenberg, il n'y aurait pas de navires à une époque où le transport maritime jouait le rôle économique principal.[1635] Le bois était également crucial pour les transports locaux, l'irrigation et la construction, qui se sont tous effondrés suite à la perte des approvisionnements.[1636] Cela a réalisé la prédiction de la papauté selon laquelle sans ces éléments, la puissance militaire de l'Égypte et la prospérité de la population seraient brisées.[1637] Les Mamelouks dépensèrent davantage pour leur défense en mer et cherchèrent du matériel grâce à des expéditions escortées vers les côtes anatoliennes, mais cela était si pénible qu'il les saigna financièrement.[1638] Drainée à l'est dans l'Océan Indien et à l'ouest dans la Méditerranée, l'Égypte mamelouke a finalement été détruite, mais pas à cause de son manque de sens des affaires.[1639]

Albuquerque, à lui seul, aurait pratiquement détruit le pouvoir musulman à l'Est pendant son mandat de gouverneur.[1640] C'était le but ultime. Albuquerque a été honoré par son pays et par le pape.[1641] Lorsque la nouvelle de ses victoires fut reçue à Rome, le Pape ordonna qu'une procession solennelle les commémore, et il y participa lui-même, car il semblait que « de telles conquêtes avec si peu de moyens n'auraient pu être faites que par la volonté directe de Dieu.[1642] » Telle fut la dévastation causée par Albuquerque et ses successeurs, Calicut, autrefois la maison de 15 000 marchands musulmans, devint, au 18e siècle, comme l'a vu un visiteur anglais, un modeste village de pêcheurs composé de huttes basses au toit de chaume, dans lequel des restes

[1632] B. Rosenberger : La pratique du commerce ; dans *les États, les sociétés et la culture ;* op cit *;* pages 245 à 73 ; p. 254.
[1633] IM Lapidus : *Villes musulmanes* ; op cit; p. 42.
[1634] Priuli; Paoli, dans W. Heyd : *Histoire* ; op cit; p. 538.
[1635] B. Rosenberger : La pratique du commerce ; op cit *;* pages 245 à 73 ; p. 254.
[1636] W. Heyd : *Histoire* ; op cit; p. 24.
[1637] Ibid.
[1638] IM Stone : *Villes musulmanes* ; op cit; p. 35.
[1639] Ayalon dans JL Abu-Lughod : *Avant l'hégémonie européenne,* op cit ; p. 244.
[1640] A. Courtisane : *Science Nautique et Renaissance* (Coimbra ; 1974), p. 14.
[1641] A. Villiers : *Mers de mousson* ; op cit; p. 164.
[1642] Ibid.

d'Indianisés Les marchands musulmans ont continué à exploiter un commerce en voie de disparition.[1643]

La destruction par les Portugais du commerce islamique oriental est également saluée par les chercheurs modernes comme un grand succès et une preuve de l'impuissance musulmane. Chaudhuri écrit :

« Il ne fait aucun doute qu'en établissant une structure administrative dans la capitale Goa et dans d'autres possessions de moindre importance et en exerçant un contrôle quasi politique sur les commerçants de l'Océan Indien à l'ouest du Détroit de Malacca, l'Estado da India (portugais) a été étant très innovant.[1644] »

Chaudhuri salue les réalisations portugaises dans une langue qui rappelle celle du pape :

« Comment une petite nation relativement obscure, située face à l'Atlantique et en dehors du brillant courant économique méditerranéen, a-t-elle pu accéder à un tel statut ? Les historiens et chroniqueurs portugais contemporains ont décrit les premiers fidalgos de l'Est comme appartenant à une bande héroïque de conquistadors, comparable aux grands soldats espagnols du Nouveau Monde…. La clé du succès portugais dans l'Océan Indien résidait dans la valeur militaire des guerriers chrétiens sanctifiés par la bénédiction divine.[1645] »

Ashtor fait également l'éloge de « l'audace et de la capacité des Portugais.[1646] » Comme la plupart des historiens modernes, soit il ment, soit il montre son incompétence, mettant de côté la destruction du commerce musulman, et imputant l'effondrement de la prospérité économique islamique aux Mamelouks, envers lesquels il semble avoir une rancune particulière, sans même se rendre compte que le commerce musulman a également été détruit en Afrique du Nord et plus à l'est dans l'Océan Indien et l'Archipel Malais, des endroits où il n'y avait aucune présence ni influence mamelouke d'aucune sorte. Pourtant, dans son discours, il grogne :

« Les Mamelouks étaient des étrangers dirigeant des millions de personnes exclues des rangs supérieurs de la hiérarchie féodale. Ils n'avaient aucun intérêt à développer les forces économiques de leur pays. Ainsi, leur domination a dégénéré en une exploitation imprudente, qui a ruiné des pays autrefois florissants.[1647] »

Et

[1643] A. Das Gupta : *Malabar dans le commerce asiatique ; 1740-1800* (Cambridge University Press; 1967), p. 1.
[1644] KN Chaudhuri : *Commerce et civilisation ;* op cit *;* p. 71.
[1645] Idem ; p. 77.
[1646] E. Ashtor : *Un Social* ; op cit; p. 330.
[1647] Idem ; p. 280.

« Les esclaves étrangers devenus seigneurs de l'Egypte et de la Syrie s'efforçaient de s'enrichir au plus vite.[1648] »

Et

« Les autorités mameloukes ont eu recours à maintes reprises à cette méthode d'extorsion, allant même jusqu'à acquérir les marchandises par vente forcée à bas prix.[1649] »

Et ainsi du dernier paragraphe de son livre :

« Ce fut la fin de ce qui fut autrefois la fleur de la civilisation en Asie Occidentale et dans le Monde Méditerranéen. L'économie florissante du Proche-Orient a été ruinée par la rapacité militaire et ses grandes réalisations civilisatrices ont été détruites par l'incapacité d'adopter de nouvelles méthodes de production et de nouveaux modes de vie.[1650] »

L'historien arabe Charles Issawi va plus loin, accusant les musulmans de leur « incapacité » à faire du commerce, ce qui, selon lui, « était lié à la structure sociale de la région.[1651] » Il cite cette autre lumière des études islamiques, Mantran, qui soutient :

« Un aspect du déclin des normes morales était l'arrogance des musulmans envers les autres confessions et cultures… Leur manque de curiosité et leur esprit de clocher né d'un sentiment de supériorité peuvent être mesurés par le petit nombre de voyageurs musulmans en Europe au 16-18ème siècle et en constatant que les Turcs et les Arabes ne pensaient pas à se rendre dans les pays infidèles pour faire du commerce, laissant tout au plus les Européens venir vers eux.[1652] »

Ce qui, bien sûr, est historiquement faux, car, comme nous l'avons amplement montré et comme le démontre également la première partie de cet ouvrage, aucune nation n'a fait de commerce aussi largement que les musulmans, allant jusqu'en Chine et établissant des colonies commerciales en Inde, Ceylan, les Indes orientales et la Chine, et plus tôt que toute autre nation, dès la fin du 8e siècle.[1653] Le commerçant musulman, avant tout le monde, parcourait de longues distances, par mer, mais aussi à travers les déserts, via des caravanes, à la poursuite du commerce. Il l'a fait à une époque où les Tartares, les voleurs, les meurtriers, les croisés et les pirates infestaient sa route. Le commerçant musulman était conscient, note Rosenberger, des risques pris en cherchant fortune dans des lieux lointains, sur des routes dangereuses, mais

[1648] Idem ; p. 283.
[1649] Idem ; p. 320.
[1650] Idem ; p. 231.
[1651] C. Issawi : Le déclin du commerce au Moyen-Orient ; dans *The Global Opportunity*, éd., par FF Armesto ; op cit; 100-1 133-54 ; à la p. 154.
[1652] R. Mantran ; Istanbul ; p. 604 en C. Numéro : Le déclin ; op cit; pp. 100-1 140-1
[1653] W. Heyd : *Geschichte ;* op cit *;* Vol 1 ; p. 28.

certains voyages d'affaires étaient étonnants.[1654] En Chine, Ibn Battuta rencontra des marchands non seulement indiens, mais aussi venant d'aussi loin que Ceuta au Maroc.[1655] Aucun marchand occidental ou autre n'égalerait l'entreprise de ce prospère marchand musulman du 12e siècle qui possédait trois entrepôts : un sur la Volga, un dans l'oasis de Boukhara et un à Gujerat, dans l'ouest de l'Inde.[1656]

C'est également une grande erreur de prétendre que les musulmans ne voulaient pas établir une présence commerciale en Occident. Ils y étaient, comme le souligne Denett, très enthousiastes, mais en furent empêchés dès l'époque de Charlemagne (vers 800).[1657] Même des siècles plus tard, ces tentatives furent férocement contrecarrées, comme en témoigne le massacre par une foule locale de la mission commerciale algérienne à Marseille en 1620.[1658] La vue des musulmans dans la majeure partie de la chrétienté occidentale était considérée comme une abomination, et les pays (tels que l'Espagne et la Sicile) qui permettaient une présence musulmane ont fait l'objet d'une grande colère papale.[1659] Le sac de Constantinople en 1204 lui-même a commencé après que les croisés occidentaux ont trouvé des musulmans en train de prier dans une mosquée de la capitale, un spectacle qui les a encore plus indignés que « l'hérésie » grecque.[1660] La politique (qui a duré jusqu'au 19e siècle), observe Valensi, consistait à empêcher les musulmans d'établir une présence marchande au nord de la Méditerranée en massacrant les marchands en haute mer et dans leurs quartiers sur la côte européenne.[1661] Que ce soit à l'Est ou à l'Ouest, la politique consistait à affaiblir le monde musulman avant ou à titre préliminaire à sa conquête. Ce projet avait atteint, au 17e siècle, son stade final.

E. L'encerclement du monde musulman et la fin de son pouvoir (17e siècle et suiv.)

[1654] B. Rosenberger : La Pratique du Commerce ; op cit; p. 250.
[1655] Ibid.
[1656] E. Sims : Commerce et voyages : marchés et caravansérails ; dans G. Michell éd. *Architecture du monde islamique* ; (Thames et Hudson ; Londres ; 1978) ; pages 97 à 111 ; à la p. 106.
[1657] DC Denett : Pirenne et Muhammad, dans *Bedeutung,* op cit ; pages 120 à 59 ; à la p. 125.
[1658] G. Fisher : *Barbarie* ; op cit; p. 185.
[1659] JP Lomax : Frédéric II, ses Sarrasins et la papauté, dans *Perceptions chrétiennes médiévales de l'Islam,* édité par JV Tolan ; (Routledge ; Londres ; 1996) pp. 175-97.
[1660] W. Durant : *L'ère de la foi* ; op cit; p. 604.
[1661] L. Valensi : *Afrique du Nord* ; op cit; pp. 54 et suiv.

Au début du 17e siècle, partout où l'on regardait, à l'exception de la Turquie ottomane, on voyait un monde musulman en déclin. Même l'Inde moghole, bien que hautement civilisée, manquait de force militaire, notamment d'une force navale adéquate, nécessaire pour faire face aux menaces croissantes. Au cours de ce siècle, note Russell :
« Les faiblesses croissantes du monde islamique étaient masquées par la puissance imposante de l'Empire Ottoman, qui était encore capable d'avancer jusqu'aux murs de Vienne (1683) et de maintenir son emprise sur la plus grande partie de l'Europe du Sud-Est. Mais les changements essentiels dans les rapports de force réels avaient déjà eu lieu. Avec la consolidation de la présence portugaise, puis hollandaise et anglaise en Asie et en Afrique, le pouvoir islamique fut effectivement encerclé.[1662] »

En Extrême-Orient, à la suite des Portugais, les Hollandais arrivèrent et sous leur domination, le sort des îles fut assez similaire à celui des Portugais. Les Îles Banda ont été conquises par le Néerlandais Coen en 1621. Les habitants ont été tués ou réduits en esclavage et les terres ont été réparties entre les serviteurs et les mandataires de la Compagnie Néerlandaise des Indes Orientales.[1663] En 1650, un soulèvement contre les facteurs hollandais à Ternate, où ils avaient été initialement accueillis comme alliés contre Tidore, conduisit à des représailles. Et en 1657, le Sultan, en échange d'une pension hollandaise, interdit la culture des épices dans toutes les îles qui lui étaient soumises, accordant à la place le monopole à la Société (néerlandaise).[1664] Après la prise de Macassar en 1669 par une flotte hollandaise et une importante force de mercenaires buginais, le Sultan fut contraint de donner à la Compagnie le monopole des exportations et des importations.[1665] En 1675, les Néerlandais intervinrent dans un conflit de succession à Mataram et obtinrent du vainqueur qu'il ferme les ports vassaux à tous les autres étrangers, accordant le monopole du commerce de l'opium et cédant une étendue considérable de territoire de production de riz à la Compagnie. En 1680, ils se brouillèrent avec Bantam, et après avoir infligé une défaite navale écrasante au Sultan, ils le forcent à abandonner ses prétentions territoriales, à accorder le monopole du poivre aux Néerlandais et à fermer ses ports aux autres étrangers.[1666] À la fin du siècle, la Compagnie contrôlait tous les ports de Java et possédait une vaste étendue de

---

[1662] GA Russell : Introduction : Le dix-septième siècle : l'ère de l'arabe ; dans GA Russell ed : *L'intérêt arabe des philosophes naturels dans l'Angleterre du XVIIe siècle ;* (EJ Brill ; Leyde ; 1994) ; à la p. 7.
[1663] JH Parry : *L'ère de la reconnaissance ;* op cit; p. 251.
[1664] Ibid.
[1665] Ibid.
[1666] Idem ; p. 252.

territoire d'un océan à l'autre. De nombreux princes maritimes et leurs sujets, désormais appauvris, se lancèrent dans la piraterie ; mais aucun n'était assez fort pour défier directement la Compagnie. La voie était ouverte à une annexion généralisée et au développement d'un grand empire territorial.[1667]

Le 17ème siècle a également vu le point culminant de l'offensive contre l'Afrique du Nord. Les attaques, prétendument en représailles aux provocations des pirates, sont devenues incessantes. En 1607, les chevaliers anglais et toscans de Saint-Étienne débarquèrent à Bona (dans l'est de l'Algérie), tuèrent d'innombrables habitants, saccagèrent la ville et emportèrent un immense butin, dont 1 500 captifs.[1668] En 1627, les habitants de Salé (Maroc) écrivirent au Roi Charles Ier pour se plaindre des déprédations commises par le capitaine anglais Neaston ; trois ans plus tard, ils se plaignirent à nouveau.[1669] Quelques années plus tard, des navires anglais attaquèrent les côtes algériennes dans un acte de guerre que le captif anglais Francis Knight imputait entièrement à ses compatriotes :

« Je suis certain que la dernière paix a été rompue par les Anglais, par lesquels ceux d'Alger ont reçu de nombreuses blessures et les ont subies longtemps avant de chercher la moindre vengeance.[1670] »

Les Français lancèrent également de féroces attaques contre les ports maritimes d'Afrique du Nord.[1671] En 1663, ils dévastèrent le port de Jijel, dans l'est de l'Algérie, et huit ans plus tard, en mai 1671, ce furent les Britanniques qui attaquèrent la ville de Bejaia (peut-être le centre commercial le plus important d'Algérie à l'époque).[1672] Le commandant de la flotte britannique en Méditerranée, Sir Edward Spragg, a décrit comment ses pompiers ont placé tous les navires à Bejaia :

« En flammes…. Les châteaux et la ville [sont] misérablement déchirés, avec un nombre infini d'habitants tués et blessés, et ce qui est arrivé très heureusement pour seconder ce succès, c'est que toutes les poitrines de leurs chirurgiens ont été brûlées à bord de leurs navires, qu'ils n'ont pas le moindre médicament pour panser une plaie.[1673] »

[1667] JH Parry : *L'ère de la reconnaissance ;* p. 252.
[1668] G. Fisher : *Légende de Barbarie* ; op cit; p. 153.
[1669] H. De Castries : *Les Sources Inédites de L'Histoire de Maroc* : Archives et Bibliotheques D'Angleterre (Paris : Paul Geuthner, 1918-36), 3 : 75-7 ; 3 : 91-3.
[1670] Francis Knight, *Une relation de sept ans d'esclavage sous les Turcs d'Argeire, subie par un marchand captif anglais ;* Londres, 1640, p. 34.
[1671] P. Earle : *Corsaires de Malte* ; op cit; p. 15.
[1672] G. Fisher : *Légende de Barbarie* ; op cit; p. 237 ; p. 243-4.
[1673] CSPD, Charles 11, janvier à novembre 1671, 11 : 235.

Alger subit elle aussi des attaques incessantes. En 1683, ce sont les Français qui lancent une attaque dévastatrice contre la ville.[1674] Le consul anglais Philip Rycault rapporta le 16 août de la même année que la flotte française avait lancé 4000 bombes et causé des dégâts à environ 800 maisons et magasins, en plus de 4 navires, fusées et une galère qui furent coulés.[1675] Le captif Joseph Pitts a confirmé les destructions, affirmant que les rues et les quartiers ne pouvaient plus être reconnus après le bombardement.[1676] Un autre bombardement par l'Amiral français D'Estrées en 1688 fut le pire que la ville ait subi avant l'attaque de Lord Exmouth en 1816.[1677] Du côté marocain, la situation était tout aussi désespérée et, vers 1650, la région s'appauvrissait économiquement alors que le trafic transsaharien, qui l'avait soutenu, était détourné vers les navires européens opérant le long de la côte atlantique de l'Afrique de l'Ouest.[1678]

Tout au long du 18e siècle, les attaques contre les navires musulmans en Méditerranée se sont considérablement intensifiées. Il est tout à fait inutile de faire la chronique de telles attaques, les chiffres à eux seuls soulignant l'ampleur du problème. Des corsaires portant la croix attaquèrent des bateaux musulmans sans aucune distinction de nationalité, en 1764, attrapant 204 navires (Algériens, Tunisiens et Tripolitains) ; 2 en 1770 ; 94 en 1775 ; 240 en 1780 ; et 157 en 1785.[1679] En résumé, Mathiex note que les économies maghrébine et turque ont été saignées juste au moment où l'Afrique du Nord et le Levant s'éveillaient au grand commerce maritime.[1680] Les entreprises islamiques de commerce maritime disparaissent dès leur création.[1681]

La politique était de briser tous les efforts musulmans visant à établir des flottes commerciales ou à réussir des échanges commerciaux, comme le souligne Valensi.[1682] Les attaques de pirates chrétiens étaient le principal moyen utilisé. Alors que les corsaires chrétiens s'attaquaient aux navires marchands musulmans, les musulmans ne pouvaient pas attaquer les navires anglais ou français en raison des traités conclus avec la « Barbarie » (Algérie, Tunisie et Libye) et avec la

---

[1674] N. Matar : Introduction ; dans *Piraterie, esclavage et rédemption* ; op cit; p. dix.
[1675] Documents d'État (SP) : 71/2/1138.
[1676] N. Matar : Introduction ; op cit; p. 11.
[1677] C. Lloyd : *Corsaires anglais* ; op cit; p. 136.
[1678] AR Lewis : *Le monde islamique* ; op cit; Épilogue.
[1679] L. Valencia : *Afrique du Nord ;* op cit; p. 48.
[1680] J. Mathiex : Trafic ; op cit; p. 100-1 163.
[1681] Idem ; pp. 100-1 163-4
[1682] L. Valencia : *Afrique du Nord* ; op cit; p. 47.

Turquie.[1683] D'un côté, les Français ont conclu des traités de paix avec les gouvernements musulmans, tandis que de l'autre, ils ont financé et encouragé les Chevaliers de Malte et d'autres à attaquer les navires musulmans.[1684] Écrivant le 4 janvier 1729 au Bailly de Froullay, commandant des galères de Malte, le Ministre Français de la Marine ordonna que deux navires pirates soient armés contre Tripoli par des Maltais ou des capitaines d'autres nations habitués à envoyer des corsaires contre les musulmans sous le drapeau maltais :
« Il est important [a insisté le Ministre] que toute la mission soit menée sans la moindre implication française… Ni les représentants français à Malte, ni l'Ordre de Versailles, ni le Grand Maître de Malte ne devraient avoir connaissance d'une quelconque implication française. [L'urgence de l'affaire était telle que] un fonds compris entre 30 000 et 40 000 est à la disposition du Bailly pour susciter l'intérêt de n'importe quel parti. Il ne sera pas nécessaire de fournir des reçus pour les dépenses ou les paiements à ces capitaines.[1685] »

Les corsaires qui attaquaient les navires musulmans opéraient sous plusieurs pavillons, dont celui du Roi de Pologne et du Prince de Monaco.[1686] En 1728, Billon de Canserille met son expérience de l'Orient à la disposition du Ministre Français :
« Donnez des passeports et des brevets aux Français (des rois d'Espagne et du Portugal), afin qu'une multitude de navires puissent naviguer et poursuivre tous les Turcs du Levant et de Barbarie, sous pavillon étranger. J'ai vu, dit-il, vers la fin du siècle précédent, plus de trente navires, français ou appartenant à d'autres nations, pourchasser tous les Turcs, soit ceux du Levant, soit ceux de Barbarie, sous les pavillons des rois d'Espagne, du Portugal, de Malte, de Monaco, de Sovoie et d'autres républiques et princes d'Italie. J'ose affirmer que le commerce de Marseille n'a jamais autant prospéré qu'à cette époque. Il est vrai que tous les Turcs, commerçants ou simples passagers, du Levant à la Barbarie, se déplaçaient d'un endroit à l'autre sauf sur les navires français parce qu'ils craignaient les corsaires de toutes les nations qui les insultaient, leur volaient leurs biens et les asservissaient chaque fois qu'ils les rencontraient à bord de navires d'origine turque, orientale ou africaine.[1687] »

1683 P. Earle : *Corsaires de Malte et de Barbarie* ; op cit; p. 100-1 38-4
1684 Idem ; p. 97 et suiv.
1685 *Archives nationales, Affaires étrangères* (*ANAE*) BI 1093 ; Correspondance consulaire ; Tripoli de Barbarie.
1686 Pavillon de Monaco : ex. 1717, *Archives nationales, Affaires étrangères* (*ANAE*) ; BI 816 ; (Pologne : 1686) (*RÉPONSE*) BI. 1751 ; *ANAE* BI 820.
1687 *ANAE* BI 1092 ; Correspondance consulaire Tripoli de Barbarie ; 31 décembre 1728.

Chaque fois qu'une augmentation de l'activité commerciale musulmane était signalée quelque part, note Mathiex, des « hommes d'affaires » marseillais finançaient l'envoi de corsaires maltais dans la région afin de nettoyer la zone de toute navigation musulmane et de rétablir le monopole en faveur des chrétiens.[1688] En 1790, le chargé d'affaires français à Malte, le chevalier de Seytres-Caumont, déclarait :
« La prospérité continue du commerce de Marseille, qui donne à l'Ordre de sérieux signes d'inquiétude à son égard, exige que nous essayions d'empêcher les Turcs de transporter leurs marchandises sur leurs propres navires, les maintenant ainsi dépendants de nous.[1689] »

Le Grand Maître considérait également que la navigation française et la piraterie maltaise travaillaient ensemble, car cette dernière obligeait les Turcs à voyager sous pavillon français de peur d'être attrapés par des corsaires maltais.[1690] Il existe d'innombrables idées similaires exprimées tout au long de cette période, que l'on retrouve dans des mémoires secrètes ou dans des correspondances.[1691] La chasse aux navires commerciaux musulmans, comme le souligne Mathiex, était donc une politique française constante en Méditerranée.[1692] En conséquence, comme le souligne Emerit, les chrétiens ont non seulement obtenu un monopole sur la navigation commerciale, mais ils ont également imposé aux utilisateurs musulmans des frais très élevés pour leurs services, qui compensaient à peine les biens achetés chez eux.[1693] Pendant ce temps, les commerçants d'Afrique du Nord, qu'ils soient musulmans ou juifs, souligne Valensi, étaient mal vus au nord de la Méditerranée, où l'intention est restée d'empêcher la création d'une flotte marchande musulmane, et les musulmans et les juifs ont été constamment harcelés à leur arrivée du côté européen.[1694] Les envoyés et les émissaires n'acceptaient pas toujours de voyager sur les terres des chrétiens, et les humiliations et les violences auxquelles ils étaient parfois confrontés restaient gravées de manière indélébile dans leur mémoire.[1695]
C'était partout la même image. Le long de la côte est de l'Afrique, dans l'Océan Indien, la piraterie chrétienne avait fait disparaître les villes islamiques, tandis que la navigation

---

[1688] J. Mathiex : Sur la marine marchande barbare au XVIIIe siècle ; dans *Annales ESC* ; tome 13 ; 1955 ; 100-1 87-93, à la p. 88.
[1689] Chevalier de Seytres-Caumont au Ministre de la Marine, 26 janvier 1790, *ANAE,* BI324 ; fols : 306-309.
[1690] Déclaration du Grand Maître de Malte au Chargé d'Affaires français à Malte ; 18 mars 1790. *UN AUTRE*, 824 ; fols 320-599.
[1691] Voir *ANAE* BIII 241 ; ou la lettre de Bailly de Mesmes du 19 janvier 1741, *ANAE* BIII, 484.
[1692] J. Mathiex : Au sud la marine barbare en marche ; op cit; p. 90.
[1693] M. Emerit dans J. Mathiex : Southern Navy ; p. 93.
[1694] L. Valencia : *Afrique du Nord* ; op cit; p. 100-1 58-9
[1695] N. Matar : Piraterie et captivité ; p. 62.

musulmane de la Mer Rouge, du Golfe et d'Hadramath, autrefois florissante, était désormais réduite à un trafic sans importance.[1696]

L'effort destructeur est allé une fois de plus à la source. Un Mémoire du 25 février 1729, parlant des « dangers pour le commerce français, » disait :
« Les puissances maritimes, réunies à ce congrès, sont convenues qu'en aucun cas elles ne fourniraient à la Barbarie des armes, des mâts ou tout matériel similaire, et qu'elles veilleraient à ce que ces produits ne lui parviennent jamais. Cet accord s'accorde parfaitement avec les considérations religieuses et politiques, et de cette façon, nous empêchons ces gens de devenir un jour puissants.[1697] »
Au milieu du 17ème siècle, Muhammad Ibn Muhammad al-Udwani demanda à un chrétien de Cartagena :
« Ô Chrétien, ton cœur aspire toujours à envahir la terre de l'Islam. »
Il répondit : « Oui. Nous avons des documents nous assurant que nous retournerons au pays des Arabes. Et c'est aussi le cas de tous les autres chrétiens.[1698] »
Deux siècles plus tard, écrivant en 1841, au lendemain de la colonisation française de l'Algérie, le Français Rotalier déclarait avec assurance :
« De pieux missionnaires marchent aujourd'hui aux côtés de nos armées, et chaque fois que le canon retient son tonnerre, chaque fois que les cris de bataille cessent, ils marchent vers les Arabes vaincus, les consolent et touchent leurs cœurs endurcis, tenant devant leurs yeux la croix avec l'image d'un dieu qui était mort pour eux. L'Arabe baise alors la main du sage missionnaire à la robe noire, et son âme s'ouvre aux paroles pieuses ; il les écoute, il les comprend… Il deviendra chrétien ! S'il le faisait, le pays nous appartiendrait, la conquête serait complète.[1699] »

Les plans de conquête du monde musulman étaient en effet réfléchis depuis longtemps, et tout ce qui se passait n'était que leur mise en œuvre. Au moment où les puissances coloniales modernes (la France et la Grande-Bretagne principalement) sont arrivées dans la région, que ce soit en Méditerranée ou dans les pays bordant la Mer Rouge et l'Océan Indien, elles ont trouvé des lieux et des sociétés moribondes. Aujourd'hui, la colonisation n'a fait qu'empirer une situation déjà

[1696] AR Lewis : *Le monde islamique* ; op cit; Épilogue.
[1697] *ANAE* BI 1093 ; Correspondance consulaire Tripoli de Barbarie ; Mémoire anonyme du 25 février 1729.
[1698] Muhammad bin Muhammad bin Omar al-Udwani, *Tarikh al-Udwani,* éd. Abu al-Qasim Saadallah (Beyrouth : Dar al-Gharb al-Islami, 1996), pp. 296-7.
[1699] C. De Rotalier : *Histoire d'Alger* ; (Chez Paulin, Paris; 1841) ; 2ieme volume; pp. xi-xii.

mauvaise. Comme Toqueville le reconnaissait en 1847 à propos de la colonisation française de l'Algérie (1830-) :

« Partout nous avons mis la main sur les revenus [des fondations pieuses assurant la charité ou l'éducation], les détournant largement de leur destination première. Nous avons réduit le nombre d'associations caritatives, laissé les écoles tomber en ruine, fermé les collèges. Autour de nous, les lumières se sont éteintes, le recrutement d'hommes de religion et d'hommes de droit a cessé. En d'autres termes, nous avons rendu la société musulmane bien plus misérable, désorganisée, ignorante et barbare qu'elle ne l'a jamais été avant qu'elle ne nous connaisse.[1700] »

Personne n'a encore écrit la vérité sur les effets de la colonisation occidentale du monde musulman. Cet auteur en a fait une esquisse dans son tome 3 de *L'Histoire de l'Islam*. Cela montrait la dévastation totale de la colonisation, en particulier de l'Algérie. Cela montrait également la ruine de l'Inde musulmane, de l'Égypte et d'autres endroits. Donc, cette section traitant de la colonisation devrait suivre ce qui a été écrit dans ce chapitre, ici même.
Puis, lorsqu'ils sont partis, les colonisateurs nous ont légué les pays musulmans chaotiques et arriérés d'aujourd'hui, toujours sous le regard attentif de l'Occident, de peur qu'un de ces pays n'échappe à la tutelle occidentale.

[1700] C. Ageron : *Modern Algeria* , tr., par M. Brett (Hurst and Company, Londres, 9e [éd.] , 1990), p. 21.

Aujourd'hui, 2020 et l'avenir, et nous espérons que nous nous trompons

Les musulmans sont analphabètes, peu importe si, partout où vous allez, vous voyez des panneaux indiquant une université, un collège ou une école. Ce ne sont que des lieux de rassemblement des foules musulmanes, au même titre que les bars à chicha, les centres commerciaux, les centres-villes ou les terrains de football, mais pas les bibliothèques.
Les élites musulmanes n'ont aucune compréhension de leur histoire, ni du présent, ni aucune vision de l'avenir, car elles sont très analphabètes (comme presque personne ne le lit). Ainsi, tout comme un patient ignorant et son médecin, les sources de leurs maladies et ce qui les paralysent sont toujours mal comprises, et le traitement de la maladie est toujours le mauvais, et le médecin est souvent l'empoisonneur en chef.
Tout ce qu'ils mettent en œuvre aujourd'hui est fait de la manière habituelle que les musulmans, qu'ils soient laïcs ou islamistes, font les choses : à la hâte, sans aucune intelligence ni réflexion préalable, dans l'urgence du moment, et cela ne réussit jamais mais ne fait qu'empirer les choses, et toute politique, même le meilleur, est toujours abandonné après un court laps de temps, car tout se fait comme nous venons de le dire.
Le chaos dans la prise de décision est le reflet du chaos généralisé qui caractérise la société musulmane dans son ensemble. De plus, la souillure qui inonde la terre musulmane n'est que le résultat d'une richesse soudaine mais factice, d'une folie de consommation, de subventions aux prix et d'autres politiques qu'ils confondent avec l'essor économique, car cette dernière n'est pas le cas en terre musulmane.
Lorsque les sociétés adoptent et s'adaptent au chaos et à la souillure, ceux-ci deviennent partie intégrante de la vie quotidienne et finissent par briser l'esprit, les sens et la santé mentale de ceux qui restent capables de penser et de créer.
Pourtant, trompés par les paillettes, la richesse pétrolière, les subventions aux prix, le consumérisme vorace, les voitures et les gadgets tape-à-l'œil, ainsi que les émissions de télévision crétiniennes qui singent le pire de l'Occident, la société musulmane et ses décideurs croient faire partie de ceux qui se trouvent au sommet de la civilisation et c'est pourquoi ils s'amusent au milieu de leur statut médiocre.

Pendant ce temps, les Occidentaux continuent de s'ingérer, et partout où l'Occident s'en mêle, dites au revoir pour toujours au progrès ou à l'élévation ; seules les nations capables de s'en débarrasser, la Chine et la Russie, sont devenues de grandes puissances. Les musulmans ne se lèveront jamais, car ce n'est que lorsque vous vous levez de vos propres pieds que vous pouvez vous relever et vous démarquer. Les musulmans n'ont pas la volonté de se relever, car analphabètes, ils ne savent pas qu'ils peuvent être grands comme ils l'étaient autrefois ; et habités par leur sentiment d'infériorité paralysant, mêlé d'orgueil agressif là où il ne devrait pas, tous deux résultant de l'analphabétisme, de l'ignorance et de l'illusion, ils n'imiteront jamais la Chine ou la Russie.

Au lieu de cela, peu créatifs et pourtant trompés, dans leur chaos et leur état généralisé de corruption, les musulmans demeureront. Ils ne verront jamais le ravin vers lequel ils se dirigent rapidement.

Alors que la terre musulmane s'amuse, deux monstres hideux la rongent. La démographie fera qu'un jour, dans les années 2040-2050, la population musulmane dépassera celle de la Chine, mais avec seulement 10 % ou moins des capacités chinoises, tandis que l'autre monstre, le désert, aura alors fini d'avaler la dernière eau, en grande partie des terres agricoles et du reste de la couverture forestière, et la terre musulmane serait une terre desséchée et stérile.

Des centaines de millions de personnes démunies voudront du travail, de la richesse, des paillettes et des faux-semblants auxquels ils se sont habitués pour se rendre compte que tout n'était en réalité que des paillettes et des faux. Ils se révolteront et chercheront également de la nourriture, mais la terre stérile répondra absente.

On ne parlera alors pas du déclin de la société musulmane mais du désastre de la société musulmane.[1701]

[1701] Pour les chiffres, les statistiques, les sources, les détails de cette conclusion, voir le chapitre 3 de notre L'Occident, l'Islam, la Barbarie et la Civilisation.

Bibliographie Traduite

-Ibn al-Abbar : *Kitab al-Takmila* ; Madrid; 1886.

-D. Aboulafia : *Commerce et conquête en Méditerranée, 1100-1500*, Variorum, 1993.

-J L. Abu-Lughod : *Avant l'hégémonie européenne,* Oxford University Press, 1989.

-CR Ageron : *Modern Algeria* , tr., par M. Brett, Hurst and Company, Londres, 9 e éd., 1990.

-H Annexe ; J. de Bonis, HJ Douzon, J. Freire, P. Haudiquet : *La guerre d'Algérie* : trois volumes, Temps Actuels, Paris, 1981.

- M. Amari : *L'Histoire des musulmans de Sicile* ; 3 vols en 4. Lvi + 2086 p ; Réimpression de l'édition de Florence, 1854 ; 1858 ; 1868 ; 1872 ; Catane ; F. Guaitolini.

-KR Andrews : Sir Robert Cecil et le pillage méditerranéen ; dans *La revue historique anglaise* ; Vol 87 (1972); pages 100-1 513-32.

-FF Armesto : *Millénaire* ; Un livre de référence ; New York; 1995.

-FF Armesto : *Avant Columbus* : MacMillan Education ; Londres, 1987.

-FF Armesto éd., *L'opportunité mondiale* ; Variorum ; Éditions Ashgate ; Londres; 1995.

-T. Arnold et A William éd., *L'héritage de l'Islam ;* 1 ère édition Oxford ; 1931.

-AS Atiya : *Croisade, Commerce et Culture* ; Presse universitaire d'Oxford ; Londres; 1962.

-Ibn al-Athir : *Al-Kamil et l'Histoire ;* 12 volumes ; éd., CJ Tornberg ; Leyde et Uppsala ; 1851-76.

-Al-Biruni : *Chronologie des nations anciennes*, tr. E. Sachau (Londres, 1879).

-DR Blanks et M. Frassetto éd., *Vues occidentales de l'Islam dans l'Europe médiévale et moderne ;* Presse de Saint-Louis Martin ; New York; 1999.

-S. Bonus : *Je Corsari Barbareschi* ; Turin ; 1964.

-J. Boswell : Le trésor royal : *les communautés musulmanes sous la couronne d'Aragon au XIVe siècle*, New Haven, 1977.

-H. Bresc : *Un monde méditerranéen : Économies et sociétés en Sicile*, 1300-1450 : 2 vols, Rome-Palerme, 1986 ; vol

-H. Bresc : *Politique et société en Sicile ; XII-XVème siècle* ; Variorum ; Aulne; 1990.

-R. Briffault : *La création de l'humanité,* George Allen et Unwin Ltd., 1928.

-Maurice Bucaille : *La Bible, Le Coran et la Science,* tr., du français par AD Pannell et l'auteur. 7e [éd]., (révisé). Seghers ; Paris (1993).

-C. Burnett éd., *La connaissance de l'Islam dans l'Occident médiéval* ; Variorum ; 1994.

-CE Butterworth et BA Kessel éd., *L'introduction de la philosophie arabe en Europe* ; Barbue; Leyde ; 1994.

-C. Cahen : *L'Orient et l'Occident au temps des croisades*, Aubier Montaigne, 1983.

-L'histoire médiévale de Cambridge, vol IV ; édité par JR Tanner, CW Previte ; ZN Brooke, 1923.

-The Cambridge History of Islam , vol 2, éd., PM Holt, AKS Lambton et B. Lewis, Cambridge University Press, 1970.

-G. Casale : *L'ère ottomane de l'exploration ;* Presse universitaire d'Oxford ; 2010.

-UN. Castro : *The Structure of Spanish History*, traduction anglaise, avec révisions et modifications par E A. King, Princeton University Press, 1954.

-UN. Castro : *Les Espagnols. Une introduction à leur histoire ;* tr. WF King et SL Margaretten. Berkeley, Presses de l'Université de Californie, 1971.

-S. Mâcher : *Le Croissant et la Rose ;* New York; 1974.

-CR Conder : *Le Royaume Latin de Jérusalem ;* Le Comité du Fonds d'Exploration de la Palestine ; Londres; 1897.

-Y. Courbages; P. Fargues : *Chrétiens et Juifs dans l'Islam Arabe et Turc*, Payot, Paris, 1997.

-GW Cox : *Les Croisades* ; Longman ; Londres; 1874.

-N. Daniel : *La barrière culturelle*, Edinburgh University Press, 1975.

-N. Daniel : *Les Arabes et l'Europe médiévale* ; Bibliothèque Longman du Liban; 1975.

-N. Daniel : *Islam, Europe et Empire*, Edinburgh University Press, 1966.

-N. Daniel : *L'Islam et l'Occident* ; Un seul monde; Oxford ; 1993.

-ML De Mas Latrie : *Traités de paix et de commerce et documents divers, concernant les relations des chrétiens avec les Arabes d'Afrique du Nord au Moyen Âge* , Burt Franklin, New York, initialement publié à Paris, 1866.

-TK Derry et TI Williams : *Une brève histoire de la technologie* ; Presse d'Oxford Clarendon, 1960.

-AN Diyab : Al-Ghazali : dans *Religion, apprentissage et science à l'époque abbasside ;* éd., par MJL Young ; JD Latham ; et RB Serjeant ; La presse de l'Universite de Cambridge; 1990 ; p. 424-44.

-H. Djait et al : *Histoire de la Tunisie* (le Moyen Âge) ; Société tunisienne de radiodiffusion, Tunis.

-R. Dozy : *Islam espagnol : une histoire des musulmans en Espagne* ; tr. FG Stokes ; Londres; 1913.

-JW Draper : *Une histoire du développement intellectuel de l'Europe* ; Édition révisée ; George Bell et fils, Londres, 1875.

-JW Draper : *Histoire du conflit entre religion et sciences ;* Henry S. King et Cie ; Londres; 1875.

-W. Durant : *L'ère de la foi*, Simon et Shuster, New York ; 6 ème impression ; 1950.

-P. Earle : *Corsaires de Malte et de Barbarie* ; Londres; 1970.

-Encyclopédie de l'Islam, Leyde ; Barbue.

-IR al-Faruqi et LL al-Faruqi : *L'Atlas culturel de l'Islam ;* Société d'édition Mc Millan New York, 1986.

-G. Fisher : *La légende de Barbarie* ; Oxford ; 1957.

-R. Garaudy : *Comment l'homme est devenu humain,* Editions JA, 1978.

-R. Garaudy : *Appel au vivant*, Le Seuil, Paris, 1979.

-M. Garcia-Arenal : Historiens d'Espagne, Historiens du Maghreb au XIXe siècle. Comparaison des stéréotypes *ANNALES : Économies, Sociétés, Civilisations* : vol 54 (1999) ; pages 687 à 703.

-P.De Gayangos : *L'Histoire des Dynasties mahométanes en Espagne* (extrait de *Nifh Al-Tib* par al-Maqqari) ; 2 vols ; Le Fonds oriental de traduction ; Londres, 1840-3.

-DJ Geanakoplos : *La civilisation occidentale médiévale et les mondes byzantin et islamique,* DC Heath and Company, Toronto, 1979.

-Al-Ghazali : *Fatihat al-Ulum ;* Le Caire 1904.

-Al-Ghazali *: Ayyuha l'Walad* : UNESCO, Beyrouth 1951 (texte arabe, Fr tr).

-E. Gibbon : *Le déclin et la chute de l'Empire romain* ; tome 5 ; éd. W. Smith ; Londres, 1858.

-T. Glick : *L'Espagne islamique et chrétienne au début du Moyen Âge*, Princeton University Press, New Jersey, 1979.

-SD Goitein : *Une société méditerranéenne*, 5 Vols, Berkeley, 1967-90.

-VP Goss éd., *La rencontre de deux mondes* ; Publications de l'Institut médiéval, Michigan, 1986.

-UN. Hamdani : Colomb et la récupération de Jérusalem ; dans *Journal de l'American Oriental Society* ; 99 ; 1979 ; p. 39-47.

-UN. Hamdani : Réponse ottomane à la découverte de l'Amérique et à la nouvelle route vers l'Inde ; dans *Journal de l'American Oriental Society* ; Vol 101 ; 1981 ; p. 323-30.

-W. Heyd : *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Âge* ; Leipzig; 1885-6 ; rééditer; Amsterdam 1967.

-W. Howitt : *Colonisation et christianisme* : Longman ; Londres; 1838.

-TB Irving : Dates, noms et lieux : La fin de l'Espagne islamique ; dans *Revue de l'histoire maghrébine ;* Nos 61-62 ; 1991 ; pp. 100-1 77-93.

-Al-Jabarti : *Chronique d'Al-Jabarti des sept premiers mois de l'occupation française de l'Egypte* ; éd et tr par S. Moreh ; Leyde, 1975.

-Ibn Jubayr : *Les Voyages d'Ibn Jubayr* ; tr. RJC Broadhurst ; Londres; 1952.

-R. Kabbani : *les mythes européens de l'Orient* ; Mc Millan ; 1986.

-Ibn Khaldoun : *Kitab al-Ibar* ; éd. Boulaq; 1847 ; Beyrouth : 1956.

-Ibn Khaldun : *La Muqaddimah* , tr. F. Rosenthal, série Bollingen, XLIII ; New York , Presses de l' Université de Princeton , 1958 .

-S. Lane-Poole : *Les Maures en Espagne ;* Fisher Unwin; Londres; 1888.

-HC Lea : *Une histoire de l'Inquisition en Espagne ;* 4 vol. ; La société Mac Millan, New York, 1907.

-HC Lea : *Les Morisques d'Espagne ;* Burt Franklin ; New York; Réimpression de 1968.

-G. Le Bon : *La Civilisation des Arabes* ; IMAG ; Syracuse ; Italie; 1884.

-G. Le Strange : *Les terres du califat oriental*, Londres, 1905.

-R. Létourneau : *Fès avant le Protectorat* ; Paris; 1949.

-E. Lévi Provençal : *Histoire de l'Espagne Musulmane* ; Paris, Maisonneuve, 1953.

-AR Lewis : *Puissance navale et commerce en Méditerranée, 500-1100* ; Presse de l'Université de Princeton ; 1951.

-AR Lewis éd. : *Le monde islamique et l'Occident* ; John Wiley et fils ; Londres; 1970.

-E. Lourie : L'anatomie de l'ambivalence ; Musulmans sous la couronne d'Aragon à la fin du XIIIe siècle ; dans E. Lourie : *Croisade et colonisation ; Musulmans, chrétiens et juifs dans l'Aragon médiéval* ; Variorum ; Aulne; 1990, p. 101-11-75.

-Al Maqrizi : *Une histoire des sultans mamelouks d'Égypte*, Stephen M. Quatremere, tr. 2 vol. ; (1837-1845).

-Al Maqrizi : *Livre Al-Mawaiz wa'l Itibar et Dhikr al-Khitat wa'l-Athar*, Bulaq 1863, vol. II.

-Al Maqrizi : *Kitab al-Suluk,* éd. MM Ziada ; 2 vols ; Caire; 1936-58 ; tome II ; pages 726 à 787 ; tr. G. Wiet : La grande peste noire en Syrie et en Egypte ; en *Études d'Orientalisme dédiées à la mémoire de Lévi Provençal ;* 2 vols ; Paris; 1962 ; tome I ; pp. 368-80.

-D. Matthieu : *Le royaume normand de Sicile* : Cambridge University Press ; 1992.

-J. Mathiex : Trafic et prix de l'homme en Méditerranée aux XVIIe et XVIIIe siècles ; *ANNALES : Économies, Sociétés, Civilisations* : Vol 9 : pp. 157-64.

-MR Menocal : *Le rôle arabe dans l'histoire littéraire médiévale,* University of Pennsylvania Press, Philadelphie, 1987.

-D. Metlitzki : *La question de l'Arabie dans l'Angleterre médiévale*, Yale University Press, 1977.

-M. Morsi : *Afrique du Nord 1800-1900* ; Longman ; Londres; 1984.

-DC Munro : L'attitude occidentale envers l'Islam pendant la période des Croisades ; *Spéculum;* vol 6 n° 4, p. 329-43.

-Al-Nuwayri : *Nihayat al-Arab ;* Le Caire, 1923.

-Ouest et Orient au Xe siècle : Actes du 9e Congrès de la Société des historiens médiévaux de l'enseignement supérieur public (Dijon, 2-4 juin 1978) ; Société des Belles Lettres, Paris, 1979.

-Baron G. D'Ohsson : *Histoire des Mongols,* en quatre volumes ; Les Frères Van Cleef ; la Haye et Amsterdam ; 1834.

-Z. Oldenbourg : *Les Croisades* ; tr., du français par A. Carter ; Weinfeld et Nicolson ; Londres; 1965.

-KM Panikkar : *Asie et domination occidentale* ; George Allen et Unwin Ltd ; Londres; 1953.

-P. Pelliot : *Mongols et papes ; 13 e et 14 e siècles ;* Paris; 1922.

-H. Prutz : *Kulturgeschichte der Kreuzzuge* ; Berlin, 1883.

-La signification du Glorieux Coran ; une traduction explicative de MM Pickthall ; Éditeurs Taha ; ltée ; Londres; imprimé pour la première fois en 1930.

-DS Richards éd., *L'Islam et le commerce de l'Asie* ; Oxford ; 1970.

-M. Rodinson : *L'Europe et la mystique de l'Islam* ; tr. R. Veineux ; IB Tauris et Co Ltd ; Londres; 1988.

-M. Rodinson ; *Islam et capitalisme ;* tr., par R. Pearce ; Allen Lane ; Londres; 1974.

-S. Runciman : *Une histoire des croisades*, Cambridge University Press, 1962.

-Z. Sardar; MW Davies : *Imagination déformée* ; Livres sur le phoque gris ; Londres, 1990.

-Z. Sardar éd., *La Touche de Midas ; Science, valeurs et environnement dans l'Islam et en Occident*, Manchester University Press, 1984.
-G. Sarton : *Une introduction à l'histoire des sciences* ; 3 vol. ; L'Institut Carnegie de Washington ; 1927-48.
-JJ Saunders éd., *Le monde musulman à la veille de l'expansion européenne* ; Prentice Hall Inc. ; New Jersey; 1966.
-R. Schwoebel : *L'Ombre du Croissant : L'image Renaissance du Turc* ; Nieuwkoop; 1967.
-LA Sedillot : *Histoire générale des Arabes*, 2 Vols, Paris 1877.
-KI Semaan éd. : L'Islam *et le Moyen-Âge* de l'Université de l'État de l'Ouest de New York Press/Albany ; 1980.
-UN. Shalaby : *Histoire de l'éducation musulmane* : Dar Al Kashaf ; Beyrouth ; 1954.
-M. Sibai : *Bibliothèques de mosquées : Une étude historique* : Mansell Publishing Limited : Londres et New York : 1987.
-Sibt al-Jawzi : *Al-Muntazam et l'histoire d'al-muluk wa'l umam* ; X; Hyderabad ; 1940.
-CJ Singer et al : *Histoire de la technologie* ; 5 vol. ; Oxford au Clarendon ; tome 2 (1956).
-E. Sourd : *Espagne maure* ; Livres Elek ; Londres; 1963.
-RW Southern : *Vues occidentales de l'Islam au Moyen Âge*, Harvard University Press, 1978.
-B. Spuler : *Histoire des Mongols* ; Londres, Routledge & Kegan Paul, 1972.
- L. Suryadinata : *L'Amiral Zheng He et l'Asie du Sud-Est.* Singapour : Institut d'études du Sud-Est (ISEAS)/International Zheng He Society, 2005.
-Al-Suyuti : *Tarikh al-Khulafa* ; Le Caire 1350 (H).
-Al-Suyuti : *Lub al-Lubab* ; Leyde ; 1840.
-Al-Suyuti : *Al-Muzhir* ; Caire; 1958.
-JW Sweetman : *Islam et théologie chrétienne* ; Presse Lutterworth ; Londres; 1955 ; Vol I ; Deuxieme PARTIE.
-J. Sweetman : *L'obsession orientale* : Cambridge University Press, 1987.
-J. Taylor : *Les musulmans dans l'Italie médiévale* ; Livres de Lexington ; New York; Oxford ; 2003.
-UN. Thomson : *Barbarie et Lumières :* Brill ; Leyde ; 1987.
-UN. Tibawi : *Éducation islamique*, Luzac and Company Ltd, Londres, 1972.
-UN. Tibawi : orientalistes anglophones ; dans *le Trimestriel Islamique* ; tome 8 ; p. 25-45.
-JV Tolan éd., *Perceptions chrétiennes médiévales de l'Islam* ; Routledge ; Londres; 1996.

-KA Totah : *La contribution des Arabes à l'éducation ;* New York : Columbia University Press, 1926.

-DM Traboulay : *Colomb et Las Casas* ; University Press of America, New York, Londres, 1994.

-L. Valensi : *Le Maghreb Avant la Prise d'Alger ;* Paris; 1969.

-L. Valensi : *L'Afrique du Nord avant la conquête française ; 1790-1830* ; tr. par KJ Perkins ; Société d'édition Africana ; Londres; 1977.

-UN. Villiers : *Mers de mousson* ; Société de livres Mc Graw Hill, Inc ; New York; 1952

-C. Waern : *Sicile médiévale* ; Duckworth et Cie ; Londres; 1910.

-ER Wolf : *L'Europe et les peuples sans histoire* ; Presse de l'Université de Californie ; Berkeley ; 1982.

-JK Wright : *La connaissance géographique du temps des croisades* ; Douvres

-Yaqut Ibn-'Abd Allah al-Hamawi : *Irshad al-Arib ila Ma'rifat al-Adib*, également appelé *Mu'jam al-Udaba*, (Dictionnaire des savants,) éd., DS Margoliouth ; Luzac, 1907 et suiv.

-Yaqut al-Hamawi : *Mu'ajam al-Buldan* ; Édition Wustenfeld; en six volumes ; Leipzig; 1866.

Bibliographie Originale

-Ibn al-Abbar: *Kitab al-Takmila*; Madrid; 1886.
-D. Abulafia: *Commerce and Conquest in the Mediterranean, 1100-1500*, Variorum, 1993.
-J L. Abu-Lughod: *Before European Hegemony,* Oxford University Press, 1989.
-C.R. Ageron: *Modern Algeria*, tr., by M. Brett, Hurst and Company, London, 9th ed., 1990.
-H Alleg; J. de Bonis, H.J. Douzon, J. Freire, P. Haudiquet: *La Guerre d'Algerie*: three volumes, Temps Actuels, Paris, 1981.
-M. Amari: *La Storia dei Musulmani di Sicilia*; 3 vols in 4. Lvi + 2086 p; Ristampa Dell'edizione di Firenze, 1854; 1858; 1868; 1872; Catania; F. Guaitolini.
-K.R. Andrews: Sir Robert Cecil and Mediterranean Plunder; in *The English Historical Review*; Vol 87 (1972); pp. 513-32.
-F.F. Armesto: *Millennium*; A Touchstone Book; New York; 1995.
-F F Armesto: *Before Columbus*: MaCMillan Education; London, 1987.
-F.F. Armesto ed., *The Global Opportunity*; Variorum; Ashgate Publishing; London; 1995.
-T. Arnold and A Guillaume ed., *The Legacy of Islam;* 1st edition Oxford; 1931.
-A.S. Atiya: *Crusade, Commerce and Culture*; Oxford University Press; London; 1962.
-Ibn al-Athir: *Al-Kamil fi'l Tarikh;* 12 Vols; ed., C.J. Tornberg; Leiden and Uppsala; 1851-76.
-Al-Biruni: *Chronology of Ancient Nations*, tr. E. Sachau (London, 1879).
-D.R. Blanks, and M. Frassetto ed., *Western Views of Islam in Medieval and Early Modern Europe;* St. Martin's Press; New York; 1999.
-S. Bono: *I Corsari Barbareschi*; Torino; 1964.
-J. Boswell: The Royal Treasure: *Muslim Communities Under the Crown of Aragon in the Fourteenth Century*, New Haven, 1977.
-H. Bresc: *Un Monde Mediterraneen: Economies et Societe en Sicile*, 1300-1450: 2 vols, Rome-Palermo, 1986; vol 2.
-H. Bresc: *Politique et Societe en Sicile; XII-XVem Siecle*; Variorum; Aldershot; 1990.
-R. Briffault: *The Making of Humanity*, George Allen and Unwin Ltd, 1928.

-Maurice Bucaille: *The Bible, The Qur'an and Science,* tr., from French by A.D. Pannell & the author. 7th ed., (revised). Seghers; Paris (1993).

-C. Burnett ed., *La Connaissance de l'Islam Dans l'Occident Medieval*; Variorum; 1994.

-C.E. Butterworth and B.A Kessel ed., *The Introduction of Arabic Philosophy Into Europe*; Brill; Leiden; 1994.

-C. Cahen: *Orient et Occident au Temps des Croisades*, Aubier Montaigne, 1983.

-*The Cambridge Medieval History*, vol IV; edited by J. R. Tanner, C. W. Previte; Z.N. Brooke, 1923.

-*The Cambridge History of Islam*, vol 2, ed., P.M. Holt, A.K.S. Lambton, and B. Lewis, Cambridge University Press, 1970.

-G. Casale: *The Ottoman Age of Exploration;* Oxford University Press; 2010.

-A. Castro: *The Structure of Spanish History*, English tr., with revisions and modifications by E A. King, Princeton University Press, 1954.

-A. Castro: *The Spaniards. An Introduction to Their History;* tr. W.F. King and S L. Margaretten. Berkeley, The University of California Press, 1971.

-S. Chew: *The Crescent and the Rose;* New York; 1974.

-C.R. Conder: *The Latin Kingdom of Jerusalem;* The Committee of the Palestine Exploration Fund; London; 1897.

-Y. Courbage; P. Fargues: *Chretiens et Juifs dans l'Islam Arabe et Turc*, Payot, Paris, 1997.

-G.W. Cox: *The Crusades*; Longmans; London; 1874.

-N. Daniel: *The Cultural Barrier*, Edinburgh University Press, 1975.

-N. Daniel: *The Arabs and Medieval Europe*; Longman Librairie du Liban; 1975.

-N. Daniel: *Islam, Europe and Empire*, Edinburgh University Press, 1966.

-N. Daniel: *Islam and the West*; Oneworld; Oxford; 1993.

-M.L. De Mas Latrie: *Traites de Paix et de Commerce, et Documents Divers, Concernant les Relations des Chretiens avec les Arabes de l'Afrique Septentrionale au Moyen Age*, Burt Franklin, New York, originally Published in Paris, 1866.

-T.K Derry and T.I Williams: *A Short History of Technology*; Oxford Clarendon Press, 1960.

-A.N. Diyab: Al-Ghazali: in *Religion, Learning and Science in the Abbasid Period;* ed., by M.J.L. Young; J.D. Latham; and R.B. Serjeant; Cambridge University Press; 1990; pp. 424-44.

-H. Djait et al: *Histoire de la Tunisie* (le Moyen Age); Societe Tunisienne de Difusion, Tunis.

-R. Dozy: *Spanish Islam: a History of the Muslims in Spain*; tr. F.G. Stokes; London; 1913.

-J.W. Draper: *A History of the Intellectual Development of Europe*; Revised edition; George Bell and Sons, London, 1875.

-J.W. Draper: *History of the Conflict Between Religion and Sciences;* Henry S. King and Co; London; 1875.

-W. Durant: *The Age of Faith*, Simon and Shuster, New York; 6th printing; 1950.

-P. Earle: *Corsairs of Malta and Barbary*; London; 1970.

-*Encyclopaedia of Islam*, Leyden; Brill.

-I.R. al-Faruqi and L.L al-Faruqi: *The Cultural Atlas of Islam;* Mc Millan Publishing Company New York, 1986.

-G. Fisher: *The Barbary Legend*; Oxford; 1957.

-R. Garaudy: *Comment l'Homme Devint Humain,* Editions J.A, 1978.

-R. Garaudy: *Appel aux Vivants*, Le Seuil, Paris, 1979.

-M. Garcia-Arenal: Historiens de l'Espagne, Historiens du Maghreb au 19em siecle. Comparaison des Stereotypes *ANNALES: Economies, Societes, Civilisations*: vol 54 (1999); pp. 687-703.

-P.De Gayangos: *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain* (extracted from *Nifh Al-Tib* by al-Maqqari); 2 vols; The Oriental Translation Fund; London, 1840-3.

-D.J. Geanakoplos: *Medieval Western Civilisation, and the Byzantine and Islamic Worlds,* D.C. Heath and Company, Toronto, 1979.

-Al-Ghazali: *Fatihat al-Ulum;* Cairo 1904.

-Al-Ghazali*: Ayyuha l'Walad*: UNESCO, Beirut 1951 (Arabic text, Fr tr).

-E. Gibbon: *The Decline and Fall of the Roman Empire*; vol 5; ed. W. Smith; London, 1858.

-T. Glick: *Islamic and Christian Spain in the Early Middle Ages*, Princeton University Press, New Jersey, 1979.

-S.D. Goitein: *A Mediterranean Society*, 5 Vols, Berkeley, 1967-90.

-V.P. Goss ed., *The Meeting of Two Worlds*; Medieval Institute Publications, Michigan, 1986.

-A. Hamdani: Columbus and the Recovery of Jerusalem; in *Journal of the American Oriental Society*; 99; 1979; pp. 39-47.

-A. Hamdani: Ottoman Response to the Discovery of America and the New Route to India; in *Journal of the American Oriental Society*; Vol 101; 1981; pp. 323-30.

-W. Heyd: *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Age*; Leipzig; 1885-6; reedit; Amsterdam 1967.

-W. Howitt: *Colonisation and Christianity*: Longman; London; 1838.

-T.B. Irving: Dates, Names and Places: The End of Islamic Spain; in *Revue d'Histoire Maghrebine;* No 61-62; 1991; pp. 77-93.

-Al-Jabarti: *Al-Jabarti's Chronicle of the First Seven Months of the French Occupation of Egypt*; ed and tr by S. Moreh; Leiden, 1975.

-Ibn Jubayr: *The Travels of Ibn Jubayr*; tr. R.J.C. Broadhurst; London; 1952.

-R. Kabbani: *Europe's Myths of the Orient*; Mc Millan; 1986.

-Ibn Khaldun: *Kitab al-Ibar*; ed. Bulaq; 1847; Beirut: 1956.

-Ibn Khaldun: *The Muqaddimah*, tr. F. Rosenthal, Bollingen series, XLIII; New York, Princeton University Press, 1958.

-S. Lane-Poole: *The Moors in Spain;* Fisher Unwin; London; 1888.

-H.C. Lea: *A History of the Inquisition in Spain;* 4 vols; The Mac Millan Company, New York, 1907.

-H.C. Lea: *The Moriscos of Spain;* Burt Franklin; New York; 1968 reprint.

-G. Le Bon: *La Civilisation des Arabes*; IMAG; Syracuse; Italy; 1884.

-G. Le Strange: *The Lands of the Eastern Caliphate*, London, 1905.

-R. Letourneau: *Fes avant le Protectorat*; Paris; 1949.

-E. Levi Provencal: *Histoire de l'Espagne Musulmane*; Paris, Maisonneuve, 1953.

-A.R. Lewis: *Naval Power and Trade in the Mediterranean, 500-1100*; Princeton University Press; 1951.

-A.R. Lewis ed.: *The Islamic World and the West*; John Wiley and Sons; London; 1970.

-E. Lourie: Anatomy of Ambivalence; Muslims under the crown of Aragon in the late thirteenth century; in E. Lourie: *Crusade and Colonisation; Muslims, Christians and Jews in Medieval Aragon*; Variorum; Aldershot; 1990, pp. 1-75.

-Al Maqrizi: *Histoire des Sultans Mamlouks de l'Egypte*, Etienne M. Quatremere, tr. 2 vols; (1837-1845).

-Al Maqrizi: *Kitab Al-Mawaiz wa'l Itibar fi Dhikr al-Khitat wa'l-Athar*, Bulaq 1863, vol. II.

-Al Maqrizi: *Kitab al-Suluk,* ed. M.M. Ziada; 2 vols; Cairo; 1936-58; vol ii; pp. 726-87; tr. G. Wiet: La Grande Peste Noire en Syrie et en Egypte; in *Etudes d'Orientalisme Dedies a la Memoire de Levi Provencal;* 2 vols; Paris; 1962; vol I; pp. 368-80.

-D. Matthew: *The Norman Kingdom of Sicily*: Cambridge University Press; 1992.

-J. Mathiex: Trafic et Prix de l'Homme en Mediterranee au 17 et 18 Siecles; *ANNALES: Economies, Societes, Civilisations*: Vol 9: pp. 157-64.

-M.R. Menocal: *The Arabic Role in Medieval Literary History,* University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 1987.

-D. Metlitzki: *The Matter of Araby in Medieval England*, Yale University Press, 1977.

-M. Morsy: *North Africa 1800-1900*; Longman; London; 1984.

-D.C. Munro: The Western attitude toward Islam during the period of the Crusades; *Speculum;* vol 6 No 4, pp. 329-43.

-Al-Nuwayri: *Nihayat al-Arab;* Cairo, 1923.

-Occident et Orient au Xe Siecle: Actes du IXe Congres de la Societe des Historiens Medievistes de l'Enseignement Superieur Public (Dijon, 2-4 Juin, 1978); Societe des Belles Lettres, Paris, 1979.

-Baron G. D'Ohsson: *Histoire des Mongols,* in four volumes; Les Freres Van Cleef; la Haye and Amsterdam; 1834.

-Z. Oldenbourg: *The Crusades*; tr., from the French by A. Carter; Weinfeld and Nicolson; London; 1965.

-K.M. Panikkar: *Asia and Western Domination*; George Allen and Unwin Ltd; London; 1953.

-P. Pelliot: *Mongols and Popes; 13th and 14th Centuries;* Paris; 1922.

-H. Prutz: *Kulturgeschichte der Kreuzzuge*; Berlin, 1883.

-The Meaning of the Glorious Qur'an; an explanatory translation by M.M. Pickthall; Taha Publishers; ltd; London; first printed 1930.

-D.S. Richards ed., *Islam and the Trade of Asia*; Oxford; 1970.

-M. Rodinson: *Europe and the Mystique of Islam*; tr. R. Veinus; I.B. Tauris and Co Ltd; London; 1988.

-M. Rodinson; *Islam and Capitalism;* tr., by R. Pearce; Allen Lane; London; 1974.

-S. Runciman: *A History of the Crusades*, Cambridge University Press, 1962.

-Z. Sardar; M.W. Davies: *Distorted Imagination*; Grey Seal Books; London, 1990.

-Z. Sardar ed., *The Touch of Midas; Science, Values and Environment in Islam and the West*, Manchester University Press, 1984.

-G. Sarton: *Introduction to the History of Science*; 3 vols; The Carnegie Institute of Washington; 1927-48.

-J.J. Saunders ed., *The Muslim World on the Eve of Europe's Expansion*; Prentice Hall Inc; New Jersey; 1966.

-R. Schwoebel: *The Shadow of the Crescent: The Renaissance Image of the Turk*; Nieuwkoop; 1967.

-L.A. Sedillot: *Histoire Generale des Arabes*, 2 Vols, Paris 1877.

-K. I. Semaan ed: *Islam and the Medieval West*. State University of New York Press/Albany; 1980.

-A. Shalaby: *History of Muslim Education*: Dar Al Kashaf; Beirut; 1954.

-M. Sibai: *Mosque Libraries: An Historical Study*: Mansell Publishing Limited: London and New York: 1987.

-Sibt al-Jawzi: *Al-Muntazam fi tarikh al-muluk wa'l umam*; X; Hyderabad; 1940.

-C.J. Singer et al: *History of Technology*; 5 vols; Oxford at The Clarendon; vol 2 (1956).

-E. Sordo: *Moorish Spain*; Elek Books; London; 1963.

-R.W. Southern: *Western Views of Islam in the Middle Ages*, Harvard University Press, 1978.

-B. Spuler: *History of the Mongols*; London, Routledge& Kegan Paul, 1972.

-L. Suryadinata: *Admiral Zheng He and South East Asia.* Singapore: Institute of South-East Studies (ISEAS)/International Zheng He Society, 2005.

-Al-Suyuti: *Tarikh al-Khulafa*; Cairo 1350 (H).

-Al-Suyuti: *Lub al-Lubab*; Leiden; 1840.

-Al-Suyuti: *Al-Muzhir*; Cairo; 1958.

-J.W. Sweetman: *Islam and Christian Theology*; Lutterworth Press; London; 1955; Vol I; Part II.

-J. Sweetman: *The Oriental Obsession*: Cambridge University Press, 1987.

-J. Taylor: *Muslims in Medieval Italy*; Lexington Books; New York; Oxford; 2003.

-A. Thomson: *Barbary and Enlightenment:* Brill; Leiden; 1987.

-A. Tibawi: *Islamic Education*, Luzac and Company Ltd, London, 1972.

-A. Tibawi: English Speaking Orientalists; in *Islamic Quarterly*; vol 8; pp. 25-45.

-J.V. Tolan ed., *Medieval Christian Perceptions of Islam*; Routledge; London; 1996.

-K.A Totah: *The Contribution of the Arabs to Education;* New York: Columbia University Press, 1926.

-D.M. Traboulay: *Columbus and Las Casas*; University Press of America, New York, London, 1994.

-L. Valensi: *Le Maghreb Avant la Prise d'Alger;* Paris; 1969.

-L. Valensi: *North Africa Before the French Conquest; 1790-1830*; tr. by K.J. Perkins; Africana Publishing Company; London; 1977.

-A. Villiers: *Monsoon Seas*; Mc Graw Hill Book Company, Inc; New York; 1952

-C. Waern: *Medieval Sicily*; Duckworth and Co; London; 1910.

-E.R. Wolf: *Europe and the People Without History*; University of California Press; Berkeley; 1982.

-J.K. Wright: *The Geographical Lore of the Time of the Crusades*; Dover

-Yaqut Ibn-'Abd Allah al-Hamawi: *Irshad al-Arib ila Ma'rifat al-Adib*, also referred to as *Mu'jam al-Udaba*, (Dictionary of Learned Men,) ed., D.S. Margoliouth; Luzac, 1907 ff.

-Yaqut al-Hamawi: *Mu'Ajam al-Buldan*; Wustenfeld Edition; in six volumes; Leipzig; 1866.

Nous arrivons aujourd'hui à apprécier la contribution de la science et de la civilisation musulmanes et leur place dans l'histoire de l'humanité, et, à notre grande horreur, nous constatons qu'au lieu de corriger les aspects fallacieux, c'est le contraire qui se produit maintenant. En fait, et bien pire, une réécriture progressive de l'histoire, de la foi, de la culture et de la civilisation musulmanes est en cours, mais pas dans le but de réévaluer positivement une telle histoire, bien au contraire. Alors que le Prophète Muhammad est l'objet des pires attaques, d'une ampleur sans précédent depuis des siècles, chaque aspect de l'histoire islamique est réécrit pour supprimer tout ce qui lui a été accordé de positif dans le passé et pour renforcer le négatif. Cette approche révisionniste vise à remodeler en profondeur l'histoire musulmane, en la brouillant encore davantage, en visant à briser les fondements mêmes de la foi islamique, en affirmant par exemple que le Prophète Muhammad n'a pas existé, que le Coran a été créé par les Omeyyades, que les trois premiers Califes (Abou Bakr, Omar et 'Uthman) étaient des conspirateurs intrigants et ambitieux. Cette nouvelle histoire transforme le négatif en positif, le méchant en héros, Hulagu et Timur en grandes figures de l'Islam, les Mongols en bienfaiteurs de l'Islam, les Ottomans en malfaiteurs, les dirigeants qui ont miné l'Islam en figures éclairées, ceux qui ont servi l'Islam en des tyrans sanglants ; faire des Safavides et des 'Oubayi (Fatimides) de grandes dynasties, de tous les autres, notamment les Ottomans et les Mamelouks, les fossoyeurs de la culture islamique ; réhabiliter ceux qui ont vendu leurs terres et leur foi, condamner ceux qui ont combattu la colonisation occidentale comme des fanatiques, et ainsi de suite, ce n'est qu'une confusion sans fin. Cette refonte approfondie de l'histoire musulmane se retrouve dans la plupart des écrits (ou enseignements de l'Islam), et plus la source ou l'auteur est récent, plus le processus est destructeur. Des personnes/« universitaires » portant des noms musulmans sont utilisés à l'avant-garde de cette bataille, une guerre féroce, en fait, déclenchée contre l'Islam, dont les noms légitiment les nouvelles vérités. Les bibliographies sont également débarrassées des auteurs et des ouvrages qui contredisent cette nouvelle connaissance de l'Islam et de sa civilisation. À moins de connaître de telles sources et de réussir à les retracer avec parfois d'extrêmes difficultés, et sans chance dans d'autres cas, il est impossible de savoir qu'elles ont jamais existé. Ce qui nous reste aujourd'hui, ce sont des faits, des idées, des noms et des œuvres choisis, porteurs des mêmes distorsions et des mêmes connaissances confuses.

